BnF Gallica

Voyage en France. Les Provinces perdues... Quarante-huitième [-cinquantième] série du 'Voyage en France'. Tome I / [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

{BnF Gallica

Ardouin-Dumazet, Victor-Eugène (1852-1940). Auteur du texte. Voyage en France. Les Provinces perdues... Quarante-huitième [-cinquantième] série du 'Voyage en France'. Tome I / Ardouin-Dumazet. 1907.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

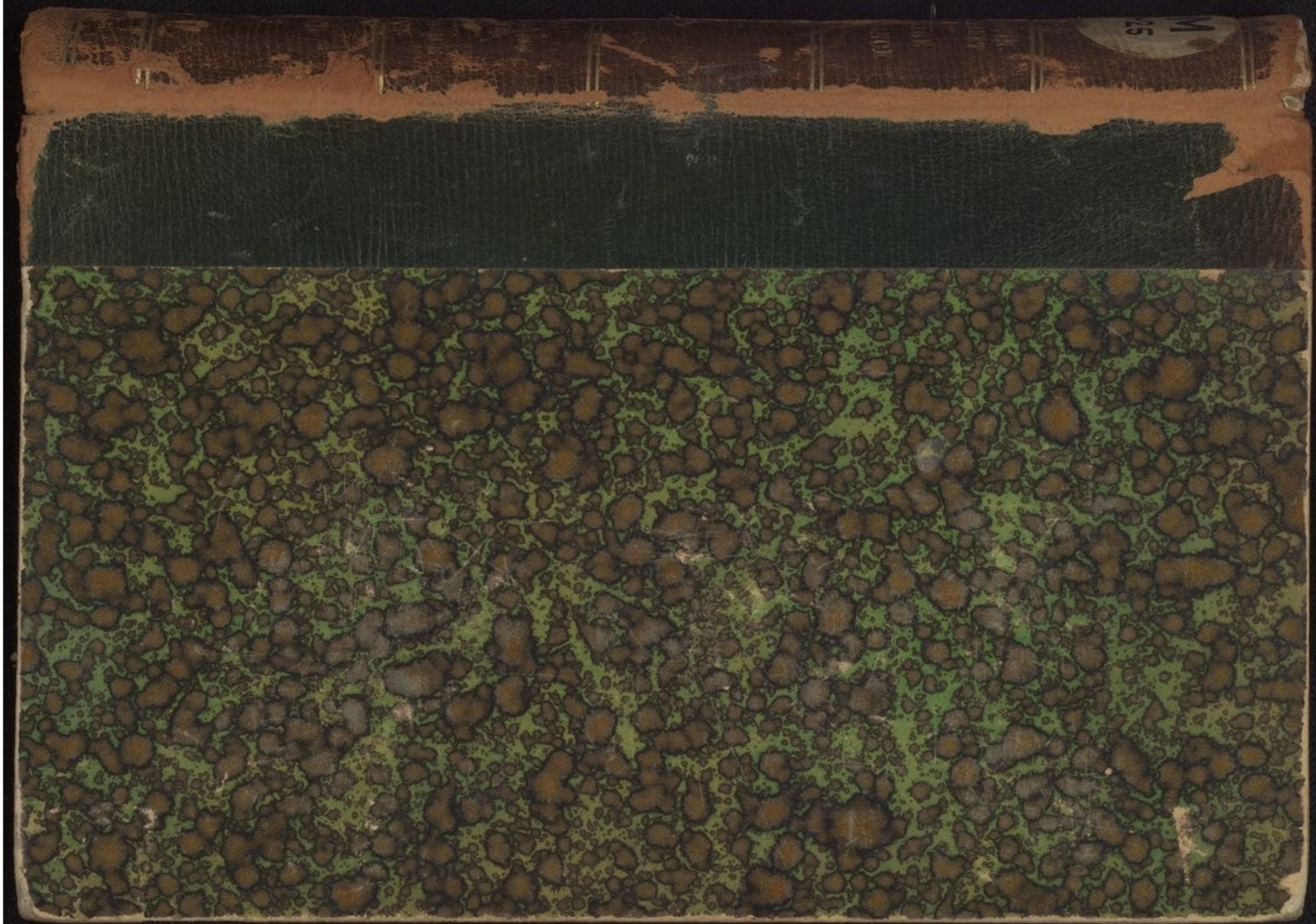
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24
L*	49.25	38.62	28.86	16.19	6.29	3.44	31.41	72.46	72.95
a*	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83
b*	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80
	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42			



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

P. BACZYNSKI
Buchhändler et
STRASSBURG

ARDOUIN-DUMAZET

M
425

Voyage en France

LES PROVINCES PERDUES

I

HAUTE-ALSACE

(48e série du VOYAGE EN FRANCE)

SUNDGAU — JURA ALSACIEN — LE RHIN — LA HART
MULHOUSE — L'OCHSENFELD
VALLÉES VOSGIENNES — LE MUNDAT DE ROUFFACH
LE RIED — L'ALSACE ROMANE
(Ancien département du *Haut-Rhin*)

Avec 22 cartes ou croquis

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1907

Tous droits réservés

M b I b
3

ALSACE. LYDERS. & LANDES. BIBLIOTHEK. STRASSBURG

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 48e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volum.. sont extraits de la carte d'Etat-major au 1/80 000e.

LES PROVINCES PERDUES

I — HAUTE-ALSACE

I

LA TROUÉE DE BELFORT ET LA VALLÉE DE LA LARGUE

L'Alsace dans le *Voyage en France*. — La zone de langue française. — A la trouée de Belfort. — La dépression de Valdieu. — Dannemarie et sa campagne. — La première cigogne. — La tuilerie Gilardoni. — Le plateau de Galfingen. — Bernwiller et le peintre Henner. — En vue d'Altkirch. — Carspach. — Le vallon du Bæchlé. — Dans les hêtraies. — La vallée de la Largue. — La petite Largue. — Les trois frontières.

Pfetterhausen. Août.

J'appartiens à la génération qui prit part à guerre. J'avais dix-huit ans seulement, mais omme tant d'autres, comme beaucoup de plus unes encore, je suis parti pour l'armée après os premiers désastres. Nous avons lutté avec uelque espoir, en de courtes heures d'enthouasme ; nous crûmes, après Nuits, après Viller-

sexel, que la route d'Alsace était ouverte et que nous allions ramener nos couleurs dans les provinces envahies.

Le réveil a été cruel. L'Alsace et la Lorraine ne sont point redevenues françaises, il a fallu souscrire à l'abandon. Mais les citoyens qui avaient combattu ne se sont pas résignés à cette amputation de la patrie. En vain les années sont passées, les pays politiquement perdus n'en restent pas moins pour nous terre de France, et l'âme de l'Alsace et de la Lorraine demeure une partie de l'âme française.

C'est pourquoi j'ai voulu ajouter l'Alsace et la Lorraine à cette vaste étude sur la France. Il me sera difficile sans doute de pénétrer dans la pensée de ce peuple que la compression a rendu méfiant. Il faudrait vivre longtemps au sein de populations repliées sur elles-mêmes et dont on ne saurait dégager nettement l'esprit actuel. Une telle entreprise psychologique ne saurait d'ailleurs se tenter que sur de petits groupes d'hommes se mouvant dans le cadre étroit de la famille. Ainsi firent René Bazin dans *Les Oberlé* et Maurice Barrès.

Mon but est tout autre. Je veux surtout donner l'aspect des choses, la physionomie du pays, la physionomie extérieure des êtres, montrer

l'Alsacien et le Lorrain au travail à l'usine, sur la glèbe ou dans l'opulent vignoble. En un mot décrire ce pays, le faire aimer pour sa beauté et ses vertus domestiques, le montrer semblable encore aux autres pays de France, malgré la séparation déjà longue.

J'écris ces premières lignes dans une région d'Alsace dont bien des parties ignoraient même la langue allemande, où les noms de lieux sont parfois très français sous la forme ancienne, cette jolie vallée de la Largue renfermant Dannemarie, Seppois-le-Bas, Seppois-le-Haut, Courtavon et Levoncourt, noyés au milieu de villages aux noms de tournure germanique, mais où la langue de France se parle ou se comprend partout encore. Il n'eût tenu qu'à nous de franciser ces noms, un incroyable respect administratif pour une forme ancienne condamnée par les Alsaciens eux-mêmes a empêché la réforme ; il fallut bien des demandes obstinées pour que Mulhouse obtînt d'abandonner le vocable de Mülhausen ! Elle l'a repris à son corps défendant.

De ce côté, c'est-à-dire à l'entrée en Alsace par le chemin de fer de Belfort à Mulhouse, il n'y a pas la moindre frontière naturelle, le tracé enlève au contraire à la France la ligne de partage des eaux. Les flots lents et louches qui vont

rejoindre le Doubs par la Bourbeuse et l'Allaine, n'ont pas été attribués au territoire de Belfort. Ces bords de la Loutre et de la Suarcine constituent le bief de partage du canal du Rhône au Rhin. Le vainqueur voulut en être maître (1).

La limite est donc conventionnelle, bien que le ruisseau de Saint-Nicolas et la Loutre forment un moment la séparation entre la partie du Sundgau devenue territoire de Belfort et celle relevant d'Altkirch. Les fortifications du camp retranché de Belfort maîtrisent le passage, la batterie de Chèvremont domine le village de Petit-Croix qui a donné son nom à la gare frontière, située à deux kilomètres plus loin, au bord du Saint-Nicolas.

Le pays est une jolie campagne, dépression verte et fraîche, à travers laquelle erre le ruisseau, en vue des Vosges, très proches, dressant leurs hautes pentes revêtues de bois et qui semblent finir au nord-est par la masse puissante du ballon de Guebwiller, sommet culminant du système. Le canal du Rhône au Rhin trace un clair sillon entre les cultures et les prairies ;

---

1. Dans le texte tous les noms de lieux ou d'accidents topographiques ont la forme française lorsqu'il en est une, mais on trouvera la forme allemande à l'index géographique, à la suite du nom français. La Loutre dont il est question est *Lutter* sur la carte.

Brechaumont
Reppe
Fontaine
Bois Communal
Frais
Bale
le Faby
Bois d'Elbach
Haulen
Wolfersdorff
Traubach-le-Bas
Schloss Weiher
Schafbrunn
Hauserrühl
Elbach
Toussemagne
Chavannes sur l'Etang
Valdieu
CANAL Paris
DANNEMARIE
Retzwiller
Bois de Retzwiller
Cunelières
Lutran
Manspach
Petit-Croix
Montreux Vieux
Romagny
St Léger
Altenach
Montreux Jeune
Ruau de la Loutre
Ponte de Lavernie
les Boules
Réservoir
Source
Route
Canal
Ecl. des Beusses
Mon de la Caille
Rigole d'alimentation
Delle
Lauter R.

quittant les bords du Saint-Nicolas au village de Montreux-Château, il s'engage dans le pli où coule la Suarcine et pénètre sur le territoire annexé. Montreux-Château est à la frontière même. Deux autres villages portent ce même nom de Montreux, déformation du mot Moutiers : Montreux-Vieux et Montreux-Jeune, séparés par le canal et la Suarcine.

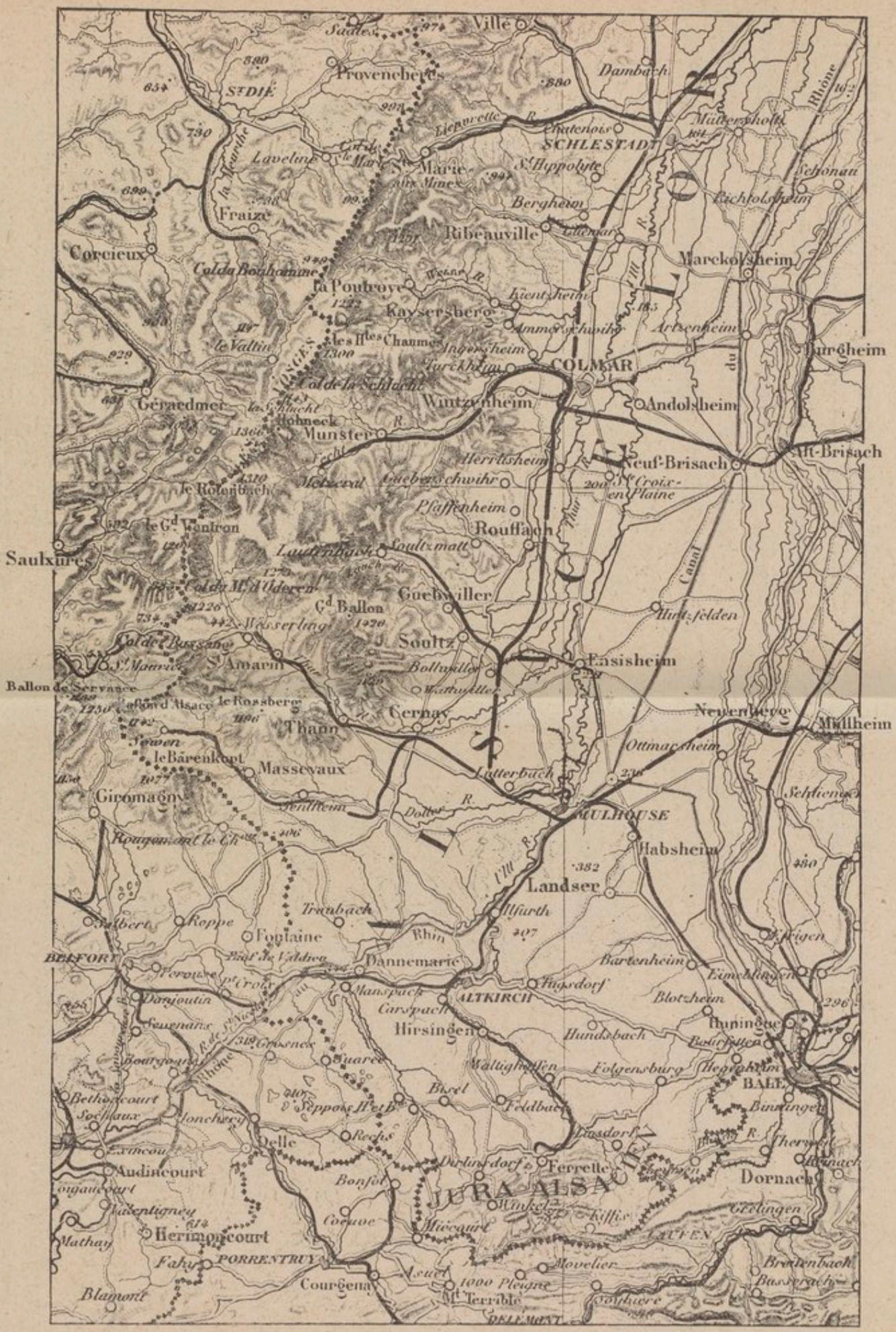
Le premier possède la gare frontière allemande ; là apparaissent les uniformes verts des douaniers et des gendarmes, coiffés du casque à pointe symbolisant en quelque sorte l'Allemagne. Montreux-Vieux s'étend au delà de sa gare ; le canal, établi sur un remblai élevé, domine le paysage, les lourdes gabares passent ainsi à une grande hauteur au-dessus du sol. Montreux-Jeune couvre une pente douce dont le sommet porte une église très simple ; le clocher carré, de médiocre hauteur, évoque l'Italie par son toit plat. Derrière ce coteau on retrouverait de nouveau la frontière, avec le village belfortin de Chavannes-les-Grandes dans son territoire criblé d'étangs.

Impossible de deviner une ligne de faîte dans cette plaine doucement ondulée, tapissée de prairies encadrées de petits bois de chênes. Cependant le point de partage entre les eaux allant

au Rhône et celles qui s'écoulent au Rhin est proche. A Valdieu le canal commence à descendre vers la Largue. Le site est charmant. Tout menu, le village ou plutôt le hameau offre un aspect pittoresque avec ses maisons à grand comble et leur ossature de poutrelles brunes. Le canal trace un long et clair sillon au fond d'un beau val encadré de bois, où des hameaux sont épars. Des prés et des cultures bien soignées donnent de la splendeur rustique à cette entrée d'Alsace.

Route, canal, chemin de fer atteignent côte à côte la vallée de la Largue entre Retzwiller et Dannemarie. Le paysage prend un aspect industriel par les hautes cheminées fumantes et les vastes toitures des établissements céramiques Gilardoni qui furent parmi les plus importants de France et restent les plus considérables de l'Alsace.

L'horizon s'est élargi ; la Largue, échappant à sa vallée, erre dans une large plaine remplie de villages. Au cœur du tableau, Dannemarie montre son décor de maisons à poutrelles, en vue de vastes campagnes d'aspect heureux, variées par les cultures, les bois et les prés. Le vert des herbages, d'une douceur infinie, rappelle le vert tendre des pelouses de montagne, relevé par la



Échelle au 1/600 000e.

LA HAUTE-ALSACE

teinte plus sombre des chênes et des hêtres. Les villages sont charmants : Manspach gardant l'entrée de la haute vallée de la Largue, Ballersdorf montrant entre les noyers l'amusant hérissement des toits et des pignons camus dominé par la haute et mince flèche de l'église.

Dannemarie est le centre de ce pays. Le croisement des grandes routes, le chemin de fer, le canal, le débouché de la vallée de la Largue où remonte le chemin d'accès vers le Jura alsacien et le pays suisse de Porrentruy, auraient même fait accroître le bourg, si des forces motrices naturelles avaient permis à l'industrie mulhousienne de s'étendre jusqu'ici. Mais, malgré sa belle situation, Dannemarie demeure un humble chef-lieu de canton, d'aspect fort curieux, pour qui vient des environs de Belfort où les constructions solides, en bonne pierre, sont d'une désespérante banalité. A l'entrée, une vaste mare reflète des maisons blanches aux multiples pans de bois brunis, aux combles très élevés. Le bourg est entièrement construit d'après ce type charmant. L'église détonne, édifice moderne classique et froid ; l'intérieur est décoré de fresques et de peintures, de grandes toiles ornent le chœur, un plafond plat à caissons remplace la voûte.

On est en pleine Alsace déjà, à en juger par

les noms allemands des enseignes, au milieu desquels je relève celui très français de Joseph Centlivre. Les magasins sont particulièrement nombreux dans la grande rue, formée par la route de Bâle et qui s'épanouit un moment en une place longue et large bordée par la maison commune. Au delà on est en pleine campagne, en vue des Vosges découpant onduleusement leurs croupes sombres de forêts, sur lesquelles se détachent nettement les vastes taches fauves des chaumes, c'est-à-dire des pâturages suprêmes. Cela est beau, mais sévère pourtant ; cette rangée de monts n'offre ni l'élancement des Alpes, ni leur variété de végétation, ni leurs escarpements.

La plaine riante, fraîche, cultivée, est parsemée de villages sans nombre, fort menus, dominés par la flèche très simple de leur église ; ensemble d'une rusticité gracieuse que détruit, vers le canal, le groupe des usines céramiques.

Celles ci sont une succursale des établissements d'Altkirch dans lesquels, dès 1841, M. Gilardoni créa la tuile à emboîtement devenue d'un usage si général aujourd'hui. Le sol recouvre un épais gisement d'argile dont l'exploitation est favorisée par le chemin de fer et le canal. D'énormes fouilles ont fourni les matières premières, trans-

formées dans les vastes ateliers où s'agite tout un peuple d'ouvriers et d'ouvrières. Au-dessus d'un mât surmontant le toit, est un nid de cigognes, le premier rencontré en venant de Belfort. Par là s'affirme la terre alsacienne. La Largue coule au pied de l'usine, dans un lit très creux; le poisson y fourmille, grâce à la sévérité de la loi allemande sur le braconnage. Au-dessus de la petite rivière, le canal passe sur un pont-aqueduc. Les bateaux chargent dans l'usine même les briques, les tuiles et autres produits qui sont dirigés sur toute l'Alsace, l'Allemagne et la Suisse par le port de Huningue.

Le chemin de fer ne suit pas la vallée de la Largue offrant pourtant un tracé si facile, il fait un détour pour desservir Altkirch; mais le canal longe fidèlement la petite rivière jusqu'à son confluent avec l'Ill. Large dépression plutôt que vallée, avec des pentes molles où les villages se suivent sans interruption. Sur la rive gauche débouchent de longs ruisseaux descendus des premières pentes des Vosges vers la frontière et dont les filets supérieurs arrosent des communes ayant des noms bien français : Bellemagny et Saint-Cosme sur le ruisseau de Traubach, Soppe-le-Haut et Soppe-le-Bas sur le Soulzbach. Un autre de ces rus indigents, le Spechbach, borde

le plateau de Galfingen où les militaires voient le lieu de rassemblement des premières troupes allemandes en cas de guerre.

Le Spechbach traverse Bernwiller, village natal du grand peintre Henner, où il eût voulu mourir. Henner revint souvent dans ce hameau ; chacun l'y aimait. Il y avait fait construire une maison avec atelier, de là sont sorties beaucoup de ses œuvres ; les siens et les paysans du village lui fournirent les types vigoureux de quelques tableaux ou esquisses contrastant avec les gracieuses et superbes images de femmes qui lui valurent la gloire. Le ruisseau donne son nom à Spechbach-le-Haut et Spechbach-le-Bas, communes jumelles ; la dernière garde un témoin du premier métier de Kléber, architecte avant d'être soldat : le presbytère fut construit par le futur défenseur de Mayence.

Une route, traversant la Largue et le canal, conduit à Altkirch par Aspach, village assis dans un joli vallon de sources. Au loin apparaît, très fière sur sa colline, la petite cité que Mulhouse avait détrônée de son rang de chef-lieu d'arrondissement. Je ne monte pas à la ville, mais me dirige vers Carspach pour gagner la haute vallée de la Largue.

Carspach, sorte de faubourg d'Altkirch, en

partie peuplé d'ouvriers appartenant aux usines du centre voisin, est un riant village entouré de prairies ; celles-ci ont amené la création d'un de ces instituts Kneipp qui n'ont pu s'acclimater aussi facilement en France. L'établissement occupe l'ancien château de Sonnenberg et s'est entouré de villas louées aux malades venus pour suivre le singulier traitement kneippiste, c'est-à-dire se promener pieds nus dans les pelouses arrosées par le ruisseau du Bæchlé. Une force motrice de cent chevaux est utilisée pour la lessive et la production de l'électricité, c'est dire l'importance prise par cette institution que dirigent les sœurs de l'hôpital de Dijon.

Le village de Carspach offre une particularité curieuse dans la répartition des habitants entre le travail manufacturier et l'exploitation du sol. Quatre cents d'entre eux appartiennent à la grande usine Jourdain d'Altkirch, pour la filature et le tissage du coton ; chaque ménage compte deux de ces ouvriers, le reste de la famille se consacre au travail des champs. L'aspect des logis est riant ; sous les toits camus, entre les murs de torchis encadrés de poutrelles et soigneusement blanchis, apparaissent des intérieurs bien tenus.

Au long du Bæchlé, dans un vallon étroit,

rempli de prairies encadrées de bois où le hêtre domine, remonte une jolie route bordée de cerisiers. La coutume allemande de planter des arbres fruitiers au long des chaussées a été imposée rigoureusement à l'Alsace, dont les chemins courent entre les pommiers, les poiriers ou les cerisiers. La chose n'est guère du goût des populations, elles voient dans ces cultures fruitières officielles une concurrence pour leurs vergers. L'hostilité cédera sans doute, car l'idée est heureuse ; des départements français se la sont appropriée ; ainsi Meurthe-et-Moselle, dans la partie vosgienne, où l'on a bordé les chemins de cerisiers à kirsch.

Le Bæchlé est un charmant ruisseau, peuplé d'écrevisses. Ce crustacé était ignoré des gens du pays, malgré son abondance ; les ouvriers amenés pour la construction du chemin de fer eurent tôt fait de découvrir cette faune aquatique et de la mettre à contribution. Aujourd'hui encore, les écrevisses y sont nombreuses, la maladie qui sévit sur l'espèce n'est point parvenue jusqu'ici.

Le vallon n'est pas seulement apprécié par les pêcheurs, il est aussi terrain d'élection pour la chasse. A chaque instant nous apercevons des chevreuils venus de la belle forêt communale ;

c'est un ravissement pour mon fils Maurice que la rencontre des jolies bêtes, point farouches. Les chasseurs, cependant, se plaignent de la diminution de ce gibier ; à les entendre il ne trouve plus dans les forêts les facilités d'existence et de retraite d'autrefois, quand on avait pour méthode d'exploitation forestière le taillis sous futaie. Actuellement la haute futaie est le mode préféré, il n'y a plus de sous-bois, mais de majestueuses colonnades sous lesquelles le chevreuil se dissimule malaisément. Pour nous, venus de l'intérieur de la France, où le chevreuil ne se voit guère que dans les chasses bien surveillées, ces doléances sont singulières.

Le parcours dans ces hêtraies aux perspectives profondes est adorable. Mais les bois cessent, le chemin descend vers l'agreste village de Fulleren dont les maisons de torchis ont de grands auvents. Peu de cultures, de verdoyantes prairies traversées par la chaussée blanche ombragée de cerisiers. Voici la vallée de la Largue ; dans un creux s'abrite Saint-Ulrich ; au pied de la colline du Misselberg se groupe Merzen. En face, la rigole d'alimentation du canal du Rhône au Rhin court à mi-côte ; elle a pris à la Largue une grande partie de ses eaux.

Au sud, la vallée est étroite, au nord elle s'é-

largit brusquement par la plaine de Dannemarie, ondulée et boisée. La petite rivière appauvrie étincelle, sinueuse, entre les prés. La dérivation a des eaux plus lentes et profondes, elle longe le hameau de Strueth, gentil et pittoresque, grâce à la blancheur ou aux teintes douces du crépi relevé par le brun des poutrelles. Même aux abords du village le gibier abonde ; un chevreuil traverse le chemin devant nous, franchit la rigole sur un ponceau et va pâturer dans les prés.

Course charmante, dans cette vallée très évasée, verte, encadrée de bois, remplie de hameaux formant décor par leurs maisons en colombage. En pente douce s'étend Hindlingen dont la flèche pointe très haut. Plus loin, sur un mamelon couvert d'arbres fruitiers, apparaît le clocher de Friessen. La colline se hausse, couverte, au sommet, par une longue forêt criblée d'étangs dont la lisière occidentale forme la frontière. Friessen est fort coquet, avec les eaux abondantes de ses fontaines et ses fenêtres fleuries de géraniums d'un rouge vif. En amont débouche un ruisseau descendu, lui aussi, du Jura alsacien, par Bisel et Largitzen.

Peu à peu le paysage prend des aspects de montagne par l'allure des villages. Ueberstrass

montre gaiement ses pignons à poutrelles, au long de chemins où des fontaines jettent à flots des eaux limpides et fraîches.

Les collines s'élèvent encore et dessinent plus nettement le val où deux villages, deux bourgs plutôt, Seppois-le-Bas et Seppois-le-Haut, confinent. La vallée s'ouvre nettement vers le sud, barrée au fond par la rangée des petits monts frontières, derrière laquelle est la Suisse; des bois de hêtres et de chênes couvrent les pentes, des cerisiers à kirsch croissent dans les prés. Au milieu de ce paysage aimable s'étend le long village de Seppois-le-Bas, jadis animé par des forges créées en 1755. Cet établissement est fermé depuis longtemps; aujourd'hui les habitants commencent à se livrer à l'horlogerie, industrie si florissante dans le Jura suisse qui est proche et le canton français de Delle.

Seppois-le-Haut, plus rural, s'étend entre les prés et de beaux jardins dans un riant bassin où la Largue descendue d'Oberlarg reçoit la petite Largue et le ruisseau de Dorf, venu de la frontière suisse près de Pfetterhausen. Toute cette contrée est calme, à l'écart de la circulation, mais bientôt un chemin de fer parcourra la vallée en se rattachant à la grande ligne à Dannemarie.

La vallée de la petite Largue est la plus fréquentée. Là passe le chemin conduisant dans les parties hautes du Jura alsacien qui forment rideau au sud. En face de ces petites montagnes, Niederlarg, tout menu, occupe le fond du val. Plus loin, au cœur d'un joli bassin, se dresse le clocher de Moos, village enveloppé de pruniers et d'autres arbres fruitiers. Les fruits jouent un rôle considérable dans la nourriture des habitants; pommes et poires, cerises et prunes séchées au four sont la base d'une sorte de plat national, les *schnitz,* fruits cuits à l'eau avec un bon morceau de lard. Le site de Moos, très gracieux, sera peut-être atteint par l'industrie lorsqu'un chemin de fer y pénétrera, le sol recèle un gisement de fer oxydé-hydraté que la difficulté des transports n'avait pas permis d'exploiter jusqu'ici.

Entre les cerisiers monte le chemin, au long du ruisseau clair parcourant des prés et de petits champs où l'on cultive la pomme de terre, le seigle et le chanvre. Au-dessus de ces cultures bien tenues, des hêtraies couvrent les collines; tout cela est aimable, gracieux, d'un calme reposant. Beaucoup de fermiers sont des anabaptistes qui ont tiré un admirable parti des terres.

De Moos un chemin s'élève dans le Largwald, c'est-à-dire la forêt de la Largue, descend dans la vallée, puis traverse des cultures étendues, sur un plateau où dort l'étang de Saint-Antoine. La vue est belle sur la vallée de la Largue au fond de laquelle apparaît la plaine, bordée par les plus hauts sommets des Vosges, du ballon de Servance au ballon de Guebwiller. Du côté du Rhin les horizons sont plus confus, un lourd nuage de fumée plane, révélant Mulhouse et ses faubourgs usiniers. La frontière suisse est proche, à moins d'une demi-lieue, constituée par un hémicycle de hauteurs en partie boisées et plissées de vallons. Au fond de ce bassin, sur des pentes rocheuses ou au bord d'un ruisseau, est étalé le village de Pfetterhausen, dont les maisons de poutrelles offrent parfois de larges baies vitrées ; ces fenêtres multiples éclairent des ateliers d'horlogers travaillant pour Porrentruy et les autres centres suisses voués à cette industrie.

L'ensemble est charmant ; les grands toits bruns de tuile, les contrevents verts, les poutres brunies donnent beaucoup de pittoresque à ce village dont les relations sont plus fréquentes avec la Suisse qu'avec les villes alsaciennes. La frontière du territoire de Belfort est proche aussi. Au point où les trois pays confinent une

borne de pierre fut le théâtre d'une fête dont le souvenir est conservé par les cartes postales. En 1884, les instituteurs de Réchésy (France), Beurnevésin (Suisse) et Pfetterhausen se réunirent autour de la pierre et, — chacun restant sur le territoire de son pays, — participèrent à un déjeuner. La colline sur laquelle se dresse la borne se nomme le Mont; au pied de ses pentes sud coule la Vendline, venue de l'admirable bassin suisse, rempli de prairies, au milieu duquel est Bonfol, terminus d'un chemin de fer conduisant à Porrentruy.

De Pfetterhausen à la frontière s'étend un aimable pays, prés et cultures plantés de beaux cerisiers. Des rangées de ces arbres bordent la chaussée, elles finissent avec le territoire alsacien.

II

LE JURA ALSACIEN

Arrivée dans le Jura. — De Dirlinsdorf à Lèvoncourt. — Les truites de la Largue. — Les ruines de Morimont. — Winckel et les sources de l'Ill. — L'ancienne abbaye de Lucelle. — Ferrette et son château. — Luppach et le poète Delille. — L'Abywald. — Wolschwiller. — Un coin de territoire suisse. — Les ruines de Landskron. — Flühen. — Entre la haute Ill et le Rhin.

Bâle (Suisse). Août.

Le rideau de petits monts qui ne cesse de se dérouler au regard pendant que l'on remonte la vallée de la Largue se hausse et se précise peu à peu; une longue ligne abrupte, revêtue de bois, sous lesquels on devine l'ossature rocheuse, barre brusquement l'horizon. C'est le dernier chaînon du Jura, le massif le plus avancé au nord de ce grand système de monts et de plateaux qui s'étend du Rhin jusqu'au Rhône et occupe un si large espace entre le Doubs, les plaines de la Saône et la plaine suisse. En Alsace, l'espace recouvert par cette formation géologi-

que est d'une faible étendue, les sommets principaux sont de médiocre altitude, aucun n'atteint 900 mètres, et cependant l'œil le moins exercé reconnaît le Jura : à la végétation, aux roches qui s'escarpent, aux cluses qui trouent les chaînons. Par une de ces cluses débouche la petite Largue, née dans le bassin presque fermé de Bendorf.

La coupure, à la sortie du ruisseau, est gardée par Dirlinsdorf, dont les Allemands ont fait Durlinsdorf et auquel nous n'avons jamais songé à appliquer le nom de Triancourt, qui est celui du lieu pour les populations de langue française. Le village est assis au pied du chaînon terminal jurassien, couvert d'un beau manteau de hêtres sur lequel des groupes de sapins font des taches sombres. Étroit est le défilé par lequel s'échappe la petite Largue, donnant à des moulins la force de son cours rapide. Après avoir traversé le village, le ruisseau arrose de riches prairies étendues jusqu'à Liebsdorf, dont le nom français, Lebeucourt, ne fut jamais utilisé administrativement. Le petit centre est pittoresquement dominé par des débris de murailles et d'un donjon, restes du château de Liebenstein.

Cette forteresse, qui défendait le passage entre les deux Largue, commande un plateau de cul-

tures étalé au pied de la forêt de la Montagne et une petite gorge par laquelle on atteint Winckel et les sources de l'Ill. Mais aucun chemin carrossable n'emprunte ce passage, les routes contournent le massif en descendant à travers bois à Courtavon, village de pure langue française comme les communes suisses du voisinage. Les Allemands l'ont baptisé Ottendorf. Les maisons bordent les deux rives de la Largue, ici ruisseau abondant et clair. La haute flèche de l'église s'élance au-dessus d'une tour percée au sommet par quatre fenêtres.

La route principale se dirige vers Porrentruy, un autre chemin contourne le chaînon de la Montagne en traversant Levoncourt, assis au pied de l'éperon. Ce village, très rustique, est parcouru par la Largue, simple fossé d'eau vive peuplé d'une invraisemblable quantité de truites. Sans cesse on voit filer, rapides comme la flèche, les beaux poissons pointillés de rouge; on les aperçoit se groupant dans les remous, se réunissant sous les ponceaux. Il semble qu'on n'aurait qu'à plonger la main pour retirer les truites à la douzaine. De notre côté de la frontière, cette richesse serait vite gaspillée; pour la conserver, il faut que le paysan alsacien ait le respect de la propriété bien ancré dans le cœur !

Banholtz
Pfarr Weiher
Dielinsdorff
Liebsdorff
Beydorff
Ligsdorf
TERRETTE
Eichenenberg
Grelsberg
Foret
Winckel
Courtavon
Levoncourt
Montmont
SUISSE
Lowenburg
Christ Wald
Foret Royale
Schlierhof
Schachtf
Grabenbaden
Pfaffenloch
Kohlberg f.
Ferrerie
Scierie
Source de l'Ill
Le Nouvel Etang
Montingauf f.
Et. des Champs
Chaurbeichemine
Forchelon Vale

Pourtant ne nous hâtons pas de croire que le braconnage est en défaveur. Comme je l'ai dit déjà, la législation allemande, très dure pour les délits de pêche et de chasse, est servie en outre par le système des primes à la délation. L'adjudicataire de la pêche, grand industriel d'Altkirch, a adopté le procédé cher aux Allemands : tout révélateur de tentative de braconnage reçoit une petite somme, quelques francs. Aussi les gens sont-ils en éveil dans l'espoir d'une aubaine, ils se surveillent les uns les autres. Avec ce régime on a pu protéger les truites, malgré les pêches miraculeuses que fait le fermier !

Ce fossé de la Largue est donc un extraordinaire vivier, jusqu'à la source de la petite rivière. Chaque fois que le chemin se rapproche du lit, nous voyons des multitudes de truites animer l'onde transparente.

Au-dessus du cours d'eau, la montagne se dresse, peu élevée en apparence, car la base, à Levoncourt, est déjà à 480 mètres d'altitude, tandis que le point culminant atteint 822. C'est donc 340 mètres de différence seulement. Cette cote de 822 mètres, le Morimont, placée à la frontière même, n'est pas le sommet suprême du Jura alsacien ; le mont le plus élevé est le

signal de Rœmel dans l'Abywald, au sud d'Oltingen, avec 830 mètres(1).

La Largue s'est tracé un passage dans le chaînon au pied du Morimont. Ce défilé eut jadis une grande importance : par là se faisaient les relations entre Ferrette, chef-lieu d'une grande circonscription féodale, et la région de Porrentruy. Un rocher isolé maîtrisait le couloir; les comtes de Ferrette y avaient élevé la forteresse puissante de Morimont, qui resta debout jusqu'en 1637, date de la destruction par les troupes françaises. Le château a laissé de belles ruines, peu visibles du côté de la Largue, mais offrant un aspect superbe sur le versant opposé. Quand on a traversé un pan de forêts revêtu de sapins et de hêtres, on découvre soudain des courtines et des tours d'une splendide teinte fauve.

Les ruines appartiennent à M. Viellard, le grand industriel de Grandvillars et de Morvillars près de Delle (2), propriétaire d'un vaste domaine dont le fermier détient les clés. L'intérêt de la

---

1. Les altitudes, dans ces volumes sur l'Alsace-Lorraine, sont prises sur la carte de l'État-major français, dont la base de nivellement, la Méditerranée, est inférieure de un mètre au zéro des cartes allemandes.

2. Voir la 23e série du *Voyage en France*, chapitre VIII.

visite est d'ailleurs médiocre, car il reste peu de chose à l'intérieur; la destruction a été complète. La réelle beauté de Morimont est au dehors : la forteresse présente des remparts dominant la combe verte, face à la montagne boisée d'où s'élance une aiguille de calcaire, comme il y en a tant dans le Jura. L'autre versant, sur la Largue, laisse à peine deviner les ruines; une puissante végétation arbustive masque les murailles. De ce côté, la Largue, qui vient de naître, arrose des pâturages dans lesquels le bétail est nombreux. Le ruisseau descend d'une gorge, assez abondant pour faire mouvoir de petites usines, et traverse le village d'Oberlarg, c'est-à-dire Larg d'en haut, centre d'aspect très jurassien au fond de cette combe que la forêt de la Montagne d'un côté, le Sonnenwald de l'autre enclosent.

La route s'élève entre des cultures jusqu'à un col ouvert à 615 mètres et dominant du côté opposé le village de Winckel et les sources de l'Ill. Le col est occupé par un groupe de tilleuls ombrageant une chapelle qui abrite une statue. De là on découvre le joli bassin de Ferrette, entouré de croupes bien boisées.

Rapidement la route descend à Winckel, village où naît la rivière maîtresse de l'Alsace, cette

Ill qui a donné son nom à l'Alsace : *El sass,* Pays de l'Ill. La fontaine sourd dans un jardin, forme un petit ruisseau et, comme tant d'autres cours d'eau des pays jurassiques, se perd dans la roche fissurée pour aller renaître à une demi-lieue plus loin, au-dessus du village de Ligsdorf. De même que les autres parties du Jura, ce petit massif renferme des cavités nombreuses, grottes ou abîmes peu connus encore. Ces accidents se rencontrent surtout à la frontière, autour de Lucelle, le dernier village d'Alsace, à demi enclavé en pays bernois.

Lucelle est, après Ferrette, le point le plus intéressant du Jura alsacien; ce fut le siège d'une abbaye dont l'emplacement servit, en 1803, à la construction d'une forge et de hauts fourneaux longtemps actifs; les feux furent éteints seulement en 1893. Cet établissement employait les minerais en grain extraits près de Winckel, de Ligsdorf et de Courtavon. De l'abbaye, de l'église dont saint Bernard avait posé la première pierre, rien n'est resté. Les environs, en Suisse et en Alsace, sont charmants; ils seraient visités si les communications étaient faciles, mais les gares sont trop éloignées.

Les monts sont bien boisés : des hêtraies d'une belle venue couvrent ces chaînons calcaires sé-

parés par des cluses ou des vaux fort étroits. A l'est de Winckel, le massif n'a pas de village sinon, à la frontière même, celui de Kiffis dont les mines fournissaient le minerai de fer aux fourneaux de Lucelle. Il y a là des coins d'une sauvagerie aimable, des solitudes à peine interrompues par de rares fermes peuplées d'anabaptistes, ou des maisons forestières. Des points les plus élevés on découvre de splendides horizons. Un sommet de 800 mètres, le Horni, a été doté d'une tour haute de 23 mètres, servant de belvédère. Par les beaux jours, on découvre un des plus grands panoramas du Jura, des Alpes bernoises blanches de neiges et de glaces, aux ballons des Vosges, de la Forêt-Noire aux escarpements du Lomont.

L'Ill, après sa réapparition en amont de Ligsdorf, s'ouvre un passage entre deux chaînons boisés; ses eaux actionnent des scieries où sont débités les sapins et les hêtres de ces forêts. Elle se dirige à l'est, comme pour atteindre le Rhin à Bâle; mais, après avoir débouché au-dessous de Rædersdorf dans le grand bassin d'Oltingen, elle prend brusquement la direction du nord-ouest pour gagner Altkirch et Mulhouse.

Aucun centre digne du nom de ville dans le

bassin supérieur de l'Ill. Le plus considérable, capitale du Jura alsacien à l'époque féodale, chef-lieu administratif actuel, Ferrette, est un bourg bien humble, peuplé de 500 habitants à peine. Un chemin de fer y aboutit ; plusieurs routes s'y réunissent ; cependant il ne semble pas que la minuscule bourgade reprenne son importance passée.

De Winckel on y parvient par une route tracée dans une superbe hêtraie, puis, par des pâturages et des champs d'où l'on découvre de hautes croupes du Jura suisse, montagnes très vertes et boisées. Bientôt apparaît un rocher isolé, enveloppé de végétation et surmonté par les belles ruines grises du vieux château, murailles flanquées de tours ayant grand caractère encore. La route descend comme dans un abîme, au fond du val que dominent ces débris d'une forteresse redoutable.

Ferrette n'est qu'une rue dans ce vallon. Les visiteurs y sont assez nombreux, attirés par le grand panorama dont on jouit du sommet du rocher ; la vue s'étend jusqu'aux étincelantes cimes des grandes Alpes. Le chemin de fer d'Altkirch facilite l'excursion. Cette petite ligne aboutit près de Vieux-Ferrette en suivant l'étroit défilé de Luppach, gardé à son débouché par une abbaye

transformée en hôpital pour la caisse gouvernementale des malades (*Ortskrankenhaus*). A Luppach, pendant la Révolution, l'abbé Delille vint se mettre à l'abri de la Terreur. Dans cet asile, le poète composa l'*Homme des champs* et les *Trois règnes de la nature*.

Ferrette deviendra un centre d'excursions si jamais la mode se porte vers cette charmante partie du Jura restée pour ainsi dire inconnue, bien que le chemin de fer de Paris à Bâle par Porrentruy le traverse en entier, amenant à peu de distance de ses sites les plus pittoresques : massif du mont Terrible, grande boucle du Doubs, vallée de la Birsig. Cette région se développerait rapidement si les chemins de fer de la vallée de l'Ill et de la vallée de la Largue allaient rejoindre la voie internationale vers Delémont et Porrentruy.

Par la gorge de Luppach, route et voie ferrée, celle-ci suivant la chaussée, débouchent dans la vallée de l'Ill au delà de Bouxwiller. Le village de Werentzhausen qui borde la rivière est devenu, grâce à sa gare, le centre de communications pour toute la partie du Jura alsacien étendue jusqu'à Bâle. Une église neuve, à haute flèche, domine le petit groupe de maisons animé

par les voitures qui font le service d'Oltingen et de la frontière.

La vallée forme un large bassin aux pentes douces couvertes de cultures, céréales et pommes de terre ; le fond possède de luxuriantes prairies à travers lesquelles erre l'Ill, dont le lit sinueux est dessiné par les aulnes. Dans ce cadre d'un vert profond, Fislis groupe des toits roux au pied de la jolie flèche de son église. Plus loin apparaît Oltingen, assis à l'extrémité du dernier rameau du Jura dans cette direction, le Hinder-dem-Berg de notre carte d'état-major, longue croupe revêtue de hêtres ; sur le versant opposé surgit le lourd clocher de Linsdorf.

Fislis est un curieux décor : l'Ill, qui reçoit un ruisseau descendu d'Oltingen, traverse le village ; son lit, rétréci pour permettre d'établir la chaussée, est transformé en aqueduc muraillé bordé d'une barrière de fer et franchi par de nombreuses passerelles conduisant aux jardins fleuris dont la végétation se reflète dans l'eau transparente. La grâce du large plan de prairies, au milieu duquel s'étend le village, accroît l'aspect heureux du tableau.

A travers des prés, le chemin, toujours bordé d'arbres fruitiers, atteint Oltingen, bourg vivant,

centre le plus populeux du Jura alsacien. D'assez nombreuses boutiques bordent la grande rue, fort amusante avec ses maisons à haut pignon, parfois à galerie en auvent, aux volets peints, les enseignes en fer forgé projetées en courbe élégante. L'Ill anime des scieries débitant les hêtres et les sapins des petits monts qui encadrent harmonieusement le bassin dans lequel la rivière accomplit son ample détour.

La vallée est élargie en plaine, se relevant doucement vers le pied des hauteurs boisées, d'où descendent des ruisseaux révélés par les arbres qui les bordent. Au sud, les monts se relèvent en un groupe de belle allure dont le sommet atteint 830 mètres. Ce massif se nomme l'Abywald; le point culminant, le signal de Rœmel, est à la frontière. Un ressaut de la montagne porte Wolschwiller, dont la haute église paraît le cœur de ce paysage merveilleusement vert. Les prairies, d'une incomparable fraîcheur, se transforment en vergers autour de ce village; leur multitude d'arbres fruitiers doivent être éblouissants en avril.

Il a plu; à travers un rideau de brume légère nous apercevons ces belles campagnes pendant que la voiture du courrier monte sans hâte. Aux abords de Wolschwiller nous avons le

spectacle d'un jeu inédit : les gamins se sont faits kneippistes ; ils s'en vont jambes et pieds nus dans le gazon mouillé, comme ils le virent faire aux disciples de l'abbé Kneipp.

La vue est belle sur l'ample bassin vert, entouré de monts boisés où les nuages montent en écharpes blanches et de villages entourés de vergers. Ce bassin est une fort aimable chose. Mais nous n'en jouissons pas longtemps : profitant de l'éclaircie nous nous décidons à gagner Bâle ; nous visiterons une autre fois Altkirch et la partie industrieuse de la vallée de l'Ill(1). On a récemment construit un chemin de fer électrique en territoire suisse, au long de la Birsig ; nous irons à pied jusqu'au terminus, Flühen, rendez-vous champêtre des Bâlois.

La route, à la sortie de Wolschwiller, est une avenue de cerisiers courant à la base du Jura ; de là on jouit d'une vue très ample sur le bassin où le territoire suisse de Rodersdorf est aux trois quarts enclavé dans le territoire alsacien. Le trajet devient plus beau, il est même superbe entre des bois où les arbres s'élancent avec vigueur. Quand on débouche de la forêt, c'est pour découvrir un des plus jolis coins du

---

1. Voir le chapitre VIII, page 142.

Jura suisse, la Burg ou Bourg, vieux château assis sur un rocher escarpé de teinte blanche, tapissé de lierre. Au pied, quelques maisons constituent une petite station balnéaire et un séjour d'été. En face, sur le sol alsacien, mais à la frontière même, Biederthal possède un établissement intéressant au point de vue de l'économie rurale, une *Milchhalle,* c'est-à-dire une halle au lait où les paysans apportent chaque jour les produits destinés aux laiteries. C'est une façon de petite gare avec son perron de chargement protégé par un auvent.

La route devient suisse pendant près de deux kilomètres dans la traversée de Rodersdorf. Malgré l'extrême voisinage, ce village contraste étonnamment par l'aspect avec les centres alsaciens. Il est plus coquet et riant; on y devine davantage de bien-être. Toutes les maisons sont fleuries de géraniums; certaines fenêtres disparaissent sous les corymbes d'un pourpre éclatant.

On rentre de nouveau en Alsace en vue d'un rocher couronné de ruines de grand caractère. C'est Landskron, forteresse célèbre, qui gardait un des principaux chemins d'accès vers Bâle. En 1813 encore, elle était intacte, la partie féodale avait été complétée par des redoutes construites sous Louis XIV. Les Français ne pu-

rent y tenir contre les alliés et ceux-ci la firent sauter en 1814. Le château partagea ainsi le sort de Huningue, qui contenait Bâle.

La position dut être de tout temps occupée, car la colline, escarpée et haute, est une véritable forteresse naturelle, maîtrisant les chemins du Sundgau et le défilé de Flühen. Ces rochers et ces ruines sévères contrastent avec la grâce arcadienne de la vallée où coule la Birsig naissante(1). Sur une pente apparaît l'église de Leymen, dernier village alsacien. Dans un pli, à l'issue d'un vallon, Liebenswiller s'étend mollement.

Leymen, où finit l'Alsace, est reliée à la route par une rue ravinée, fort raide, bordée de maisons à pignons, très fleuries de géraniums. Le climat est tout autre que sur le versant de l'Ill ; la vallée, bien dessinée, renferme beaucoup de noyers se mêlant aux autres arbres fruitiers. La vigne n'est pas loin.

Le chemin, contournant le rocher de Landskron par une jolie gorge, pénètre en Suisse et atteint le hameau balnéaire de Flühen, fort coquet avec ses hôtels, ses auberges, ses maisons

---

1. Birsig pour les Suisses, Birseck pour les Allemands, Busich pour les cartographes français.

meublées qui reçoivent, le dimanche, une foule d'habitants de la grande ville voisine. Là, aboutit le chemin de fer dit Birsigthalbahn, une des plus coquettes de ces lignes électriques dont la Suisse se couvre peu à peu. Elle n'a guère plus de trois lieues, mais dessert une région singulièrement active, peuplée d'usines qui ont fait la fortune de Bâle.

Le Jura alsacien a encore une ride au nord de Leymen, croupe allant de l'Ill près d'Oltingen jusqu'aux abords de Bâle; le point le plus élevé atteint 525 mètres et domine le joli vallon où s'abritent les deux villages du Haut et du Bas-Hagenthal. De là, jusqu'à Mulhouse, entre l'Ill et le Rhin, le pays n'est qu'une haute terrasse assez mouvementée, couverte de petits bois, découpés de vallons dont le plus important, celui de Thalbach, conduit à Altkirch. Il y a là des hauteurs dépassant souvent 400 mètres. La route de Delle à Bâle, qui parcourt le pays, offre d'immenses vues dans la partie tracée sur la crête sous laquelle se creuse le ruisseau de Gerbensbach. C'est une position militaire remarquable dont Lecourbe tira un excellent parti en 1815, en la défendant pied à pied contre les Autrichiens de Colloredo.

Le culmen des Trois-Maisons (Drei-Hæuser), devenu classique dans les manœuvres allemandes, fut défendu avec acharnement. Repoussé, Lecourbe, qui avait retrouvé toutes ses admirables qualités manœuvrières, alla prendre position plus loin. Il fallut quinze jours aux ennemis, bien supérieurs en nombre cependant, pour refouler nos troupes sous les murs de Belfort. Avec moins de 8 000 hommes, dont 5 000 gardes nationaux ou partisans, le célèbre général des guerres de montagne infligea une perte de 17 000 tués ou blessés aux 40 000 soldats dont disposait Colloredo (1).

---

1. Voir Frisch (le commandant), *Topographie militaire de la Haute-Alsace.*

III

LE RHIN

Trois États en une lieue : Suisse, Bade, Alsace-Lorraine. — Le pont de bateaux de Huningue. — Huningue. — Petite ville, grands souvenirs. — Saint-Louis. — L'industrie des rubans. — L'établissement de pisciculture de Huningue. — Le Rhin et son thalweg. — La formation d'un lit fixe. — Les îles. — Le clayonnage. — Le lit des crues. — La forêt aquatique (*Rhein-wald*). — Les espoirs des mariniers.

Huningue. Août.

Nous avons quitté Bâle au matin par le tramway qui de la rive droite du Rhin conduit à la frontière badoise, en traversant les vastes faubourgs de la cité grandissante. Celle-ci atteint et même dépasse la Wiese, joli torrent descendu de la Forêt-Noire. Sur sa rive droite est le Petit-Huningue, bourg tranquille, partagé entre Bade et la Suisse. Une avenue creusée dans le banc de galets qui borde le fleuve conduit au pont de bateaux de Huningue.

Ces ponts sont la caractéristique du Rhin. En France nous ne les connaissons plus, sinon

Village-Neuf
Blotzheim
Langen Hauser
Thurr Bach
Alter-bach
Michelfelden
HUNINGUE
Weil
Les Capucins
Min. 269
St. Louis
Station
Abatoucki
Douane
Klein Hüningen
Otterbach
Wiesen R.
Spitalhof
Altkirch
Bourgfelden
Hesingue
Paris
Rosburg
Pte St. Jean
Hegenheim
Pte BALE
Buschwiller
BALE
Pte St. Paul
Birsch
Fussergraben
Der Herrengraben
Pte St. Pierre
Pte St. Alban
Pte d'Aesch
Allschwyler
Cimetiere Juif
Stegmühl
Birse R.
306
313
375
336
331
340
310
319
316
383
348

pendant les manœuvres, quand les pontonniers établissent des passages de rivière. Le dernier existant fut, je crois, le pont d'Arles remplacé par un viaduc de fer, lourd, sans grâce, détruisant le site classique de l'antique métropole romaine. Sur le Rhin ils sont nombreux encore; l'un d'eux, en face de Carlsruhe, un autre, en face de Spire, servent au passage des trains de chemin de fer.

Le pont de Huningue paraît d'autant plus archaïque qu'il est voisin de Bâle où l'on multiplie les passages fixes. Ses pontons, puissamment amarrés par des chaînes et des piliers de charpentes, sont massifs; pourtant on ne les contemple pas sans un peu d'inquiétude, tant le courant est violent. Le flot, contenu entre les digues, accourt puissant, profond, irrésistible en apparence. Cela donne l'impression d'une cataracte horizontale, si je puis m'exprimer ainsi. Le Rhône, lui aussi, est rapide et violent, mais, dans ses rapides les plus vertigineux, il ne laisse pas une telle sensation.

La force du courant est d'autant plus grande que le lit est plus étroit. Les eaux, d'un vert grisâtre en cette saison, heurtent les pontons, jaillissent et écument; à la sortie l'énorme torrent a perdu toutes rides, c'est un miroir qui

court. Les Bâlois, qui rêvent de rendre le Rhin navigable jusqu'à leur ville pour faire d'elle le plus grand emporium de l'Europe centrale, ont un problème bien difficile à résoudre. Ils y réussiront peut-être.

La traversée est courte, bientôt voici la rive d'Alsace. Une petite rampe à gravir et l'on est dans la cité exiguë et glorieuse si bien associée à notre histoire. Huningue ne fut jamais qu'un fort dont la place d'armes centrale avait reçu quelques habitations. Cela rappelle les minuscules villes fortes édifiées par Vauban, telles Bouchain et Montmédy. Les constructions civiles, sans caractère, d'un seul étage, encadrent une vaste place d'armes ; derrière ces pauvres maisons un chemin de ronde confine au rempart.

Ce rempart lui-même n'est qu'une ruine banale. En 1815, après la reddition de la place par l'illustre Barbanègre, qui résista avec 135 hommes à 26 000 Autrichiens, les Bâlois, ayant toujours eu sur eux la menace des canons de Huningue, dont deux kilomètres seulement les séparaient, obtinrent des alliés la permission de raser la forteresse. Ils se ruèrent sur les murailles et jetèrent les pierres dans les fossés, mais ne procédèrent pas à un nivellement. Depuis lors tout est resté en l'état, des buttes de terre, des

pans de murs entourent la ville lilliputienne et lui donnent un morne aspect de délabrement. Personne n'a songé à tirer parti de cette belle situation de Huningue au grand coude du Rhin, au débouché du canal qui permettait cependant d'amener les houilles de la Sarre et de la Ruhr à la grande cité suisse. La vie s'est portée dans la plaine, à près d'une demi-lieue, à Saint-Louis, où la station frontière a fait naître des usines.

Les glacis ont fait place à des mails ombreux. Sous les arbres sont deux monuments français respectés des Allemands. L'un est une pyramide élevée par Moreau et son armée à la mémoire du général Abbatucci, tué au Petit-Huningue en 1796, en défendant le passage du Rhin ; l'édicule, édifié sur la rive droite, au lieu même où tomba le jeune et héroïque soldat, fut renversé en 1815 par les Autrichiens ; on le releva en 1828 sur l'emplacement actuel. L'autre monument, dressé en face du premier, est un mausolée de style antique dédié au général de division Chérin, chef d'état-major de l'armée du Danube, blessé à Zurich et transporté à Huningue où il mourut.

Ces deux cénotaphes surgissent, solitaires, dans les quinconces calmes et solennels, en vue de la plaine d'Alsace qui s'étend à l'infini entre

le Rhin et les collines allant mourir au-dessus de Mulhouse. Au premier plan apparaît le Village Neuf (Neudorf) construit en 1680 par les habitants de Huningue, dépossédés de leur bourg remplacé par les fortifications de Vauban.

Quelques usines entourent la ville, elles ont fait naître autour d'elles des quartiers ouvriers étendus jusqu'à la frontière suisse, si proche que l'usine à gaz de Bâle semble appartenir à la forteresse déchue. Ces faubourgs donnent à la commune de Huningue une population assez élevée, que ne pourrait faire supposer l'aspect infime de la cité intérieure. Il y a là plus de 3 300 âmes. Plus peuplée encore — près de 5 000 habitants — est la nouvelle ville de Saint-Louis favorisée par la gare et les établissements de la douane. Ce n'est d'ailleurs qu'un prolongement alsacien de Bâle ; les maisons s'étendent jusqu'à la frontière et la ville suisse étend ses constructions aux confins du territoire ; les tramways électriques bâlois ont Saint-Louis pour un de leurs terminus, comme, sur l'autre rive, Petit-Huningue, à la frontière badoise.

Saint-Louis, par ses hautes et belles constructions bordant, il est vrai, des rues incomplètement bâties, mérite bien le titre de ville. Ce fut à la Révolution Bourg-Libre, nom que lui don-

nent encore les paysans du voisinage, les Bâlois eux-mêmes disent Freyburg dont la signification est semblable. Le croisement des grandes routes a valu un aspect monumental à ce carrefour, l'industrie y est florissante, les usines se relient à celles de Huningue et constituent un ensemble manufacturier considérable.

Ces établissements sont pour la plupart des filiales de maisons bâloises, installées sur territoire alsacien afin d'éviter les droits de douane à l'entrée. La fabrication des rubans est au premier rang. Quatre usines, à Saint-Louis, renferment 716 métiers et 2 010 ouvriers, toutes quatre dépendent de Bâle. Sur le territoire de Huningue il y en a deux, l'une fondée par des Bâlois, l'autre, plus importante, par une maison de Thalweil près de Zurich, elles occupent ensemble 732 métiers et 849 ouvriers (1).

La fabrication du ruban est l'industrie maîtresse de Huningue-Saint-Louis. A côté il faut citer une fabrique de produits chimiques qui distille le goudron de houille et alimente une maison mère située à Lindenhof, près de Mannheim,

---

1. Ces chiffres, comme tous ceux consacrés à la région de Mulhouse, sont empruntés au superbe ouvrage publié par la Société industrielle de cette ville : *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse.*

dans le pays de Bade. La naphtaline pure est un des dérivés de la houille obtenus à Saint-Louis. Une grande brasserie, placée parmi les plus importantes de l'Alsace, complète ce groupe intéressant de travail.

L'établissement le plus célèbre, celui qui a répandu le nom de Huningue, la *pisciculture,* n'est cependant pas dans la ville, mais loin de ses murs, dans la dépression où coule le Rhin, sous la terrasse portant le hameau de Haber-Hæuser, territoire de Blotzheim. Depuis bien longtemps je voulais visiter cette station piscicole qui a servi de modèle à la plupart des installations de ce genre. Aujourd'hui seulement j'ai pu satisfaire ce désir.

On sait trop combien il est d'usage, en France, de mettre en parallèle, à notre désavantage, les efforts des États étrangers dans l'ordre économique, et de prêcher à notre pays l'imitation de ce qui se fait au dehors. Pour ces contempteurs du régime français, nos voisins sont en tout supérieurs; c'est trop souvent en ce qui touche les matières agricoles que cette tendance s'affirme avec brutalité.

Ainsi j'ai entendu vanter comme une supériorité incontestable l'organisation de la pis-

ciculture en Allemagne. A ma grande surprise on m'affirme incomparable l'établissement de pisciculture du pays d'empire, à Huningue. Je savais pourtant que c'était une œuvre française, bien française, ayant eu son heure de célébrité avant l'annexion, mais j'acceptai de bonne foi que les vainqueurs, ayant pris le laboratoire de Huningue avec le reste de l'Alsace, avaient dû en faire quelque chose de merveilleux, afin de montrer combien ils sont au-dessus de nous.

Une déception m'attendait. La « pisciculture », comme on dit dans le pays, ne fonctionne plus. Le gouvernement impérial n'a pas repris l'œuvre française, il l'a cédée à des exploitants qui n'ont pas su continuer l'entreprise ; d'insuccès en insuccès, ils sont arrivés à l'abandon complet ; même, dit-on, on oublia de donner la nourriture aux derniers élèves, et ceux-ci moururent de faim ! L'établissement fut abandonné par l'État. La commune de Blotzheim, propriétaire des terrains, les a loués à quelques paysans qui, sans avoir de connaissances scientifiques, cherchent à exploiter commercialement l'affaire.

La « pisciculture », d'ailleurs, n'est pas sur le Rhin, dont les eaux souillées l'été par la

fonte des glaciers, l'hiver par le limon qu'entraînent les pluies, ne convenaient guère à l'incubation des œufs. On a fait choix de la grande dépression qui fut le lit d'un Rhin géant aux époques géologiques lointaines et limitée par des terrasses caillouteuses, anciennes berges du fleuve. Cette plaine encaissée est parcourue par les bras morts du Rhin et des chenaux pleins d'une eau vive, issue de belles fontaines. La branche méridionale du canal du Rhône au Rhin traverse cette région aquatique, qui a cependant de riches cultures, surtout aux abords de Neudorf et de Rosenau.

L'emplacement primitif, choisi par M. Detzem, ingénieur des ponts et chaussées à Mulhouse, créateur de l'œuvre, était loin au nord, au village de Kembs, sur le bord même du Rhin, où la source de Lœchelbronn semblait devoir suffire aux besoins. On constata bientôt que les crues du Rhin menaçaient le laboratoire et que la fontaine ne donnait pas le débit espéré. Alors on transporta l'embryon d'établissement près de Blotzheim, où d'abondantes sources existaient, où de petits étangs et la facilité d'amener les eaux du Rhin multipliaient les moyens d'élevage. De 1852 à 1859 d'importants travaux furent entrepris ; une belle maison pour le direc-

teur, d'élégants pavillons de garde, les salles de fécondation ont été élevés avec une ampleur remarquable. Le temps a fait le reste ; les platanes plantés au long de la route d'accès, les bosquets de sapins, les arbres autour des constructions sont devenus grands et font de l'établissement de Huningue une chose charmante, en dépit de l'abandon actuel.

Huningue appliquait les procédés du pêcheur Remy (1), adoptés et vulgarisés par Coste. Le service des ponts et chaussées, à qui le gouvernement de Napoléon III avait confié la direction de l'entreprise, voulut faire grand. A côté des truites et des saumons, il tenta sans succès la production du féra, excellent poisson du lac Léman ; même on essaya l'élevage du silure, qui ne se montra pas moins réfractaire.

Au contraire truites et saumons réussirent à merveille. Cela fit quelque bruit, la culture du poisson devint à la mode, nous dirions aujourd'hui que ce fut un sport. De toute la France on vint chercher des alevins à Huningue. Les grands propriétaires voulurent repeupler étangs et rivières. Ainsi M. Casimir-Perier, père de l'ancien président de la République, rendit remarquable-

---

1. Voir le chapitre XI, p. 205.

ment poissonneuses les eaux de son parc de Vizille, où, tout enfant, je l'aidais à visiter les boîtes à alevins. Edmond About, qui avait exalté dans *Maître Pierre* la conquête des Landes de Gascogne par le pin maritime, se fit pisciculteur dans son petit domaine de Saverne et ne contribua pas peu à l'engouement.

Engouement louable d'ailleurs, qui aurait eu pour la richesse nationale le plus heureux résultat, si la guerre n'était venue. Non seulement elle nous a enlevé Huningue, mais encore elle a remplacé par d'autres préoccupations celles qui, avant 1870, hantaient tant d'esprits cultivés, tenus à l'écart de la politique par les traditions et les regrets.

Lorsque la paix se fit, l'établissement de Huningue était presque abandonné, une barrière s'était forgée du côté de la France et tout le bel élan vers la pisciculture était arrêté.

Le retard dans l'application des procédés d'élevage du poisson était énorme, nous ne l'avons pas regagné, en dépit des efforts actuels de l'administration des eaux et forêts. Cependant, en Alsace même, l'œuvre de Huningue a été poursuivie sur un autre point, non pas à titre officiel, mais par des particuliers : MM. de Dietrich, les grands industriels de Niederbronn et de Luné-

ville. Je me propose d'aller voir bientôt cette installation dont on m'a dit merveille (1).

Le Rhin coule loin de l'établissement de pisciculture, au sein de ces terres indécises, apports de sable, de gravier et de limon arrachés aux Alpes et dont la profondeur est prodigieuse. Rhin régulier et artificiel, ressemblant fort peu au fleuve que connurent les anciens, que l'on connaissait encore il y a soixante ans. Après avoir foré un passage aux eaux de la mer intérieure qu'il alimentait aux temps géologiques, le Rhin errait dans la vaste plaine mise à nu de Bâle à Mayence, puis il s'y créait un lit plus fixe, entre les terrasses de galets décapées dans la plaine, longeant parfois les collines projetées par la Forêt-Noire. Lit énorme n'ayant jamais moins d'un kilomètre de largeur, atteignant souvent une lieue. Les eaux qui d'abord remplissaient ce vaste espace, flot comparable aux grands fleuves d'Amérique, perdirent de leur volume ; le chenal principal se rétrécit peu à peu, creusé lui aussi dans les galets et les sables. Mais pendant les crues il devenait insuffisant ; alors les flots se répandaient dans le thalweg abandonné, y creusaient des bras, des

---

1. Voir le chapitre VII du volume *Lorraine annexée*.

fosses, des lacs temporaires. C'était un inextricable lacis toujours changeant.

Aussi les passages étaient-ils difficiles et rares; c'était pour les armées un obstacle presque insurmontable et, pendant longtemps, le Rhin fut vraiment une frontière entre deux mondes, les Romains ne le dépassèrent guère. Leurs villes célèbres furent toutes sur la rive gauche, les peuples modernes ont continué à garder leurs métropoles sur cette ancienne rive séparative entre les Gaules et la Germanie. Si Worms et Spire ont déchu, Bâle, Strasbourg, Mayence, Coblentz et Cologne sont restées des cités maîtresses, elles doivent au fleuve leur constant accroissement. Chacune d'elles marque un point de passage facile ou un confluent. Là seulement où l'on pouvait franchir le Rhin, les villes se sont fondées. Les forteresses qui se créèrent plus tard, ainsi en Alsace Huningue et Neuf-Brisach, occupèrent, elles aussi, des points où le thalweg primitif très étroit, privé de fausses coulées, offrait un moyen plus commode de pénétrer en terre germanique.

Le Rhin fut donc longtemps un obstacle presque supérieur à une mer pour les difficultés de passage. On sait quel rôle joue dans l'histoire chaque franchissement du fleuve. Les com-

munications commerciales n'étaient guère moins gênées. De nos jours encore, sauf le pont de Bâle, il n'y avait aucun pont fixe ; celui de Huningue construit par Vauban eut le sort de la forteresse. Il a fallu les chemins de fer pour que des passages assurés fussent préparés. Le pont de Kehl, longtemps fameux, plus tard ceux de Huningue, de Neuenbourg, de Vieux-Brisach, de la ligne de Haguenau à Rastadt ont permis la circulation des convois de wagons. Un seul pont fixe pour voitures et piétons a été construit tout récemment : entre Strasbourg et Kehl. Il en est de même sur tout le cours du Rhin au delà de Strasbourg ; rares sont les passages, même pour les voies ferrées. A ce point de vue la France a autrement multiplié les moyens de communication de rive à rive sur ses grands fleuves : Rhône, Loire, Dordogne, Garonne, Seine, Charente. Les ponts suspendus, si fréquents chez nous et qui résolvent si économiquement le problème, n'ont pas été tentés en Allemagne.

Le passage, il est vrai, ne doit pas seulement être sur le fleuve même, mais il se prolonge encore dans le vieux thalweg sur des culées, ce qui multiplie les travaux. En France on a triomphé de la difficulté par les viaducs d'accès

comme ceux de Cubzac ou de Tonnay-Charente, par des remblais comme à Lyon et tant d'autres passages du Rhône ; rien de comparable n'a été tenté sur le Rhin.

Et cependant on a fait beaucoup pour lui. Le torrent sauvage, aux innombrables coulées, est maintenant un chenal régulier dont la largeur, la pente, les courbes sont mathématiquement calculées. De Bâle à Mayence les eaux moyennes et basses sont réunies dans ce lit unique ; on a pu gagner à la forêt, à la culture ou à la prairie les terres où jadis divaguait le flot. Ce n'est point œuvre purement allemande, car elle fut accomplie par la France avant la guerre, en association avec le pays de Bade. Nos ingénieurs faisaient les digues sur notre rive, les Badois les construisaient sur le bord opposé.

Le travail prit surtout de l'ampleur après le grand désastre causé par les inondations de 1852 qui dévastèrent un grand nombre de villages. Mais, dès 1840, on avait décidé de donner au Rhin son lit majeur en établissant un plan d'ensemble qui nécessitait une dépense de 114 millions de francs. Le projet comprenait sur chaque rive une digue de 184 kilomètres, on l'entreprit en 1842. Celle-ci fut constituée par un système original de cylindres d'osier

remplis de pierres, appelés saucissons par les Français, *Würst* — ce qui a la même signification — par les Badois. On évitait de la sorte l'effet du courant sur les enrochements à nu qui étaient rapidement entraînés. Entre les rangées de ces saucissons, le chenal était labouré par des engins, les hauts-fonds affouillés se délitaient et étaient entraînés par le flot. Ainsi se creusa un chenal régulier contenu par les enrochements prisonniers dans leurs clayonnages consolidés par le dépôt des vases et descendant lentement sous l'effet des affouillements.

Ces travaux eurent un tel succès que, malgré le bouleversement causé par la crue de 1852, les dépenses n'atteignirent pas le total prévu. Le lit avait été extraordinairement rétréci, les basses eaux qui erraient sur une largeur de 775 mètres à 1 kilomètre étaient maintenues dans un lit ayant 200 mètres près de Huningue et s'élargissant progressivement à 250 mètres à la sortie d'Alsace, jusqu'à Mayence. Ce lit coupe les boucles anciennes, les digues ferment l'entrée des coulées et s'ouvrent seulement pour l'embouchure des ruisseaux et rivières. L'eau descend selon un rythme normal, avec des courbes et des inflexions méthodiques imposées, de telle sorte que les bancs de gravier ne

se forment plus, que les débris amenés par les courants ne peuvent s'arrêter. De même la rapidité des eaux empêche la formation des glaces continues.

Sur ce rempart opposé au Rhin, les eaux de grande crue débordent sans trop de violence et vont s'étaler au pied de digues insubmersibles, qui protègent les terres conquises. Les troubles se déposent, colmatent les bas-fonds et les coulées. Peu à peu l'ancien thalweg est gagné par la culture ; de belles prairies, des champs, des plantations forestières remplacent les marécages malsains et perfides.

Cela c'est œuvre française, on ne saurait trop le répéter, ou du moins notre part est égale à celle des Badois. Elle était achevée quand la guerre nous arracha la rive gauche du fleuve. Alors des terrains jadis vagues, stériles ou inondés, que l'on n'aurait pu vendre ou louer peu de temps auparavant, trouvaient couramment preneur à 800 fr. l'hectare. Ce prix est bien dépassé aujourd'hui. Plus considérable encore est le bénéfice réalisé pour les terrains situés en deçà des anciennes digues, si fréquemment exposées autrefois à la rupture. C'est désormais la sécurité pour une multitude de villages.

Le tableau de la conquête du lit torrentiel

est surtout intéressant entre Huningue et le pont de chemin de fer de Neuenbourg. La rive badoise est bordée de hautes collines que le Rhin baignait autrefois et dont il est maintenant séparé par les terres gagnées. Ce contrefort de la Forêt-Noire n'est plus frôlé par le fleuve que près d'Istein et de Rheinweiler. Ailleurs de grands espaces boisés ou cultivés ont remplacé les grèves souvent inondées. Certes le sol n'a pas partout la même valeur agricole, bien des lits de gravier ne sont propres qu'à porter des fourrés d'arbres aquatiques, mais le limon des crues prépare peu à peu un excellent terrain à prairies, des clairières déjà se montrent dans la forêt qui a pris possession des bancs protégés, des chenaux oblitérés.

Dans l'ensemble, la forêt aquatique peut être considérée comme continue, de Neuenbourg à Rhinau surtout, ville devant laquelle commence l'écartement des digues à 250 mètres. Rétrécie devant Brisach, puis à l'endroit où le massif badois du Kaiserstuhl vient dominer le courant, elle reprend bientôt sa largeur, entrecoupée par une multitude de coulées, de bras morts analogues aux lônes du Rhône. Aux abords de Strasbourg, la zone de bois mouillée s'élargit encore. C'est le *Rhein-Wald,* la forêt du Rhin,

dans laquelle les faubourgs de la grande ville commencent à s'étendre.

Région singulière que cette longue ligne fluviale où se mirent rarement des cités, entre des marais, des broussailles inextricables, des forêts. Dans ces solitudes les cultures et les prés donnent l'impression de conquêtes par les colons en terre vierge. Il n'y a un peu de vie que là où des ponts de bateaux ou des bacs permettent d'aller de rive à rive.

L'œuvre de création du chenal se poursuit naturellement par le seul jeu des eaux. J'entends un chenal de profondeur égale, sans hauts-fonds, sur lequel on pourrait compter un jour peut-être pour amener à Bâle les grands vapeurs qui aujourd'hui atteignent Strasbourg et Kehl. Ce ne sera sans doute jamais qu'une navigation intermittente pendant le moment où le Rhin est gonflé par les eaux des pluies et de la fonte des neiges. Peut-être, puisque Bâle veut devenir un port, ferait-il mieux de prolonger jusqu'à son territoire l'embranchement de Huningue du canal du Rhône au Rhin. Mulhouse est devenu par le canal un grand port intérieur et Huningue reçoit des bateaux de $38^{m},50$ avec un tonnage atteignant 300 tonnes. La circulation s'y fait en toute saison, tandis que le Rhin n'est pas même

navigable jusqu'à Strasbourg la moitié de l'année.

Je me suis un peu longuement étendu sur le Rhin, je le retrouverai encore aux points de passage quand mes excursions m'y conduiront. Il était intéressant d'en dire l'aspect : ce Rhin ressemble si peu à celui, visité par les touristes, de Mayence à Coblentz, où le superbe fleuve coule avec tant de majesté entre les monts couronnés de burgs, les villes archaïques, les vignobles et les rochers ; à celui de Coblentz à Cologne où l'ampleur du flot, les grandes flottes, les petits défilés succédant aux plaines où le courant errait jadis, les villes qui bordent le rivage composent un si grandiose et vivant tableau.

IV

MULHOUSE

Le territoire et la forêt de la Hart. — Le dernier contrefort jurassien. — Le comté de l'Au. — Arrivée à Mulhouse. — Comment la ville a grandi. — A travers la cité. — Le nouveau quartier, la vieille ville, les faubourgs. — Les monuments hôtel de ville et églises. — Le vignoble. — Les usines.

Mulhouse. Août.

L'établissement de pisciculture de Huningue est près de l'extrême pointe sud de la forêt de la Hart, une des plus vastes de l'Alsace, mais ne méritant guère le nom de forêt; les taillis et les broussailles couvrent plus d'espace que les chênaies. Le sol est trop maigre et caillouteux pour se prêter à la croissance des grands arbres. L'espace recouvert par la Hart a plus de 35 kilomètres du nord au sud et une largeur de 5 à 9 kilomètres; la surface de la forêt atteint 14179 hectares. Le canal qui le traverse par ses deux branches permettra sans doute de mettre enfin en valeur les plus misérables terrains, il peut

fournir assez d'eau pour l'irrigation des clairières, les ingénieurs ont accru son débit dans ce but, et aussi pour arroser les parties défrichées de l'ancienne sylve, actuellement de maigre revenu. Une intéressante tentative de mise en valeur se poursuit en ce moment par l'emploi des eaux d'égout de Mulhouse; le canal qui emporte au Rhin ces ondes polluées se ramifie en petits canaux qui déjà ont permis d'établir de belles prairies sur des espaces autrefois arides. La forêt fut d'ailleurs assez fertile jadis, à en juger par des restes d'habitations humaines. Cette zone contraste avec les terrains fertiles préservés maintenant des inondations du Rhin, grâce à la digue des hautes eaux et plus encore avec les collines couvertes de villages qui s'étendent jusqu'à l'Ill.

La Hart actuelle n'est qu'un démembrement d'une forêt plus considérable qui s'étendait encore à la hauteur de Colmar et de Neuf-Brisach et que les habitants du pays ont peu à peu remplacée par des cultures, respectant seules les parties les plus maigres où de nombreux bois, souvent très vastes, donnent à la plaine un caractère forestier. De l'Ill au Rhin, de Bâle à Andolsheim, tout le pays cultivé porte toujours le nom de Hart, Hartfeld, pays ou champs de


Ruelisheim
Battenheim
MULHOUSE
Staffelfelden
Wittenheim
Kingersheim
Richwiller
Pfastatt
Lutterbach
MULHOUSE
Dornach
Niedermorschwiller
Didenheim
Brunstatt
Hochstatt
Bruebach
Zillisheim
Flaxlanden
Bas
Landser
Steinbrunn
Geispitzen
Ilfurth
Tagolsheim
Heidwiller
Wallheim
Aspach
Walbach
Emlingen
Heimwiller
Tagsdorff
ALTKIRCH
Schwoben
Hausgauen
Hundsbuch
Jettingen
Bettendorf
Willer
Herrlingen
Grentzingen
Oberdorff
Ruederbach
Waltighoffen
Feldbach
Riespach
Dirmech
Moos
Kœstlach
Bouxwiller
Mornach
Ferrette
Dirlinsdorff
Bendorff
Liggsdorff
Kœdersdorff
Winckel
Oberlarg
Sondersdorff
Lutter
Wolschwiller
Kiffis
Fislis
Oltingen
Rodersdorff
Biederthal
Metzerlen
Blauen
Dittingen
Böschenz
Laufen
Breitenbach
Villem-Lützen
Territoire
SUISSE
Rhin
Hombourg
Petit Landau
Rixheim
Riedisheim
Habsheim
Nieff
Ottmarsheim
Baldersheim
Sausheim
Illzach
Pfastatt
Kembs
Schlierbach
Waltenheim
Rantzwiller
Koetzingen
Magstatt
Steinbrunn
Haut
Stetten
Zaesingen
Kappelen
Francken
Helfrantzkirch
Loechwirth
Ranspach
Berentzwiller
Knœringen
Folgensburg
Steinsultz
Roppentzwiller
Dirmech
Bettlach
Liebenswiller
Lindorff
Ferrette
Sondersdorff
Lutter
Wintzenheim
Ensisheim
Merxheim
Bergholtz
Soultzmatt
Wuenheim
Rouffach
Gundolsheim
Soultz
Ingersheim
Colmar
Turckheim
Munster
Metzeral
Wesserling
Thann
Cernay
Uffheim
Rosenau
Bartenheim
Brinckheim
Village-Neuf
Blotzheim
St. Louis
Michelbach-le-Bas
Michelbach-le-Ht.
Hesingen
Attenschwiller
Folgensburg
Wentzwiller
Hagenthal-le-Bas
Hagenthal-le-Haut
Neuwiller
Leimen
Flüh
Hofstetten
Village-Neuf
Huningue
St. Louis
Hegenheim
Allschwyl
Bas-Hüningen
BALE
Binningen
Oberwyl
Therwyl
Benken
Reinach
Witterschwyl
Ettingen
Mauchen
Schliengen
Auggen
Müllheim
Liel
Bellingen
Hertingen
Bamlach
Rheinweiler
Blansingen
Welmlingen
Kl. Kems
Mappach
Wintersweiler
Hullingen
Istein
Efringen
Fischingen
Kirchen
Kimeldingen
Markt
Steinenstadt
Huttingen
Weil
Otlingen
Haltingen
Eimeldingen
Basle
Mulhouse
Colmar
Neuf-Brisach
Fribourg
Rhin
Ill
Fossé de la Ville

la Hart. La forêt, les champs, les bois épars constituent une véritable région naturelle contrastant par son caractère caillouteux avec les campagnes fraîches du Ried, qui leur font suite au nord.

Cette couche épaisse de cailloux, unis par un ciment naturel, devient compacte à une faible profondeur; les arbres ne pouvant percer ce poudingue s'étiolent et n'atteignent jamais un âge avancé, rares sont les chênes vigoureux encore à cinquante ans. Cette essence, d'ailleurs, est en proportion assez faible, 5 °/₀; on l'abandonnerait sans doute si le voisinage du vignoble n'était un débouché assuré pour les perches ou échalas obtenus par la fente des brins et des troncs. La vigne assure donc au chêne de la Hart une valeur bien supérieure à la valeur réelle.

Le charme est l'arbre dominant; lui aussi ne peut donner de sujets vigoureux, on le traite en taillis auxquels on laisse atteindre d'assez fortes proportions; le bois est consacré au chauffage; les bûches de charme alimentent en grande partie les foyers de la plaine de Mulhouse.

Le pin a mal réussi, le sol, sec et caillouteux, lui est défavorable; or, comme on ne peut espérer la futaie, le service forestier continue le ré-

gime des taillis sous futaie, souvent renouvelée. Entre les charmes et les chênes on trouve un certain nombre d'autres essences soit dans leur habitat naturel, soit introduites par les forestiers : cerisiers, poiriers et pommiers sauvages; tilleuls, alisiers, érables nains et bouleaux; aulnes et trembles au long du canal et des rares ruisseaux ; résineux : pin, pin noir, pin du lord Weymouth, sapin et mélèze. Mais tous ces arbres en petite proportion. Sous les chênes on récolte en assez grande quantité des truffes évidemment moins parfumées que celles du Périgord et du Comtat, mais trouvant place dans la cuisine et les pâtés.

La Hart fut un cadeau fait à Rapp par Napoléon après Austerlitz, don princier, car, malgré le peu de valeur de chaque arbre en particulier, l'ensemble représente une énorme fortune. Sous le régime français on évaluait à un demi-million par année le produit forestier.

Le Hartfeld, dans la région sud, s'étend entre le pied des dernières hauteurs du Jura et la forêt; bourgs et villages sont desservis par la route de Bâle à Mulhouse. L'un d'eux, Blotzheim, qui possède l'établissement de pisciculture sur son territoire, fut le chef-lieu d'un territoire

singulièrement constitué, le comté de l'Au. Les habitants du village donnaient ce nom à des terrains marécageux situés entre les collines et la forêt et dont un seigneur les aurait rendus possesseurs. Chacun d'entre eux avait un lot de terre dont il jouissait sa vie durant. Quand il décédait, l'assemblée des bourgeois choisissait un autre propriétaire viager pour les parcelles tombées ainsi dans le domaine public. Le chef de cette association avait le titre de comte et exerçait ses fonctions pendant trois ans, aidé par une sorte de tribunal. Plus tard, on préleva sur les revenus de la communauté une dotation pour la fille la plus sage de la paroisse, qui prenait les titres de comtesse de l'Au et de Vierge couronnée, qu'elle gardait même après son mariage. La Révolution emporta comté et comtesse, mais le partage des terres ne cessa qu'en 1840 ; un arrêt de la Cour assimila l'Au aux autres biens communaux. Cependant la population n'accepta pas facilement cette décision. M. Huot, conseiller à la Cour impériale de Colmar, dit, dans son livre *Des Vosges au Rhin,* qu'en 1865 encore, un débat judiciaire eut lieu à la suite de la résistance opposée par des citoyens se prétendant investis de biens viagers en vertu de la constitution du comté de l'Au.

Quoi qu'il en soit, l'Au a dû aux propriétaires temporaires qui se sont succédé d'être mis en valeur. Le sol a été patiemment amendé, sans valoir pourtant les belles terres qui entourent les gros bourgs de Bartzenheim et de Sierentz, et que la forêt de la Hart entoure capricieusement à demi. Sierentz, d'apparence heureuse au pied de sa colline, est relié au Rhin, à travers la Hart, par une route aboutissant à Kembs, l'ancienne station romaine de *Cambete* ou *Cambes* où se croisaient les chaussées parcourues par les légions.

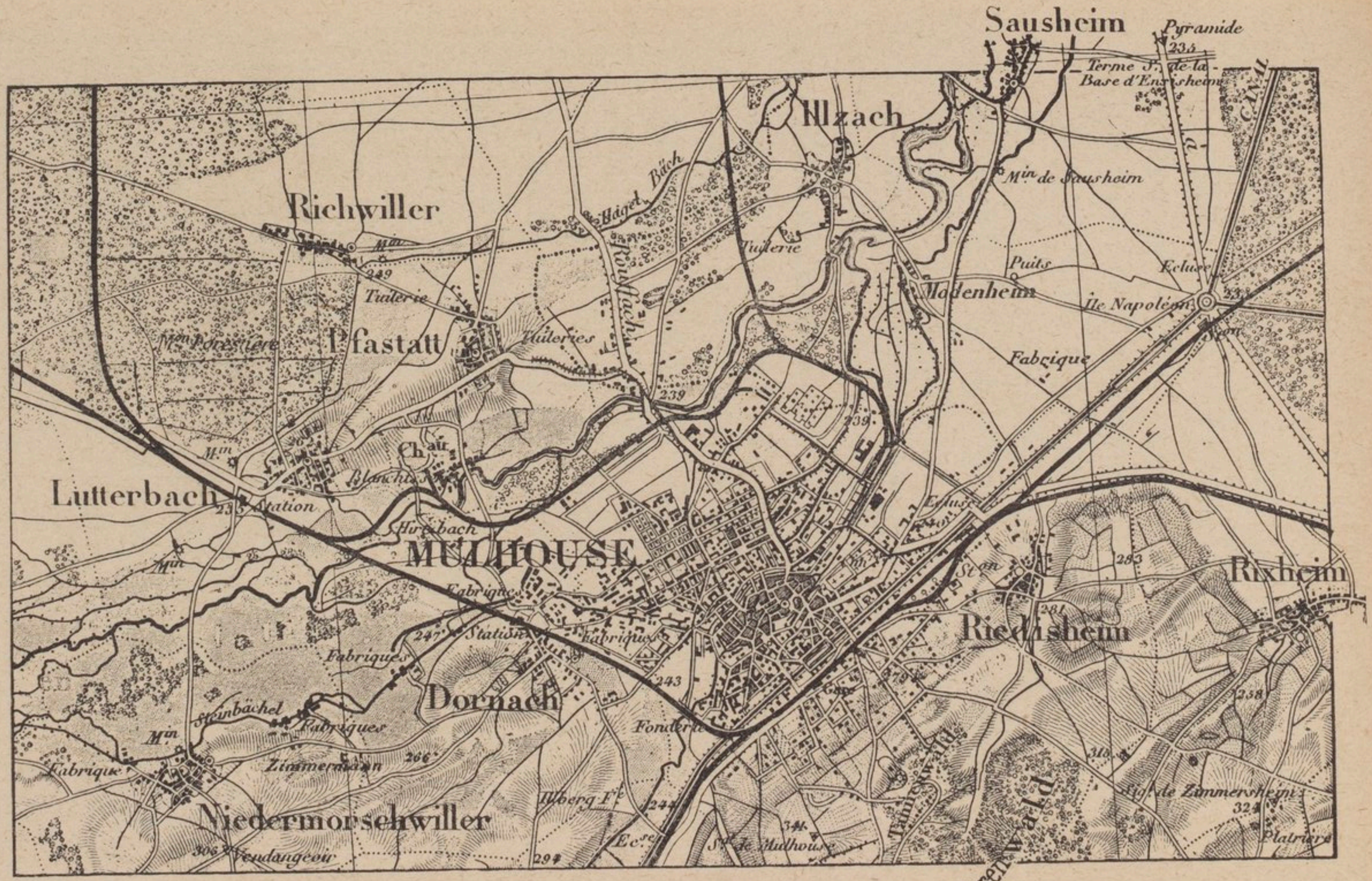
Les villages se suivent, blottis au pied des collines où des petits vignobles couvrent les pentes bien exposées. On les voit peu à peu devenir plus considérables, prendre l'aspect de bourgs, puis de faubourgs. Route et chemin de fer tournent à l'ouest pour doubler l'extrémité du chaînon de collines qui est l'extrême pointe du Jura vers le nord ; on voit un nuage de fumée planer sur le paysage, d'innombrables cheminées d'usines se dressent. C'est Mulhouse.

Il n'existe pas de ville industrielle plus illustre et dont le nom se rattache plus intimement à l'histoire économique de la France. Il en est de plus vastes, de plus actives peut-être : Roubaix,

Lille, Lyon ou Saint-Étienne, aucune n'a su devenir un type aussi complet de ville du travail. Pour tous ceux qui se plaisent aux études sociales, Mulhouse vient invinciblement à la pensée entre tant de cités industrieuses, par le mélange pondéré des hautes qualités commerciales, de saine philanthropie, d'amour profond de la ville et de la grande patrie.

Une des dernières venues à la nationalité française, ayant abandonné avec un désespoir morne l'autonomie républicaine qui faisait d'un simple bourg un allié de la Confédération helvétique, la petite Mulhausen devint bientôt, grâce au marché français ouvert par l'annexion, une des ruches ouvrières les plus vivantes de l'Europe. En perdant son indépendance elle gagnait presque un monde à ses tissus. Aussi s'attachait-elle rapidement à la nouvelle patrie et devenait une des plus françaises parmi les villes de France. Le sentiment n'a rien perdu de sa force, malgré l'émigration continue des grandes familles qui constituent une admirable aristocratie industrielle.

Mulhausen, le hameau des moulins, car tel est le sens de ce nom, n'a plus de moulins depuis longtemps. L'Ill qui fit mouvoir les petites usines rurales s'est éparpillée en bras devenus


Sausheim
Pyramide
235
Terme S. de la Base d'Enzisheim
Illzach
Min de Sausheim
Richwiller
Bäch
Rothbach
Tuilerie
Puits
Ecluse
Modenheim
Ile Napoléon
Pfastatt
Tuileries
Mon Forestière
Fabrique
239
Lutterbach
Station
Blanchisserie
Hurlebach
MULHOUSE
Fabrique
Rixheim
Riedisheim
Dornach
Steinbächel
Fabriques
Zimmermann
Fonderie
Niedermorschwiller
Vendangeoir
Ilberg Fme
Ecurie
Sal de Mulhouse
Tannenwald
Zuremwald
Pl. de Zimmersheim
324
Platrière

souterrains et ne joue aucun rôle dans l'activité de la ville, sinon comme égout où vont se déverser les eaux industrielles. La véritable rivière mulhousienne c'est le canal du Rhône au Rhin qui lui donne l'animation d'une batellerie nombreuse et active.

Mulhouse ne s'est guère modifiée depuis la guerre ; si sa population s'est accrue, passant de 58 000 âmes à 95 000, du moins les parties anciennes n'ont-elles subi de changement que par le comblement ou la couverture des canaux dérivés de l'Ill. La gare, une des premières construites en France, maintenant fort insuffisante et incommode pour le mouvement énorme des voyageurs, est au bord du canal et des quais où se groupent les principaux monuments : la poste, le musée, qui réunit surtout les maîtres alsaciens modernes, comme celui de Colmar groupe les anciens, la bourse et des constructions civiles d'assez grand aspect. C'est la partie la plus belle, née de toutes pièces sous l'impulsion de citoyens qui voulurent doter leur ville d'un quartier digne d'une grande cité.

Ce *nouveau quartier* est ancien déjà ; tracé en 1826 sur les terrains compris entre la porte de Bâle et le bassin du canal que l'on achevait alors, il fut doté de maisons de type uniforme, en

arcades sur quelques voies. Au centre s'étendit un vaste square dont l'usage fut et est encore réservé aux seuls propriétaires des maisons riveraines. L'ensemble, assez froid, ne manque pas de grandeur et contraste avec le reste de la ville, surtout les vieux quartiers aux voies étroites et tortueuses.

La poste, comme dans toutes les villes de l'empire allemand, est ample, somptueuse, affirmant avec quelque brutalité le rang impérial de cette administration. Plus sobre est le vaste hôtel de la Société industrielle de Mulhouse, monument typique, celui qui proclame le plus hautement l'amour de la cité chez ses enfants opulents et le rôle prépondérant de la vie manufacturière. Mieux que dans la mairie, le cœur de Mulhouse bat dans ce palais d'où sont sorties tant de grandes et nobles œuvres sociales.

Je reviendrai à la Société industrielle après la course rapide que j'entreprends à travers la ville.

Les rues voisines, déployées en éventail vers les quais du canal, aboutissent à un carrefour très vivant, la place du Nouveau Quartier où deux anciennes routes conduisant l'une à Bâle, l'autre à Altkirch, sont devenues des rues animées. Toutes ces voies versent la foule et les

voitures dan la rue centrale de la ville, successivement appelée porte de Bâle et faubourg de Colmar, large voie irrégulièrement tracée dont une partie jusqu'au cours, ou Graben, établi sur un ancien fossé de la cité, renferme les plus luxueux magasins, les hôtels et les cafés; une ligne de tramway électrique parcourt cette longue artère où presque toute la vie extérieure de Mulhouse est concentrée. Bien faible est le mouvement des autres quartiers en dehors des heures d'entrée et de sortie des fabriques.

Celles-ci ont été peu à peu portées loin de ce qui fut le Mulhausen d'avant 1830. Les manufactures qui émerveillèrent nos pères étaient peu de chose auprès des gigantesques usines modernes. Aux multiples engins employés de nos jours il fallait de larges espaces. Les constructions industrielles se sont successivement déplacées, il n'en reste guère dans le vieux Mulhouse.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, la ville a échappé à la souillure des fumées; malgré le grand nombre d'appareils à vapeur la suie ne s'est pas attachée aux façades.

S'il n'y a pas ici l'aspect sombre de certaines villes de fabrique du Nord, on ne trouve pas non plus l'opulence des quartiers riches de Roubaix,

par exemple. La fortune s'affirme plus discrètement. Les demeures de la rue d'Altkirch sont belles, élégantes, entourées de coquets jardins, mais en somme assez simples; de même dans les rues de la Sinne, du Miroir, du Rhône qui constituent, avec celle d'Altkirch, un quartier d'allure aristocratique, entouré, vers le canal, par de grandes usines. Le lourd manteau de fumée qui pèse sur ces établissements et le vaste faubourg de Dornach, fait mieux ressortir la grâce de ces demeures entourées de verdure.

La partie de Mulhouse édifiée au delà des anciens fossés dépasse plus de cinq fois la superficie de la cité républicaine. Le canal de décharge des eaux de l'Ill, dont le creusement a mis fin aux inondations qui dévastaient souvent la ville, sépare de la masse principale les cités ouvrières sur lesquelles je reviendrai bientôt. Entre le canal de dérivation et le faubourg de Colmar de vastes quartiers aux voies très larges, encore incomplètement bâties, contrastent par leur régularité avec le vieux Mulhouse. A l'est toute une ville nouvelle surgit, divisée en deux zones par un immense bassin de navigation, remarquablement outillé, desservi par une voie ferrée, rempli de chalands et de gabares. Entre ce port et la longue rue de Vauban ont été cons-

truits de nombreux édifices publics, tribunal, prison, abattoir. Au sud de ce nouveau bassin, jusqu'au canal, un autre quartier grandit autour d'une promenade remarquablement entretenue, beaux arbres, pelouses, massifs fleuris, et de la nouvelle église Sainte-Geneviève, intéressant pastiche du style ogival primaire. Ce n'est pas le seul parc public de Mulhouse, la famille Steinbach a fait don à la ville d'une propriété située rue de la Sinne, dont le parc est désormais ouvert au public.

Dans une ville, en somme toute moderne, on ne saurait trouver d'édifices très anciens. De ses ouvrages d'enceinte Mulhouse a gardé les tours de Nesle, du Diable et du Bollwerk; celle-ci, récemment restaurée, de mine fort peu guerrière, met cependant un peu de pittoresque au milieu de voies récemment percées ou rectifiées.

L'hôtel de ville est intéressant, moins par ses lignes architecturales, assez simples, que par la décoration de ses façades. Cette œuvre, dans le style de la Renaissance allemande avec grand comble et pignons à volutes, a pour entrée principale un double perron couvert. Les murs sont revêtus de peintures curieuses entre lesquelles s'ouvrent des croisées à triple baie groupées trois par trois. Ces fresques émerveillèrent Mon-

taigne, qui, de passage à Mulhouse, en nota « le palais magnifique et tout doré ». Ces peintures, exécutées en 1552 par un artiste colmarien, Christian Waksterfer, qui avait reconstruit l'édifice incendié, sont des figures allégoriques religieuses.

Les Mulhousiens montrent surtout aux visiteurs une tête de pierre suspendue à une chaîne contre une façade latérale, c'est la pierre des bavards ou *Klapperstein* dont on chargeait les femmes médisantes pour la porter de carrefour en carrefour. Une inscription en allemand édicte cette pénalité. Depuis 1781 le *Klapperstein* n'a plus quitté sa muraille, les mauvaises langues n'ont pourtant pas disparu !

L'hôtel de ville développe sa façade principale sur la place de la Réunion, où s'élève un vaste temple protestant de style gothique, œuvre récente d'un architecte mulhousien, M. Schacre, avec une haute et belle tour, que les visiteurs non prévenus prendraient pour une église catholique.

Les célèbres verrières, magnifique « bible des pauvres », du quatorzième siècle, dont les cent cinquante panneaux ornent depuis peu les dix grandes fenêtres de ce temple, sont les plus importantes de l'Alsace ; elles proviennent de la

vieille église Saint-Étienne qui s'élevait sur le même emplacement. La restauration de ces antiques vitraux est revenue à plus de 25 000 fr.

L'ancien conseil municipal socialiste a laissé, devant cette église, un étrange souvenir de son passage à l'hôtel de ville : une énorme fontaine surmontée de la statue bien trop colossale et encore plus tourmentée d'un terrassier nu, symbolisant l'accablement du travailleur. L'artiste, non alsacien d'ailleurs, n'avait évidemment pas conçu son œuvre pour être érigée à Mulhouse, dont l'industrie n'a rien de commun avec l'exploitation des carrières.

Les catholiques possèdent sur la place de la Paix un fort beau monument moderne, la nouvelle église Saint-Étienne, due également à M. Schacre, et inspirée du treizième siècle. Le porche s'ouvre sous une tour dont la flèche domine de très haut les toits de la ville.

De l'autre côté du canal et du chemin de fer, en pente douce sur le flanc d'une colline qui peut être considérée comme l'extrémité la plus septentrionale du Jura, s'étend un quartier de villas, de parcs, de jardins fleuris, avec des pins très verts, de petits pans de vignes. Il a dû à ces pampres, plus nombreux jadis, le nom de Rebberg ou *vignoble*. Sur ces coteaux sont l'hô-

pital militaire, un intéressant jardin d'horticulture appartenant à une association qui ouvre l'établissement à ses membres seuls et, au sommet, un jardin zoologique, remarquable surtout par sa situation. Créé par la Société industrielle, il a été acquis par la ville qui a ouvert pour son entretien un crédit important. Quant au jardin d'horticulture, les dépenses sont telles que l'on envisage l'abandon de cette promenade.

Le jardin zoologique confine au Tannenwald, petite forêt municipale peuplée surtout d'admirables hêtres, malgré son nom qui correspond à la *pinède* de nos provinces du Midi. De la lisière on jouit d'une vue étendue sur le Jura, les Vosges, la Forêt-Noire, la grande tache verte que fait la Hart au sein de la plaine d'Alsace et, au premier plan, la ville. Celle-ci, très vaste, soudée par des routes bordées de maisons aux bourgs de la banlieue : Riedisheim, Brunstatt, Dornach, Lutterbach, Pfastatt, Illzach. Tout le pourtour de l'énorme cité est peuplé d'usines dressant très haut leurs cheminées d'où s'échappe sans cesse une fumée qui pèse sur le paysage. D'autres groupes de manufactures se montrent dans la plaine, dominant les toits de villages et de bourgs qui sont en réalité les prolongements de Mulhouse. Au dernier recensement la ville comptait plus de

94 000 habitants ; avec ses faubourgs immédiats, ceux qui font partie de la même nappe de maisons, le nombre atteint 120 000 âmes (1). Le tableau de l'énorme ruche serait très beau si le nuage de fumée qui plane sans cesse sur elle ne faisait peser quelque tristesse.

Il faut monter au vignoble à l'aurore, pendant l'été, avant que la vie ait repris possession de la ville. Alors les fumées ne s'élèvent point encore, les chauffeurs n'ayant pas poussé leurs feux pour donner la vie aux milliers d'engins mécaniques qui font la fortune de Mulhouse. Le soleil qui se lève derrière la Forêt-Noire laisse dans l'ombre le grand massif souabe formant écran, mais il jette déjà une lumière vive sur les pentes des Vosges que l'on voit surgir d'un rideau transparent de vapeurs ; on distingue nettement tous les toits de la ville, les voies sinueuses du Mulhouse primitif, les artères régulières de la ville nouvelle se découpant comme un damier et le paysage garde une douceur infinie ; il la perdra à mesure que les grandes cheminées vomiront leurs noirs nuages produits par la houille.

Le vignoble échappe à ce voile, aucune ma-

---

1. Mulhouse, 94 510 ; Dornach, 8 430 ; Lutterbach, 2 817 ; Pfastatt, 2 983 ; Illzach, 2 910 ; Riedisheim, 4 585 ; Brunstatt, 3 399.

nufacture ne souille d'un écran fuligineux les opulentes villas et les jardins fleuris, égayés de pelouses. Près de la hêtraie du Tannenwald un réservoir accumule les eaux puisées dans les sables et les galets filtrants des bords de la Doller; cinquante mètres plus bas, un second réservoir, autrement vaste, est couvert de pelouses et de massifs fleuris, là sont les machines de distribution d'eau; la terrasse est un merveilleux observatoire sur la cité, la plaine et les monts.

La population ouvrière des usines n'est pas toute résidante à Mulhouse; des multitudes d'ouvriers habitant les campagnes, viennent chaque matin par les chemins de fer qui organisent des trains spéciaux dits *Spatzenzüge* ou « trains des moineaux » et les tramways; leur arrivée est l'éveil de la ruche, à leur flot s'ajoute celui des Mulhousiens; par toutes les artères cette foule laborieuse se porte vers les fabriques dont certaines reçoivent les travailleurs par centaines, par milliers même.

Ces établissements ont fait Mulhouse et continuent le développement énorme de l'ancienne bourgade rurale adoptée comme pupille par les cantons suisses et formant, accrue d'un seul des villages voisins, Illzach, une république qui trai-

tait de pair avec de grands royaumes comme la France. En réalité ces manufactures sont Mulhouse elle-même ; après avoir décrit l'aspect général de la grande ville travailleuse, il faut dire ce qu'est cette industrie, son rôle considérable dans l'existence économique de l'Alsace et de la France. Même après l'annexion, en effet, Mulhouse a conservé son influence française ; elle a essaimé à Belfort, à Giromagny, à Héricourt, dans toute la trouée qui conduit en Franche-Comté et en Bourgogne, elle a essaïmé encore prodigieusement dans les vallées vosgiennes restées françaises. L'histoire de la fabrique de Mulhouse reste donc celle de la grande patrie gauloise.

Usines, ateliers, magasins sont les véritables monuments de l'active cité. A peine, en dehors des églises et des autres édifices que j'ai signalés, trouverait-on quelques constructions dignes d'intérêt et ne relevant pas de l'industrie. La place de la Réunion sur laquelle est l'hôtel de ville et qui reste le centre de la vie locale, bien que le mouvement se porte surtout vers la porte de Bâle, a quelques demeures intéressantes telles que l'ancien *poêle,* siège d'une corporation des tailleurs, et l'ancien *poêle* des vignerons, puis la maison à tourelles où naquit Mathieu Mieg, dit le Chroniqueur, auquel Mulhouse doit d'intéres-

santes études sur son passé. Les travaux d'édilité, la percée de voies, la couverture des canaux, le désir des bourgeois de posséder des demeures plus confortables que celles de leurs pères ont fait disparaître beaucoup d'anciens logis qui donneraient à la ville un caractère de pittoresque un peu trop absent aujourd'hui.

Il ne faut donc pas chercher l'originalité de Mulhouse dans les souvenirs du passé ; la caractéristique de la ville, son grand honneur, ce qui l'a rendue célèbre, ce sont les œuvres sociales créées par les citoyens éminents qui, pendant un siècle, ont fait de la pauvre Mulhausen une des plus opulentes cités du monde. Nulle part on n'a autant accompli pour l'ouvrier, avec plus d'ampleur et de persévérance. Si le résultat n'a pas répondu à tous les efforts, si les cités ouvrières par exemple ont singulièrement dévié de leur but, la faute n'en est pas à leurs créateurs. Ceux-ci, pour leur initiative et leur largeur de vues, méritent de rester au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité. Tout ce que l'on a fait ailleurs dans cet ordre d'idées dérive de la belle conception dont nous verrons bientôt l'état actuel en allant visiter les quartiers entre l'Ill et la Doller.

V

LE COTON A MULHOUSE

Histoire de la fabrique de Mulhouse. — Schmaltzer, Kœchlin et Dollfus. — L'impression des cotonnes. — Apparition de la filature et du tissage. — Les dessinateurs et les coloristes. — Effets de la Révolution. — La barrière douanière. — Annexion de la république de Mulhouse à la France. — Développement de l'industrie sous le régime français. — Apparition des machines et de la vapeur. — La peigneuse Heilmann. — Les trois branches de la fabrique : filature, tissage, impression. — Disparition du tissage à bras. — Visite des établissements Kullmann.

Ensisheim. Août.

Aucune cité industrielle n'a des parchemins aussi précis que ceux de Mulhouse. L'histoire de sa fabrique a séduit la plupart des économistes. A Mulhouse même, les chroniqueurs locaux se sont plu davantage à nous dire comment est né et a crû ce centre de travail qu'à rechercher les détails pittoresques sur la vie des aïeux. On a suivi pas à pas tous les progrès des manufactures, et cette étude se poursuit grâce à la Société industrielle, malgré l'émigration vers la France

des chefs de ces grandes entreprises qui jetèrent tant d'éclat. Les noms glorieux et vénérés de Mulhouse font place, hélas ! à la société par actions ayant à sa tête bien souvent des ingénieurs d'origine helvétique.

Les peintures de l'hôtel de ville représentent le serment des trois Suisses, origine de la liberté des cantons auxquels Mulhouse s'allia jusqu'au moment où elle devint cité française. On pourrait placer une autre trinité parmi ces fresques, celle de Jean-Jacques Schmaltzer, Samuel Kœchlin et Jean-Henri Dollfus, qui créèrent la première manufacture de toiles peintes ou d'indiennes, industrie demeurée la principale de Mulhouse et de sa région. Il y avait bien eu déjà une tentative en 1740, mais elle n'avait pas réussi.

L'association se fit en 1746, alors que Mulhouse était à peine peuplé de 3 000 à 4 000 âmes. Les habitants se bornaient à commercer avec les campagnes voisines ; quelques tisserands faisaient un peu de drap, d'autres tissaient du ruban, mais, en somme, il n'y avait pas de manufacture. L'idée de faire des toiles peintes vint à Schmaltzer, qui avait remarqué cette fabrication en Suisse et constaté quelle source de fortune elle était pour ce pays. Il s'aboucha avec

Kœchlin, riche bourgeois, qui fournit les fonds, c'est-à-dire un médiocre capital de 40 000 fr. ; ils appelèrent à eux le peintre Dollfus pour faire les dessins.

Industrie patriarcale, on se bornait à disposer les teintes au pinceau sur le tissu de coton, tiré de l'Inde par l'intermédiaire des Anglais, et surtout de Suisse. Mais de bonne heure on employa des « moules », planches gravées qui dessinaient les traits, entre lesquels on répartissait les couleurs à l'aide du pinceau. Les auteurs de la belle *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse,* dont je suis le texte dans ce résumé, disent que les *cotonnes,* mélange de coton et de lin, venaient d'Orange. C'est là un fait assez singulier en apparence, car il ne reste guère de trace de l'industrie du tissage dans cette principauté de la maison de Nassau devenue partie du Dauphiné en 1702. Cependant on y montre encore les bâtiments de la grande fabrique Wetter, qui fut la plus considérable manufacture de toiles peintes, depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'à 1789.

Au début, les trois créateurs n'avaient que peu de teintes à leur disposition ; bientôt ils purent attirer dans leurs ateliers un ouvrier de Hambourg, qui leur enseigna l'usage des mordants permettant de fixer les trois nuances : rouge,

noir, violet. Puis les ouvriers venus de Suisse pour trouver du travail apportèrent leur contingent de procédés : peu à peu la production se développa. Les trois associés se séparèrent bientôt pour avoir chacun leur manufacture ; des maisons rivales se créèrent à leur exemple. En 1768, c'est-à-dire moins de trente ans après, on comptait quinze maisons ; plusieurs avaient établi des succursales dans les vallées vosgiennes. Dès 1762, on voit apparaître la filature et le tissage du coton qui supprimèrent le tribut payé à la Suisse ; le nom d'un des premiers fabricants, Mathias Risler, nous est parvenu.

A cette époque, les filateurs des Vosges donnaient seulement des fils grossiers : on ne pouvait donc tisser que des toiles communes ; les étoffes plus fines continuaient à être tirées d'Orange et de Zurich. Quant au dessin, partie la plus importante de la fabrication, il eut de bonne heure une grande réputation permettant à Mulhouse de trouver des débouchés. D'excellents artistes palliaient le peu de variété de leur palette par l'originalité du sujet. Quand, à force de recherches, la fabrique fut en possession de quatre à cinq couleurs, quand l'impression eut complètement remplacé le pinceautage, les toiles peintes mulhousiennes se répandirent rapide-

ment au dehors. Le prix modeste des produits ornés, 1 fr. le mètre, donnait à tout le monde les moyens de posséder des tissus qui, sous la marque indienne, étaient inabordables à la plupart des bourses.

Le goût des artistes eut donc une part prépondérante dans la faveur qui accueillit ces étoffes ; il amena peu à peu l'abandon des toiles peintes de l'Inde dont les dessins, appliqués seulement au pinceau, avaient un caractère très hiératique, alors que Mulhouse était servie par la variété des sujets empruntés à la flore. Aussi le développement allait croissant, malgré la barrière de douanes qui entourait la petite république, malgré les protestations des fabricants français et alsaciens qui ne cessaient de réclamer et d'obtenir des mesures pour restreindre la concurrence de Mulhouse. Mais la contrebande était facile et l'active cité parvenait à pénétrer sur le domaine interdit.

Cependant, les réclamations de l'étranger devenaient vives. En 1785, la prohibition avait des effets si graves que la république envoyait une mission à Paris pour obtenir la faculté d'introduire quarante mille pièces de toiles peintes ; cette faveur fut accordée, mais non renouvelée.

Malgré ces entraves, l'industrie prospérait. En 1780, des ouvriers coloristes, attirés d'Augsbourg, où la maison Schulé était parvenue à une rare perfection, enseignèrent l'art d'aviver les teintes, de les rendre plus solides. Quand éclata la Révolution française, la fabrique de Mulhouse était en possession de tous ses moyens, il ne lui manquait plus que la machine. On comptait vingt-deux fabriques dans le pays qui allait devenir le Haut-Rhin ; la production atteignait deux cent mille pièces, moins de quatre millions de nos mètres actuels, à peine la production d'une petite fabrique actuelle ; les usines modernes produisant, à elles seules, trois fois et demie la quantité que les vingt-deux fabriques d'alors, ne sont pas rares !

La Révolution fut une dure époque pour Mulhouse ; elle respecta l'autonomie de la petite République, mais en s'efforçant d'amener celle-ci à solliciter elle-même l'annexion. En 1792, la barrière douanière devint une véritable muraille : aucun produit des manufactures ne pouvait sortir, tous les objets nécessaires à la vie étaient frappés de droits prohibitifs, car il y avait des taxes à l'entrée de même qu'à la sortie. Bien plus, il était interdit aux citoyens français de pénétrer à Mulhouse sans passeport. Quiconque

enfreignait cette défense était traité comme émigré. La Suisse intervint, en 1794, et obtint la faveur de l'entrée en franchise des matières premières et de la sortie des tissus fabriqués sous la tutelle d'acquits-à-caution. Mais ces conditions ne furent pas maintenues en 1796 : le Directoire fit comprendre à la république mulhousienne qu'elle devait renoncer à son indépendance. En 1798, les habitants, acculés à cette extrémité, se soumirent enfin, avec une tristesse profonde.

Une telle rigueur devait avoir un résultat merveilleux pour Mulhouse. C'était l'indépendance de cet État de 6000 âmes complètement perdue, la ville descendait au rang de chef-lieu d'un canton du Haut-Rhin, mais, au lieu de barrières douanières, elle voyait s'ouvrir l'immense marché français accru d'année en année par le développement territorial de la République, puis de l'Empire. Mulhouse allait devenir un des plus grands centres manufacturiers du monde. Pourtant, en 1826, il n'y avait encore que 10 000 habitants, mais le *Dictionnaire* de Vosgien constatait à ce moment un « accroissement rapide ».

L'industrie de l'indienne, que, pendant la même période, Oberkampf avait portée à un si haut de-

gré de prospérité à Jouy(1), demeurait la base de la fortune de Mulhouse. Celle-ci entrait dans des voies nouvelles par les connaissances chimiques de plus en plus répandues. Un des fabricants, Jean-Michel Haussmann, avait été chimiste à Augsbourg chez le baron de Schulé, dont il avait épousé la fille ; revenu en Alsace, où il fut l'un des fondateurs des usines du Logelbach, il appliqua sa science aux couleurs d'impression et de teinture et dota l'industrie de puissants moyens d'action. Au commencement de l'Empire, un des Kœchlin introduisit la machine à imprimer à l'aide de rouleaux de cuivre dont on se servait à Jouy. Chaque année vit un progrès, surtout pour les couleurs. On fut bientôt fort loin des pauvres trois nuances dont on avait dû si longtemps se contenter. Désormais les progrès se font à pas de géants dans toutes les branches ; la vapeur, les métiers mécaniques, la découverte constante de colorants nouveaux amènent la fabrique de Mulhouse à sa grandeur actuelle. Elle ne se cantonne plus dans l'indienne. La filature et le tissage du coton, la filature de la laine, la fabrication des produits chimiques, la construction

---

1. Sur Oberkampf et la manufacture de Jouy-en-Josas, voir la 46e série du *Voyage en France*, chapitre V.

des machines à vapeur et des métiers pour textiles ont ouvert d'autres horizons, mais l'impression sur cotonnade, aïeule de cette industrie si variée, n'en reste pas moins la gloire de la cité.

Pourtant, ce n'est pas par elle qu'il convient d'entreprendre la description de l'activité mulhousienne. La ville, réduite au début à imprimer seulement des tissus tirés du dehors, produit elle-même, bien au delà de ses besoins, les filés et les tissus nécessaires. C'est donc par la mise en œuvre du coton brut qu'il faut commencer cet aperçu.

Ces cotons, Mulhouse les reçoit facilement aujourd'hui, grâce aux voies ferrées, mais jadis il fallait des transports onéreux pour les conduire des ports de débarquement au confluent de l'Ill et de la Doller. Aussi est-ce merveille que Mulhouse ait pu devenir de bonne heure un des grands centres cotonniers de l'Europe.

Comme je l'ai déjà dit, l'impression des indiennes fit naître la filature et le tissage. L'esprit entreprenant auquel on dut un si rapide développement de l'impression ne fit pas défaut à la mise en œuvre du coton brut. Dès 1762, Mathias Risler faisait filer le coton à la main dans

les Vosges, et montait un tissage pour utiliser ces fils ; atelier modeste, ne tenant guère de l'usine. Il ne produisait qu'un tissu grossier employé pour les articles à bon marché. Puis, la filature mécanique ayant fait son apparition à Paris, Mulhouse s'alimenta de filés français. En 1802 seulement se créait une filature mécanique à Wesserling ; d'abord les machines furent mues à bras, ensuite par des chevaux ou des bœufs.

La première machine à vapeur apparaissait en 1812, installée à Dornach par la maison Dollfus-Mieg, qui a jeté un si grand éclat sur la fabrique mulhousienne ; humble début, cette machine de 10 chevaux, remplacée en 1819 par une autre de 30 à 40 chevaux !

La filature avait alors pris un développement considérable, à l'aide de métiers dont les éléments étaient tirés de Paris ; même, dès 1817, on parvenait à produire les fils fins jusqu'alors tirés de Saint-Quentin et de Tarare. Si rapide était le progrès, que des ateliers de construction se créaient, en 1818, à Cernay, pour la fabrication des métiers à filer ; d'autres se fondaient en 1826. A cette date il n'y avait plus de métiers à filer à bras. La force hydraulique dans les vallées des Vosges, la vapeur dans la plaine transformaient

les conditions de l'industrie. La filature et le tissage progressaient sans relâche avec plus ou moins d'activité, selon la situation commerciale et le prix des cotons. Aux matières premières communes venues de l'Inde, on avait ajouté le beau coton d'Égypte dit Jumel et les admirables Géorgie longue soie.

Le matériel se perfectionnait sans cesse; dans cette voie, Mulhouse encore eut une belle part : c'est à l'un de ses enfants, Josué Heilmann, que l'on doit la peigneuse, dont l'application a été l'un des plus grands progrès de la filature. Aussi, en dépit d'une situation bien moins favorable que celle de Rouen, Mulhouse atteignit une situation prépondérante dans l'industrie cotonnière française. Elle a un rang semblable dans la production de l'Empire allemand, auquel l'a rattachée une guerre funeste.

Le tissage a suivi une marche correspondante. De Mulhouse où, le premier, Mathias Risler avait groupé des métiers ou ateliers, il se répandit dans toutes les campagnes voisines, remplaçant la laine sur le métier des tisserands. Là encore, l'atelier groupa rapidement les ouvriers, le moindre village en possédait : « quelques-uns dix, d'autres allaient à soixante, parfois même à

cent (1) ». Pas de chef d'industrie, mais des entrepreneurs, tâcherons ou contremaîtres qui fournissaient les métiers aux tisseurs et prélevaient sur le travail une légère commission. Les fabricants leur envoyaient la chaîne encollée et les fils. Quant aux ouvriers, c'étaient des paysans dont la production variait selon le travail à effectuer aux champs. Pendant les gros labeurs agricoles, il était bien des ateliers où la navette ne battait plus.

Ces mœurs patriarcales de l'industrie ont disparu. Le dernier métier à bras a cessé de fonctionner à Dolleren en 1898 ; il a eu les honneurs de la reproduction photographique dans les volumes de la Société industrielle. Les grandes usines ont remplacé l'atelier bas, à demi enterré, où le métier était à même le sol battu afin d'assurer à la salle l'état hygrométrique exigé pour le tissage. D'abord on construisit de hautes bâtisses, à plusieurs étages percés d'innombrables fenêtres. Mais quand l'emploi des grands métiers à filer, nécessitant beaucoup d'espace et de lumière, se fut généralisé, on en vint à construire

---

1. *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs*, publiée par la Société industrielle. Tous les détails historiques et statistiques que je donne sur la région mulhousienne sont résumés d'après ce bel ouvrage.

des usines à un simple rez-de-chaussée, avec pignons multiples en dents de scie et grands toits vitrés. La première installation de plain-pied fut faite à Isenheim en 1851 ; le toit, au lieu d'être transparent, était une voûte recouverte de terre, pour conserver l'humidité nécessaire.

Malgré les surfaces considérables exigées par une telle organisation, on a trouvé avantage à ce système, qui permet de répartir facilement les longs métiers de 800 à 1 000 broches, de surveiller d'un coup d'œil toute une série d'ateliers, de disposer rationnellement les transmissions. Pour de pareilles manufactures, la ville même ne convenait guère ; aussi une émigration à la périphérie et même en de lointains villages se fit-elle. A Mulhouse même il reste peu des usines primitives ; par contre, il en est encore dans les vallées.

Aujourd'hui on revient aux usines à étages, mais sur des données nouvelles. Le fer et le ciment armé permettent d'établir des constructions très hautes à l'abri du feu, de multiplier les fenêtres en assurant un éclairage aussi parfait que dans l'usine à rez-de-chaussée. On a obtenu ainsi des constructions monumentales de grande allure, saines, claires, où l'industrie se présente dans toute sa puissance et sa majesté.

Un des établissements qu'il m'a été donné de

visiter résume au plus haut degré cette beauté sévère et ses avantages. C'est celui de M. Kullmann à Wittenheim. Je le prendrai pour type dans ma brève description de la filature et du tissage du coton en Alsace.

Wittenheim est un village de la plaine de l'Ill, relié à Mulhouse par une ligne de tramway aménagée pour le transport des houilles et autres marchandises enlevées sur les quais du bassin ou dans la gare de Mulhouse. La route n'est guère qu'une rue, long faubourg formé par Illzach, Kingersheim et Wittenheim. La plaine, d'un sol assez maigre, parsemée de petits bois que l'on peut considérer comme des démembrements de la Hart, est sillonnée par la rivière tortueuse, polluée par les déjections des fabriques, où vient se jeter la Doller. Sur la rive droite de l'Ill, un autre bourg industriel : Sausheim, puis de gros villages sont traversés par le tramway à vapeur d'Ensisheim. Paysage placide, embrumé par la fumée des usines, mais agrandi à l'horizon par les grandes cimes de la Forêt-Noire et des Vosges, barré à l'est par la sombre ligne des taillis de la Hart.

Si les établissements Kullmann ont leur principal groupe à Wittenheim, les usines plus anciennes de Mulhouse et de Wildenstein conti-

nuent à faire partie de cette grande entreprise. Wittenheim est intéressant par l'ampleur de l'installation, l'application de tous les principes les plus récents pour la distribution de la force et de la lumière, l'hygiène des ateliers. A côté des ateliers à simple rez-de-chaussée couvrant une étendue énorme, se dresse un gigantesque bâtiment de fer et de ciment, flanqué de tours carrées, donnant l'illusion d'une forteresse, mais d'une forteresse dont les murs seraient de verre, tant sont innombrables et hautes les fenêtres des trois étages. Pas de toit, une terrasse régulière qui est la grande originalité de la construction. Quand on est monté à la partie supérieure, dans l'une des tours ou, plutôt, pavillons en saillie, on découvre avec stupéfaction que la terrasse est une pièce d'eau ! Là se rendent et se refroidissent les eaux de condensation. Le directeur a lancé une barque sur le bassin et peut se livrer au canotage à 20 mètres au-dessus du sol, pendant que, sous le plafond de ce lac aérien, travaillent sans cesse les métiers agiles. L'industrie laisse bien loin les jardins suspendus de Sémiramis ! Ce système préserve des froids de l'hiver, des chaleurs de l'été et assure une efficace protection contre l'incendie.

Les ateliers répondent par leur étendue et

leur installation à ce majestueux aspect extérieur. En d'immenses magasins sont amenées les balles de coton, dont le contenu est mélangé au fur et à mesure des besoins pour aller subir la première opération dite du battage, effectuée par les ouvreuses et les batteuses, machines qui disposent le coton en nappe, l'*ouvrent*, le débarrassent des impuretés : feuilles, graines, poussières. Ces intéressants engins ont fait disparaître une des opérations les plus pernicieuses à la santé de l'ouvrier : le battage à la main à l'aide de baguettes qui subsista jusqu'en 1855, du moins pour les plus beaux cotons, les brins les plus longs et les plus soyeux. D'appareil en appareil, le coton, suivant une série de tambours, se présente en nappes de plus en plus pures et, finalement, est disposé en rouleaux envoyés aux machines cardeuses qui achèvent le nettoyage, défont les nœuds, démêlent les fibres et disposent enfin le textile dans de grands pots de métal ou *coïlers,* sous la forme de longs et larges rubans infiniment soyeux au toucher.

Dans les puissantes usines modernes, comme celle de Wittenheim, les salles de carderie avec leur prodigieuse longueur, leurs allées bordées de cardeuses, la multitude de courroies qui donnent la vie, sont un des plus beaux spectacles de

l'industrie humaine. Ces machines accomplissent avec une merveilleuse dextérité un travail fastidieux et rebutant pour les doigts de l'homme. Cependant le produit n'est pas parfait encore ; pour l'amener au degré nécessaire à la filature, il faut le peigner. Par ce mot on entend l'opération ayant pour but d'achever le nettoyage et de classer les brins d'après leur longueur après avoir achevé de les redresser. De bonne heure on put effectuer cette opération à l'aide de machines pour la laine, le chanvre et le lin, mais les longues soies de coton semblaient repousser tout contact mécanique ; il fallait peigner à la main. Josué Heilmann, comme je l'ai dit, tenta de résoudre le problème. Cet industriel avait voué toute sa vie à de semblables recherches, négligeant ses propres intérêts pour cela. En 1843, un prix de 10 000 fr. avait été promis par un manufacturier de Guebwiller, M. Bourcart, à celui qui découvrirait une peigneuse mécanique. Heilmann, au bout de deux ans de recherches, avait réussi. Mais il n'avait pas les ressources nécessaires à l'exécution de ses machines. Il trouva dans M. Nicolas Schlumberger une aide efficace. La nouvelle machine n'était pas encore répandue quand, en 1848, Heilmann mourut. L'inventeur n'eut donc pas la joie de recevoir un

prix de 12 000 fr. décerné par la Société nationale d'encouragement à l'industrie sur la fondation du marquis d'Argenteuil ; cette récompense fut accordée à ses enfants, qui jouirent d'ailleurs du succès de tant d'efforts, car la peigneuse Heilmann se répandit dans le monde entier ; les Anglais tinrent même à honneur de punir sévèrement toutes les contrefaçons qui se produisirent chez eux.

Un autre ingénieur alsacien, Émile Hubner, produisait à son tour une peigneuse circulaire qui a rendu d'immenses services. Grâce à ces inventions, la filature fut mise en possession de matières premières parfaites.

En sortant des peigneuses, les rubans de coton sont soumis à l'étirage ou laminage, à l'aide de machines, fort simples cette fois, qui étirent le fil, le doublent, l'étirent encore et, finalement, assurent aux rubans une extraordinaire souplesse. Ainsi affiné, le coton est envoyé aux bancs à broches, qui continuent l'étirage et donnent au ruban devenu *mèche* un commencement de torsion. Ce premier fil, imparfait, se renvide sur des broches disposées sur des machines ou *bancs*. Les vastes salles où ces engins sont mis en mouvement produisent une impression saisis-

sante par le murmure de chaque broche multiplié par dizaines de milliers, les bancs ayant jusqu'à douze cents broches chacun. La broche, on le sait, est devenue la base des statistiques de l'industrie textile : c'est par le nombre de ces petits engins que l'on a pris coutume d'évaluer l'importance d'une usine ou d'un groupe industriel. Ainsi, en 1900, l'ancien Haut-Rhin ou Haute-Alsace, c'est-à-dire la région de Mulhouse étendue jusqu'à Colmar, possédait 949 098 broches. La France actuelle en compte 6 150 000. La région de Mulhouse renfermait quinze filatures.

En sortant des bancs à broches, la mèche se rend au métier à filer *mule-jenny* primitif, ou mule-jenny perfectionné sous le nom de *self-acting,* eux-mêmes remplacés peu à peu par le métier continu à anneaux dit *ring-throstles*. Je n'entrerai pas dans des détails techniques sur la filature, me bornant à rappeler qu'une broche mécanique fait six mille tours à la minute, alors que la fileuse à la main la plus habile n'obtenait guère plus de soixante tours de fuseau.

Le métier à filer est une des plus admirables conquêtes de l'industrie humaine, une de celles qui étonnent et émeuvent le plus par la délicatesse même du travail exécuté. Ce qui deman-

dait un si long apprentissage et tant de soins chez le fileur, se fait ici avec une rapidité merveilleuse : on dirait que la machine vit et pense. Dans la mise au point de cette invention, Mulhouse a encore un rôle glorieux : bien des améliorations de détail, parfois capitales, sont l'œuvre de ses constructeurs.

La filature se complète par le retordage, qui a pour but de réunir en un fil plus résistant deux ou plusieurs fils simples transformés ainsi en fil à coudre ou fils similaires.

De la filature, le fil passe au tissage, très souvent dans la même usine, d'autres fois dans des établissements spéciaux qui achètent les filés. A Wittenheim, le travail se poursuit jusqu'à la production du tissu, avec la même ampleur et un outillage répondant aux derniers perfectionnements. J'y ai suivi le bobinage, c'est-à-dire le renvidage des fils sur bobine, leur faisant subir un dernier nettoyage. Les bobines sont envoyées ensuite à l'ourdissage, où des ouvrières, qui semblent douées d'une patience de saintes, disposent le fil en chaîne. La chaîne une fois obtenue va au parage, qui revêt chaque fil d'une matière agglutinante le rendant lisse et poli et lui donnant assez de consistance pour résister

au frottement du *peigne* entre les dents duquel passeront les brins. La machine, intervenue pour le parage et l'encollage, exécute le travail avec une précision et une dextérité extraordinaires, et, grâce à des tambours chauffés, sèche presque instantanément les fils de chaîne. Les ateliers d'encollage ne sont pas les moins intéressants d'une usine.

Ainsi préparée, la chaîne va au rentrage, où chaque fil est passé entre les dents du peigne, opération après laquelle le tissage a enfin lieu.

Le métier mécanique est roi incontesté maintenant. On le renferme par centaines dans d'immenses salles où il agit à grand bruit. Le tapage est tel que l'on est assourdi, incapable d'entendre la voix d'un voisin. Peu à peu on se fait à ce vacarme, on est séduit par cette multitude d'engins qui, sans cesse ni arrêt, font voler la navette entre les fils de la chaîne et, rapidement, montrent la nappe de tissu qui s'enroule sur le rouleau.

L'étoffe, en sortant de l'atelier, va maintenant subir les diverses opérations de blanchiment et d'apprêts; autour de Mulhouse, elle sera transformée en *toile peinte* ou indienne. Comme on l'a vu, c'est la préparation de ces indiennes qui

a fait naître la filature et le tissage du coton, la première avec près d'un million de broches et 7 313 ouvriers, la seconde avec 18 369 métiers et 10 780 ouvriers (1).

---

1. Chiffres de 1900 pour le rayon industriel de Mulhouse, ne comprenant pas Ribeauvillé, Colmar et Sainte-Marie-aux-Mines.

VI

INDUSTRIES MULHOUSIENNES

L'impression des tissus. — État actuel. — Le dessin et la gravure. — Blanchiment, teinture et apprêts. — Produits chimiques. — La laine. — Filature de laine peignée. — Filature et tissage de la soie. — La mécanique. — Ateliers de construction. — Les locomotives sur les premiers chemins de fer. — La banlieue de Mulhouse. — Dornach, ses usines, les ateliers photographiques de Braun. — Lutterbach et Pfastatt. — La papeterie de l'Ile Napoléon.

Ile Napoléon. Août.

L'impression sur étoffes, c'est-à-dire la production de l'indienne, qui a fait naître Mulhouse à la vie industrielle, demeure une des branches les plus considérables de l'activité locale ; par elle Mulhouse et ses satellites sont en quelque sorte des villes d'art. Leurs dessinateurs produisent des œuvres qui, pour être fugitives, n'en sont pas moins gracieuses et dénotent un goût et une originalité toujours en éveil. Ainsi que par le passé, les chimistes continuent à rechercher des teintes et des effets nouveaux soit par

l'application directe des couleurs, soit par les réactifs, les « mordants », qui transforment les nuances ou les fixent.

L'impression, comme toutes les autres parties de l'industrie textile, est maintenant œuvre mécanique, sauf pour les articles de luxe ou de grande dimension demandant des couleurs très nombreuses. Alors on travaille encore à la main par des méthodes fort anciennes et simples.

Je ne les ai pas revues sans émotion, ces antiques tables d'érable ou de sapin, au long desquelles un wagonnet court sur de petits rails, conduisant le châssis sur lequel un enfant, gamin ou gamine, *tireur* ou *tireuse,* étend la couleur sur laquelle l'imprimeur posera sa planche pour l'enduire avant de la reporter sur l'étoffe blanche. Mon émotion se comprendra quand j'aurai dit que, dans mon enfance, j'ai été tireur pour des parents dans l'impression sur soie établie au château de Vizille. Tous les miens appartenaient comme ouvriers à cette industrie. Mon grand-père maternel à Vizille, mon grand-père paternel à Nîmes, mon père, mes oncles, la famille entière en un mot vivait des salaires donnés par ce métier plus florissant jadis qu'aujourd'hui et nécessitant chez l'ouvrier un goût que l'emploi des machines a fait dispa-

raître. C'est pourquoi la vue des ateliers d'impression de Mulhouse, me ramenant à plus de quarante ans en arrière, m'a si profondément ému.

Ce travail à la main est bien réduit. Avant 1870 il y avait plus d'une usine où l'on voyait 600 à 700 ouvriers imprimeurs, hommes ou femmes. Dans le rayon de Mulhouse dix-sept établissements occupaient 4 971 hommes, 1 931 femmes, 1 679 enfants. En 1900, il n'y a plus que douze usines produisant beaucoup plus, avec un personnel infiniment moins nombreux, grâce à la machine dont les rouleaux imprimeurs disposent rapidement les couleurs.

Ces machines ont prodigieusement transformé l'aspect des ateliers d'impression. Au lieu des longues pièces où s'alignaient les tables, du bruit sonore et régulier des maillets de fonte frappant sur la planche, ce sont de longues files d'engins étranges et agiles conduisant les rouleaux gravés sous lesquels les tissus sortent revêtus des empreintes de couleurs, ternes, sans vie d'abord mais qui, une fois séchés, « vaporisés » dans de grands cylindres, mécaniquement rincés, essorés, séchés, apprêtés, lustrés, montrent une vivacité, un éclat, une souplesse de dessin dont on reste émerveillé.

Les mécaniciens sont arrivés à une précision absolue dans le jeu des rouleaux et la disposition des couleurs. Plus même qu'à la filature et au tissage, ils ont accompli des miracles. Les chimistes n'ont pas fait moins, leur palette s'accroît sans cesse de produits nouveaux augmentant les ressources de l'industrie.

Le dessin et la gravure, de bonne heure en plein essor, n'ont pas dégénéré. Mulhouse qui le disputa à Lyon pour l'art, le goût et la science de ses dessinateurs, foyer où la plupart des villes qui impriment les tissus ou tissent des étoffes de couleurs vinrent s'inspirer, Mulhouse a encore d'excellents artistes. Cependant ils ne font plus que des articles courants, la fabrique a recours à des dessinateurs parisiens pour le dessin des étoffes d'ameublement et de la haute nouveauté. Les artistes mulhousiens n'étaient pas seulement dessinateurs de fabrique, beaucoup furent de bons peintres dont les tableaux figurent avec honneur dans nos musées.

Les dessinateurs sont groupés en ateliers soit particuliers, soit attachés à une fabrique. Ces établissements sont considérables parfois, l'*Histoire documentaire* cite celui de M. Fernand Schaub occupant de soixante à quatre-vingts employés.

A un degré au-dessous, — car il n'y a pas l'invention, qui est le grand mérite du dessinateur, — vient la gravure, surtout la gravure sur rouleaux ; elle occupe 700 à 800 ouvriers se répartissant en salaires 1 250 000 fr. La gravure qui applique sur le rouleau de métal le dessin fourni par les artistes est aujourd'hui purement mécanique. On obtient les reliefs et les creux soit par la machine à moletter, soit par le pantographe. Beaucoup de graveurs mulhousiens ont été ou sont encore de véritables artistes ayant grandement contribué au développement de cette branche importante de l'industrie.

La préparation des tissus de coton a nécessité des industries annexes devenues non moins florissantes. Le blanchiment, la teinture, les apprêts, jadis effectués par les fabricants eux-mêmes, sont aujourd'hui concentrés dans quelques grands établissements où l'on a réuni tous les moyens d'action découverts par la chimie moderne. « Certaines usines blanchissent journellement 4 000 pièces de 100 mètres, de quoi pavoiser à neuf, tous les deux jours, la distance de Mulhouse à Paris. » On comprend que cette organisation colossale ait permis de réduire d'une façon aussi prodigieuse les prix de revient.

En 1840 on payait 10 fr. pour blanchir 100 mètres de tissu, aujourd'hui la même opération ne revient pas à plus de 60 centimes. La durée du travail a également subi une modification considérable. Jadis il fallait trois mois, y compris l'exposition sur le pré, pour obtenir un blanc assez défectueux. Aujourd'hui, en huit jours, sans exposition au pré, on obtient un blanc parfait et des tissus recevant sans défaut de nuances toutes les couleurs d'impression ou de teinture.

Les maisons de blanchiment se livrent aussi aux apprêts et à la teinture, industries qui occupent également des établissements spéciaux. Ces diverses annexes de la production cotonnière ainsi que l'impression ont amené la création de fabriques de produits chimiques devenues bientôt considérables. A la tête de ces manufactures se placent les anciens établissements Charles Kestner, de Thann, qui ont englobé deux usines mulhousiennes. Nombreuses sont les maisons méritant le nom de fabriques de produits chimiques par la variété des articles, plus nombreuses encore les maisons qui se bornent à quelque spécialité. Parmi ces dernières, les plus importantes fournissent les produits amylacés, c'est-à-dire l'amidon et les matières similaires. Aux produits chimiques on rattache encore les

savons et corps gras ; dans cette branche la supériorité pour le chiffre d'affaires revient à la préparation des huiles à graisser, d'un emploi si étendu au sein d'un groupe industriel comme Mulhouse.

L'industrie textile ne se borne pas au coton. Mulhouse, petit centre lainier avant que l'impression des indiennes eût si profondément transformé son rôle économique, est aussi devenu, pendant le dix-neuvième siècle, le plus grand centre alsacien pour la filature de laine peignée et même un des plus grands centres de l'Europe, bien que le nombre des établissements soit peu considérable ; mais ceux-ci sont énormes. Le rayon lainier de Mulhouse qui comprend, outre la ville, Cernay, Malmerspach et Buhl, avec dix usines, possède 450 000 broches de filature et 104 600 broches à retordre. 7 580 ouvriers y sont occupés et la production atteint 10 400 000 kilogr. de filés. On peut juger de l'importance de ces chiffres par ce fait que la France, où l'on trouve les grands centres de Roubaix, Tourcoing, Fourmies et Reims, possède 3 173 000 broches.

Mulhouse se borne à filer la laine, elle alimente de ses fils une grande partie de l'Europe centrale.

Il n'y a dans son rayon qu'un tissage, celui de Guebwiller (1).

La filature de laine peignée est particulièrement intéressante ici, en ce qu'elle est née de toutes pièces, voulue par des hommes entreprenants, MM. André Kœchlin et Cie, les constructeurs mécaniciens qui, en 1838, installèrent une usine destinée à alimenter les tissages locaux produisant les lainages pour l'impression. Ces hardis novateurs importèrent les métiers les plus perfectionnés, en usage à Reims. Le succès fut rapide, dès l'année suivante naissait une autre filature. La guerre de 1870 trouva la nouvelle industrie très prospère et eut pour résultat de la développer encore, la frontière nouvelle ne permettant plus aux produits de Roubaix de pénétrer facilement en Alsace.

Les filatures mulhousiennes de laine sont dignes des grandes filatures de coton par leur ampleur. Celles de l'ancienne maison Schwartz aujourd'hui dirigée par MM. Chambaud, où j'ai reçu le plus cordial accueil, est un monde. Fondée en 1871 seulement, elle renferme presque le quart des broches de tout le rayon, 95 568 broches de filature et 19 528 de retordage. On y

---

1. Sur Cernay, page 178; Malmerspach, page 197; Buhl, page 233.

traite chaque jour la laine de 8 000 moutons, la production des fils dépasse deux millions par année. Les immenses hangars où viennent s'emmagasiner les laines de l'Australie et de Buenos-Ayres ne sont pas un des moindres étonnements du visiteur. Cette puissante filature est la plus grande de l'Europe, m'a-t-on dit à Fourmies en me signalant les établissements Schwartz. L'histoire de l'industrie mulhousienne ne donne pas le nombre d'ouvriers dans cette usine, mais elle reconnaît dans l'ensemble de la région un ouvrier pour quatorze broches, ce serait donc environ 1 700 ouvriers qui sont occupés dans les vastes ateliers de la rue d'Illzach. 1 127 300 fr. de salaires sont annuellement distribués.

Pour grouper une clientèle en France, MM. Schwartz ont créé à Belfort, faubourg de Valdoie, une usine possédant 17 384 broches de filature et 6 828 broches de retordage.

La filature et le tissage de la laine cardée, importants jadis et même réputés par les « draps de Mulhouse », a beaucoup périclité. Il ne reste plus qu'une maison, possédant une usine à Sausheim et une autre au faubourg de Valdoie à Belfort. Guebwiller et Thann comptent chacune une usine. La manufacture de Mulhouse occupe

225 ouvriers ; elle a abandonné la fabrication des draps pour se consacrer exclusivement à celle des tissus industriels.

Une autre branche d'activité a mieux résisté, sans prendre de développements comparables à ceux qu'elle atteint à Bâle, c'est la filature et le tissage de la soie. Mais elle est régionale plus que véritablement mulhousienne. Les principales usines sont à Guebwiller, Soultz et Saint-Louis ; j'ai déjà signalé les fabriques de rubanerie de ce faubourg alsacien de Bâle (1). Nous trouverons bientôt les autres manufactures en pénétrant dans les Vosges.

Tant de grandes industries où la mécanique joue un rôle prépondérant devaient naturellement faire naître les ateliers de construction. Avec une bourgeoisie aussi avisée que celle de Mulhouse la métallurgie était vouée à prendre une importance capitale et dépasser l'étroit champ d'action de l'Alsace. Cela s'est produit tout naturellement ; malgré l'éloignement des centres de production de la houille et du fer, la cité cotonnière est devenue aussi un grand centre

1. Voir page 45.

pour la construction des machines. Les difficultés que les premiers filateurs et tisseurs de coton trouvèrent pour se procurer des métiers eurent pour résultat d'inciter les chercheurs. Aussi, de bonne heure, vit-on des ateliers mécaniques se créer à Mulhouse. L'initiateur, Charles Albert, ayant réussi à copier des plans en Angleterre, avait été, pour ce fait, condamné à mort, peine commuée en une dure détention. Après sa sortie de prison, en 1806, il présentait un métier à filer et, en 1809, une machine à vapeur.

Cependant la véritable industrie mécanique ne s'implanta en Alsace que dix années plus tard, en 1817, quand les frères Risler et un Anglais du nom de Dixon créèrent des ateliers à Cernay. Ils avaient été suivis, en 1826, par André Kœchlin jetant les bases de la puissante affaire qui devait avoir de si grandes destinées. En 1829, Jérémie Risler, de la maison de Cernay, qui avait fait montre de qualités techniques hors ligne, entra dans la maison Kœchlin et lui donna une impulsion nouvelle. On fondait surtout dans les établissements de Mulhouse ; aujourd'hui encore les ouvriers appellent l'usine la fonderie, bien que la construction occupe un rôle prépondérant. Les usines André Kœchlin répondaient à un besoin, elles permettaient à

l'industrie cotonnière d'échapper au joug des constructeurs anglais. De là sortirent machines à tisser, à filer, à imprimer qui assurèrent le développement de la fabrique.

En même temps la construction des moteurs à vapeur et à eau se développait. Quand les chemins de fer apparurent, Mulhouse fut une des premières villes à produire des locomotives. Nicolas Kœchlin, le fils, fut à la tête du mouvement en faveur des voies ferrées. En 1838, la ligne de Thann était livrée à la circulation, le train d'inauguration était conduit par une machine, le *Napoléon,* sortie des ateliers de Mulhouse. En 1841, quand on inaugura la grande voie de Mulhouse à Bâle, la *Comète,* elle aussi œuvre de la maison Kœchlin, menait son train de voyageurs à 70 kilomètres à l'heure. A l'émerveillement de tous elle mettait trente-cinq minutes pour aller de Mulhouse à Colmar, villes séparées par 43 kilomètres. Les locomotives furent longtemps la branche de construction qui fit le mieux connaître Mulhouse. En 1864, l'usine célébrait la mise en service de la millième machine. De nos jours la cinq-millième a été construite, mais à Belfort. La production des locomotives a cessé à Mulhouse, confinée pour l'Alsace à Grafenstaden, près de Strasbourg,

dont la société fusionna en 1872 avec les ateliers André Kœchlin, et pour la France à Belfort, où de vastes ateliers furent construits en 1879.

Comme celle de tant d'autres manufactures de Mulhouse la firme André Kœchlin s'est effacée par la transformation en société anonyme. C'est maintenant la Société alsacienne de constructions mécaniques, qui a ajouté à sa construction de métiers pour les textiles, de locomotives et de machines à vapeur, celle des machines électriques, des câbles et des conducteurs d'électricité, puis, plus récemment, à Grafenstaden, celle des automobiles. Les trois usines occupent un personnel de 9 000 ouvriers dont la moitié à Mulhouse, ainsi restée le centre des opérations.

Les ateliers occupent une vaste superficie entre le canal de dérivation, la ville et le chemin de fer. Les constructions immenses ressemblent fort peu aux bâtiments anciens dont des lithographies assez naïves nous gardent l'aspect. Les nouveaux bâtiments donnent au plus haut degré une impression de puissance.

Parmi les machines livrées par la Société alsacienne, les machines-outils tiennent une grande place. Un autre établissement fait une part exclusive à celles-ci, ce sont les Ateliers de constructions mécaniques qui ont remplacé l'ancienne

raison sociale Ducommun. Encore une maison portant haut le renom de Mulhouse. Les grands tours, les raboteuses, les machines à forer les canons sortis de ces établissements ont suscité l'admiration de tous les visiteurs dans les expositions. On cite parmi les tours celui qui fonctionne aux forges de la marine française à Guérigny (1) dont le poids atteint 340 tonnes.

A ces appareils qui ont rendu célèbre le nom de Ducommun la société ajoute la fabrication des machines pour l'impression, des machines à graver les rouleaux des dynamos et des automobiles.

La construction mécanique, celle des chaudières et des autres objets métalliques ne sont pas confinées dans les établissements dont je viens de parler ; de nombreux ateliers répondent aux besoins sans cesse croissants de l'industrie de la région de Mulhouse et complètent un centre métallurgique qui suffirait à lui seul à faire la gloire d'une ville.

La banlieue de Mulhouse tend de plus en plus à se souder à la métropole. La soudure se fait par les usines qui s'étendent entre la cité et les villages et les bourgs qui finiront par être absorbés dans la capitale industrielle de l'Al-

---

1. 1re série du *Voyage en France*, chapitre VI.

sace. Ces villages furent très rustiques jadis, ils se livraient exclusivement à la culture, mais peu à peu ils se sont transformés en faubourgs enfumés, d'autant plus sombres que les usines y sont plus nombreuses et la ville plus proche. J'ai dit déjà l'aspect de la vallée inférieure de l'Ill vers Wittenheim et Sausheim. Plus industriel encore est le paysage au débouché de la Doller dans le bassin de Mulhouse. La rivière et le ruisseau du Steinbächlé coulent entre des rangées de fabriques dépendant des communes de Niedermorschwiller, Dornach, Lutterbach et Pfastatt. Dornach est le centre le plus considérable ayant, même à côté de Mulhouse, une célébrité dans le monde des affaires par les usines Dollfus-Mieg, dans le monde des arts par les ateliers photographiques d'Adolphe Braun qui ont popularisé tant de chefs-d'œuvre.

La ville de Dornach, car le lieu mérite le nom de ville par sa nombreuse population, n'a aucun intérêt pittoresque, c'est le faubourg de toutes les grandes villes de fabrique. Le Steinbächlé, qui vient de longer les usines de Niedermorschwiller, parcourt cet ample groupement de maisons et y recueille les eaux industrielles qui le polluent d'une façon abominable. Partout fument les hautes cheminées, réunies parfois en véri-

tables faisceaux, signalant une de ces grandes entreprises qui suffiraient à donner la vie à une populeuse cité. La principale manufacture, depuis longtemps fameuse sous le nom de Dollfus-Mieg et C^ie^, est devenue une société anonyme. Elle groupe la filature de coton, la préparation des fils à coudre et des cotons à broder. L'impression y occupe d'immenses ateliers ; d'autres bâtiments sont occupés pour le blanchiment, la teinture et les apprêts. En 1900, les établissements obtenaient un grand prix à l'exposition de Paris, au titre français, car, eux aussi, ils ont une succursale à Belfort. Les nuances superbes, inaltérables, le brillant rappelant la soie sont réputés dans le commerce des textiles.

Une autre grande manufacture de Dornach se consacrait exclusivement à l'impression, ce sont les établissements Thierry-Mieg dont la production énorme comprenait les articles les plus communs et les tissus les plus riches. Il est sorti notamment de ces ateliers une admirable composition, *la Danse et le Chant,* en cinquante à soixante couleurs, valant 30 fr. le mètre. Un chiffre suffira à donner idée de cette grande entreprise : en 1877, la maison possédait déjà 3 000 rouleaux à imprimer. L'annexion a condamné l'usine à fermer ses portes en 1895 après d'in-

fructueux efforts pour trouver un débouché à ses produits de luxe, auxquels l'Allemand préfère la pacotille, et qui avaient une vente assurée en France avant la barrière douanière. Ce n'est pas la seule usine que la séparation de l'Alsace et de la France ait condamnée ; déjà les maisons Hofer-Grosjean, Wilhelm Frey, avaient liquidé ; en 1899 ce fut le tour des établissements Weiss-Fries.

Les produits chimiques et les huiles entrent aussi pour une grande part dans l'activité du faubourg. Mais celui-ci doit plus de notoriété à Adolphe Braun qu'aux autres industries, si prospères soient-elles. Braun a créé l'établissement le plus considérable du monde pour la photographie. Avant de se lancer dans cette carrière il avait été dessinateur de fabrique, avait dirigé l'atelier de dessin de Dollfus-Mieg et s'était établi à son compte à Dornach où son attention fut attirée par les services que la photographie, encore à ses débuts, pouvait rendre à l'industrie. Il chercha des procédés d'application et finit par trouver sa voie. En 1855, il abandonnait son atelier de dessin où travaillaient cependant 40 ou 50 employés — surtout pour des maisons anglaises — et se consacra exclusivement à la photographie ; déjà il avait obtenu une superbe

collection de reproductions de fleurs, à l'usage des dessinateurs industriels.

Au début, Adolphe Braun entreprit de populariser les grands paysages ; après la Suisse il aborda toute l'Europe centrale, envoyant partout des opérateurs. Dès 1862 Dornach possédait plus de 15 000 clichés.

Cependant la maison, fondée sous la raison sociale Braun, Clément et C^ie^, n'aurait jamais pris ses développements si Adolphe Braun n'avait eu l'idée de faire connaître par la photographie les musées les plus célèbres et les grandes œuvres d'art éparpillées dans les palais et les églises. Les fresques de la chapelle Sixtine au Vatican furent ainsi mises en pleine lumière. Puis, par milliers, on vit surgir les reproductions de chefs-d'œuvre souvent ignorés, l'art fut mis à la portée de tous. Une telle entreprise représente un goût, une volonté et une persévérance vraiment admirables. On peut dire que tous les grands musées de l'Europe sont venus centraliser leurs merveilles dans cette usine photographique installée dans les brumes industrielles de Mulhouse.

Le Steinbächlé, simple canal dérivé de la Doller et cette dernière rivière séparent Dornach et Mulhouse de deux autres centres de

fabrique, Lutterbach et Pfastatt. Le premier, possédant une vaste gare d'où se détache le tronçon commun des lignes des vallées de la Thur et de la Doller, renferme une importante fabrique de produits chimiques et la plus grande brasserie du Sundgau, — nom historique de la partie méridionale de l'Alsace, limitée au nord par la Thur, — comparable aux grands établissements de Strasbourg et de Schiltigheim. Comme ces derniers, Lutterbach a l'avantage d'être assis sur des formations argileuses dans lesquelles on a pu creuser des caves assurant la conservation parfaite de la bière.

A l'est de Mulhouse les centres se sont beaucoup moins développés par les fabriques, malgré le chemin de fer et le canal. Le bourg de Rixheim possède cependant une intéressante industrie, celle des papiers peints, installée en 1797 dans une ancienne commanderie. L'établissement est considérable et mérite d'être mentionné à côté de l'impression sur coton. Les papiers, fournis d'abord par la papeterie de Roppentzwiller, sont aujourd'hui livrés par une puissante manufacture établie au croisement des deux branches du canal, celle de Huningue et celle de Strasbourg. Les voies navigables rayonnent autour d'un îlot placé sous le vo-

cable de Napoléon, planté d'arbres formant un site aimable ; la chute d'eau d'une écluse détermina le choix de ce lieu solitaire qui confine aux taillis de la Hart.

L'humble usine à laquelle suffisait en 1842 la force hydraulique du canal est peu à peu devenue des plus considérables. En 1870 déjà elle produisait 1 500 000 kilogr. de papier par an, en 1898, la quantité s'élevait à 2 800 000. Comme tant d'autres fabriques alsaciennes, la papeterie de l'Ile Napoléon a créé une succursale en France après la guerre, pour conserver sa clientèle française ; c'est l'usine de Torpes, sur le Doubs, au-dessous de Besançon, où sont allés s'installer les employés et les ouvriers qui ne voulaient pas accepter la domination allemande (1).

Ces diverses usines de l'immédiate banlieue de Mulhouse sont loin de représenter son rayon industriel. La vallée de l'Ill, dans le Jura alsacien, celles de la Doller, de la Thur, de la Lauch dans les Vosges, sont peuplées de grandes manufactures dont j'aurai à parler au cours de mes excursions dans ces beaux plis de montagne.

---

1. Sur la papeterie de Torpes voir la 24e série du *Voyage en France*, chapitre IX.

VII

LES ŒUVRES SOCIALES DE MULHOUSE

La Société industrielle de Mulhouse. — Ses origines et son but. — Un foyer de travail et de philanthropie. — Musées et bibliothèque. — Les écoles. — Les cités ouvrières ; comment elles naquirent. — Visite aux cités. — Une belle œuvre déviée de son but. — La cité Lalance et le logement des ouvriers. — Les hôpitaux.

Mulhouse. Septembre.

Si puissante que soit l'industrie de Mulhouse, si merveilleuse qu'apparaisse son activité, elle n'aurait pu donner à la noble ville la célébrité légitime dont elle jouit, si des familles qui ont pris la tête de ce mouvement économique ne s'étaient imposées à l'attention de l'humanité par les œuvres sociales ayant pour but d'améliorer le sort des ouvriers. Jusqu'à la funeste guerre de 1870, Mulhouse a été pour la France et, pourrait-on dire, pour le monde lui-même, le foyer d'où sont sorties la plupart des idées généreuses appliquées dans les centres manufacturiers. On a tout entrepris pour assurer le bien-être maté-

riel et moral des humbles. Aujourd'hui encore, malgré l'émigration qui a enlevé à Mulhouse la majeure partie des représentants de son aristocratie industrielle, malgré le remplacement des chefs de grandes maisons par des sociétés anonymes dont les directeurs ont moins l'amour profond du terroir, la métropole de la Haute-Alsace reste un foyer de haute et saine philanthropie, de grande culture sociale.

L'histoire de cet admirable mouvement de solidarité a été écrite bien souvent : tous les hommes qui ont étudié les œuvres de solidarité se sont plu à parler de Mulhouse. Jules Simon, Charles Reybaud, bien d'autres encore ont fait connaître ces efforts auxquels tous les cultes ont participé.

Ce qui a fait le succès de ces entreprises, c'est qu'elles eurent un foyer commun, un centre où les idées se sont fait jour, ont été débattues. La Société industrielle de Mulhouse a déterminé ce mouvement généreux, elle est à la base de tout ce qui a été tenté et accompli ; aujourd'hui encore, malgré l'émigration qui a enlevé tant de citoyens dévoués à la grande œuvre, c'est vers cette association que tout rayonne, c'est d'elle que part toute l'impulsion. D'autres villes ont des groupements intellectuels florissants, mais nulle part on n'a atteint de tels résultats.

En réalité la Société industrielle ne correspond à rien de ce que l'on peut rencontrer ailleurs. C'est, comme son nom l'indique, un groupe d'hommes d'affaires étudiant en commun tout ce qui a trait au commerce, au régime des manufactures, se communiquant leurs essais et leurs découvertes. C'est plus encore : une académie dans le sens où l'entendait le dix-huitième siècle, quand Rousseau, Voltaire, les encyclopédistes se disputaient les prix des académies de province ; c'est une bibliothèque, un musée, une direction d'assistance publique. On y a résolu le problème si délicat, et même insoluble ailleurs, de grouper des hommes de religion et d'opinion différentes et de les faire concourir au même but de haute et sereine philanthropie.

Le plus vaste édifice de Mulhouse, le plus monumental, est l'hôtel de la Société industrielle avec ses annexes. C'est lui que l'on aperçoit d'abord en pénétrant dans la ville. De là s'épanche le fluide qui vivifie toutes les œuvres de bienfaisance et de préservation sociale. De là encore se répandent les notions nouvelles intéressant l'industrie et lui permettant de supporter allégrement la concurrence du dehors.

Le rôle de la société n'a pas été direct, c'est-à-dire que, sauf pour la création d'écoles spé-

ciales, elle n'est pas l'auteur des fondations philanthropiques qui sont l'honneur de la ville, mais elle en est en quelque sorte la mère spirituelle. Dans ce foyer, les idées naquirent, de là vint l'impulsion. Ainsi les cités ouvrières dont je parlerai bientôt ont été préparées par les discussions et les études au sein de la société, si elles ne sont pas son œuvre.

Au début, on ne songeait pas à donner à cette union d'industriels un rôle social aussi considérable. Les vingt-deux citoyens qui se groupèrent en 1825, en vue de fonder l'association, voulaient simplement s'entendre pour développer l'industrie, mettre en commun leurs remarques, leurs recherches, leurs découvertes, afin de lutter contre l'Angleterre, qui avait sur eux l'avantage de la force acquise, du bon marché du charbon, des matières premières et des moyens de transport. Dès les premiers temps, un des membres, Nicolas Kœchlin, donna l'exemple de la générosité en faisant don à la société du vaste hôtel aux allures de palais construit comme ornement du Nouveau Quartier. Elle l'aménagea, en affecta une partie à la Bourse et, en 1839, le compléta par une construction où fut installé un musée d'histoire naturelle, première création que d'autres devaient suivre. La société prit un tel développe-

ment, vit accroître si rapidement ses collections, sa bibliothèque, tous ses services, qu'en 1875 elle devait acquérir deux maisons voisines, et, plus tard, accroître encore son domaine et même construire un musée des beaux-arts, pour servir de salon d'exposition et réunir les œuvres d'art ou les antiquités. Ce musée, cependant vaste, est devenu insuffisant; mais de généreux Mulhousiens, héritiers de M. Georges Steinbach, firent don à la ville d'un hôtel laissé par ce dernier, à condition que la Société industrielle en jouirait : celle-ci en a fait un musée technologique.

Il serait difficile de retracer complètement l'historique de cette association, qui a embrassé dans ses débats, étudié dans près de cent volumes de son Bulletin toutes les questions industrielles, commerciales ou sociales d'un siècle où ces questions ont pris une importance capitale. Il faut se borner à signaler les œuvres tangibles, c'est-à-dire se traduisant à tous les yeux.

Les collections ont constitué un ensemble de musées que bien des villes plus considérables, de grandes capitales même pourraient envier : musée d'histoire naturelle, collection géologique, musée des beaux-arts, musée historique de Mulhouse, musée technologique, musée ethno-

graphique, musée de dessin industriel, musée archéologique, collection de tissus anciens, musée Henriette, collections léguées par Mme Dollfus, née Kœchlin.

La générosité de nombreux citoyens a permis de faire face aux dépenses considérables nécessitées par ces créations ou leur entretien. On ne trouverait pas en France quelque chose de comparable ; en Amérique seulement on a fait plus, mais trop souvent par ostentation : il n'y a pas, comme à Mulhouse, l'union parfaite dans le bien public.

La société fit plus encore pour l'enseignement technique. Ses membres étaient trop avisés pour ne pas comprendre l'intérêt énorme qu'il y avait à doter leurs ateliers de contremaîtres ou d'employés instruits et habiles. Tandis que l'État, sous le régime français, créait une école professionnelle, encore florissante aujourd'hui, la société donnait son appui efficace à toutes les créations d'écoles plus spéciales. Dès 1861, une souscription de ses membres permettait d'ouvrir une école de tissage possédant quarante métiers mus à l'aide de la vapeur, où l'on forme des directeurs de tissages et de filatures. A cette institution est annexée une école de filature, fondée en 1864, et fonctionnant dans des conditions identiques.

En 1866, la société recevait un don de 100 000 fr. fait par MM. Jules et Jacques Siegfried pour la création d'une école de commerce. La guerre fit suspendre les cours, qui ne purent être repris ; ils ont été remplacés par un enseignement de portée moins haute, des cours commerciaux qui réunissent dans une des écoles de la ville cent cinquante à deux cents élèves chaque soir. Les leçons les plus suivies sont celles de français, langue si négligée dans les écoles officielles.

Plus ancienne est l'école de dessin : la société la fonda dès 1829, pour fournir les dessinateurs de la fabrique. Il en est sorti de nombreux artistes dont le goût et l'habileté n'ont pas peu contribué à développer l'industrie de l'indienne. En 1881, une école de gravure lui fut annexée. Les jeunes filles ne sont pas tenues à l'écart de cet enseignement : 40 000 fr. légués à la Société industrielle par Mme Baumgartner-Favre ont permis de créer une école d'art professionnelle que des dames patronnesses soutiennent de leurs deniers, qu'elles surveillent, dont de généreux donateurs ont encore assuré l'existence.

Un établissement plus considérable, ayant une grande influence sur le développement de Mulhouse, est la superbe école de chimie appar-

tenant à la ville, mais qui doit, exclusivement, à la Société industrielle sa belle installation et une organisation qui en fait une « véritable faculté des sciences chimiques ». Après avoir généreusement subventionné la création, la société alloue chaque année 4500 fr., destinés avant tout à accroître le matériel scientifique. L'école a pris un rapide essor et reçoit des élèves de nombreux pays étrangers.

L'appui n'a pas manqué davantage à d'autres institutions, notamment aux cours d'adultes organisés depuis 1864, et qui eurent un vif succès jusqu'en 1870. Repris en ces dernières années, en dehors de la Société industrielle, ils se développent peu, car on en a fait une œuvre de germanisation. En somme on n'a pas à constater un succès comparable à celui de la Société d'enseignement professionnel à Lyon(1).

Dans un autre ordre d'idées, le concours de la Société industrielle, moral et non matériel cette fois, a permis de donner corps à l'idée des logements ouvriers, ou plutôt des maisons ouvrières, car à Mulhouse on a d'abord écarté l'habitation à étages où l'ouvrier est à l'étroit au

---

1. 7e série du *Voyage en France*.

milieu de voisins. On a voulu donner à chaque famille le logis à part, avec un jardin où elle pouvait obtenir les légumes les plus nécessaires au ménage. Le succès a été immédiat ; on le croyait définitif, il n'en fut rien : pour des raisons que je vais dire, les maisons ouvrières de Mulhouse sont en quelque sorte une faillite de la philanthropie. Et l'on revient aujourd'hui à la maison commune, mais avec un souci de confort et d'hygiène.

Quand on songea à donner à l'ouvrier mulhousien un logis bien à lui, aéré, éclairé, entouré de verdure avec, à sa portée, les lavoirs, les bains, les magasins où il pouvait se procurer à bon compte tout ce qui est nécessaire à l'existence, le sort du prolétaire était fort affligeant. Une enquête entreprise, en 1836, par le docteur Villermé, au nom de l'Académie des sciences morales, trace un pénible tableau des logements où les ouvriers de Mulhouse se réfugiaient en cette ville dont les constructions ne s'accroissaient pas aussi vite que la population. Une seule chambre exiguë et mal éclairée recevait deux familles ayant chacune un seul lit, ou plutôt un grabat de paille souillée.

Depuis longtemps ce pénible tableau, commun à tant de villes de fabriques, avait fait naître le

désir de voir édifier des logis plus sains et confortables. Déjà la création de voies nouvelles avait bien changé le Mulhouse sordide dépeint par Villermé. Enfin on aborda sérieusement le problème. En 1851, M. Jean Zuber, de Rixheim, communiqua à la Société industrielle les plans de maisons construites en Angleterre sous l'impulsion du prince Albert, mari de la reine Victoria. La société l'étudia, un mouvement se fit ; l'exécution aurait cependant tardé sans la générosité de M. Jean Dollfus, qui faisait établir à ses frais, par l'architecte Émile Muller, un premier groupe de maisons avec jardin. M. Jean Zuber avait déjà mis à exécution l'idée dont il avait entretenu la société, mais il avait taillé en plein drap, pour loger ses ouvriers de l'Ile Napoléon, usine éloignée de tout centre. M. Dollfus installait ses habitations au cœur d'un faubourg, à Dornach.

L'exemple produisit rapidement ses fruits. En 1852, les quatre maisons de Dornach avaient été livrées ; l'année suivante, la Société industrielle trouvait dans son sein douze personnes qui constituaient une *Société mulhousienne des habitations ouvrières* au capital de 300 000 fr., représenté par soixante actions de 5 000 fr. Plus tard, le nombre d'actions s'éleva à soixante et onze et celui des actionnaires à vingt. L'empereur Napo-

léon III fit allouer 300 000 fr. à l'œuvre pour la vicinalité, les fontaines, les bains, les lavoirs, etc. En échange, la Société prenait l'engagement de vendre ses maisons aux ouvriers au prix de revient ou à les louer à un taux ne dépassant pas 8 °/₀ du capital ; le revenu devait servir à payer les contributions, assurances, personnel de surveillance et d'entretien. L'intérêt revenant aux actionnaires ne pouvait dépasser 4 °/₀.

On fit choix d'un vaste emplacement, jadis dévasté par les crues de la Doller et de l'Ill, mais préservé dès lors par le creusement du canal de décharge qui reçoit en même temps les eaux des usines. Ce nouveau lit de l'Ill divise en deux parties la ville ouvrière, la plus considérable étant sur la rive gauche, dans la direction de Dornach.

Naturellement, rien de plus régulier que le plan de ce quartier. Toutes les voies se coupent à angle droit. La plus large, dite rue de Strasbourg, qui s'étend de chaque côté du canal, a 11 mètres de largeur ; les autres, qui la découpent ou aboutissent sur elle, en ont 8 seulement, espace suffisant dans une zone où aucune animation citadine ne se porte et où les maisons sont isolées de la rue par des jardins. Au printemps, l'aspect de ces longues chaussées bor-

dées de barrières, d'arbres verts ou fleuris est charmant.

Les cités cependant ne répondent plus au tableau que l'on en traçait jadis. Devenus décidément propriétaires après avoir versé les mensualités convenues, les ouvriers ont voulu tirer parti de leur domaine : ils ont élevé des étages, établi des constructions parasites dans les cours et loué ces verrues à des locataires peu fortunés. On a revu ainsi les logements trop étroits que l'on avait voulu éviter. La population est en moyenne de sept habitants par maison, le double de ce que l'on avait prévu. Puis des maisons ont été vendues à de petits bourgeois, des rentiers, des commerçants. Peu à peu l'élément ouvrier disparaît de la ville construite pour lui. C'est pourquoi j'ai parlé de faillite de la philanthropie.

Combien, cependant, l'idée était noble et généreuse ! on assurait à chaque ménage, pour un loyer ne dépassant pas le quart du salaire, un logement indépendant, presque toujours à l'angle d'un groupe de quatre maisons, avec jardin entourant les deux faces réservées à une famille. Au rez-de-chaussée, cuisine, chambre, cellier ; au-dessus, deux chambres, un grenier, des cabinets d'aisances. Partout des égouts, l'eau à por-

tée. L'ouvrier pouvait rapidement devenir maître de son logis, au début surtout, quand le prix de la construction ne dépassait pas 1 800 fr. A la fin de son entreprise, quand elle eut bâti sur son dernier lot, en 1897, la société devait vendre depuis 3 300 fr., prix d'une maison à simple rez-de-chaussée, jusqu'à 9 000 fr. Cinq types d'habitations se partagent la cité : selon la hauteur et la surface, le loyer varie de 165 à 450 fr. par année.

Le nombre des maisons est de 1 243 ; il faut y joindre les écoles, le restaurant, le magasin, les lavoirs, les bains qui ont doté cette sorte de ville de près de 15 000 âmes de sources d'hygiène et de bien-être refusées à bien des cités plus riches et peuplées. Aussi faut-il déplorer que le but des créateurs n'ait pas été atteint et que cet asile où l'ouvrier devait trouver un logis commode et gai, loin des tentations du cabaret, devienne le lot d'une population pour laquelle il n'était pas créé.

A Mulhouse, ces choses sont connues, mais en France nous vivons trop sur les idées toutes faites et les cités ouvrières alsaciennes demeurent l'idéal à atteindre aux yeux des sociologues. Pour montrer que je n'ai pas exagéré, je citerai ce passage de l'enquête décennale sur les insti-

tutions publiques de la Haute-Alsace, faite par la Société industrielle en 1889.

La maison à rez-de-chaussée, avec sa cuisine et ses deux petites chambres, pouvait difficilement servir à plus d'une famille. Elle n'était, du reste, pas construite dans ce but et il eût été désirable qu'elle ne fût jamais détournée de son affectation — les lois de l'hygiène auraient été mieux observées. Mais les acquéreurs, toujours pressés de se libérer, voulurent trop souvent, en louant une chambre ou même un petit logement, se créer une source de revenu, et c'est ce qui donna naissance à toutes ces adjonctions biscornues de pignons et d'annexes, que la société ne parvint pas à empêcher et qui donnent à la partie des cités occupée par les maisons à rez-de-chaussée un aspect si bizarre et souvent si disgracieux ! Une fois dans cette voie, l'ouvrier reconnut que la maison à étage se prêtait bien plus avantageusement à son trafic et la réclama. La société lui donna satisfaction, pour couper court à ces agrandissements mal venus, et c'est ainsi, qu'en 1887, apparut une nouvelle maison à étage.

Mais que se passe-t-il ? Le propriétaire fait de sa maison trois logements : l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier et le troisième dans la mansarde. Il en occupe un, généralement celui du rez-de-chaussée ou de l'étage, et loue les deux autres : l'un 12 fr. 50 ou 15 fr. par mois, l'autre 5 fr., et il arrive ainsi à se procurer, à peu de chose près, l'intérêt à 5 °/₀ de la somme qu'il reste devoir après son premier versement de 300 fr. Mais au prix de quelle gêne ? Cette maison qui, dans l'esprit des fondateurs, devait abriter une famille de cinq personnes, en moyenne, en abrite trois, soit dix à douze personnes, et toutes les règles de l'hygiène se trouvent compromises. Trop souvent même ces maisons passent, sans que la

société puisse s'y opposer, sans même qu'elle en ait connaissance, entre les mains de spéculateurs qui ne les habitent pas et n'ont d'autre but que d'y entasser le plus de monde possible, afin d'en tirer un plus gros revenu, sans souci, non seulement de l'hygiène, mais de la propreté la plus élémentaire.

En 1884, on a fait le recensement de la population des cités et l'on a trouvé que les 1 028 maisons qui existaient alors abritaient 7 642 habitants, soit 7,4 par maison. Ce chiffre est de 50 °/₀ trop élevé, si l'on a égard surtout à ce fait : que 364 de ces maisons sont du type à rez-de-chaussée. Cette grande idée, qu'ont voulu mettre à exécution les fondateurs de la cité immobilière de Mulhouse, n'a donc pas porté tous ses fruits. Si, d'une part, l'on a réussi à réveiller chez certains le goût de l'épargne et de la famille, ce n'est qu'imparfaitement qu'on a résolu le problème du logement sain et à bon marché. Certes, la société eût plus complètement réussi dans cette seconde partie de sa tâche, en restant propriétaire de ses maisons et en les louant. C'est ce qui se pratique dans nos vallées et dans beaucoup de centres industriels de l'étranger ; mais l'application n'eût pas été sans difficultés. Comment liquider une société qui ne réalise pas ? Et comment remplacer ce stimulant moralisateur à l'épargne, qui s'empare de tout homme qui possède un coin de terre ou un morceau de pierre ? A la campagne, l'ouvrier, à défaut de maison lui appartenant, a un champ qu'il exploite, une vache, une chèvre, des poules qui sont à lui et auxquels il s'intéresse ; en ville, ôtez-lui sa maison, il ne lui reste plus que le cabaret et le goût des aventures.

Depuis l'époque où ces lignes étaient écrites, c'est-à-dire depuis dix-sept ans, la situation n'a fait qu'empirer ; la population des cités atteint

près de 15 000 âmes. Les espérances des fondateurs sont donc ruinées et l'on en est réduit soit à favoriser l'exode des ouvriers dans la campagne, d'où les *trains des moineaux* les amènent chaque matin, soit à construire en ville même des maisons à loyers dont les locataires ne peuvent modifier la disposition.

Cette dernière face du problème est abordée en ce moment par la Société industrielle. Un de ses membres, M. Lalance, lui a fait don de 140 000 fr., qui ont permis de construire des maisons à deux étages sur rez-de-chaussée, où l'on a réuni toutes les facilités de l'existence moderne compatibles avec un salaire très modeste. On y a établi deux types de logement, l'un à deux pièces, l'autre à trois pièces et cuisine. Éclairage et cuisine au gaz. La cuisine, très vaste, peut servir de salle à manger ; l'eau y est fournie par un robinet ; chaque logement a sa cave. Les pièces ouvrent sur un vestibule assez large pour recevoir une armoire ou des rayons.

En ce moment un premier groupe de trois maisons est achevé et habité. Le prix n'a pas dépassé les 140 000 fr. alloués. Le loyer, établi sur un maximum de 20 °/₀ des salaires d'une famille ouvrière, atteint, pour un logement de deux pièces, 16 fr. 85 par mois au rez-de-chaus-

sée, 18 fr. 15 aux étages; les logements à trois pièces atteignent 21 fr. 55 et 24 fr. 05, fournitures de l'eau et éclairage des escaliers compris. Ces frais, d'ailleurs, sont portés à part dans le bail, pour que les locataires puissent comparer le prix net à celui des logements dans les autres immeubles de la ville.

Cette cité Lalance sera sans doute à une organisation plus ample, ce que furent les quatre maisons de Jean Dollfus à la cité ouvrière. Le principe est excellent. Puisque l'on doit abandonner le rêve de faire de l'ouvrier un propriétaire urbain, il faut lui fournir en location des habitations agréables et commodes. Dans cette voie se dirige maintenant la Société industrielle. Déjà on a étendu l'expérience; un second groupe de maisons, plus vastes, a été bâti dans un autre quartier; on lui a donné le nom de Union Home II, la première cité Lalance prenant celui de Union Home I.

Mulhouse est donc encore le terrain d'essai où le véritable socialisme et la fraternité évangélique s'exercent sans trêve. Je m'étendrais bien davantage sur ce sujet, mais ces pages sur Mulhouse sont longues déjà. Il me resterait pourtant nombre d'œuvres à signaler : sociétés de con-

sommation, cafés de tempérance, sociétés pour la vente du lait pur, encouragement à l'épargne, participation aux bénéfices, hôpitaux, asiles, refuges, ouvroirs, école de cuisine. Tous les cultes rivalisent de zèle : les catholiques avec leurs cercles, leurs orphelinats, leurs asiles ; les réformés avec les œuvres surveillées par les diaconesses ; les israélites avec leur intéressante école professionnelle.

Les hôpitaux ont été dotés avec une magnificence digne de cette grande bourgeoisie dont je viens de résumer les efforts. On vit un citoyen, Nicolas Kœchlin, offrir 200 000 fr. à l'hôpital ; un groupe ajouta une somme égale pour transporter cet établissement au pied du Vignoble, dans le beau domaine du Hasenrain. M. Hubner, en 1891, léguait 816 495 fr. à partager entre l'hôpital et la Société industrielle. En 1900, l'hôpital avait reçu environ 2 millions de dons depuis sa fondation et près de 300 000 fr. étaient spécialement attribués aux orphelins.

VIII

ALTKIRCH ET L'ILL

Apparition d'Altkirch. — Un jour de marché. — Panorama du château. — A travers la ville. — L'industrie : céramique et coton. — Sur la route de Dannemarie. — En remontant l'Ill. — Hirtzbach et Hirsingue. — Les usines de Waldighoffen et de Rappoltsweiler. — Les Juifs de Durmenach. — De Ferrette à Altkirch. — L'Ill d'Altkirch à Mulhouse.

Au Tannenwald. Septembre.

Altkirch présente un pittoresque tableau au voyageur passant au pied de sa colline. L'apparition saluée pendant la course rapide du train est une saisissante évocation des vieilles cités de la Gaule, ces *dun* celtes qui couvrent encore tant de promontoires. Le site est très riant aussi, grâce à l'extrême fraîcheur de la vallée de l'Ill que vient rejoindre à peu de distance la vallée du Thalbach.

De belles routes s'élèvent au flanc de la colline, contournant ce qui fut l'enceinte de la ville féodale, remplacée par une ligne de maisons dessinant encore la ligne de défense antique.


Spechbach
le-Bas
Largue R.
Brinighoffen
Burnkirch
Tagolsheim
Heidwiller
Luemschwiller
Wallheim
Aspach
Walheimer
Carrières
-Hoeltzlin
Emlingen
Kloster-Wald
ALTKIRCH
Wintersdorff
Carspach
Hirtzbach
Hirsingen
Brechholtz
Bettendorff
Hennersdorff
Ruederbach
Muhlbach
Route
Station
Schweighoff
Carrière
Aux
dem Berg
Bux-Berg
Marbach Weiher
Holtz
BOIS D'HIRTZBACH

Une poterne d'autrefois s'ouvre dans cette façade et conduit au cœur de la petite ville, sur la place assez vaste bordée d'édifices municipaux. Il y a de l'animation aujourd'hui, à cause du marché ; les paysannes sont assises au milieu de leurs paniers de légumes, de volailles, d'œufs, de fruits ; beaucoup de petites voitures d'osier, en forme de berceau, sont remplies de quetsches, ces prunes violettes de forme allongée qui jouent un si grand rôle dans la cuisine alsacienne.

La place centrale d'Altkirch, place de l'Hôtel-de-Ville, *Rathausplatz,* comme disent les plaques nouvelles, ne manque pas de caractère. Au centre est une jolie fontaine gothique moderne, ou du moins du dix-neuvième siècle, dont Goutzwiller, artiste qui guida Henner à ses débuts, donna le dessin. Une niche abrite une statue provenant de l'ancienne église d'Altkirch ; le clocheton — pinacle serait mieux — provient aussi de cet édifice, dit une inscription.

A mesure que la matinée avance, la foule devient plus grande au marché et dans les voies qui y aboutissent, même la rue du Château, dans laquelle des marchandises sont installées, est difficile à parcourir. L'humble ville reste le

centre d'un vaste territoire malgré les chemins de fer qui sembleraient devoir drainer toute la vie vers Mulhouse. Elle conserve ainsi son rang ancien de capitale du pays de Sundgau, cette région sud de l'Alsace dont Mazarin devint seigneur, que ses héritiers possédèrent et qui était à la Révolution un apanage des Grimaldi, princes de Monaco. Le principicule actuel porte encore le titre de comte d'Altkirch parmi tous ceux dont il peut se targuer.

Le château, siège de cette seigneurie, n'est plus. Sur le versant sud de la ville, il en reste de hauts remparts et des fossés transformés en admirables jardins. A l'emplacement de la forteresse on a édifié à notre époque une vaste église ogivale, monumentale mais froide, renfermant de beaux tableaux. Sous le porche, une inscription rappelle la fondation, elle est en français, langue rigoureusement proscrite au dehors, tous les noms de rues et les enseignes étant désormais en allemand.

Autour de cette église, détail caractéristique du paysage d'Altkirch, s'étend une jolie promenade bien tenue, comme toute la ville d'ailleurs. C'est une pelouse avec une allée circulaire ombragée de marronniers et bordée de bancs. De là, on jouit d'une vue charmante sur la vallée

de l'Ill et le creux de collines où monte la route de Ferrette, où fument des usines. Sur la rive gauche de l'Ill, des pentes exposées en plein soleil se tapissent d'un petit vignoble, le premier que l'on trouve en venant de Belfort. Les coteaux possèdent encore beaucoup de noyers. Au bord de la rivière, sous les vignes, est l'ancien prieuré de Saint-Morand devenu hospice. Au-dessus, la colline est revêtue d'une luxuriante hêtraie, le Klosterwald, dont on a fait une promenade.

On resterait longtemps sur cette terrasse d'Altkirch, que les jeux des élèves du collège voisin emplissent de bruit aux heures de récréation, tant le paysage ambiant est intime, doux et tranquille, à peine troublé par le passage des trains dans la vallée de l'Ill. Mais il faut parcourir le reste de la ville et visiter ses usines.

De l'autre côté de la place, le marché se prolonge encore dans une large rue bientôt solitaire, bordée de demeures anciennes et aboutissant à une sorte de large esplanade où débouchent plusieurs routes et qui, d'un côté, surplombe l'Ill, au-dessus de pentes abruptes plantées de beaux arbres. Ce carrefour se nomme place Xavier-Jourdain, en souvenir du grand industriel qui fit d'Altkirch une annexe de Mul-

house et maintint la vie dans la cité détrônée de son rang de chef-lieu d'arrondissement. Là se tiennent les foires, les marchés de bestiaux et de produits agricoles ; aujourd'hui d'innombrables porcelets ont été apportés, ils jettent des cris perçants qui couvrent la voix des vendeurs et des acheteurs. Un coin de ce foirail est occupé par des marchands d'échelles, et de boissellerie. Un des côtés de la place est occupé par la halle aux grains où chaque commune productrice de céréales a son emplacement réservé, marqué par son nom inscrit contre un flanc de pilier ou une paroi de muraille.

La rue qui descend vers la gare, très raide, est bordée de maisons ayant gardé les lignes irrégulières et charmantes de la vieille architecture. Les chaussées montueuses sont fort gaies pendant la belle saison, grâce à la double rangée d'arbustes en caisse bordant les trottoirs. De grands lauriers-roses et des figuiers sont la gloire de cette flore citadine. Dans cette partie de la ville s'élèvent des usines de céramique célèbres dans toute l'Alsace et dans l'industrie en général, c'est là que MM. Xavier et Joseph Gilardoni ont inventé la tuile à emboîtement d'un usage si général aujourd'hui. Leur usine fut fondée en 1835, pour produire les matériaux

alors en usage ; en 1841, ils eurent l'idée de la tuile nouvelle, obtenue par des procédés mécaniques et qui, d'amélioration en amélioration, est devenue le type actuel. L'usine d'Altkirch bientôt insuffisante, ne pouvant s'étendre, amena la maison Gilardoni à créer les vastes établissements de Dannemarie dont j'ai parlé déjà (1). En 1900, 16 millions de pièces sortaient des deux manufactures, allant à travers toute l'Alsace, la Suisse, une grande partie de l'Allemagne. La clientèle française est desservie par l'usine de Pargny-sur-Saulx (Marne), dépendant d'Altkirch (2).

La céramique est encore représentée par une fabrique de ces poêles en faïence si répandus dans nos pays de l'Est, en Alsace, dans toute l'Allemagne et qui sont sans doute le chauffage idéal par la modération et la régularité de la chaleur obtenue.

Le nombre des ouvriers travaillant à la céramique est considérable — plus de 300. — Les filatures de coton de la maison Jourdain en occupent plus de 500 dans les usines établies au bord de l'Ill, dont la force motrice, aujourd'hui insuf-

---

1. Voir page 11.
2. Usine décrite dans un appendice de la 21e série (2e édition).

fisante, avait attiré cette industrie. La manufacture est ancienne, elle remonte à 1827 ; Xavier Jourdain, son fondateur, avait été élève de l'école des arts et métiers de Châlons dans les premières promotions ; revenu en Alsace il y devint directeur de ces ateliers Risler et Dixon à Cernay qui furent le point de départ de l'industrie métallurgique en Alsace, il y apprit la construction des métiers à filer et à tisser et fit choix d'Altkirch pour établir à son compte des ateliers de construction ; en 1828, il installait un tissage si rapidement développé, que Xavier Jourdain abandonna la mécanique en 1845 pour se consacrer exclusivement à la production des tissus de coton. Aujourd'hui, les petits-enfants du créateur dirigent cette grande manufacture qui renferme 21 624 broches et 792 métiers.

Les établissements Xavier Jourdain sont la vie d'Altkirch par le nombre considérable d'ouvriers qu'ils renferment et dont la plupart habitent les villages voisins, notamment Carspach (1). Sans eux la petite ville serait demeurée une bien infime bourgade lorsque Mulhouse lui ravit son rang de chef-lieu d'arrondissement et de

---

1. Voir page 13.

siège du tribunal civil. Depuis la guerre, il est vrai, l'antique capitale du Sundgau a repris un rôle administratif : c'est le chef-lieu d'un de ces cercles allemands — *Kreis* — dont l'étendue est moins considérable que celle de nos arrondissements mais dont le chef, le *Kreisdirector,* a des attributions bien plus considérables que celles de nos sous-préfets. Ce titre de chef-lieu de cercle est loin d'atténuer les regrets causés par la séparation de la patrie française à laquelle la pittoresque cité était si fidèlement attachée.

Les campagnes d'Altkirch sont parmi les plus riantes de l'Alsace, j'ai pu les parcourir facilement avec des guides aimables, heureux de montrer ces campagnes verdoyantes et calmes. L'un d'eux m'a conduit à Ferrette au cours de l'excursion par laquelle débute ce volume ; j'étais hier à Dannemarie avec un autre.

La route que nous avons suivie parcourt un pays qui serait monotone sans l'extrême variété des cultures en petits champs disposés en ados. Céréales, betteraves, pavots œillette se partagent le sol avec les pommes de terre et les prairies artificielles.

De grands horizons se montrent : par échappées on aperçoit le Jura sous la forme d'une longue ligne ondulée finissant au mont Terrible.

Plus belles sont les Vosges montrant les hautes croupes du Rainkopf, du Rossberg, du ballon de Guebwiller et d'autres cimes moins dominatrices.

La route de Dannemarie était jadis célèbre par les platanes gigantesques qui l'ombrageaient et dont il reste quelques vénérables spécimens sur une partie abandonnée de la chaussée. Le service vicinal allemand a remplacé ces arbres par les plantations de pommiers ou d'autres arbres fruitiers qui, maintenant, bordent presque tous les chemins d'Alsace-Lorraine. Au delà, enfermant le pli où court la route, de grands bois couvrent les collines ou les ondulations. Ces forêts font un cadre charmant à Ballersdorf, si pimpant et décoratif avec ses maisons de colombage, ses fours en saillie sur les façades, ses galeries à auvents, ses poutrelles apparentes entre lesquelles le torchis se dissimule sous un lait de chaux éblouissant.

Plus fraîche encore est la vallée de l'Ill, jusqu'à Ferrette, grâce à sa vive rivière qui anime moulins et usines, aux vallons qui viennent déboucher sur le couloir principal et dans lesquels s'abritent des villages. Dans un de ces plis Hirtzbach occupe un site riant. Le village longe

un ruisseau, des maisons se montrent sur les pentes douces, une église moderne et le château de la famille de Reinach complètent ce paysage d'un charme pénétrant. Ces Reinach sont une des plus anciennes familles de l'Alsace, dont les membres s'illustrent depuis mille ans dans l'église et les armées ; ils ont fourni à la France nombre d'officiers d'une haute bravoure. Malgré l'annexion, plusieurs comtes de Reinach demeurent Français, l'un d'eux est trésorier de la grande association du Touring-Club.

Un gros village voisin, Hirsingue, fut chef-lieu de canton avant la guerre et demeure encore centre administratif. C'est un bourg d'aspect cossu dont les maisons, d'une remarquable propreté, sont isolées les unes des autres. Dans les rues vaguent une multitude d'oies, source importante de revenu ; une partie de ces volatiles fournissent à Strasbourg les éléments de ses fameux pâtés (1). La famille des Montjoie, non moins illustre que celle des Reinach, et qui a fourni comme celle-ci des princes-évêques de Bâle, avait Hirsingue pour siège féodal. Le château a disparu, mais une chapelle conserve encore les tombeaux de plusieurs des Montjoie.

---

1. Sur les pâtés de Strasbourg, voir le volume *Basse-Alsace*.

Un grand bâtiment, proche de la gare, suscite l'intérêt des voyageurs peu familiarisés avec la vie économique en région allemande. C'est l'entrepôt de la caisse agricole du système Raiffeisen, institution qui tient à la fois des caisses de crédit et du syndicat des producteurs.

En amont d'Hirsingue, l'Ill descend par de brusques et multiples replis au milieu de prairies très vertes dans lesquelles pâture un bétail nombreux; le lait expédié chaque jour par le chemin de fer alimente le marché de Mulhouse; les grands pots de fer que l'on aperçoit devant les fermes sont destinés à la Halle au lait de la populeuse cité. Bettendorf, à demi dissimulé dans ses vergers, est un des grands fournisseurs de Mulhouse, de même Grentzingen aux gentilles maisons fleuries et Waldighoffen dont les rues s'étoilent autour d'une intéressante église ogivale. Waldighoffen possède un grand tissage de coton auquel l'Ill fournit une force motrice d'ailleurs insuffisante. C'est un des plus considérables d'Alsace, occupant 50 000 broches et 2 000 métiers ; une partie de ce matériel, il est vrai, fonctionne en France où les établissements de Waldighoffen, imitant de nombreuses maisons mulhousiennes, ont installé des ateliers ; la

part de l'Alsace est de 603 métiers et 470 ouvriers. Le village renferme encore une autre usine. Les nombreux travailleurs de ces manufactures viennent en partie des communes voisines. Le chemin de fer qui suit presque sans cesse la chaussée, bien qu'étant à voie normale, permet à l'industrie de se maintenir et de progresser dans cette partie éloignée du Sundgau où, jadis, le charbon et les matières premières ne parvenaient qu'à grands frais.

Le site de Waldighoffen est charmant; là débouche, d'une vallée étroite et profonde, le ruisseau de Gerbensbach, descendu des contreforts du Jura et coulant au pied de la position des Trois-Maisons. A l'entrée de ce val semble sourire un hameau d'habitations ouvrières s'étalant, très propres, en face d'un verdoyant paysage.

Au-dessus du confluent, Roppentzwiller s'allonge au bord de la route, chaque maison séparée de la chaussée par un jardinet. Ces demeures sont habitées par une population mixte d'ouvriers cultivateurs travaillant dans une usine importante, le dernier tissage de coton en remontant l'Ill; près de 1 200 métiers battent dans ce vaste établissement qui a succédé à une des plus anciennes papeteries d'Alsace créée au dix-

huitième siècle et acquise en 1804 par Jean Zuber, pour alimenter sa fabrique de papiers peints. L'usine fut bientôt réputée, on y vit éclore plusieurs des inventions qui devaient amener la papeterie à son prodigieux développement. Mais elle était trop loin des voies de communication, la houille lui parvenait à grands frais ; en 1845, tout le matériel fut transporté au de'à de Mulhouse, sur le canal, à l'Ile Napoléon, le personnel suivit. Sur la carte de l'état-major français le mot papeterie subsiste encore.

Les huit cents ouvriers du tissage habitent en partie les villages voisins, même Durmenach où le tiers de la population est cependant composé d'israélites qui se livrent à l'escompte, au commerce, à la vente des biens, au courtage des bestiaux sur tous les champs de foire du Sundgau. On ne soupçonnerait pas ce caractère particulier du bourg en le voyant dominé par une église dont la flèche porte très haut le coq traditionnel. L'élément israélite a peu à peu mis la main sur les affaires d'une notable partie des gens du Sundgau et détient en grand nombre des créances hypothécaires ou autres. De là une animosité sourde que le moindre incident met en évidence. Ainsi, en 1848, les paysans apprenant les troubles de Paris voulurent prendre part

au mouvement ; devant l'effervescence populaire les Juifs s'enfuirent en Suisse ; trouvant les maisons abandonnées, des centaines de pillards se ruèrent sur elles et les mirent à sac. Charles Grad, qui raconte ces événements dans son *Alsace,* dit que les mêmes méfaits se produisirent à Hegenheim près de Huningue.

Les israélites ne sont nulle part groupés en aussi forte proportion qu'à Durmenach, bien que l'on en rencontre beaucoup dans tout le Sundgau, notamment à Hirsingue. Ceux de Durmenach ont essaimé ; il est peu de grandes familles juives parisiennes portant un nom à consonance allemande qui n'aient des alliances dans ce village sundgauvien des bords de l'Ill.

De chaque côté de la vallée, les collines sont frangées de vallons descendant de petits monts qui sont les premiers sommets jurassiens dignes de ce nom. Un de ces plis, le mieux dessiné, le plus riant, est parcouru par le ruisseau de Luppach, venu de Ferrette par Bouxwiller. J'y retrouve un précédent itinéraire en remontant à Ferrette (1).

L'ancienne route de Ferrette à Altkirch, aban-

---

1. Chapitre II.

donnée par les voyageurs depuis que le chemin de fer relie les deux villes, passe près de Vieux-Ferrette, village assis dans un véritable verger au pied des bois dits Burgerwald. Le pays que l'on parcourt est fort aimable ; ses cultures sont égayées par une multitude d'arbres fruitiers donnant un aspect bocager. Ce plateau, fort élevé, est plissé par de nombreux vallons et parsemé d'étangs. Au fond d'un de ces vaux, fort joli, Feldbach se groupe à un croisement de chemins. La grande route s'élève sur le plateau, une autre descend au long d'un clair ruisseau, dont la vallée étroite est d'une grâce adorable. Le bassin s'élargit, de grandes prairies en tapissent le fond autour de Heimersdorf, village encore plus alsacien d'aspect que ses voisins avec ses maisons à poutrelles, toutes fleuries et enveloppées de vignes. Dans les prés qui enchâssent l'aimable centre brillent de petits étangs.

Ici commence la population ouvrière d'Altkirch, les filateurs et les tisseurs résident jusque-là, plus nombreux encore à Hirsingue que nous atteignons bientôt. Sur la route, jusqu'à la ville, à partir d'Hirtzbach surtout, nous rencontrons sans cesse garçonnets et fillettes conduisant à la ville les petites voitures d'osier sur lesquelles est le dîner des parents.

Au-dessous d'Altkirch, la vallée s'élargit après le joli site de Saint-Morand. Dans un ample bassin débouche le Thalbach, affluent assez considérable qui a parcouru une vallée remplie de villages et de moulins. Ce gros ruisseau atteint la vallée maîtresse à l'issue d'une sorte de défilé dont un des côtés est planté de vignes et l'autre occupé par le village de Wittersdorf.

Le large val de l'Ill devient une gracieuse corbeille aux pentes douces, des prés dans le fond, des cultures sur les pentes, des bois de chênes et de hêtres au sommet des collines. Dans un vaste verger apparaît Walheim ; parmi les arbres aussi, dans la prairie très ample, Tagolsheim, à demi entouré par les replis de la rivière retenue par des barrages d'usines, possède les forges de la maison Schmerber. A l'écart est l'église, entourée du cimetière.

La vallée s'élargit encore, d'admirables prairies s'étendent autour d'Illfurth. Ici arrive la Largue, les eaux des rivières sont utilisées par une grande tuilerie de MM. Schmerber occupant 100 ouvriers et d'où sortent annuellement 3 millions de briques et 2 500 000 tuiles. Cependant, malgré l'approche de Mulhouse, la contrée reste agreste. Les champs sont bien cultivés, beaucoup de pommes de terre et de betteraves,

de la vigne sur tous les versants bien exposés ; nombreux villages sur chaque rive. Le canal du Rhône au Rhin déroule sa longue ligne d'eau lumineuse. Les Vosges, au loin, sont comme affaissées, très bleues.

A un coude Zillisheim se groupe près d'une jolie église moderne de style byzantin, en grès alternant des assises rouge et blanche. Au-dessous du village apparaît le séminaire, vaste construction de brique rouge.

Le bassin s'élargit encore vers Didenheim et Brunstatt, à gauche les collines s'abaissent, laissent deviner Dornach sous son manteau de fumée. Le paysage devient banlieue, de jolies habitations ouvrières bordent la route, des tramways électriques filent rapidement, cela seul révélerait l'approche de Mulhouse si la ville ne s'affirmait par les hautes et innombrables cheminées des manufactures.

IX

L'OCHSENFELD ET LA DOLLER

La forêt de Nonnenbruch. — La plaine de l'Ochsenfeld. — La légende et l'histoire. — La trappe d'Œlenberg. — Le canal du Steinbächlé. — La Doller et ses usines. — En remontant la vallée. — Sentheim et Massevaux. — Niederbruck. — Les retenues d'eau dans la montagne. — Lacs de Neuweïer et de Perche. — Sewen et son lac. — La chaudière de l'Alfeld et son barrage.

Sewen. Septembre.

La sortie de Mulhouse vers le nord-ouest, par la route ou le chemin de fer de Colmar, est celle qui donne le mieux l'impression de la puissance industrielle ; partout se dressent de hautes cheminées d'où s'épanche le nuage de fumée noire qui contraste si violemment avec la fraîcheur des collines. Dornach est enveloppée de ce voile funèbre ; le faubourg grandit chaque année ; des usines nouvelles que la suie n'a pas souillées encore l'entourent, elles gagnent peu à peu sur les prairies à travers lesquelles erre la Doller, ici misérable torrent sans eau, large lit de gra-

viers. Le flot qui a vivifié la vallée de Massevaux a été dérivé pour l'usage des irrigations et de l'industrie de Mulhouse par le Steinbächlé. La rivière artificielle est d'ailleurs insuffisante aujourd'hui pour les usines de Niedermorschwiller et de Dornach.

Bordant ce lit de cailloux, Lutterbach évoquait il y a peu de temps l'idée d'un village franc-comtois par le dôme bulbeux de son clocher ; on vient de démolir l'église pour la reconstruire. Tout autour le sol maigre est cultivé avec soin, en pommes de terre surtout, puis en céréales et betteraves, de grands noyers se dressent dans les champs. Vers le sud, des bosquets de bois, très nombreux, semblent soudés par l'éloignement, au-dessus pointent des flèches d'églises. Aujourd'hui la brume masque l'horizon, les Vosges sont encore invisibles.

Au nord, de grands bois, rappelant la Hart par la pauvreté de la végétation, barrent la vue. C'est la forêt de Nonnenbruch, dont le terroir est une partie de la plaine de l'Ochsenfeld, région naturelle bien délimitée par la nature du terrain. Ce massif est percé de nombreuses routes, les bas-côtés ont été défrichés comme garde-feu, mais surtout pour en faire des voies stratégiques afin de permettre la circulation de nombreuses for-

ces, hors de toute vue. Même le chemin de fer qui le traverse court entre deux larges bandes gazonnées servant pour les ébats d'un gibier nombreux. Des chênes et des bouleaux se dressent au-dessus des taillis, mais ces arbres ne prennent jamais un développement considérable.

Le pays se découvre aux abords de la Thur. Les bois ont été défrichés il y a bien des siècles, depuis l'endroit où la rivière débouche des montagnes jusqu'à Wittelsheim. Des cailloux partout, c'est une sorte de crau dont les boqueteaux épars et la lisière de la forêt relèvent la vulgarité. D'ici on découvre enfin les Vosges, leur sommet se perd encore dans la brume.

L'Ochsenfeld pourrait être un pays riche si les rivières étaient assez abondantes pour y amener des eaux d'irrigation, mais l'on n'a rien tenté ; cette vaste zone de 10 000 hectares, de plus de 15 000 avec les bois qui la prolongent, est déserte ; cependant des cultures se montrent çà et là ; il y a cinquante ans on ne voyait que des landes. Aucune richesse dans le sous-sol : ce ne sont que des galets amalgamés, à faible profondeur, en une sorte de poudingue. On m'a montré pourtant, au long de la route de Thann, des puits de sondage, forés dans l'espoir de ren-

contrer des minéraux renfermant le sélénium. J'ignore le résultat de ces recherches.

L'Ochsenfeld doit son nom — le champ aux bœufs — à une foire où l'on venait même de Franche-Comté et de Lorraine. Aujourd'hui aucune réunion n'a lieu dans ces mornes étendues qui semblent destinées à servir de champ de bataille et furent souvent, d'ailleurs, le théâtre de grandes luttes. La tradition y place la rencontre entre César et Arioviste ; elle y voit aussi le champ du Mensonge où Louis le Débonnaire fut livré à ses fils soulevés contre son autorité, site auquel des archéologues et des historiens opposent Sigolsheim, près de Colmar. Ces faits lointains et confus ont donné naissance à des légendes. On racontait jadis que l'Ochsenfeld recouvre de vastes souterrains où dorment des multitudes de guerriers armés. Pendant l'hiver ils sortent la nuit, à l'appel de leur chef, dont le fantôme se montre sur le rocher de Bebelstein, et font avec lui le tour de la plaine.

Plus précis est le souvenir d'une autre lutte, entre Bernard de Saxe-Weimar et le duc Charles de Lorraine en 1634, dans laquelle ce dernier fut battu. Elle a effacé la mémoire de rencontres entre Bourguignons, Armagnacs et Autrichiens. Charles le Téméraire y avait été défait par les

Suisses et les Alsaciens du Sundgau. Tout cela est confus dans l'esprit des paysans, pour eux l'armée fantôme est celle du prince Charles. Un écrivain, Paul Huot, conseiller à la cour impériale de Colmar, a gravement tenté de leur prouver qu'ils se trompaient : le prince Charles, pour lui, n'est autre qu'Arioviste !

L'Ochsenfeld finit, à l'ouest, aux derniers contreforts des Vosges, au sud du sillon tracé par le ruisseau dit petite Doller que bordent les villages d'Aspach-le-Haut, Aspach-le-Bas et Schweighausen, fossé qui va rejoindre la Doller près de la Trappe d'Œlenberg dont les moines tentent de mettre en valeur une partie de la plaine infertile, comme l'ont fait, à l'autre extrémité, les élèves de l'institut agricole de Cernay (1). Le sol d'Œlenberg, il est vrai, est meilleur que le reste de l'Ochsenfeld. Il y eut là d'autres communautés plus contemplatives que travailleuses à qui l'âpre plaine dut paraître lugubre ; elles ont abandonné la place et les Trappistes ont profité de l'installation. Comme dans la plupart des maisons de leur ordre, ils ont adjoint l'industrie à la culture en créant un moulin à huile et une brasserie dont les produits alimentent les

---

1. Voir page 180.

villages voisins et même Mulhouse. C'est la bière de la Trappe que l'on boit à Reiningen, gros village entre la Doller et la forêt de Nonnenbruch, où, chose surprenante, la population travaille pour des usines lorraines : couronnes funéraires de perles envoyées à Ismingen près d'Albesdorf, chapeaux de paille pour les maisons de Sarralbe(1).

C'est ici la banlieue de Mulhouse, fertilisée et animée par le Steinbächlé. Au bord de ce canal Heimsbrunn possède un tissage qui a succédé à une filature, première usine des bords de la Doller après le groupe de Sentheim et Masse-vaux. La rivière, dans cette partie de son cours où elle frôle l'Ochsenfeld, est utilisée seulement au Pont-d'Aspach, nœud principal des routes depuis longtemps, puisqu'une voie romaine encore reconnaissable y passait : un tissage y occupe 180 métiers et 100 ouvriers.

Le ciel s'est éclairci, maintenant les Vosges apparaissent nettement : au premier plan le Rossberg, facile à reconnaître par la grande ferme blanche qui se détache sur le fond vert des pâturages supérieurs ; un mur en avant de la cons-

---

1. Voir au volume *Lorraine,* le chapitre XI.

truction barre d'un trait de neige le velours du *chaume*.

Entre les avant-monts s'évase le couloir où descend la Doller; au fond, la vallée se dessine entre les monts, l'église de Thann dresse très haut sa flèche de grès rose que le temps et surtout la fumée des usines modernes ont noirci.

Le large val évasé que va parcourir la Doller est d'un sol caillouteux et maigre, comme l'Ochsenfeld voisin, partout où l'eau de la rivière n'a pu être employée à la création de prairies. Mais le fond de la dépression est très vert, des arbres encadrent les herbages remplis de bétail et la rivière offre maintenant aux yeux ravis un flot vif et pur. De chaque côté s'étendent des bosquets et même de grands bois tels que l'Eichwald. Ces massifs isolés où le chêne recouvre des taillis d'aulnes se succèdent jusqu'à la frontière, toute proche. Les clairières sont cultivées, la charrue est conduite par des bœufs, parfois un seul de ces animaux effectue le travail, on l'attelle comme un cheval.

L'Eichwald, où les hêtres se mêlent aux chênes, se nomme aussi Langelittenhag; c'est une petite forêt bien entretenue au point de vue des chemins, aménagés comme les autres autour du Pont-d'Aspach pour la rapide circulation des

troupes. La rive gauche de la Doller, plus nue, est une haute berge recouverte de vignes, première marche du grand piédestal au-dessus duquel trône le ballon de Guebwiller.

A Guewenheim on retrouve l'industrie avec un tissage de coton. Le village borde la route, la haute flèche de l'église domine les toits d'un rouge fauve. Ici la rive gauche de la Doller s'exhausse encore ; à la base, des vignes, plus haut, des bois. Cette sorte de paroi s'entr'ouvre largement pour le débouché du ruisseau de Bourbach, descendant du Rossberg. Tout rouge par ses toits, Bourbach-le-Bas semble barrer le passage à l'entrée des grands bois. Au fond le Rossberg se présente sous la forme de deux croupes boisées, reliées par un plateau de chaume jauni.

Au-dessus de la jonction, au bord d'un canal dérivé de la Doller, Sentheim fait face à de belles pentes vignobles. Le village s'est accru par les constructions d'une vaste cité ouvrière renfermant deux cents logements pour les tisseurs et les filateurs d'une belle usine où fonctionnent 15 200 broches et 266 métiers. La vie rustique enveloppe ce centre de labeur manufacturier. Beaucoup de bétail ; de superbes prairies bien irriguées, à l'aide d'un réseau de filioles, sont bordées d'aulnes et de peupliers. Au delà

de cette zone humide s'alignent des rangées de pruniers.

Le chemin de fer se mêle fraternellement à la vie du pays ; abandonnant le tracé en plein champ il suit les accotements de la route puis la rue du calme village de Lauw, flanqué d'une cité ouvrière. Le mécanicien annonce l'approche du train en agitant continuellement une cloche. Ce système primitif est employé sur tous les petits chemins de fer de la Haute-Alsace.

A Lauw, dont l'usine, tissage et filature, s'empanache de fumée, on abandonne définitivement le bas pays pour pénétrer entre les collines ; celles-ci rapidement s'élèvent et deviennent montagnes ; nous voici dans les Vosges et bientôt à Massevaux, l'ancienne cité abbatiale, heureusement assise dans un large bassin, au pied de la chaîne frontière dont la plus haute cime, ici, le Bærenkopf, *la tête de l'Ours,* est à 1 077 mètres au-dessus de la mer.

Malgré sa population de 4 000 âmes, Massevaux est une bien humble ville, encore circonscrite par des remparts où des habitations se sont insérées. Elle doit son importance à ses usines et à son rôle de centre commercial pour la haute vallée de la Doller et les vallons adjacents. Ce fut le siège d'une célèbre abbaye de femmes

Schirlemalt
976
977
900
802
Rothrunk
Rte
Grünwasen Mon Fre
Chaume du Rouge Gazon
1099
1224
LE GRESSON
1103
Rimbach Kopf
Stern See
971
1048
Sig
1109
Riesenwald
Bers, Censé
Belacker Mon Fre
Niedersberg
Johannesberg
Rimbach
1112 Midelsberg
Langenmatten
639
786
Neu Herberg
Rimbach
Neuweiler See
857
Sthahlberg
Scierie
Ermenspach
Horben
Scierie
Scierie
Brandeskopf 994
Kaltschengrain
Reichenberg
Schlossmatt
Brandeskopf
Lac
Sewen
Oberbruch
Sewen Dolleren
Mattengericht
Sutzbach
Weegscheid
Scierie
Scierie
Cuvrerie de Weegscheid
Sicker Bach
Eulzenberg
Hohbühl
Kirchberg
Holtzerblach
Hecken
Langenfeld
Graber
Pheden
814
Krems
Sickert
Cuvrerie
366
Niederbruck
Kohlgraben
1040
Sakenberg
Fennmatt
Source de la Doller
Lachletneyen Bachel
Brucken Wald
Nolen
MASSEVAUX
Heidenkopf
Odilia Bachlin
1069
1077
1005
Neuberg
Sig
Bruckwald
LE BARENKOPF
le Ballon Fme
Staecken
Ruthhaus
925
730
Fennmatt

remontant à l'an 720 et bâtie, par un seigneur nommé Mason, en souvenir de son jeune fils noyé dans la Doller. De là ce nom de monastère de Mason, le Masmünster des Allemands, notre Massevaux. A la veille de la Révolution, l'abbaye, — où fut élevée Catherine II de Russie, — devenue chapitre de dames nobles, avait voulu se transformer, elle fit appel à l'architecte Kléber qui devait devenir si célèbre comme général de la Révolution. Le bâtiment principal a été dévoré par un incendie, mais les constructions annexes demeurées debout sont, dit-on, œuvre de Kléber, de même que l'hôtel de ville. Il ne faut pas y chercher des monuments intéressants, l'illustre Strasbourgeois semble avoir été un bon constructeur mais un médiocre artiste. De l'église il reste le chœur et quatre travées, on en a fait le siège de la justice pour le canton.

La petite ville est depuis longtemps industrielle. Les minerais de fer de la vallée y étaient traités de temps immémorial dans les hauts fourneaux qui appartinrent à des familles historiques, telles que les Voyer d'Argenson et les Broglie. En 1859 un duc de Broglie vendit les bâtiments à un filateur, celui-ci les transforma pour l'industrie cotonnière. L'établissement, d'ailleurs, ne fonctionnait plus depuis quelques

années, cependant il resta aux environs quelques petits ateliers de taillanderie. Ils n'ont pu résister à la concurrence des grandes usines. Mais une importante maison s'est maintenue, ayant son siège à Niederbruck et une succursale à Massevaux.

Tissages et filatures se sont développés. Trois grandes manufactures emploient de nombreux ouvriers. A ces fabriques il faut ajouter les tanneries, depuis longtemps prospères, puisque la plus ancienne remonte à 1560.

Autour de Massevaux la campagne est une corbeille de verdure : des prairies dans le fond, des prairies sur les pentes, complantées de pruniers-quetsches. Au plus creux se blottit la petite ville. En amont la vallée se rétrécit, les forêts se rapprochent du thalweg, enveloppant à demi le joli village de Sickert dont la modeste église possède un clocher peint en vert. Sur l'autre rive fument les cheminées de Niederbruck.

Ces importantes fonderies et tréfileries de cuivre eurent pour origine une petite fonderie installée à Soultz près Guebwiller en 1852 par M. Xavier Vogt ; il n'y avait que quatre ouvriers dans l'humble atelier. Celui-ci se développa ; en 1865 un des fils du créateur fonda à Massevaux un établissement plus considérable ; avec son

frère il acheta une autre fonderie à Mulhouse. En 1881 il fallut songer à étendre les usines, on fit choix d'une fonderie abandonnée à Niederbruck ; rétablie complètement, celle-ci est devenue une des plus belles d'Alsace. La tréfilerie de cuivre, la robinetterie, l'étirage des cuivres, la fabrication des rouleaux d'impression ont donné à ces diverses manufactures une grande importance. Celle de Massevaux a 300 ouvriers, celle de Niederbruck 200, on en compte 200 à Mulhouse et à Soultz. C'est la plus importante maison d'Alsace pour la transformation du cuivre.

La présence d'une fabrique semblable est d'autant plus surprenante que la vallée de la Doller est ici une étroite gorge, bientôt entr'ouverte, il est vrai, à Kirchberg, où l'on pénètre dans un admirable bassin rempli de hameaux et de beaux villages et dominé à son extrémité par la masse puissante du ballon d'Alsace. Un vallon se dessine vers le Rossberg dont le massif, vu d'ici, a des crêtes hérissées de grands rochers rouges. L'industrie anime ce beau val. Wegscheid a une fonderie de fer et de laiton. Oberbruck possède une grande filature. Les eaux abondent, un torrent débouche à Oberbruck entre des montagnes boisées derrière lesquelles se cache le village de Rimbach. Le cours d'eau, jadis à sec pendant

l'été, est maintenant pérenne, grâce à l'aménagement des petits lacs étalés au pied du Gresson et du col des Charbonniers. L'un, le lac de Perche ou Sternsee, endigué par les manufacturiers de la vallée, vaste de 445 hectares, permet de réserver 220 000 mètres pour un abaissement de niveau de 6 mètres. Les deux autres nappes, dites de Neuweïer, appartenant aux filateurs d'Oberbruck, MM. Zeller, ont été aménagées par les usiniers de la Doller et du Steinbächlé en assurant aux propriétaires des lacs l'écoulement nécessaire pour alimenter leur manufacture. Le premier lac, d'une superficie égale à celle du Sternsee, a une capacité utilisable de 272 000 mètres cubes, par un abaissement de 10 mètres; le second, bien moins étendu, assure 22 000 mètres. En tout, pour les trois réservoirs, 514 000 mètres cubes représentant, à raison de 250 litres par seconde, un écoulement de cinquante jours, chiffre insuffisant pour les besoins et que l'on ne pouvait accroître, les pluies d'été étant rares dans les Vosges et les neiges ne persistant pas assez longtemps. Pour remédier à cette insuffisance, on a songé à barrer le vallon du Dollerbach, affluent de la Doller, qui se creuse dans le massif du ballon d'Alsace, au lieu dit Alfeld.

Ayant à choisir entre ces bassins que je connais déjà pour les avoir vus de la crête frontière au cours de mes excursions sur le versant occidental des Vosges (1), j'ai fait choix de l'Alfeld, non sans avoir hésité à pénétrer dans la vallée de Rimbach si aimable et mystérieuse. Mais celle de la Doller est charmante aussi, entre ses hautes pentes de prairies parsemées de sapins et de hêtres, ses grandes nappes de bois, ses maisons rustiques recouvertes de bardeaux ou *aissis*.

Oberbruck se continue par Dolleren et un quart de lieue à peine sépare ce village de celui de Sewen assis à la jonction de la Doller et du Dollbach. La rivière y parvient par une gorge étroite et tortueuse après avoir reçu le ruisseau de Wagenstallbach qui forme une des plus jolies cascades des Vosges. Sewen semble au fond d'un abîme parsemé de rochers et de monticules qui sont les moraines des antiques glaciers. Plus large que le val de la Doller est celui du Hollenbach, riant avec ses prairies, majestueux par la masse du ballon d'Alsace surgissant à l'extrémité. Dans le vert écrin des prés s'étend le lac de Sewen, formé par un barrage

---

1. 22e série du *Voyage en France*.

morainique. Profond de plus de 15 mètres, couvrant 6 hectares, très poissonneux, ce bassin d'un bleu si doux lorsqu'on le contemple du haut du Ballon, paraît ici fort sombre entre les roseaux frémissants de ses rives. Au fond de la vallée une muraille puissante relie deux pentes de la montagne en s'appuyant au milieu sur une aiguille de rochers, c'est le barrage de l'Alfeld.

Pour permettre d'atteindre cette digue cyclopéenne, une route en lacets a été créée, mais si l'on veut avoir l'illusion d'une course alpestre, il faut grimper entre des rochers contre lesquels parfois se mutinent le ruisseau issu du réservoir et des ruisselets nés de petites sources. L'ascension, courte d'ailleurs, me vaut une déception. En ce milieu de septembre, malgré la réglementation rigoureuse de l'échappement, le bassin est à sec, c'est un gouffre de vase et de bancs formés par des dépôts de sable et de gros galets. Une fosse existe pourtant au pied de la digue, profonde et limpide, pan d'azur étincelant au milieu de ce fond hideux. Une barque flotte encore sur la lagune qui subsiste, des promeneurs la guident à l'aide d'une gaffe.

Je suis descendu dans ce gouffre. De là-haut je m'imaginais trouver de la vase, mais les bancs hérissés de roches sont de gros sable et autres

débris arrachés aux ravins des montagnes qui forment cirque au pied du ballon d'Alsace, pentes abruptes revêtues d'arbres jusqu'au sommet et d'une grande et majestueuse beauté. C'est un cirque presque complet auquel les habitants français de la frontière, qui le voient de haut, ont donné le nom de *Trou de la chaudière*.

Au delà des parois de l'Alfeld, des cimes plus hautes forment comme le rebord de la gigantesque marmite égueulée : le Langenberg, le Ballon, une arête allant s'abaisser au col des Charbonniers...

Ce doit être merveilleux après les pluies d'hiver quand le lac est rempli jusqu'au bord de son barrage haut de 22 mètres, contenant les 1 100 000 mètres cubes que l'on peut emmagasiner.

Si puissante que soit l'œuvre elle ne peut suffire à assurer à la Doller, même avec les réservoirs annexes, le débit nécessaire aux quarante usines de son cours et à l'irrigation. Il faudra sans doute chercher d'autres vallons à barrer si l'on veut donner en permanence aux manufactures la force motrice et les eaux pour les usages industriels. Mais ce qui manquera toujours, ce sont les pluies d'été prolongées, ce sont aussi les sources. Bien que ce pays n'ait pas été dévasté

comme tant de parties des Alpes et des Cévennes, il y a bien des pentes et des croupes privées de leur manteau de forêts et depuis lors desséchées et ravinées. Les eaux de pluie n'étant pas arrêtées par la végétation, ne trouvant pas la couche absorbante des mousses, des feuilles, des herbes, ni les conduits naturels des racines qui les amenaient dans le sol, ruissellent de suite sur les pentes et gonflent les torrents dont le flot s'en va au Rhin sans utilité. Sur le versant alsacien, chauffé plus ardemment par le soleil, où les flancs sont plus rudes que ceux du côté lorrain, l'effet de cette situation se révèle facilement. Et pourtant, aux yeux de l'observateur superficiel, ce pays est frais et verdoyant. Il faut venir après la canicule pour comprendre à quel point les fontaines font défaut.

X

VALLÉE DE LA THUR

Cernay. — Les manufactures. — L'asile agricole. — Au pied des Vosges. — Lugubre souvenir de Troppmann. — Wattwiller. — Vieux-Thann. — Le vignoble et le vin de Rangen. — Les produits chimiques. — Thann, son église, ses industries. — L'œil de la Sorcière.

Thann. Septembre.

En marge de l'Ochsenfeld dont le sépare le lit de la Thur, au pied des premières pentes des Vosges se haussant rapidement pour atteindre 1 125 mètres d'altitude au Molkenrain, la petite ville de Cernay occupe une situation heureuse, gardant l'entrée de la vallée de Saint-Amarin, une des plus belles de l'Alsace, et la route de Soultz qui traverse de si riches campagnes. La Thur, large mais indigente et polluée, borde la petite cité, d'un calme monacal, morne et sans caractère, dont le tracé ancien des remparts est encore reconnaissable ; des restes de murailles, de tours et de fossés la circonscrivent. Ce petit centre a une population assez considérable, plus

de 4 000 âmes. Les habitants, en majeure partie, travaillent dans les usines qui bordent la Thur. Cernay a une place importante dans l'histoire industrielle de la Haute-Alsace ; la petite ville reçut en 1752 le premier tissage établi dans la contrée. C'est à Cernay que débuta Jérémie Risler, fondateur de la maison André Kœchlin et C^ie^, après avoir été « l'âme des fabricants » de pompes à vapeur, à incendie, groupés sous le nom de Risler, Dixon et C^ie^ (1). A Cernay fut créée la première fabrique de caoutchouc du Haut-Rhin, par Risler et Mackintosh. La Thur y fait mouvoir une importante minoterie, la plus considérable de la Haute-Alsace, avec celle de Thann, produisant 48 000 quintaux métriques chaque année, soit, au minimum, 160 sacs de 100 kilogr. par jour.

Les filatures et les tissages de coton et de laine sont la principale source d'activité. Ces puissantes usines bordent un canal dérivé de la Thur et s'entourent de cités ouvrières. Leurs vastes constructions, les hautes cheminées donnent un caractère très industriel à ces campagnes si variées par les cultures, les prés, la vigne, les forêts qui tapissent les Vosges. Tout

---

1. Page 114.

cela sur la rive gauche de la rivière car, à droite, ce sont les étendues de l'Ochsenfeld.

La plaine, ici, est vaillamment mise en valeur, grâce à l'exemple donné par l'asile agricole fondé, en 1847, par M. Mathieu Risler sur le modèle des institutions créées en Suisse sous l'influence de Pestalozzi. Plusieurs notabilités de la région s'associèrent à lui pour établir cette école ; on demanda à la Suisse un directeur, elle envoya un jeune homme de vingt-cinq ans, Zweifel, qui, pendant trente ans, occupa ces fonctions. Comme dans le pays voisin, l'asile fut organisé sur le modèle familial ; il ne reçut jamais que trente enfants, bien qu'on lui en eût offert des centaines, le directeur et sa femme tenant à vivre au milieu d'eux, à donner l'exemple du travail. Ils avaient pris pour devise : *Améliorer la terre par les hommes, les hommes par la terre.*

Le domaine, qui avait 25 hectares, fut peu à peu porté à 40. La lande de l'Ochsenfeld a été défrichée et mise en culture par des enfants entrés de six à douze ans et gardés jusqu'à seize ; on y fit de la vigne, on y créa 10 hectares de prairies ; bientôt l'exemple devint contagieux, tout autour les propriétaires mirent en valeur un sol inculte depuis des siècles. Cernay fut le

modèle des asiles agricoles créés sur divers points de la France.

La maison renferme des garçons et des filles. Les premiers s'emploient aux travaux des champs, les secondes sont surtout dressées aux occupations du ménage, soins du logis, cuisine, couture, on les affecte également aux travaux confiés à leur sexe dans la campagne : moisson, fenaison, vendange, basse-cour. De cet établissement, resté fidèle à l'esprit qui présida à sa création, il est sorti un grand nombre d'ouvriers des champs intelligents et habiles.

La région au nord de la Thur contraste par sa richesse avec la partie inculte de l'Ochsenfeld. Les vignes, les vergers, les champs plantés de noyers, les prairies encadrées d'arbres font de la plaine et des premières pentes des Vosges une suite de beaux tableaux rustiques. Au bord du vignoble et entouré d'arbres fruitiers est Uffholtz, dominé par de raides pentes boisées se reliant au sommet du Molkenrain. Dans ces bois est le « monument de Kinck », croix sur un piédestal de pierre indiquant l'endroit où fut enfoui, par Troppmann qui l'avait empoisonné, le pauvre Kinck dont l'assassin devait encore massacrer la famille à Pantin. On sait quelle émotion produi-

sit ce crime ; la guerre de 1870 seule put en détourner l'attention. Troppmann était originaire de Cernay.

Sous le site tragique, dans un joli pli entouré de petits monts, dont deux éperons portent les ruines des châteaux de Herrenfluh et d'Hirzenstein, repose une mignonne cité, jadis plus populeuse, Wattwiller, possédant un petit établissement d'eaux minérales utilisées contre la chlorose et l'anémie. Une importante usine pour le tissage du coton fait de ce village une dépendance de Cernay. Les montagnes recèlent des gisements d'arsenic et de fer qui donnent lieu à une petite exploitation ; ce dernier métal fut, à diverses reprises, l'objet d'extraction ; actuellement ces mines ont été reprises par une maison de Düsseldorf, qui s'efforce de les mettre en valeur.

Cernay possède une gare animée, là se séparent les deux chemins de fer des vallées de la Doller et de la Thur, rattachées à Mulhouse par un tronc commun qui fut, avec le prolongement vers Thann, la première voie ferrée construite en Alsace : la première locomotive alsacienne y conduisit le premier convoi. Les rails ont beaucoup contribué à développer l'industrie dans la

vallée de la Thur, elle lui doit d'être devenue la plus travailleuse des vallées vosgiennes.

La voie ferrée, en quittant Cernay, parcourt l'extrémité de l'Ochsenfeld en vue du massif dont le ballon de Guebwiller est la cime culminante comme il est, d'ailleurs, le sommet suprême de toutes les Vosges. On est ici trop près de la chaîne pour découvrir le géant de ce système orographique, mais on voit se dresser le Molkenrain ; admirable observatoire sur les Vosges, la plaine d'Alsace, la Forêt-Noire et la Suisse : il se montre au-dessus d'un piédestal de hautes croupes très arrondies et boisées ; les pentes inférieures, jusqu'à une assez grande altitude, sont revêtues de vigne. Ici commence le grand vignoble alsacien, il pénètre même dans la vallée de la Thur où Thann possède des crus réputés, répartis en plus de 100 hectares.

Le contraste est assez singulier de ces belles plantations rappelant certains terroirs bourguignons et du ciel grisâtre qui le voile, brume fuligineuse due aux usines de Vieux-Thann, de Thann, de Bitschwiller et de Willer(1), villes et bourgs formant sur près de 2 lieues une seule

---

1. Vieux-Thann, 2 317 habitants ; Thann, 7 884 ; Bitschwiller, 2 309 ; Willer, 2 087.

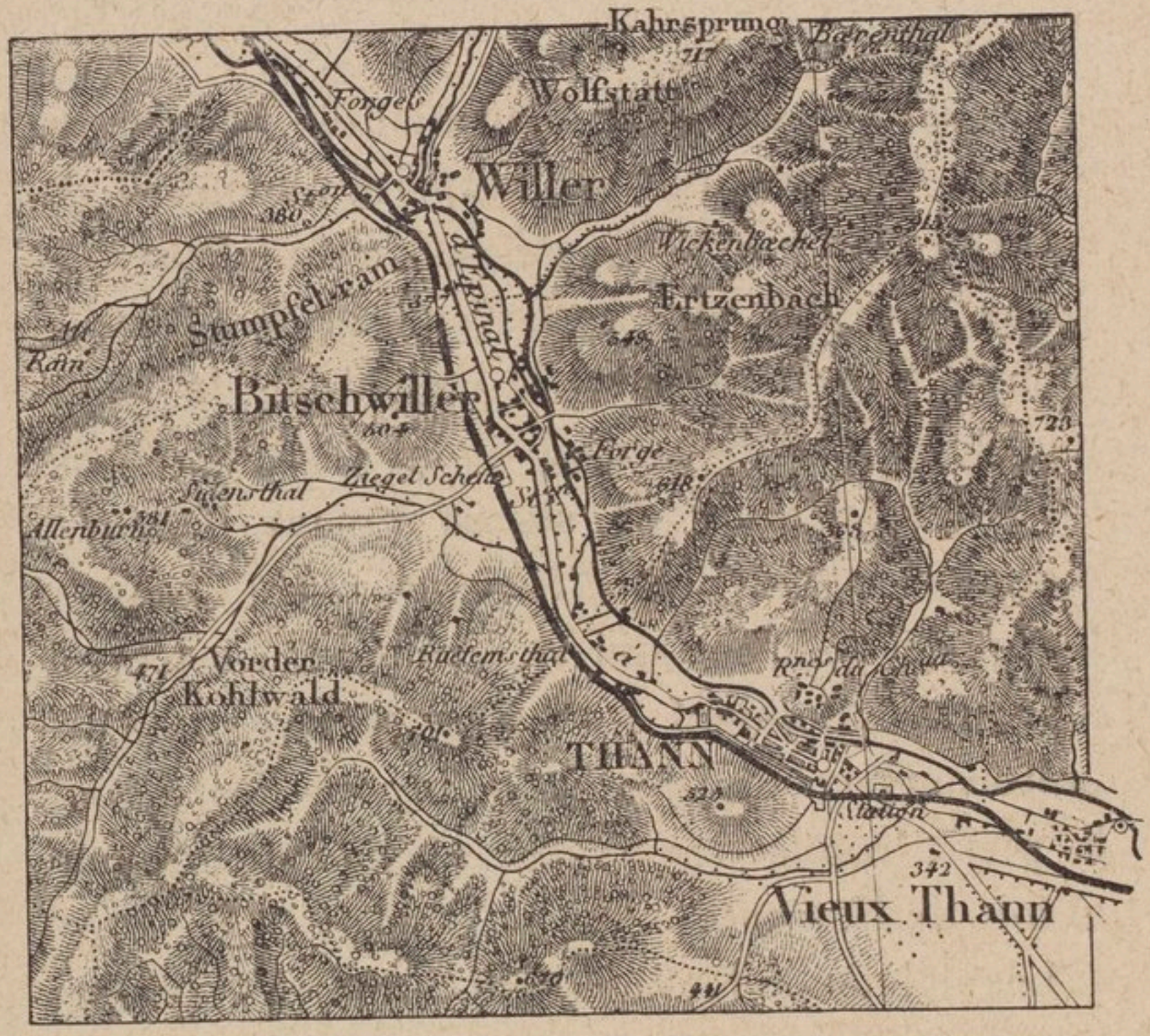
cité de près de 15 000 âmes, prodigieusement active.

Le vignoble a perdu de son étendue, car, au-dessus de Vieux-Thann, où la vallée ouvre sur l'Ochsenfeld, on voit des pentes nues où zigzaguent encore les sentiers que gravissaient les vignerons. Le fond du bassin, autrefois frais et vert, est souillé; autour de la ville, les amas de scories entourent des manufactures aux murailles noircies par la fumée et les vapeurs acides. Vieux-Thann, qui fut une ville forte, a subi de tels ravages pendant les guerres du Moyen Age que les maisons anciennes ont disparu; l'église, cependant, a d'intéressantes parties, notamment les vitraux qui méritent l'attention et un saint sépulcre sculpté, monument assez rare en Alsace.

Vieux-Thann, dont les quartiers anciens sont resserrés dans les limites ayant encore la forme de l'enceinte, se poursuit sans solution de continuité jusqu'à Thann, dont il est en somme un quartier. Thann, devenu chef-lieu du cercle formé par les vallées de la Thur et de la Doller, est une longue rue sur laquelle aboutissent des voies étroites et sombres. D'antiques bâtisses baignent leur pied dans la rivière, sur l'autre face elles ont un aspect moins vieillot et délabré. La vallée est presque une gorge, aussi la

cité, pour s'étendre, a dû se prolonger dans le couloir ou occuper l'espace jadis couvert par les fortifications qui fermaient le passage.

Comme Cernay, Thann devint une annexe de



Mulhouse dès le moment où l'ancienne république, unie à la France, s'affirmait centre industriel. La force motrice de la Thur permit la création d'usines longtemps considérées comme puissantes, mais qui étaient peu de chose auprès des groupes actuels. Ces derniers n'ont pu se

développer que par l'introduction des machines à vapeur et la création du chemin de fer amenant la houille. C'était la consécration d'une activité fort ancienne, dès le Moyen Age des manufactures avaient été installées sur une dérivation de la Thur.

Les usines ont donc bien modifié l'aspect de Thann. On aperçoit avec surprise au milieu de cette cité, où tout dit la puissance du labeur moderne, une des plus belles églises de l'Alsace, digne d'être comparée à la cathédrale de Strasbourg, bien qu'infiniment moins vaste et majestueuse. L'art gothique, sur ce versant rhénan, a rarement atteint plus d'élégance et de légèreté. La tour et la flèche qui la surmonte, ciselées, à jour, rappelleraient les belles œuvres de l'art breton au pays de Léon et en Cornouailles, n'était la pierre rouge des Vosges au lieu du robuste granit de Kersanton.

Les détails de l'édifice sont d'une rare perfection. L'entrée principale, formée par deux portes ogivales ouvrant sous une grande ogive, offre une profusion de sculptures. Le tympan de cette baie est tout un poème de pierre racontant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les deux portes ont chacune un tympan non moins orné. Au-dessus de la grande ogive s'ouvre une

rose précédée d'une corniche supportant une statue du Christ entouré de la Vierge, de saints et de prophètes ; au-dessus s'élance le pignon sous lequel une charmante galerie ajourée se prolonge de chaque côté de l'édifice, à la base du toit. Le pignon à crochets est surmonté par un campanile délicatement fouillé.

Le côté gauche possède un admirable portail latéral, à deux vantaux, ouvrant aussi sous une grande baie dont le tympan est une fenêtre ornée de verrières. On ne saurait dire la grâce et la souplesse des sculptures de cette entrée d'église. L'intérieur, orné de remarquables vitraux, est intéressant, mais ne donne pas une impression d'art aussi complète que celle de la tour et des portails.

Le patron de l'église, saint Thiébault, passe dans la légende pour un évêque d'Italie dont un pèlerin apportait dans les Pays-Bas une relique enfermée dans son bourdon. Surpris par la nuit près de Vieux-Thann, au pied du château d'Engelsbourg, le messager avait placé ce bâton contre un arbre ; au matin il s'aperçut avec stupeur que le bourdon avait pris racine. Les gens du lieu accoururent pour constater le prodige, le seigneur d'Engelsbourg déclara que le saint voulait une église en ce lieu, pour renfermer sa

relique. Telle aurait été l'origine de la ville de Thann. Naturellement des érudits ont contredit la légende, ils ont retrouvé trace de la cité de Thann deux siècles avant la mort de saint Thiébault appelé par eux Théobald. Le miracle ne nous en a pas moins valu, plus tard, le splendide poème de pierre aujourd'hui enveloppé par la fumée des usines.

Le vignoble est contemporain de ces temps légendaires. De vieille date est la réputation de son vin appelé le Rangen, si capiteux que nul ne peut en supporter un pot. Si l'on a la folie d'aller à l'air après en avoir bu on est aussitôt en proie à l'ivresse. Aussi accuse-t-on le Rangen de nombreux méfaits : si l'on a la tête peu solide après avoir bu d'autre vin, c'est parce que l'hôte y aura mêlé le jus des vignes de Thann. Une exclamation fréquente est celle-ci : que le Rangen te heurte ! équivalant à : que le diable t'emporte ! Il y a deux crus, le Rangen froid et le Rangen chaud, tous deux aussi généreux et malfaisants.

En dehors de son église et de son vignoble, Thann mérite d'être visité pour ses usines. C'est un petit Mulhouse où l'on retrouve toutes les branches de l'industrie cotonnière : filature, tissage, impression, apprêts. La création de ces

établissements a été facilitée, comme je l'ai dit, par une dérivation de la Thur. Ce canal, long de 1 950 mètres, serait contemporain de la fondation de l'église, par conséquent, il remonterait à l'an 1200; on signale même une forge actionnée par le cours d'eau et qui aurait été établie pour fournir les fers et les outils nécessaires aux constructeurs de Saint-Thiébault. Neuf chutes se suivaient, donnant la vie à des foulons ou à des scieries. Quand l'industrie mulhousienne essaima à Thann, les établissements se créèrent naturellement où était la force motrice. La première usine moderne, dont la trace soit certaine, est une fabrique de toiles peintes établie sur la chute n° 4 par Nicolas Risler, en 1793. L'élan ne devait cependant se prononcer que beaucoup plus tard, la fondation d'autres manufactures de textile allait être précédée par celle de la grande fabrique de produits chimiques, auxquels la famille Kestner a attaché son nom. Le premier Kestner avait fondé, en 1806, une manufacture près de Strasbourg avec une succursale à Francfort. En 1808, il créait l'usine de Thann qui subit des fluctuations diverses jusqu'en 1816; à partir de cette date le progrès fut constant et suivit toutes les phases de Mulhouse, dont les besoins en produits chimiques s'accroissaient sans cesse.

Tous les acides, toutes les matières nécessaires à l'impression et à la teinture furent obtenus à Thann, qui les envoyait jusqu'à Lyon par le canal, voie suivie à la remonte par les soufres de Sicile débarqués à Marseille. Jusqu'à la guerre de 1870, Thann resta le plus important établissement de France pour la production des matières colorantes, mais sa prépondérance fut naturellement atteinte par la découverte des couleurs artificielles dérivées du goudron de houille. L'annexion amena le départ des chefs de la maison ; l'un d'eux, Scheurer-Kestner, devint membre du Sénat français, l'usine a été transmise à une société anonyme qui, en 1884, s'est annexé deux fabriques mulhousiennes de produits chimiques.

300 à 400 ouvriers sont occupés dans cette maison qui a beaucoup fait pour leur assurer assistance et retraites et leur permettre de devenir propriétaires ; la moitié d'entre eux ont sollicité des avances remboursables par petites retenues sur leurs salaires et ont pu acquérir des maisons ou des terres, les autres placent leurs économies à l'usine, elle leur sert un intérêt de 5 °/₀. En 1900, le capital ainsi déposé atteignait 200 000 fr.

Les produits chimiques ne sont pas les seuls

dérivés de l'industrie cotonnière, celle-ci a fait naître la construction mécanique, fort importante. A Thann même, des ateliers occupent 150 ouvriers à la construction des machines pour l'impression, la teinture et le blanchiment. A Vieux-Thann, plus considérables encore sont les établissements Berger-André qui construisent les machines à filer et à tisser et des machines à vapeur dont la force atteint jusqu'à 2 000 chevaux. Ces industries se développeraient davantage si Thann n'était tributaire de bassins éloignés, pour la houille, le fer et autres matières premières. Il y a bien des traces de combustible de ce côté des Vosges, mais malgré les noms grandiloquents de Moltke et de Bismarck donnés par les Allemands aux puits de recherche forés dans la vallée de Burbach, le résultat a peu répondu aux efforts.

Le tissage, la filature, l'impression sont les manufactures qui occupent le plus grand nombre de bras. Je ne referai pas la description de ces usines, semblables à celles de Mulhouse, mais égayées par le murmure des eaux, les pentes vertes de la montagne, les formes pittoresques des rochers, dont un porte les étranges ruines du château d'Engelsbourg, longtemps siège de la seigneurie de Thann. Détruite à l'aide de la

poudre sur l'ordre de Turenne, en 1674, la forteresse révèle l'extraordinaire puissance de ses murailles par un détail extrêmement curieux : quand, de la ville, on regarde les débris, on aperçoit comme un anneau gigantesque à travers lequel se montre un pan du ciel. C'est un tronçon de tour renversée par l'explosion, il n'a pu être brisé dans sa chute et demeure, cylindre colossal, sur les autres débris. Bien que la destruction ne se perde pas dans la nuit des temps, puisqu'elle date de deux siècles à peine et se soit produite en pleine époque historique, une légende s'est formée sur ce gigantesque anneau de maçonnerie, c'est l'*œil de la Sorcière*.

Les montagnes offrent partout de belles vues. Un des versants a été aménagé en parc par M. Scheurer, un des chefs de la grande maison Scheurer et Lauth. Par des chemins en lacets on monte entre les arbres, rencontrant à chaque pas des belvédères d'où l'on découvre la ville, ses vastes usines, Bitschwiller entouré d'autres manufactures et la vallée haute, dite de Saint-Amarin, dominée par les croupes puissantes du Rossberg.

L'usine Scheurer et Lauth s'étend fort longuement sur le canal des usines, qui lui donne en partie la force et alimente ses lavoirs, ses ateliers

d'apprêts. L'établissement est un des plus remarquables de la région de Mulhouse, un de ceux où l'on a poussé le plus loin l'art du dessin, la science de la composition, l'éclat et l'harmonie des couleurs. Il sort des merveilles de cette grande ruche animée par huit cents ouvriers, où vingt-deux machines impriment à l'aide de rouleaux le coton, la laine, la soie et même la modeste moleskine. Les étoffes d'ameublement et les foulards de soie sont les articles les plus riches de ces ateliers. On obtient jusqu'à seize couleurs sur un rouleau. Des neuf chutes du canal, trois sont occupées par cette puissante manufacture.

XI

LA VALLÉE DE SAINT-AMARIN

Les fabriques de Bitschwiller. — Willer. — L'usine de Malmerspach. — Saint-Amarin. — La manufacture de Wesserling. — La haute vallée de la Thur : Felleringen, Oderen, Wildenstein. — Un élevage de truites.

Wildenstein. Septembre.

Une bande de prairies encadrée par d'autres prés en pente et de petits monts arrondis, boisés, dominés par le Rossberg, sépare Thann de Bitschwiller. Au delà du Rossberg, qui se montre ici comme une arête régulière revêtue d'un chaume, apparaît le ballon *d'Alsace ;* Bitschwiller, malgré ses fabriques, est un coquet village allongé sur la grande route. La métallurgie, principale source d'activité, remonte à une date ancienne déjà, puisque, en 1739, un haut fourneau était créé pour traiter les minerais de la vallée appartenant au chapitre de Murbach (1).

---

1. Sur le monastère de Murbach, voir page 232.

A la Révolution, le Domaine loua l'usine, puis la vendit en 1795 à Henri Stehelin; cette famille resta à la tête de l'affaire jusqu'après les événements de 1870. Le haut fourneau cessa de fonctionner en 1829 et fut remplacé par un atelier de construction bientôt florissant. On y construisit de nombreuses machines à vapeur et, quand les chemins de fer apparurent, les premières locomotives sortirent de Bitschwiller. On en construisit vingt pour le chemin de fer de Saint-Germain. Lorsque, en 1838, on ouvrit la ligne de Paris à Saint-Cloud, la locomotive conduisant le train d'inauguration reçut sur sa plate-forme le duc d'Orléans; le mécanicien était le propre constructeur, Charles Stehelin.

Si le *Napoléon* (1), œuvre de Nicolas Kœchlin, amena les invités à l'inauguration de la ligne de Mulhouse à Thann, la *Ville-de-Thann,* construite à Bitschwiller, les ramena à Mulhouse.

En même temps les machines pour la navigation transatlantique et la marine de guerre sortaient des ateliers Stehelin. Peu à peu ces constructions furent remplacées par celle des métiers de filature et de tissage, les machines à vapeur fixes et les chaudières. La raison sociale chan-

---

1. Voir page 115.

gea en 1872, puis encore en 1900; c'est aujourd'hui la société par actions Martinot et Galland, elle occupe six cents ouvriers. Une grande usine de tissage dans le même bourg de Bitschwiller renferme deux cent quarante-cinq métiers.

Aux confins du village, vers Thann, la montagne est entaillée par une carrière où l'on débite la pierre en matériaux de macadam et de ballast, trafic important pour le chemin de fer qui transporte dans la plaine ces pierres concassées.

Le paysage s'agrandit, les parois des monts s'étant écartés. Dans ce bassin se creuse la gracieuse vallée du Bærenthal qui ouvre de profondes perspectives vers le massif du Molkenrain. Le paysage a pris une ampleur et une douceur inattendues. Dans ce beau site commence Willer, gros village de fabriques où accourt, par une vallée profonde et bien dessinée, le torrent du Rennbach dont la fontaine supérieure est au ballon de Guebwiller. En face débouche un autre ruisseau non moins vif, descendu du Rossberg.

Ici finit le vignoble, désormais on ne trouve plus que des cultures peu étendues, des prairies et des bois, mais jusqu'au fond de la vallée, au pied du col de Bramont, se succèdent les usines. Willer, malgré ses fabriques, est d'aimable as-

pect ; l'église moderne, de grès rouge, projette hardiment dans le ciel une flèche ajourée. Comme on est loin ici des grandes ruches sombres de la banlieue de Mulhouse !

La route, disputant le fond de la vallée à la Thur et au chemin de fer, s'en va entre les prés, bordée de cerisiers et de noyers. Les petits monts masquent la vue des deux grands chaînons du Rossberg et du grand Ballon ; leurs flancs sont très verts, mais quelques pentes jadis plantées de sapins n'ont pas été reboisées, leurs éboulis noirâtres, leurs landes rases font des taches lugubres dans ce bassin où la végétation est si belle.

A l'issue du vallon d'un caractère idyllique se présente, très gai, le village de Moosch, lui aussi peuplé d'ouvriers. Une filature de coton utilise la force motrice ; plus loin apparaît la filature de laine de Malmerspach, aux constructions énormes, entourée de jolies habitations ouvrières. De toutes les manufactures de la vallée, c'est la plus moderne d'aspect, celle qui couvre le plus grand espace. La société qui l'exploite dispose d'un capital de 5 millions. Elle possède 72 080 broches de filature, 27 200 broches de retordage livrant 1 303 200 kilogr. de fil. Des ateliers de teinture donnent à ces fils toutes les

nuances demandées par le commerce. On peut juger de l'importance des chiffres par ceux relevés pour les six usines du rayon de Mulhouse dont Malmerspach fait partie : 450 700 broches de filature, 104 600 broches à retordre, 10 400 000 kilogrammes de filés. Elle est de bien peu inférieure aux établissements Schwartz.

Malmerspach, qui était un infime hameau, est devenu un village de plus de 500 habitants, confinant à Saint-Amarin ; la plus grande partie des ouvriers habitent cette petite ville et surtout Moosch dont ils ont fait un centre populeux — 2 500 âmes. L'accroissement serait plus considérable encore, si les mines que recèle cette partie des Vosges entraient enfin dans une période de production. Il y a là des gisements de cuivre exploités à une époque fort ancienne ; en 1891 on avait repris les recherches de la mine Aurore et découvert des traces de travaux d'abatage antérieurs à l'invention de la poudre ; en 1893, on reconnaissait que les mineurs antiques étaient descendus à 50 mètres au-dessous du sol de la vallée. Ces constatations permettaient d'espérer qu'avec les méthodes modernes on pouvait arriver à reprendre l'exploitation ; en 1897, on parvenait à un filon de galène argentifère et cuivre gris de 2 mètres d'épaisseur, mais

Krüth

M.t d'Oderen

Falzach

Frenzbergel

Fabrique

Tscharr

Pré de l'Etang

Etroite

B. de l'Enver de l'Etang

Fontaine

St. Nicolas

Redoutes

Wurstmatt

H.e de Brampa

Col du Page

Ronde Feigne

Langenbach mine de fer

Rangotte

Drumont M.t ou Tête de Tellermgen

Steinbergel

Bergenbach

Oderen

Schliffel

Siebach

Neuland

de Drumont

Rangersbach

Brennwald

Côte des Russiers

Col de Bussang

Source de la Moselle

Urbès

Epinal

Wesserling

Fellering

Scharte

Delgel

Winkelmatte

Ranspach

Vogelbach

Hüsseren

Route

Fête des Allemands

Storkensolm

Schirlewald

Mollau

Mitzach

AMARIN

CT

Fête des Neuf-Bois

Schirlemalt

Malmerspach

Chemin de Fer de Thann à Wesserling

l'espoir alors escompté a dû être abandonné ; en 1901, on cessait les recherches.

Saint-Amarin et ses environs doivent donc renoncer à devenir le siège de la métallurgie du cuivre. Le bourg, chef-lieu du canton formé par la vallée supérieure de la Thur, a donné son nom au bassin. Il est étroitement groupé au débouché du vallon de Vogelbach descendu du ballon de Guebwiller. Les rues étroites sont bordées de coquettes maisons et l'artère principale formée par la route est digne d'une voie citadine. Bien que Saint-Amarin soit ancien, il n'a gardé aucun édifice du passé ; l'église, dont le clocher s'aperçoit de fort loin, est moderne. Comme les autres centres du val, Saint-Amarin a ses usines : fabrique d'enveloppes, filature, établissement d'apprêts pour la grande manufacture de Wesserling.

Au delà de Saint-Amarin, le paysage se fait plus riant, la route, parcourant de fraîches campagnes, est une allée de frênes et de merisiers. Sur la rive droite s'ouvre la large et belle conque au fond de laquelle semble reposer le village de Mitzach. De là un bon sentier monte par des lacets au Bannbergkopf et se poursuit par les crêtes gazonnées jusqu'au Rossberg. Sur la rive gauche est le val de Ranspach, conduisant par

le Trehkopf au lac de Lauchen d'où s'écoule la Lauch, rivière de Guebwiller. Ces ouvertures dans le massif, d'autres vaux ou ravins par lesquels on aperçoit les hauts sommets, donnent un grand caractère à ce paysage.

Au fond de la vallée, hérissée de moraines, est l'usine la plus célèbre et la plus considérable de la vallée, cet établissement de Wesserling, fameux dans l'industrie française comme ayant, le premier, adopté les métiers mécaniques pour la filature. Il n'y a pas de ville ici, mais de grandes constructions où l'on file, tisse, apprête et imprime le coton, entourées de maisons ouvrières éparpillées dans la verdure.

Wesserling, en 1760, n'était qu'un petit château, rendez-vous de chasse pour le puissant prince-abbé de Murbach. Il fut vendu alors et abrita une fabrique d'indiennes qui, en 1773, fut transformée par Nicolas Risler en impression au pinceau et teinturerie. En même temps cet industriel répandait le tissage à la main dans la vallée. La fabrique se développa rapidement ; en 1783, sous la gérance de Pierre Dollfus, elle reçut le titre de manufacture royale comme cela avait eu lieu pour Jouy, fondé par Oberkampf. La Révolution n'entrava pas l'essor et, en 1803, la maison de Wesserling, alors sous la

raison sociale Gros, Davillier, Roman et Cie, montait les premiers métiers mécaniques dont les plans de construction avaient été dérobés aux Anglais. C'était une usine très considérable pour l'époque ; dès 1788, elle comptait plus de sept cents ouvriers. Depuis lors, elle a sans cesse tenu la tête du progrès, renouvelant son matériel chaque fois que des procédés nouveaux naissaient. En 1898, tout était transformé de fond en comble et Wesserling restait un modèle avec ses 26 500 broches de filature, ses 1 370 métiers à tisser, ses 20 machines à imprimer de une à douze couleurs, ses 6 000 rouleaux gravés, ses 71 tables d'impression ayant une longueur totale de 1 800 mètres. Les établissements de teinture et d'apprêts ne sont pas moins à la hauteur des progrès récents. Aussi l'usine, qui avait eu jusqu'à 5 500 ouvriers pour le seul tissage à bras et compté un nombre de broches plus considérable, produit-elle incomparablement davantage avec un matériel réduit et 2 500 ouvriers seulement.

Wesserling n'est pas seulement un établissement modèle au point de vue de l'installation technique, il a aussi, parmi les premiers, créé les œuvres d'assistance sociale : caisses d'épargne et de secours, retraites, écoles, soins aux

malades, fonctionnent depuis le commencement du dix-neuvième siècle. C'était une des gloires de l'industrie française.

Le petit groupe d'habitations de Felleringen et celui de Husseren, chef-lieu de la commune, ne peuvent suffire à loger tous les travailleurs; ceux-ci résident dans les villages voisins; il en est jusqu'à Urbès, le dernier centre alsacien dans la vallée que parcourt la route du col de Bussang conduisant en Lorraine française; il en est à Mollau, où l'on a découvert des gisements de cuivre qui s'étendent jusqu'à Wesserling, mais n'ont pu donner une production suffisante; il en est en amont et en aval, sur la Thur, où le chemin de fer permet de se rendre rapidement.

A l'issue de la vallée d'Urbès, largement ouverte, le village de Felleringen aux maisons pittoresques, proprement tenues, très fleuries, continue le groupe ouvrier de Wesserling qui, vu d'ici, semble plutôt un séjour d'été mondain par ses beaux ombrages et les habitations des chefs d'industrie. Là encore sont des fabriques dépendant du groupe voisin. Le pays s'accidente grâce aux moraines des anciens glaciers; ceux-ci ont laissé partout des traces de leur passage par les roches striées, moutonnées et polies. Au milieu de la vallée, un monticule morainique porte le

calvaire et l'église d'Oderen, encore un village d'usines, mais plus rustique, plus « montagnard » que ses voisins. La Thur, si souillée en aval, est ici abondante, rapide et claire. Malheureusement les montagnes ont beaucoup de pentes nues, montrant à vif les apports morainiques.

En amont une grande moraine occupe le milieu de la vallée, puis celle-ci s'élargit de nouveau jusqu'au débouché d'un vallon où, par de brusques replis, s'élève la route du col d'Oderen, se dirigeant sur Remiremont. Cette voie se détache à Kruth, gros village entouré de vergers et de champs de pommes de terre ; l'industrie est représentée par des scieries. L'endroit semble prospère, les maisons ont des pignons soigneusement blanchis, l'eau est fournie par de nombreuses fontaines, la lumière électrique éclaire les rues et les habitations. Kruth est à l'intersection d'un chemin s'élevant par d'immenses lacets sur les hauts sommets derrière lesquels se creusent les vallées de Guebwiller et de Munster. Là aussi s'arrête la voie ferrée ; le village est donc admirablement disposé comme centre d'excursions dans des massifs encore peu fréquentés.

Ce n'est pas le dernier village de la vallée de la Thur, bien qu'elle semble fermée par un raide monticule isolé, très haut et abrupt, tapissé de

bois, couronné par les ruines du château fort de Wildenstein détruit par les Suédois en 1644. Cet îlot de granit offre un bel observatoire. Du sommet on découvre deux chaînes très indentées ; la plus fière dessine la frontière, du col d'Oderen au col de Bramont par lequel on atteint La Bresse et Gérardmer.

Il semble que le rocher de Wildenstein sépare deux contrées différentes. A peine l'a-t-on dépassé et l'on trouve, au nord, une région alpestre. Entre les roches, d'étroites bandes de prairies d'un vert doux tapissent les pentes, des bois de hêtres descendent jusqu'au chemin, le ruisseau bondit et murmure. Les faucheurs coupent le regain dans les prés et une odeur exquise flotte dans le val, si rétréci qu'il peut être appelé gorge.

Là se trouve le dernier village, au pied de la côte où s'élève en multiples lacets la route de Bramont : c'est Wildenstein ; la Thur se forme au-dessus ; ses eaux naissantes ont été réunies dans un réservoir, d'où elles s'échappent pour aller faire mouvoir les turbines qui actionnent une dynamo remplaçant le charbon et la vapeur, dans la filature qui achève le collier d'usines disposé au long de la rivière. Ces réservoirs d'onde d'une admirable limpidité, où se jouent des mul-

titudes de truites, virent les premiers essais de pisciculture ; là Gehin et Remy, encouragés par le propriétaire de la verrerie qu'une filature a remplacée, découvrirent la fécondation des œufs de poisson. Ces observateurs sagaces habitaient La Bresse, sur l'autre versant des Vosges.

Le village de Wildenstein a des maisons ouvrières portant ces lettres mystérieuses FTKC et un numéro, cela veut dire filature tissage Kullmann et C^ie^. On n'aurait pu loger dans le hameau d'autrefois les travailleurs, peu nombreux pourtant, si l'on compare la population à celle de Wesserling. Tous les hommes sont employés à la manufacture, même les habitants des chalets blancs dont la montagne est parsemée. Le travail des champs incombe aux femmes ; en ce moment on ne voit qu'elles dans les étroites cultures où elles arrachent les pommes de terre, presque la seule production du sol à cette altitude de 550 mètres.

Le fond de la vallée est charmant dans sa solitude agreste. Les rochers aux belles teintes, les hêtres, les bassins transparents, constituent une admirable chose, bien plus séduisante au printemps quand jasent les ruisseaux et que des cascades étincellent sur les pentes. En ce moment l'été a fait son œuvre, bien lentement se rem-

plissent les bassins après la journée de travail à l'usine.

La nuit vient, il nous faut renoncer à compléter notre visite au val de Saint-Amarin par une excursion au col de Bussang en suivant la route superbe qui remonte le vallon d'Urbès et contourne la Tête des Allemands, sommet où passe la frontière. Ce n'est pas sans regret que j'abandonne cette partie de l'itinéraire préparé ; je ne connais la vallée d'Urbès que pour l'avoir vue du haut de la crête des Vosges pendant que j'accompagnais les bataillons de chasseurs à pied dans leurs manœuvres aux sources de la Moselle. Il est bien beau, lui aussi, ce val dont le thalweg est hérissé de moraines, l'une d'elles portant sur son front de granit la pittoresque église d'Urbès.

XII

SOULTZ ET GUEBWILLER

Les pépinières de Bollwiller. — Soultz, son église, son hôtel de ville, les vieux logis. — Les usines. — Jungholtz. — Guebwiller. — Le vignoble. — Le Kitterlé brise-mollets. — L'industrie de Guebwiller.

Guebwiller. Septembre.

Rien ne ressemble moins à la Thur vive et travailleuse des Vosges que la Thur au-dessous de Cernay, entre le maigre Ochsenfeld et les prairies que traverse la grande route de Belfort à Colmar. La rivière élargie, mais d'autant plus appauvrie en apparence qu'elle coule dans un lit plus vaste, et perdant encore ses eaux pour une dérivation d'usine, va errer dans un pays désert où, jusqu'à Ensisheim, on ne trouve qu'un village, Pulversheim. De grands bois, puis de larges prairies bordent le torrent que saignera une longue rigole avant qu'il ait atteint l'Ill. A l'entrée de la zone boisée, dite Niederwald, Staffelfelden possède la dernière manufacture des

bords de la Thur, un tissage dépendant d'une des maisons de Cernay.

Au nord de cette contrée sylvaine on retrouve la plaine dégagée de grands rideaux d'arbres. Pays de culture dont le principal centre, Bollwiller, est un nœud de voies ferrées très vivant : à la grande ligne de Bâle viennent s'accoler celles de Guebwiller et d'Ensisheim. Le village possède un tissage, installé dans l'ancien château des Rosen, famille suédoise au service de nos rois et dont un des membres devint maréchal de France. La demeure seigneuriale est encore entourée de fossés alimentés par un ruisseau descendu de la belle cime du Hartmannswillerkopf.

Le territoire de Bollwiller et le pays jusqu'aux abords de Soultz sont couverts de pépinières d'arbres fruitiers, d'ornement ou forestiers, cultures depuis longtemps célèbres ; la famille Baumann qui les a créées jouit d'un renom universel dans le monde des pépiniéristes. Depuis cinq générations elle travaille sur ce sol : le premier Baumann, originaire de Dornach, était allé apprendre l'horticulture en Hollande, d'où le lieutenant-général de Rosen, fils du maréchal, le fit venir pour diriger ses jardins de Bollwiller et l'autorisa en même temps à

créer pour lui-même une pépinière dont les produits furent aussitôt recherchés. Le fils de cet habile jardinier acquit auprès de son père une science très grande pour l'époque : il tira de toutes les parties du royaume les essences et les variétés les plus précieuses ; les sujets fournis par les plantations de Bollwiller dépassèrent les limites de l'Alsace. Un catalogue publié par ce François-Joseph Baumann, en 1784, est fort précieux pour l'histoire de l'horticulture. A cette époque lointaine, les établissements de Bollwiller envoyaient des plants jusque dans les jardins de Scandinavie et de Moscovie.

L'accroissement fut constant. En 1830, Abel Hugo disait : « On y trouve, dans une étendue de 30 hectares, une collection magnifique d'arbres, d'arbustes et de fleurs indigènes et exotiques, et la réunion de tous les plants de vigne connus, tant en Europe que dans les autres parties du globe. MM. Baumann entretiennent des relations de science et de commerce qui s'étendent jusqu'aux Indes. »

Aujourd'hui, la surface des terres consacrées aux pépinières couvre 70 hectares à Bollwiller ou dans les communes voisines ; 300 000 plants d'arbres y sont en permanence. MM. Baumann ont créé une école d'arboriculture où l'on ensei-

Forêt de Hugstein
Ch.au d'Angreth
GUEBWILLER
Tuilerie
Axwald
Lindenbuch
484
Hospice
Halte
Chemin de fer
Colmar
233
Station
Merxheim
231
Issenheim
la Lauch R.
263
267
223
SOULTZ
Raedersheim
Ungersheim
Rigole de la Thur
Ste Anne Ch.le
Thierenbach
Ancne Mb.
Jungholtz
Wuenheim
246
253
Belfort Route
Feldkirch
230
231
Tuilerie
Hartmannswiller
Ancn Ch.au
236
Ottwiller
Ch.au
Bollwiller
Station
la Thur R.
264

gne la culture et le dressage des arbres fruitiers, des arbres à feuilles caduques et à feuillage, des arbres d'ornement.

Les pépinières s'étendent surtout entre Bollwiller et Soultz, jolie petite ville assise à l'entrée des vallées de la Lauch et de Rimbach. Soultz, dans une situation heureuse, se groupe autour de son église, au pied de coteaux tapissés de vignes. C'est une ancienne cité conservant des débris croulants de ses remparts et d'intéressants édifices. L'église, de la pure période ogivale, possède une belle tour octogonale. L'intérieur frappe par ses proportions harmonieuses et ses voûtes élancées ; il renferme une chaire, œuvre de marqueterie et de sculpture très fouillée, mais dont les ornements sont parfois de goût douteux. Cinq statuettes d'un travail habile retiennent un moment l'attention.

L'hôtel de ville donne beaucoup de pittoresque à la grande place : c'est un curieux édifice avec perron couvert à double évolution rappelant celui de Mulhouse ; au centre se dresse un pavillon de style rococo. Cela s'harmonise à merveille avec les autres constructions de la place : élégante tourelle carrée en poivrière, fontaine monumentale où des dauphins de bronze jettent de l'eau et surmontée d'une statue de soldat ro-

main portant un pal. Dans une autre partie de la place, une pyramide élevée aux enfants de la ville morts pendant la guerre d'Orient en 1854-1855, rappelle les vertus guerrières et françaises de la population. Longue est la liste. Sur une des faces est incrusté le médaillon du général Bonat, mort à Suze (*sic*) en 1859.

La petite cité tout entière est intéressante ; des tourelles à pan, des escaliers couverts, des fontaines sollicitent à chaque instant le regard. La muraille d'enceinte a été transformée en façades de maisons, la contrescarpe est devenue une allée de tilleuls, le ruisseau de Rimbach coule dans une partie des anciens fossés.

L'industrie a respecté ce noyau de vieille ville tout en faisant de Soultz une ruche vivante, mais les usines sont au dehors, sur le ruisseau de Rimbach. Le principal établissement n'appartient pas à l'industrie cotonnière : c'est une fabrique de rubans, de soieries unies et façonnées occupant 700 ouvriers et 1 000 métiers. Le coton est représenté par un des tissages de la grande maison Bourcart, de Guebwiller. Quant à la métallurgie, on sait que la maison Vogt, de Niederbruck (1), a pris son essor à Soultz, où elle

---

1. Voyez page 171.

possède encore des ateliers. Une usine plus considérable s'est développée au débouché de la vallée de Rimbach, à Jungholtz. En 1835, il y avait là un petit moulin dont un mécanicien de Guebwiller fit un atelier pour la réparation des pièces de machines de filature et de tissage ; il se développa à mesure que progressait l'industrie de Guebwiller ; aujourd'hui MM. Latscha construisent en entier les métiers à textiles et occupent 460 ouvriers. Le ruisseau ne suffit plus, la vapeur a dû être employée comme force motrice. Cette usine est dans un beau site. Les ruines d'un château, l'abbaye de Thierenbach, la chapelle de Sainte-Anne, un hôtel très fréquenté constituent une belle entrée au vallon verdoyant, solitaire but de promenades charmantes, conduisant au pied du Ballon par Rimbach-Zell et Rimbach.

Un autre atelier, une fonderie, fume non loin de Jungholtz, au village de Wuenheim, assis au pied d'un beau vignoble, à l'endroit où le ruisseau de Tiefenbach sort d'une vallée très profonde dans laquelle aucun village ne s'est établi, mais que remonte un chemin carrossable conduisant à Thann par Willer.

Dans la plaine où errent en canaux et filioles d'irrigation les ruisseaux descendus du grand

massif du Ballon, Issenheim borde la Lauch, échappée de l'étroite gorge de Guebwiller. Le coton et la laine y sont mis en œuvre dans les établissements Spetz. Le pays entre Soultz, Issenheim et Guebwiller offre de grands horizons vers la plaine parsemée de bois et que barre au loin la ligne bleue, bien découpée, de la Forêt-Noire. Du côté des Vosges on est trop au pied de la chaîne pour distinguer les grandes cimes : la vue est arrêtée par les avant-monts dont les premières pentes sont tapissées de vignes. La vallée de la Lauch s'ouvre, telle une lèvre. A l'entrée, une coquette cité ouvrière précède Guebwiller, une des métropoles de l'industrie vosgienne, allongée dans le val sur près de 2 kilomètres.

Les 13 300 habitants de Guebwiller se répartissent entre des centaines d'ouvriers d'usines, de nombreux commerçants et un groupe considérable de vignerons exploitant des crus réputés, surtout le fameux Kitterlé, un des rois du vignoble d'Alsace. Ici les cheminées d'usines répandent une fumée moins épaisse que celle de Thann ; aussi juge-t-on bien de l'étendue des plantations disposées en terrasses étagées sur des pentes d'une extrême raideur.

Le vignoble dans sa partie la plus belle, cou-

vre l'extrémité de la petite montagne d'Oberlinger, entre la Lauch et le vallon de Bergholtz. Il s'élève très haut, admirablement entretenu : cela rappelle les plus beaux terroirs de la montagne de Reims et du Bordelais, avec cette caractéristique que les ceps sont tenus à grande hauteur à l'aide de longs échalas; sur des perches blanches on voit briller et scintiller comme des miroirs suspendus à de petites potences : ce sont des récipients ou des bandes de fer étamé destinés à effrayer les oiseaux.

De tous les vins produits par ces côtes fortunées, le plus célèbre est le Kitterlé, mais il est peu abondant : la portion de vigne où le raisin est récolté donne à peine une mesure par are, me dit l'excellent hôtelier de l'*Ange,* M. Jean Pouder, qui a tenu à nous faire déguster une bouteille de sa cave. Le Kitterlé a des parchemins, sa célébrité remonte loin : l'histoire raconte que, dans la grande insurrection de 1525, les femmes de Ribeauvillé — cependant ville célèbre par ses crus — voulaient piller une maison où le Kitterlé de premier choix était en abondance. Aujourd'hui, les produits du cru passent pour les plus capiteux et les plus parfumés de l'Alsace. On doit s'en méfier, car le Kitterlé a mérité le surnom de *brise-mollets*. Un

autre cru, l'Olber, passe pour l'antidote de la gravelle.

Sous les pentes où l'on récolte ces raisins de choix s'étend la ville, au long de la Lauch mise à sec, car les canaux des usines en ont détourné jusqu'à la dernière goutte. Des promenades plantées de platanes géants et le chemin de fer bordent le thalweg de cailloux. En amont, il n'y a plus qu'un quai entre ce lit de torrent et la montagne, et les rails ont dû être placés à même la chaussée; les trains longent ainsi la ville à l'allure d'un homme au pas, annoncés par la sonnerie d'une cloche.

Guebwiller n'est guère qu'une rue, interminable, avec de courtes ruelles transversales. Elle conserve quelques monuments et de vieilles maisons habitées jadis par les chanoines de la riche abbaye de Murbach, à qui appartenait la ville. Murbach, au fond de son étroit vallon, ne paraissant plus un séjour suffisant pour leur dignité aux princes-abbés et à leurs religieux, ils firent de Guebwiller la capitale de leur petit État. Leur château, très embourgeoisé, est encore debout, près de l'église Notre-Dame, construite à la fin du dix-huitième siècle, pour laquelle l'architecte a combiné une façade classique, d'une certaine majesté, mais froide et de goût rococo. Le vais-

seau est ample, clair, peu propice à la contemplation. En cela il contraste fort avec l'église Saint-Léger, située à l'autre extrémité de la ville, œuvre superbe du douzième siècle, une des plus parfaites dont l'art roman ait doté l'Alsace, malheureusement dénaturée par le flanquement de deux nefs ogivales aux trois nefs primitives.

Le grès rouge des Vosges employé à la construction se prête admirablement à ce style roman si sobre qui atteint à la suprême beauté par la simplicité même de ses lignes. La façade est formée par un pignon orné d'arcatures et percé de deux rangées de galeries, dont une aveugle. Ce fronton, où la pierre dessine un quadrillage, est accoté de deux tours carrées, nues à moitié de leur hauteur, percées plus haut de deux étages de belles fenêtres jumelées et couronnées par de courtes flèches à huit pans. Au-dessus du transept se dresse une tour octogonale, plus remarquable encore. Sous les tours et le pignon central, le porche, très large, donne accès dans un vestibule ou narthex.

Le monument, dressé dans un quartier vieillot et tranquille, gagne à cette situation une beauté nouvelle; on ne s'imagine pas volontiers Saint-Léger sur un autre emplacement que ce décor archaïque.

Une troisième église, jadis chapelle des dominicains, a été désaffectée : c'est un édifice fort intéressant du treizième siècle, aujourd'hui consacré, par sa nef, à l'usage de halle, et devenu par son chœur, dont la sépare un jubé, une salle de concerts. En ce moment l'ancien temple est fort animé, il s'y tient un concours agricole où sont exposés les fruits, les céréales et autres productions du pays.

Les édifices civils sont rares : en dehors de l'ancien château abbatial et de son cortège de maisons canoniales, il n'y a guère à signaler que l'hôtel de ville, assez simple, où le regard est frappé par les armoiries de Guebwiller : un bonnet auquel les héraldistes donnent, on ne sait pourquoi, le nom de bonnet d'Albanais. Devant l'église Notre-Dame se dresse une fontaine monumentale, œuvre de notre époque. Quant aux remparts, qui étaient assez solides en 1740 pour empêcher la ville d'être détruite par le flot furieux échappé du lac du Ballon après la rupture de la digue (1), il n'en reste que de fort vagues débris.

Guebwiller doit sa forte population aux usines considérables établies à chaque entrée de la ville

---

1. Voir page 229.

et qui font d'elle le plus grand centre industriel de l'Alsace après Mulhouse. La fabrication n'est pas confinée dans un genre : la soie, la laine, le coton y sont filés et tissés, la construction des machines est importante, le renom de ses manufacturiers, les Bourcart, les de Bary-Merian, les Schlumberger, a dépassé les limites de l'Alsace. Ils sont célèbres autant par leurs institutions sociales que par le nombre de leurs broches et de leurs métiers.

La fabrication des toiles peintes remonte loin, car on signale une première usine dès 1790. Les établissements actuels ont pour aïeux ceux de MM. Frey, où l'on reconnaîtrait difficilement l'humble manufacture d'indiennes fondée en 1805. Les constructions modernes, très vastes, s'étendent au débouché de la Lauch dans la plaine ; on y file le coton et la laine, pour les robes et confections nouveauté ; ces textiles sont employés tantôt isolément et tantôt mélangés avec la soie ; près de 35 000 broches et 500 métiers sont en mouvement, 600 ouvriers y travaillent. Plus considérables encore sont les établissements Nicolas Schlumberger pour la filature du coton, animés par 550 ouvriers qui surveillent près de 60 000 broches. A cette industrie est jointe, sous la même raison sociale,

la construction des machines pour la filature, florissante entreprise où 650 ouvriers livrent aux manufactures les merveilleux engins qui ont si profondément modifié l'art de transformer en fils les filaments végétaux ou animaux.

Plus récente, puisqu'elle remonte seulement à 1852, la maison Bourcart a pris une grande place dans l'industrie cotonnière avec ses 40 000 broches, ses 502 métiers à tisser et ses 20 métiers Jacquard où l'on produit des étoffes mélangées de coton et de soie. Le fondateur est un des hommes qui se sont voués avec le plus de passion à l'amélioration du sort des ouvriers : M. Bourcart a créé des cours populaires qui sont un modèle d'organisation ; on y enseigne le français, l'anglais, les sciences exactes, le dessin, etc. L'originalité du système est dans ce fait que chaque cours est recruté et administré par les élèves eux-mêmes. De bonne heure ces idées généreuses se sont fait jour à Guebwiller ; les premières maisons ouvrières y ont été établies.

Une société anonyme, employant plus de 22 000 broches à la filature du coton, complète la liste des usines consacrées à ce textile, avec la filature Freihof (12 000 broches), qui a remplacé une filature de bourre de soie.

La fabrication des rubans et le tissage des soieries n'occupent qu'une usine, mais fort importante, puisque 800 ouvriers travaillent aux 300 métiers ou achèvent les étoffes par la teinture, les apprêts, le cylindrage et le moirage ou le coupage du velours. La fabrique fut installée dès 1804 dans le château des princes-abbés par des ouvriers amenés de Suisse ; un des créateurs, M. de Bary, descendait d'un gentilhomme français protestant, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes. La famille de Bary est encore à la tête de ce bel établissement.

Un tissage de laine, une importante tannerie achèvent la liste des industries qui font de Guebwiller une ville sans cesse grandissante, sans pour cela lui donner l'aspect sombre des centres ouvriers. Les grandes constructions des fabriques sont en dehors de l'ancienne résidence ecclésiastique et n'en ont point détruit le caractère.

XIII

LE BALLON DE GUEBWILLER

Dans le Florival. — Ascension du ballon de Guebwiller. — Ce qu'on voit en chemin. — Du sommet du Ballon. — Une bourrasque. — Le lac du Ballon. — Le lac de Lauchen. — L'abbaye de Murbach. — Bühl. — Lautenbach. — Au fond du Florival.

Soultz. Septembre.

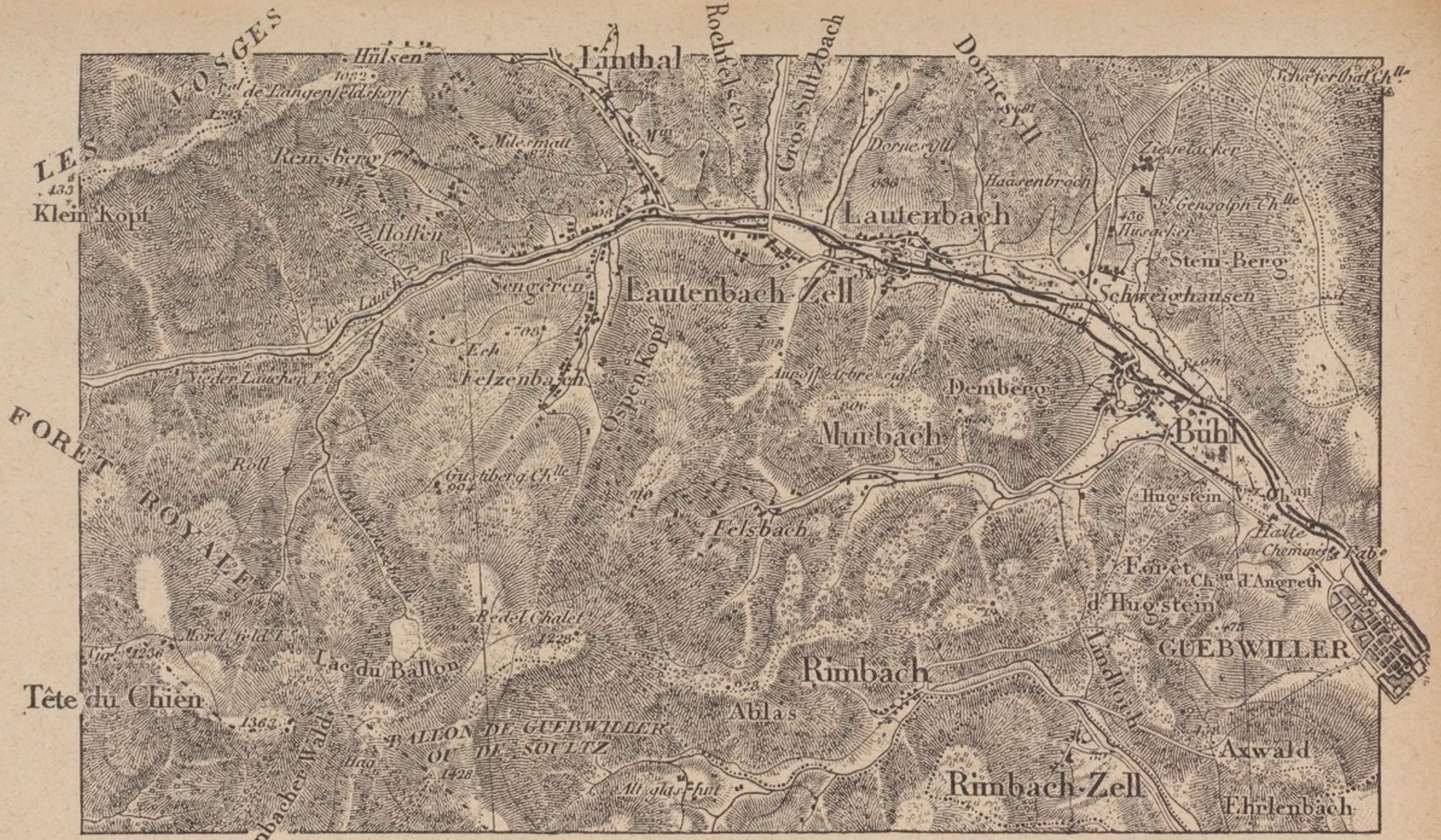
Le voisinage du Ballon qui a pris le nom de Guebwiller a fait de cette ville un rendez-vous pour le tourisme. Bien que Lautenbach soit plus rapproché du sommet de cette cime maîtresse des Vosges, c'est en partant de la ville que l'on entreprend le plus souvent l'ascension. Je l'ai faite ce matin par cette voie pour redescendre à la Lauch en visitant l'idyllique vallon de Florival, où se cachent les restes de l'abbaye de Murbach.

A la sortie du faubourg de Florival, un chemin quitte les abords du « château d'Angreth », vieille demeure délabrée habitée par des ouvriers, et s'engage dans un petit vallon dont le fond de prairies est encadré par des bois et le

dernier pan du vignoble. Bientôt il pénètre dans la forêt d'Hugstein et, sous les sapins, s'élève rapidement au flanc de la montagne.

Les arbres, très hauts et droits, ont un tronc dépouillé, quelques branches seulement forment la couronne ; entre les résineux apparaissent des chênes et, en quelques parties humides, des aulnes. La fraîcheur est due à une fontaine coulant dans un carrefour, près d'un bloc de pierre surmonté d'une croix indiquant l'emplacement de l'ermitage de Bruderhaus; le lieu est tranquille à souhait. Pas d'autre trace de vie que le passage ou l'escalade rapide des écureuils aux yeux vifs. Le labeur humain se devine cependant : des piles de bois bordent l'issue d'une glissière où des traverses sont disposées; c'est une schlitte, mais combien plus grossière que celles popularisées par les images et les affiches !

Le chemin, devenu plus raide et sinueux entre les grands sapins où les lichens blanchâtres se suspendent aux branches, atteint le petit col de Peternitt, à 560 mètres d'altitude, d'où la vue est bien belle. D'un côté se creuse la vallée de la Lauch avec les jolis villages de Bühl et de Schweighausen éparpillés dans une campagne aux teintes vigoureuses ; de l'autre, sur Rimbach-Zell et sa vallée profonde, puis à l'est, la


VOSGES
LES
Hülsen
Linthal
Rochfelsen
Gros Sultzbach
Dornecyll
Schäferthal Chlle
Col de Langenfeldskopf
1293
Mdermatt
1626
Mtg
Dornecyll
938
Ziegelacker
Haasenbruch
Klein Kopf
433
Kemsberg
941
Lautenbach
Gengolph Chlle
436
Hasacker
Stein-Berg
Hoffen
Schweighausen
Lautenbach-Zell
Senggeren
Ech
Felzenbach
Ospen Kopf
Dembergo
Murbach
Bühl
FORET ROYALE
Roll
Gustiberg Chlle
994
Hugstein
Halte
Cheminots
Fab.
Felsbach
Forêt Chau d'Angreth
d'Hugstein
Redel Chalet
1228
Mord feld T.
Tig. 1236
Lac du Ballon
GUEBWILLER
Rimbach
Tête du Chien
1363
Ablas
Lindloch
Axwald
BALLON DE GUEBWILLER
OU DE SOULTZ
1428
Rimbach-Zell
Ehrlenbach
Rembacher Wald

plaine d'Alsace encore brumeuse à cette heure matinale.

Le sentier, bien jalonné, court maintenant sous des taillis de chênes, de bouleaux et de hêtres, disputant les pentes aux sapins. A mesure que l'on monte, la vallée de Rimbach semble se creuser davantage. Rimbach-Zell au plus creux; plus haut, Rimbach, bien groupé autour d'une église à haute flèche. Le Schlüsselkopf se dresse sous le Sudelkopf aux croupes boisées et plissées qui, de ses 1 009 mètres, domine le hameau; près du sommet, au creux d'un col, une longue grange à toit rouge est assise dans un chaume. Cela est délicieux de grâce agreste et de solitude.

Le chemin atteint bientôt le plateau ou col de Münsterækerlé, offrant un banc de repos mais peu de vue ; il faut aller sur un rocher voisin, le Waldeck, dont on a fait un superbe belvédère, pour retrouver les grands horizons. Au fond d'une sorte d'abîme circulaire, Murbach, entouré de noyers, se blottit, précédé des ruines de son église dont les hautes tours et le transept restent seuls debout. Le vallon va s'ouvrir à Bühl, dont l'église, les grandes usines et les maisons composent un beau fond de tableau encadré par un superbe hémicycle de monts.

La plaine d'Alsace est toujours confuse sous son voile de brumes, mais la Forêt-Noire se montre en entier au regard.

Voici une clairière où coule une fontaine aménagée par les soins de M. Jean de Schlumberger, dont elle a pris le nom, puis une hêtraie aux arbres noueux. Le chemin, plus raide et rocailleux, atteint bientôt le dôme supérieur du Ballon et continue à monter par des chaumes, blancs de givre malgré la saison (milieu de septembre). Dans les creux, la glace s'est amassée ; un vent aigre gêne la respiration ; plus haut, c'est une véritable tempête : je n'atteins pas sans plaisir le chalet hospitalier de l'hôtel du Ballon.

Pendant que se prépare un déjeuner, je gravis la calotte qui forme le sommet de la montagne et dont l'altitude est de 1 426 mètres d'après la carte française, de 1 423 d'après la carte allemande : à peine puis-je marcher, tant le vent du nord-est souffle avec furie. La grille qui entoure le massif supportant la table d'orientation vibre comme si elle était frappée ; on dirait que l'infernale bourrasque va l'emporter. Il faut me tenir aux barreaux pour ne pas être renversé, et atteindre un point où le monticule m'abrite un peu de ce souffle enragé qui transperce et me glace.

Le spectacle est grandiose, malgré la brume étendue maintenant sur le pays de Bade. Les cimes des Alpes se dressent au-dessus d'une bande de nuages singulièrement régulière. Au centre, dominateurs, une rangée de pics aigus allant du Wetterhorn à la Jungfrau, d'autres sommets moins précis, puis, vers le sud, très loin, le mont Blanc s'estompe dans les vapeurs. Au pied des Vosges, la plaine d'Alsace s'étend sans fin, toute diaprée de bois, parsemée de villages sans nombre. Au premier plan circulaire voici les principales cimes vosgiennes : le Rossberg avec sa ferme blanche, la ligne régulière formée par la chaîne dont le Ballon est le point culminant ; vers la France, le ballon de Servance se profile en un énorme promontoire sous lequel se creuse la vallée de la Moselle, qui permet de distinguer au loin les basses Vosges ; plus à droite encore le petit Ballon, le Hohneck, le col de la Schlucht, le Brézouard et le Donon, si fièrement dressé sur son piédestal de petites montagnes.

A mes pieds, paraissant toute proche et pourtant lointaine, la vallée profonde de Saint-Amarin, remplie de gros bourgs jusqu'à la longue et fumeuse ville de Thann. Du côté opposé, l'abîme plus rapproché au fond duquel coule la Lauch.

Je resterais longtemps à contempler l'immense et merveilleux tableau, si la tempête ne redoublait de violence ; mais les morsures du vent sont devenues un réel supplice. J'y échappe en descendant une partie des pentes jusqu'à ce que je puisse apercevoir la surface étincelante du lac du Ballon. Elle est bien belle dans son abîme de vertes et abruptes parois, cette nappe de 7 hectares de superficie, profonde de 50 mètres, formée par le barrage naturel d'une moraine ! Comme les autres bassins des Vosges, le lac sert de réservoir et assure l'eau nécessaire aux usines et aux irrigations pendant les mois d'été. On le vide alors à l'aide d'un tunnel muni d'une vanne. Cette puissante réserve avait frappé Vauban : le grand ingénieur, voulant transporter facilement à Neuf-Brisach les bois et les pierres des Vosges pour construire la forteresse, avait creusé d'Ensisheim au Rhin le canal qui porte son nom ; afin de lui assurer un débit constant, il imagina de se servir du lac du Ballon en élevant le déversoir à l'aide d'une digue. Travail rapidement exécuté, à titre provisoire, et que l'on ne songea pas à entretenir, tout en profitant de l'œuvre de Vauban pour le flottage des bois. Cette négligence causa le désastre de 1740, quand Guebwiller, seule dans la

vallée, fut préservée de l'inondation, grâce à ses murailles.

Les travaux modernes évitent le retour d'une telle catastrophe : on peut enlever au lac une épaisseur d'eau de 14 mètres, correspondant à un volume de 650 000 mètres cubes ; on ne saurait malheureusement user de cette quantité qu'une fois et demie ou deux fois par an et l'on n'y recourt que pour le cas où la Lauch débite moins de 300 litres à la seconde. La solution serait de refaire le barrage de Vauban sur des bases plus solides, mais jusqu'ici les riverains s'y sont opposés et l'on doit laisser s'écouler les eaux hivernales surabondantes fournies par un bassin de réception de faible étendue. Le lac est un admirable vivier pour les truites, elles y atteignent une forte taille ; les marcaires assurent que l'une d'elles a atteint un âge si prodigieux, qu'elle s'est couverte de mousse et qu'un petit sapin a crû dans cette végétation parasite !

Je remonte au Ballon pour me restaurer au chalet et, de nouveau, après le calme trouvé dans la conque où repose le lac, voici le vent terrible et âpre : il soulève des mottes et des cailloux, il siffle rageusement dans les herbes. A l'hôtel abrité par une pente, clos et chauffé,

on entend la bourrasque passant au-dessus du toit avec des hurlements et des sanglots, âmes des géomètres qui ont trompé les clients sur la réelle étendue de leurs terres, dit la légende.

Le vent ne s'apaise pas, il ne faut pas songer à poursuivre les excursions par la crête, je dois donc renoncer à gagner la dépression autrefois marécageuse du lac de Lauchen d'où je voulais descendre vers Sengeren par les cascades.

Le lac de Lauchen n'était plus qu'un marais; on lui a rendu son ancien aspect par la création d'un barrage de 250 mètres de long, haut de 30 mètres, qui a permis d'obtenir un bassin de 20 mètres de profondeur, emmagasinant 900 000 mètres cubes. Grâce au lac de Lauchen, l'insuffisance du lac du Ballon est conjurée et l'on peut assurer aux fabriques la quantité d'eau nécessaire. C'est également au Lauchen que Guebwiller puise l'eau de ses fontaines. Malgré mon désir de voir ce beau lac de 12 hectares, je n'ose affronter davantage le vent terrible qui souffle sur les crêtes.

Et me voici, bien à contre-cœur, redescendant au Judenhutplan par un autre sentier, mieux tracé, sans cesse sous bois. La montagne, ce matin solitaire, s'anime : à chaque instant je croise des promeneurs montant au Ballon; ils

ont chaud, la plupart suent à grosses gouttes. Le vent, là-haut, leur réserve un changement !

Un chemin, large et bien tracé, descend dans le val de Murbach, extrêmement profond. Les grands sapins entremêlés de hêtres sont peuplés d'écureuils transportant leur cueillette de faînes. La course semble courte jusqu'aux premières maisons de Murbach bâties au fond de l'abîme, adorable par sa fraîcheur, le murmure de son ruisseau, les rustiques demeures ombragées de noyers. On comprend que la vie monastique ait fait choix de ce creux délicieux, si riant avec ses eaux, ses prés, ses bois de chênes, de châtaigniers et de hêtres s'étageant au pied des sapinières sombres, et que l'on ait donné au pays les noms de Florival ou de Blumenthal, c'est-à-dire la vallée des fleurs. Les ruines de l'église abbatiale dominent cette adorable retraite. La nef a disparu, mais la façade reste debout contre le transept surmonté de deux belles tours. Cette façade, d'une majesté régulière et sévère, est une œuvre superbe de la belle époque romane ; les sculptures naïves ou grotesques respectées par les ans sont d'une extraordinaire netteté. L'intérieur, c'est-à-dire le transept, transformé en église paroissiale, restauré sans goût, simple et nu, renferme quelques pierres tombales, notam-

ment celle du fondateur, le comte Eberhard d'Eguisheim.

De l'abbaye même il ne reste plus rien, on ne peut se rendre compte de ce qu'était cette opulente maison dont les abbés avaient le titre de princes et, jusqu'à la conquête de l'Alsace par Louis XIV, prenaient rang à la diète d'Allemagne avec les trois autres princes-abbés de l'Empire.

Au-dessous de l'église, le vallon, charmant encore, n'a plus autant de splendeur : c'est un joli coin de montagne allant ouvrir sur la vallée plus large de la Lauch au village de Bühl, rendu populeux par l'industrie. En 1809 se fondait sur ce point une fabrique de draps, attirée par les eaux abondantes de la rivière ; elle se développa sans cesse jusqu'à nos jours : c'est maintenant une des usines les plus considérables de l'Alsace pour la filature et le tissage de laine peignée. Elle rappelle par le site et la surface la fabrique de Malmerspach (1). 32 000 broches de filature, 2 000 broches à retordre, 870 métiers, 1 145 ouvriers, tels sont les chiffres fournis à la statistique. Bühl possède encore une filature et tissage de coton occupant 813 ou-

---

1. Voir page 197.

vriers avec environ 30 000 broches et près de 600 métiers ; aussi le village s'est-il fort développé ; cependant il compte seulement 1 135 habitants, moins que les usines n'ont d'ouvriers. La plupart de ceux-ci habitent les villages voisins : Murbach, Schweighausen et les deux Lautenbach.

Le chemin de fer remonte la vallée jusqu'à Lautenbach, centre le plus considérable après Guebwiller et renfermant 2 200 habitants ; Lautenbach-Zell, qui l'avoisine, en a 1 500.

Comme Murbach et Guebwiller, ce gros centre doit son origine à un couvent devenu collégiale et qui a laissé une remarquable église. Moins vaste que Saint-Léger de Guebwiller et l'église abbatiale de Murbach, elle mérite comme celles-ci une visite. Le porche, ou narthex, est d'une sobriété de lignes qui n'exclut point la grâce, et l'intérieur offre un des plus beaux morceaux de sculpture sur bois de l'Alsace dans sa chaire, chef-d'œuvre de la Renaissance, et les stalles du chœur. Lautenbach-Zell possède également une ancienne église dont le clocher du moins a été respecté.

La vallée est d'une grâce sylvaine parfaite ; à peine un plan de prairies, partout des forêts descendant souvent jusqu'à la Lauch. Dans un

pli adjacent, Linthal — la vallée au lin — égrène une rangée de maisons ; une autre borde le torrent, des habitations parsèment les ressauts de la montagne. En face, Sengeren occupe le fond d'un vallon dont la tête est dans le massif central du Ballon. Avec ces villages finissent les centres de population et l'industrie. La dernière usine, une retorderie de coton, est à Linthal. Mais grâce aux réservoirs qui assurent la pérennité de la rivière et sont reliés au val de la Lauch par des routes hardies, d'un caractère très stratégique peut-être, la vie se porte beaucoup plus haut pendant l'été avec l'exploitation des forêts et la circulation des touristes. Même l'hiver la grande montagne n'est pas désertée : par les journées claires, c'est une partie de plaisir pour les habitants de Guebwiller de monter au Ballon recouvert de neige, mais où l'hôtel reste ouvert malgré la saison.

Je suis rentré à Guebwiller par le chemin de fer : exquise cette course rapide dans la verdoyante vallée, où les usines remplacent couvents et châteaux. A peine a-t-on le temps d'apercevoir un pauvre débris de la forteresse d'Hugstein au delà de Bühl et voici la ville allongée au pied de son riche vignoble.

Mon excursion dans le massif du Ballon a été

brève, mais on pourrait poursuivre pendant plusieurs jours les promenades dans cette admirable partie des Vosges constituant une sorte de petit monde à part. Le système des monts se rattachant à la grande montagne rayonne pendant dix kilomètres autour de la cime suprême.

XIV

LE MUNDAT DE ROUFFACH

De Guebwiller à Colmar. — Le vignoble. — Herlisheim. — Wettolsheim. — Eguisheim et ses trois châteaux. — L'abbaye de Marbach. — Un gisement de fossiles. — Les villages du vignoble. — Une curieuse vieille ville : Rouffach. — L'école d'agriculture. — La maison natale du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig. — Le vallon de l'Ohmbach. — Soulzmatt, ses sources minérales et ses usines. — Sur l'Oberlinger. — Descente à Guebwiller.

Soultz. Septembre.

Nous sommes allés coucher hier à Colmar pour revenir à Guebwiller en visitant la partie des Vosges qui borde la plaine. Par cette belle soirée automnale, la course en chemin de fer semble courte ; le train, à partir de Bollwiller, file en vue des montagnes ; longtemps on aperçoit la large ouverture de la vallée de la Lauch, gardée à son entrée par la ville de Soultz ; dans la gorge apparaissent les tours rouges de Guebwiller. Le ballon de Guebwiller et les *Kopf* qui lui font cortège forment un massif puissant et lourd, revêtu d'un manteau sombre de forêts ;

la calotte de chaumes sur laquelle j'ai éprouvé hier la violence des vents domine de haut les cimes voisines.

La plaine sollicite moins l'attention, ce sont toujours les mêmes prairies, limitées à l'est par des bandes de bois et sillonnées par un inextricable lacis de canaux, de ruisseaux et de chenaux d'irrigation dérivés du ruisseau de Rimbach, de la Thur ou de la Lauch. Aussi l'œil se reporte-t-il vers la ligne des Vosges, bien que cette barrière, vue d'ici, soit assez monotone, trop uniformément noire de bois ; mais les cimes maîtresses, qui seraient bien humbles dans les Alpes et les Pyrénées, doivent à cette régularité de leur piédestal une grande hardiesse ; on les croirait portées plus haut qu'elles ne le sont en réalité.

Bien solitaire est la plaine, car il n'y a pas d'habitations isolées ; les maisons se groupent en bourgs très espacés, différant fort en cela du versant lorrain aux innombrables hameaux. Les côtes elles-mêmes, jusqu'à Rouffach, semblent désertes ; seul Bergholtz apparaît à l'issue de son vallon. Rouffach, fière d'allure à distance, rappelle enfin la vie. Les tours inachevées, la belle tour complète de son église, une vieille tour d'enceinte portant un nid de cigognes composent un décor à la fois pimpant et guerrier.

Le chemin de fer court toujours à travers les prairies où errent les bras de la Lauch, tandis qu'à l'orient la Thur se tord entre les arbres de la forêt palustre qui lui doit son nom : Thurwald. Mais on s'est rapproché des pentes couvertes d'un manteau continu de vignes et couronnées de bois. Cela rappelle étonnamment la Côte-d'Or. De gros bourgs apparaissent entre les vignes. Voici Pfaffenheim, groupant ses toits fauves contre la tour d'un blanc doré, à flèche d'ardoise, de son église. Plus loin Gueberschwihr, en amphithéâtre, présente le pignon de ses maisons étroitement serrées. Ici les villages se pressent, tandis que dans la plaine mouillée on ne rencontrerait, jusqu'à Colmar, que le vieux bourg d'Herlisheim, jadis ville forte, ravagée en 1448 par les habitants de Schlestadt. Malgré le sac, il reste de curieuses maisons dans l'antique cité et l'enceinte encore debout sur quelques points délimite toujours Herlisheim. Dans ce centre rural s'est installée une industrie bien inattendue, la fabrication des dragées. Il s'y fait un grand commerce de houblon, en partie aux mains des israélites, nombreux ici. La gare a un trafic assez actif; elle est reliée à la montagne par un chemin de fer aérien allant chercher les pierres et les pavés extraits de carrières entail-

lées à la limite supérieure du vignoble et qui semblent des blessures sanglantes.

Plus loin apparaissent trois tours en ruines, les « trois châteaux d'Eguisheim », célèbres dans tout le pays de Colmar. Au pied de la colline qui les porte s'allonge gentiment Husseren. Plus loin, à la base des hauteurs, enveloppée de vignes, voici Eguisheim. Les trois tours maintenant se profilent admirablement, ayant à leur pied des murailles basses, restes des courtines qui les reliaient. Bientôt, voici Colmar.

Au matin nous avons pris le tramway de Wintzenheim jusqu'à un kilomètre de Wettolsheim, village groupant au milieu du vignoble ses toits rouges lie de vin en une masse d'où semble jaillir un haut clocher. A côté se détache, majestueuse et blanche, la façade du château de Saint-Martinbourg qui a place dans l'histoire des lettres. Notre grand ennemi Alfieri, le poète italien, s'y retira avec la comtesse d'Albany chez M^me^ de Milsen, qui leur avait offert l'hospitalité.

A travers les vignes, chemin carrossable et sentiers conduisent à Eguisheim. Il est admirablement entretenu, ce vignoble, on voit que le paysan le soigne avec amour. Tout est consacré aux précieux sarments. Eguisheim est peuplé

de vignerons, de tonneliers, de distillateurs d'eau-de-vie. Très petite est la ville ; on se demande comment 1 500 habitants peuvent tenir dans l'enceinte exiguë que délimitaient jadis les remparts. Aux yeux des vieux Alsaciens, c'est une cité illustre ; elle aurait servi de résidence aux ducs d'Alsace, un de leurs fils devint le pape Léon IX, un des plus célèbres pontifes qui aient occupé le siège de saint Pierre. D'après la tradition, saint Léon aurait vu le jour dans le château restauré en notre temps et qu'avoisine une fontaine surmontée de la statue du pape alsacien. Mais le pontife est aussi revendiqué par les Lorrains du pays de Dabo (1).

Une jolie route monte entre les vignes jusqu'à Husseren, menu et riant village assis entre le vignoble et l'éperon des Vosges portant les trois tours dites d'Eguisheim : les *Trois Exen,* dit la carte française, *Drei Exen,* disent les Alsaciens. On monte par un sentier en zigzags jusqu'à ces ruines, fameuses surtout par le grand caractère qu'elles donnent au paysage. De toutes les parties de la plaine, même du pays de Bade, on les voit se profiler fièrement, en avant de la chaîne, à 598 mètres d'altitude, à 400 mètres

1. Voir le volume sur la *Lorraine annexée.*

au-dessus de l'Ill, diverses de hauteur et de perspective selon le point d'observation. La plus haute se nomme tour de Weckmund, les autres sont dites de Wahlenbourg et de Tagesbourg, ou Dagsbourg ; cette dernière, rappelant le pays de Dabo — Dagsburg — est la plus délabrée. Du haut de la tour maîtresse on jouit d'un immense panorama sur la plaine d'Alsace et la Forêt-Noire.

Ces vestiges féodaux ne sont pas les seules ruines célèbres des environs d'Husseren. A moins d'une demi-lieue au sud, à l'entrée d'un vallon désert, subsistent les débris de l'abbaye de Marbach, bien vieille résidence monastique puisqu'elle fut créée en 1094. Il en reste à peine des substructions ; l'église, construite au douzième siècle, devait être fort belle à en juger par les vestiges de sculptures, un portail, des détails du cloître. La destruction est ancienne ; après une première catastrophe causée par un soulèvement de paysans au seizième siècle, le couvent relevé fut renversé par les Suédois qui couvrirent le pays de ruines pendant la guerre de Trente ans. Mais la tour et une partie de la nef restaient debout en 1830 ; des abords de Colmar on voyait le monument se profiler encore. Ces pauvres restes ont servi de carrières pour les villages voisins.

Cependant la pierre ne manque pas ici. Les immenses carrières de grès rouge que j'ai signalées en parlant d'Herlisheim s'ouvrent au delà de Marbach, sur la côte dominant Vœgtlinshoffen. Ces grandes exploitations de pavés ont été une bonne fortune pour la science géologique ; en déblayant les abords des bancs on a trouvé une prodigieuse accumulation de fossiles. Dans ces assises de lehm s'entassent les ossements de l'ours des cavernes, de l'hippopotame, du rhinocéros, de l'aurochs, de la hyène, du tigre des cavernes mêlés à des restes d'animaux encore vivants en Europe. Chose plus intéressante pour les savants, on a reconnu des ossements humains, l'homme était donc en Alsace quand s'est produit le cataclysme encore inexpliqué qui a préparé aux musées de Colmar et de Strasbourg d'incomparables collections.

Jusqu'au-dessus de Rouffach, la chaîne bordière est fort régulière, découpée par l'entrée de courts vallons. Sur la carte cela rappelle la Côte-d'Or entre Beaune et Dijon, sur le terrain l'illusion persiste à cause de l'étendue du vignoble; de l'aspect heureux des villages, des prés et des bois qui couvrent la plaine. Dans les vignes voici Obermorschwihr, tout petit, ancien domaine épiscopal conservant une vénérable église

et quelques maisons de la Renaissance ; plus bas, non loin d'un bras de la Lauch, apparaît Hattstatt, vieux bourg dont l'église est une des plus vénérables de l'Alsace, la nef appartient au onzième siècle ; au quinzième siècle le chœur roman fut remplacé par un chœur ogival. L'édifice renferme plusieurs sculptures sur bois méritant une visite. Le village lui-même est intéressant par ses maisons de la Renaissance.

Tout ce petit coin de pays est curieux. Ancien encore, et réservant de pittoresques tableaux, est Gueberschwihr, assis dans son vignoble à l'entrée d'un vallon très creux ouvert dans la montagne boisée. Là encore l'art roman a laissé une belle tour ; mais les archéologues vont de préférence visiter l'église de Pfaffenheim, non que l'édifice moderne ait de l'attrait pour eux, mais l'architecte qui éleva cette bâtisse a conservé on ne sait comment une abside délicieuse par la pureté de ses ornements, sa belle fenêtre, les arcatures supportant le toit. Le clocher, lui aussi, a échappé à la reconstruction.

Des vignes, toujours des vignes ; un sentier qui les traverse conduit à Rouffach, sorte de capitale de la contrée, non moins riche en monuments et en vieux logis que les villages d'alentour, une de ces cités d'autrefois qu'il faut con-

GUEBERSCHWIHR
Schauenberg
PFAFFENHEIM
Alte Lauch
Mon de Pfaffenheim
Hohberg
Mon de Garde
Rouie
Lauch
SOULTZMATT
436
395
CT
ROUFFACH
le Ch.au d'Ascenbourg
Westhalten
420
244
285
Mon
356
376
269
Mon
Dorf Graben
Lauch
Bollemberg I.re
Orschwihr
Chapelle
Bergholtz Zell
Gundolsheim
Bergholtz
230
223
Oberlinger
581
Sig.l de Guebwiller
Colmar
Station
Merxheim
253
231
GUEBWILLER
Chap.e
la Lauch R.
Issenheim

server intacte, car aucune autre ne donne mieux l'impression de la vie des aïeux.

Je suis arrivé le soir à Rouffach par l'avenue, bordée de platanes et éclairée à la lumière électrique, qui semble bien longue tant elle est solitaire. Des voies silencieuses s'entr'ouvrent; il n'est pas tard, mais personne dans les rues, à peine deux ou trois lueurs de boutiques. Où donc est l'hôtel de l'*Ours* qu'on nous a recommandé? Nous errons de ruelle en ruelle, traversons une grande place où se profilent vaguement dans le noir les pignons à dents de scie de maisons qui semblent mortes. Enfin nous entrons dans une boutique, l'épicière compatissante nous conduit à l'*Ours* tant cherché, où l'hôte nous fait fête. Des Français de France! On n'en voit pas souvent à Rouffach.

Au matin l'angélus nous éveille. J'ouvre la fenêtre et voici le plus pittoresque des décors. En face, au milieu de la grande place traversée la veille, une vaste construction à pignon dentelé à laquelle donne accès un porche ogival, au-dessus s'ouvrent des fenêtres à meneaux et à croisillons. En arrière, d'autres vieux logis de briques encadrent une ruelle au fond de laquelle se dresse une haute tour grise, couronnée par une galerie

portée sur des corbeaux d'où s'élance un pavillon à toit aigu coiffé d'un nid de cigognes.

Près de là, en retrait, une grande maison à deux frontons à volutes, intéressant spécimen de la Renaissance allemande, abrite une école d'agriculture. Au milieu de la place jaillit la tour de l'église, œuvre gothique aux côtés ajourés par de hautes et belles fenêtres. Cette tour en masque une autre non moins belle, mais inachevée. Sur le transept s'élance un clocher à flèche de pierre. Tout cela inattendu, presque féerique.

Descendus sur la place, nous allons de suite à l'église ; elle a l'ampleur d'une cathédrale, les trois nefs sont séparées par de belles colonnes isolées alternant avec des faisceaux de colonnes et de colonnettes dont les chapiteaux sont d'un travail sobre. Dans un angle formé par un de ces faisceaux, une niche renfermant une statue de la Vierge est surmontée d'une aiguille gothique très ouvragée, montant jusqu'à la voûte.

Autour du chœur, d'une extrême élégance, les colonnes reposent sur des culs-de-lampe remarquablement ouvragés ; à l'entrée une sorte de loggia sculptée, plus loin une charmante porte de sacristie retiennent le visiteur.

Rouffach n'a pas seulement sa place à nous montrer. En errant par les ruelles nous trouvons

une porte en ogive conduisant sur d'ombreux boulevards que longent des débris de remparts et des jardins. Des habitations créées derrière les murailles ont ouvert leurs fenêtres dans la maçonnerie épaisse. Le boulevard est coupé par une large rue, artère principale de la ville, renfermant elle aussi beaucoup de vieilles maisons, l'une d'elles flanquée d'une élégante tourelle.

Un des héros de la Révolution et de l'Empire, Lefebvre, maréchal de France, duc de Dantzig, mari de Madame Sans-Gêne, est né à Rouffach dans une vieille maison d'une vieille petite rue. Nous avons voulu voir ce berceau de l'illustre soldat que ne grisa point son extraordinaire fortune. Antique bâtisse déjetée, aux murs dont le crépi lépreux s'en va en plaques, laissant à nu les pauvres matériaux qui la composent. Des volets rongés par le temps, des portes qui céderaient à la moindre pesée, telle est aujourd'hui la maison où vint au jour le fils du meunier Lefebvre. Aucune plaque ne la désigne au passant, de même aucune statue n'a été érigée à cet enfant du peuple que son courage amena dans une situation si haute. Cependant le buste du duc de Dantzig orne la salle des délibérations de l'hôtel de ville.

L'école d'agriculture de Rouffach est, avec

l'école d'horticulture de Brumath, le seul établissement de ce genre en Alsace. C'est une école théorique à l'usage des fils d'agriculteurs aisés et non une école pratique ; les études, qui durent deux ans, se terminent par l'attribution d'un certificat donnant droit à devenir volontaire d'un an dans l'armée. Une station agronomique est annexée à l'institution pour l'analyse des engrais, le contrôle des semences, le traitement des vins et la lutte contre le phylloxéra. Cette dernière partie est d'un haut intérêt pour Rouffach, centre de la riche région vignoble comprise entre les débouchés de la Lauch et de la Fecht sur la plaine, pays dont la petite ville était la capitale au Moyen Age et qui portait alors le nom de Mundat comme, plus au nord, le pays de Wissembourg.

Rouffach, sans avoir l'importance commerciale de Ribeauvillé (1) pour le commerce des vins, est cependant un des grands centres viticoles de l'Alsace, même elle possède dans le château d'Isenbourg, belle demeure moderne assise sur l'emplacement du château des évêques de Strasbourg, une sorte de vaste champ d'expériences. Le domaine qui entoure le château est un vigno-

---

1. Chapitre XIX.

ble entretenu avec tous les soins préconisés aujourd'hui, le vin est obtenu à l'aide du matériel le plus perfectionné. A ces chais est annexée une distillerie de kirsch dont les produits sont réputés dans toute l'Alsace.

La ville est donc agricole, l'industrie ne s'y est point implantée; son cours d'eau appelé Ohmbach ou Rothbach dans la montagne, Dorfgraben dans la plaine, n'a pas assez de chute à cette fin de son cours pour actionner des usines, mais, plus haut, c'est une petite rivière travailleuse, qui a fait de Soultzmatt une annexe de Guebwiller. Rouffach n'a guère besoin de manufactures pour être prospère; grâce aux vastes forêts qu'elle possède en face du petit Ballon (1) elle jouit d'un revenu considérable, évalué à 120 000 fr. à la veille de la guerre de 1870.

Par contre Soultzmatt est un centre animé par les fabriques, bien que les chemins de fer ne l'aient pas doté d'un embranchement. Une route le reliant à Rouffach et à sa gare se détache de la chaussée maîtresse qui court à travers la plaine; elle monte au pied du vignoble, entre des champs, des vergers et des vignes et bientôt tourne brusquement vers la montagne. Partout la vie rurale

---

1. Voir le chapitre XVI.

est active, le chemin est sans cesse animé par de petits chars conduits par un bœuf et transportant du fumier ou la charrue. Peu de chevaux, beaucoup d'ânes; Westhalten est la commune alsacienne qui en possède le plus. La charrue est souvent conduite par un seul bœuf; ces indices révèlent que la petite propriété domine.

A droite s'ouvre le vallon de l'Ohmbach et se détache le chemin de Soultzmatt. Les hauteurs, à droite, sont revêtues de vignes, celles de gauche constituent un petit massif calcaire isolé appelé le Bollenberg, célèbre parmi les géologues pour son abondante faune fossile. Entre les deux chaînons, le val est très vert, de grands noyers, des pruniers, des prés, de la vigne dont les ceps sont disposés sur de hautes perches. Dans ce cadre riant s'allonge le village de Westhalten, d'aspect prospère. La vigne l'enrichit; comme dans tous les autres villages de la côte, il y a des dégustateurs ou *gourmets* qui se chargent d'évaluer la qualité et la valeur des vins.

Soultzmatt commence à un kilomètre plus loin, il occupe une véritable gorge dans laquelle l'unique rue ou plutôt le quai se développe au long de l'Ohmbach coulant dans un lit muraillé surmonté d'un parapet de fer. Derrière cette façade, au milieu d'étroites ruelles, est l'église,

ne conservant que sa tour de la primitive construction romane; le reste de l'édifice a été reconstruit sans effort d'art au quinzième siècle. La nef abrite de nombreuses pierres tombales.

Le bourg assez pittoresque n'a rien de curieux; ses fabriques et ses sources minérales lui donnent de l'animation. Il n'y a que deux usines, mais considérables; la plus ancienne a été créée en 1816 comme filature de coton et s'est développée jusqu'à nos jours, se complétant par un tissage. D'après l'enquête de la Société industrielle de Mulhouse, la filature compte 22 500 broches et le tissage 475 métiers.

L'autre établissement fait aujourd'hui partie de la grande société industrielle pour la schappe, de Bâle, qui a pris une si large place à côté de Lyon pour la mise en œuvre de ces déchets de soie. L'ouverture date de 1856; l'usine fut longtemps considérée comme étant à la tête de l'industrie de la schappe par les perfectionnements qui y prirent naissance. Actuellement 9 000 broches sont en mouvement; elles n'achèvent pas le fil, le retordage et le finissage sont l'œuvre des usines de Bâle.

A ces entreprises, qui occupent environ un millier d'ouvriers, il faut ajouter l'exploitation des eaux minérales découvertes au siècle der-

nier. Assez longtemps utilisée dans un établissement de bains, l'eau des sources, au nombre de sept, est maintenant livrée comme eau de table, la fermeture de la nouvelle frontière aux eaux alcalines de France ayant donné aux sources du revers oriental des Vosges le monopole de la consommation. Sans être comparable aux grandes entreprises françaises dont Saint-Galmier[1] est le type le plus complet, le captage et l'embouteillage des eaux de Soultzmatt, faits avec beaucoup de soin, n'en sont pas moins une opération intéressante pour le visiteur.

La source est voisine de l'issue de la gorge sur le large bassin presque complètement fermé dans lequel s'éparpillent les maisons du hameau de Wintzfelden, cirque de prairies encadré de monts boisés plissés de vallons et de ravins où naissent les ruisseaux qui vont former l'Ohmbach. Une route décrit une grande courbe au milieu de cette riante vallée pastorale plantée de merisiers à kirsch et permet d'atteindre Osenbach, village blotti au plus creux d'un vallon dont le pli conduit à Soultzmatt. Par Osenbach un chemin forestier aux amples lacets va franchir, à 772 mètres, un chaînon des Vosges et redescend

---

1. 7e série du *Voyage en France,* chapitre XII.

dans le vallon du Krebsbach pour déboucher au-dessous de Soultzbach dans la vallée de la Fecht.

J'ai été tenté un moment de suivre cette voie et d'aller prendre le chemin de fer pour rentrer à Guebwiller par Colmar, mais la course est longue et le temps incertain, menaçant d'orage ; je me résous à aller directement à la ville par le sommet de l'Oberlinger. Le chemin semble assez difficile à reconnaître. Les bonnes gens du pays parlent comme presque partout en Alsace un patois auquel ne correspond guère l'allemand appris par mon fils Maurice au lycée ; nous n'avons songé à demander la route qu'à la sortie de Soultzmatt, seul un maçon nous comprend et nous ne pouvons lui rendre la pareille. Cependant, ayant deviné qu'il parle de la chapelle de Schæfferthal, d'ailleurs indiquée sur la carte, nous entreprenons de gravir sur ses indications une piste rocailleuse entre deux sommets, le grand Pfingstberg qui domine les sources minérales et le petit Pfingstberg allongé entre Soultzmatt et Orschwihr.

L'ascension cesse un instant, le chemin se transforme en route forestière bordée d'un chemin de croix aboutissant à la chapelle du Schæfferthal. Dans une vaste prairie ayant pour cadre

un hémicycle de petits monts boisés, une chaire rustique en troncs de sapins sert au prêtre autour duquel les fidèles s'assemblent les jours de pèlerinage. Une maison de gardes forestiers et une ferme constituent le hameau, très ancien sans doute, car on y a trouvé un cimetière des temps mérovingiens et un menhir a subsisté jusqu'à notre époque.

Une bonne route s'en va à travers bois pour descendre dans le Florival à Schweighausen. Nous hésitons à la prendre, puis nous nous décidons à suivre le chemin direct de Guebwiller. Fâcheuse inspiration, ce sentier montueux, rocheux est rendu glissant par les aiguilles de pins ; les rayons torrides que n'atténuent pas les arbres de la pinède, font de la course un supplice à cette heure où le soleil tombe d'aplomb. Et cela est long ! Enfin voici le plateau de l'Oberlinger, le sentier suit la crête qui domine la profonde vallée, tapissée de vignes, dans laquelle s'étend largement Orschwihr séparé de Bergholtz-Zell par un ruisseau et barrée sur la plaine par les maisons de Bergholtz. Cette conque produit des vins réputés, transformés depuis quelque temps en vins mousseux. Les bois ont des truffes qui passent pour les meilleures de l'Alsace.

Les bords de l'Oberlinger dominent de plus de 300 mètres le fond de ce val, de près de 400 mètres la plaine d'Alsace qui s'étend à l'infini. Le sentier les longe, donnant parfois la sensation d'un précipice et amène en vue de Guebwiller qui semble au fond d'un abîme, tant est abrupte la pente couverte de taillis puis de vignes disposées en terrasses. Le chemin longe d'informes ruines, restes de châteaux qui maîtrisaient la ville, et devient un abominable ravin pierreux, presque perpendiculaire, fréquenté par les vignerons. La chaleur réverbérée par les rochers et les murs en pierre sèche du vignoble est atroce, aussi ne restons-nous pas longtemps à contempler le panorama de Guebwiller. Nous dévalons rapidement ; enfin voici la ville, ses platanes ombreux et l'asile hospitalier de l'hôtel de l'Ange.

XV

D'ENSISHEIM A COLMAR

De Guebwiller à l'Ill. — La Thur dans la plaine. — Ensisheim ville déchue. — Restes du passé. — Rodolphe de Habsbourg et Turenne. — La Hart. — Le chemin de fer d'Ensisheim à Colmar. — Sainte-Croix-en-Plaine. — Les jardins de Colmar. — Colmar. — Une ville en voie d'haussmannisation. — Les monuments. — L'industrie.

Colmar. Août.

Aucune autre région, plaine et montagne, ne présente de contrastes aussi tranchés que l'Alsace. Aussitôt que l'on a quitté la zone vignoble que dominent les grandes forêts de sapins, ce sont les vastes étendues de culture, céréales, pommes de terre, houblon, sans aucune de ces transitions par lesquelles, en Dauphiné, en Auvergne, dans les Pyrénées, on passe pour atteindre le plat pays. Cette impression est vive surtout entre la vallée de Guebwiller et les campagnes jusqu'à l'Ill, parcourues par les errantes eaux, naturellement ou artificiellement dérivées des torrents vosgiens qui dessinent leur inextri-

cable lacis dans la plaine. Ce tableau n'est plus exact au delà de l'Ill ; en allant au Rhin, il n'y a plus de cours d'eau, sinon deux courants artificiels, l'ancien canal Vauban coulant d'Ensisheim à Neuf-Brisach et le canal du Rhône au Rhin qui, des abords de Mulhouse à la même ville de Neuf-Brisach, est inflexiblement droit pendant plus de 5 lieues. Cette région sèche est un *essart* de la Hart. La vaste forêt a laissé de grands massifs isolés jusqu'à la hauteur de Colmar.

Une petite ville dont le rôle historique fut considérable, mais réduite maintenant à la situation modeste d'un chef-lieu de canton, Ensisheim, est assise à la limite précise de la plaine mouillée et de la plaine sèche. Peut-être dut-elle à cette situation entre deux régions son rôle ancien de siège du conseil souverain de l'Alsace, car de tels avantages historiques eurent toujours pour cause des conditions topographiques. Jusqu'à l'époque des chemins de fer, Ensisheim a gardé de la vie : les diligences de Bâle à Strasbourg la traversaient ; la voie ferrée a abandonné cette direction, elle a suivi la base du vignoble et Ensisheim est devenu une cité perdue dans les terres. En ces dernières années seulement, elle a été dotée de chemins de fer vicinaux la

KAYSERSBERG
Bennwihr
Kientzheim
Riedwihr
Jebsheim
Sigolsheim
Houssen
Holtzwihr
Arbeenheim
Ammerschwihr
Kaysersberg
Mittelwihr
Kaysenthal
Bischwihr
Baltzenheim
Ingersheim
Niedermorschwihr
Fortschwihr
Durrenentzen
Horbourg
TURCKHEIM
Urschenheim
COLMAR
Wihr-en-Plaine
Ruelisheim
Zimmerbach
Walbach
Wintzenheim
Widensohlen
Forêt
Andolsheim
Vihr-au-Val
Wettolsheim
Biesheim
Sundhoffen
Le Wilsbach
Ensisheim
Wolfgantzen
Aldorf
Appenwihr
Soultzbach
Volfelsheim
Loglenheim
NEU-BRISACH
Wegtlenshoffen
Herrlisheim
Vogelgrün
Weckolsheim
Obermorschwihr
Algolsheim
Hettenschlag
Obersaasheim
Ste Croix
en Plaine
Gueberschwihr
Niederhergheim
Pfaffenheim
Dessenheim
Osenbach
Heiteren
Obertzergheim
CT
ROUFFACH
Soultzmatt
Biltzheim
Westhalten
Niederentzen
Rüestenhart
Obrentzen
Orschwihr
Balgau
Gundolsheim
Mannwiller
Bergholtz-Zell
Meyenheim
Fessenheim
Bergholtz
Hartzfelden
Herrlisheim
GUEBWILLER
Raggenhausen
Issenheim
Reguisheim
Rouffersheim
Blodelsheim
SOULTZ
Ungersheim
Wuenheim
Münchhausen
ENSISHEIM
Feldkirch
Rumersheim
Bollwiller
Pulversheim
Buntzenheim
Wattwiller
Ruelisheim
Battenheim
Staffelfelden
Wittelsheim
Wittenheim
Baldersheim
CERNAY
Ottmarsheim
Kingersheim
Sausheim
Richwiller
Illzach
Pfastatt
Hombourg
Lutterbach
Reiningen
MULHOUSE
Riedisheim
Dornach
Petit Landau
Rixheim
Niederschwiller
Habsheim

reliant à Bollwiller, à Colmar et à Mulhouse. Son isolement cesse donc, mais trop tard sans doute ; il est peu probable que de nouveaux foyers d'industries mulhousiennes se forment désormais.

De ces petites lignes, la plus fréquentée unit Ensisheim à Bollwiller, d'où se détache également celle de Guebwiller. Au départ de la gare de jonction, elle traverse de vastes champs de céréales. En ce moment, le sol reçoit une façon après la première récolte ; les attelages sont nombreux mais médiocrement puissants ; un seul bœuf suffit à conduire la charrue. La plaine jusqu'au rideau de bois derrière lequel coule la Thur est nue, çà et là quelques noyers en rompent l'uniformité. Les chevaux employés aux charrois sont de belles bêtes souvent gris pommelé, rappelant nos percherons.

Pas d'habitations isolées. Les habitants se groupent en villages ; Ungersheim, le plus considérable, possède une église jadis fortifiée et, sur la rigole de la Thur, un moulin qui aurait été construit en 1565. A partir de ce petit centre jusqu'à Ensisheim, la plaine s'accidente : la Thur, qui vient de se diviser en deux bras après Pulversheim, entoure des prairies encadrées d'arbres ; de grands peupliers d'Italie

dressent leur pyramide. Aux abords de la ville, c'est un véritable bocage, les eaux ont eu raison de l'aridité naturelle du sol.

La Thur, par son bras principal, atteint presque aussitôt l'Ill, tandis que la rigole coulera jusqu'à Colmar pendant près de 30 kilomètres. Ensisheim est en amont de ce premier apport de la Thur, au bord de l'Ill, bien pauvre toujours, bien souillée encore, qui récupère par le Quatelbach une partie des eaux dérivées autour de Mulhouse, mais est aussitôt saignée pour alimenter le canal de Vauban.

Ensisheim est une cité toute menue, constituée en somme par une route venant de Mulhouse et que rejoignent à chaque entrée de la ville d'autres chaussées n'amenant malheureusement pas beaucoup de foule, la plaine de la Hart étant presque déserte ou ne possédant que de petits villages situés à grande distance l'un de l'autre.

Si Ensisheim est désormais à l'écart, elle a conservé, plus que bien d'autres villes mieux favorisées, d'intéressants édifices, surtout de vieilles maisons révélant dans le passé une population riche et artiste. La grande rue, avec ses enseignes en fer forgé, ses tourelles en encorbellement, ses hauts pignons, son hôtel de ville

monumental, offre un des plus curieux décors urbains de l'Alsace. Ce caractère de la ville est dû à son rôle historique. Les Habsbourg, dont la destinée devait être si brillante, avaient Ensisheïm pour capitale de leurs domaines alsaciens avant que l'un d'eux fût appelé à monter sur le trône impérial. Ils favorisèrent toujours leur berceau et presque tous les empereurs issus de cette race ont tenu à le visiter, même quand il eut échappé à leur domination. Ensisheim resta le centre des possessions des Habsbourg lorsque ceux-ci devinrent Autrichiens ; les archiducs y installèrent une cour de justice ou régence dont le rôle était aussi politique que judiciaire et s'étendait bien au delà de l'Alsace, sur le Brisgau, la Forêt-Noire et les districts helvétiques d'où devait sortir l'indépendance de la Suisse. Les magistrats et les fonctionnaires qui résidèrent ici jusqu'à la conquête française tinrent à honneur d'embellir la cité. De là ces hôtels de noble allure survivant aux transformations en vue du négoce.

La conquête française décapita Ensisheim de sa régence au profit de Brisach, dont Louis XIV ne voulait pas faire seulement une place de guerre maîtrisant la rive droite du Rhin, mais aussi le centre de sa domination. Brisach reçut

la « chambre royale et souveraine » jusqu'en 1657, époque où l'hostilité des Alsaciens contre l'abandon de leur capitale parlementaire amena le roi à établir un conseil souverain et à lui donner Ensisheim pour siège. Mais le séjour du conseil fut de peu de durée : celui-ci fut transféré à Colmar en 1674 ; c'est l'origine du rôle judiciaire du chef-lieu de la Haute-Alsace, devenu plus tard siège d'une cour d'appel.

L'hôtel de ville d'Ensisheim, ancien palais de la régence autrichienne et du conseil français, a gardé le caractère majestueux qui sied à de telles institutions. L'étage, porté sur de hautes arcades, est percé de larges fenêtres à trois baies. La grande salle, restaurée il y a quelques années, offre un superbe vaisseau digne des assemblées qui s'y tinrent. Ce n'est pas la curiosité que recommandent les indigènes, ceux-ci se montrent plus fiers encore d'un aérolithe tombé aux environs et conservé à la mairie après avoir servi longtemps à faire des cadeaux — à l'aide de ses éclats — à de grands personnages qui visitèrent la ville.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel de ville possède un élégant promenoir sous les voûtes des arcades, portées par des colonnes sculptées d'où s'échappent des nervures allant former des cais-

sons. Derrière le palais s'étend une petite place dont l'église forme un des côtés. Au centre est une fontaine en l'honneur de Rodolphe de Habsbourg. Le célèbre empereur n'est point né à Ensisheim, mais au château de Limbourg, de l'autre côté du Rhin, en face de Marckolsheim.

La pittoresque tour d'angle qui sert de cage d'escalier à l'hôtel de ville possède une jolie porte de la Renaissance surmontée d'un fronton dans lequel on a placé le buste de Jacques Balde, ce jésuite alsacien que ses contemporains admirèrent si fort pour ses poèmes latins qu'ils le comparèrent à Horace. Balde, né à Ensisheim en 1604, mourut en 1668.

Parmi les vieilles maisons d'Ensisheim, une des plus belles et la plus intéressante pour nous est celle occupée aujourd'hui par l'hôtel de la Couronne, dont la façade est flanquée d'une tourelle en saillie reposant sur une colonne engagée. Elle fut habitée par Turenne la veille de la bataille de Turckheim. Le maître d'hôtel, M. Leimbacher, qui nous reçoit cordialement, nous conduit à la chambre où reposa l'illustre capitaine. Maurice, en sa qualité de futur Saint-Cyrien, est dans toute sa joie, c'est religieusement qu'il monte l'escalier à vis, taillé dans le grès rouge et délicatement sculpté où ré-

sonnèrent les lourdes bottes éperonnées de Turenne.

Nous nous arrêtons au premier étage dans une vaste chambre ouvrant sur une loggia formée par la base de la tourelle. D'après la tradition, un roi de France, Louis XIV sans doute, s'y plaça pour assister au défilé de ses troupes quand il vint visiter l'Alsace. Au-dessus, une chambre de dimensions et de dispositions semblables est celle de Turenne ; la loggia offre un joli plafond à nervures. Quant à la partie supérieure de la tourelle, c'est une terrasse dont le rebord porte une couronne sculptée. De là on a une vue curieuse sur la petite ville, sa mairie et, de profil, la façade d'un ancien collège de jésuites devenu maison centrale où sont détenus 800 prisonniers ; quelques-uns étaient déjà là au moment de l'annexion, qui leur a épargné l'envoi en Nouvelle-Calédonie.

D'autres anciennes maisons mériteraient une visite : l'une d'elles, à l'extrémité de la grande rue, offre une porte remarquablement sculptée, œuvre de la Renaissance ainsi que son balcon de pierre.

Le rôle économique d'Ensisheim est très effacé ; on pourrait cependant lui reconnaître des fonctions industrielles, car les détenus de la

maison centrale sont groupés en ateliers où l'on fait notamment de la chaussure, de la vannerie, des meubles, etc. Une fabrication libre est celle des petits articles de boulonnerie et autre quincaillerie ; l'usine occupe 169 ouvriers. On avait tenté le tissage des rubans, mais il n'a pas prospéré (1).

Les moyens de communication sont rares avec la Hart ; j'avais cependant projeté d'aller à travers la forêt jusqu'à Chalampé et à Ottmarsheim, dont la vieille église a donné lieu à des querelles d'archéologues, puis de redescendre au long du Rhin par la route conduisant à Neuf-Brisach en traversant ou frôlant de nombreux villages. Mais la chaleur est accablante ; depuis deux jours un orage menace, l'atmosphère est sursaturée d'électricité ; je renonce à la course ; — l'intérêt, d'ailleurs, serait médiocre peut-être — et me résigne à me rendre à Colmar par le chemin de fer sur route qui dessert les bords de l'Ill.

Course assez monotone à travers la plaine nue. La rivière s'y est tracé un lit dans les graviers qui supportent la mince couche arable. Pas ou presque pas d'arbres, des céréales, de

---

1. La population d'Ensisheim est de 2 534 habitants.

longues bandes alternant en pommes de terre, maïs et betteraves. Le canal Vauban, qui vient de se détacher de l'Ill sous Ensisheim, s'en va tout droit, emportant à Neuf-Brisach les eaux destinées désormais à un but militaire : l'alimentation des fossés de la place. Entre le canal et la rivière indigente, franchie par un beau pont de grès rouge, se groupe Reguisheim, village où l'industrie cotonnière s'est installée par un tissage de 400 métiers occupant 245 ouvriers. L'église possède un lourd pignon sur lequel des cigognes ont placé leur nid : on entre dans la région où ces oiseaux, jusqu'alors peu communs, deviennent nombreux ; chaque groupe de population possède au moins un nid.

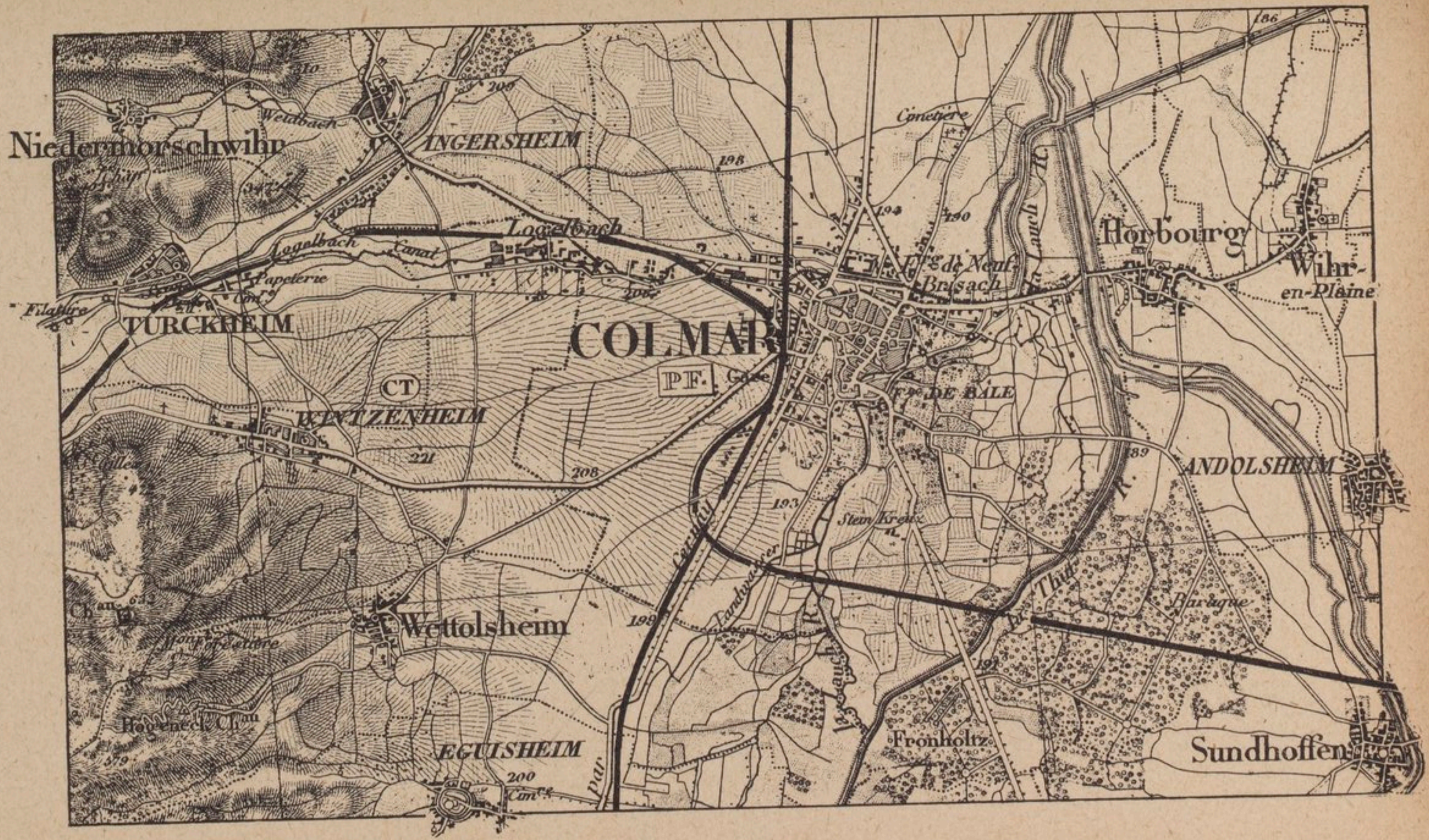
Ces villages aux grands toits de tuiles brunes occupent de vastes espaces ; autour de quelques-uns sont de petits vignobles dont les sarments se dressent sur des pieux très hauts ; médiocrement peuplés, ils se tiennent tous, sauf Reguisheim, sur la rive gauche de l'Ill. Le plus considérable, Sainte-Croix-en-Plaine, à l'écart de la rivière, un petit bourg resserré dans un boulevard circulaire, eut pour origine une abbaye de bénédictines autour de laquelle les constructions sont venues se blottir. C'est un centre agricole riche et prospère, à en juger par ses belles maisons et ses opulentes cultures.

La plaine change bientôt d'aspect. Aux terres vouées à la charrue succède une zone de bois à travers laquelle erre la Thur, puis, au delà de cette rivière et du chemin de fer de Colmar à Fribourg, on entre dans une zone irriguée, à la fois jardins, vignoble, verger et marais horticole. Ce sont les jardins de Colmar, curieux par les hautes perches où montent les pampres. De grands espaces sont consacrés aux choux. Jusqu'à Colmar on traverse le plus riche potager de l'Alsace, rappelant parfois les hortillons d'Amiens (1) et les lègres de Saint-Omer par les fossés navigables où les jardiniers parviennent à l'aide de barques.

Il faut se hâter de voir Colmar avant que sa transformation, selon les méthodes de M. Haussmann, ait complètement modifié l'aspect de la curieuse cité. Les travaux ébauchés par les municipalités avant l'annexion ont repris une activité nouvelle ; le déplacement de la gare en poussant encore davantage l'entrée moderne de la ville vers le sud-ouest accroîtra le développement constant des nouveaux quartiers qui entou-

---

1. Sur les hortillons d'Amiens, voir la 17e série du *Voyage en France,* sur les lègres de Saint-Omer la 18e série.


Niedermorschwihr
Weidbach
INGERSHEIM
Logelbach
Canal
Papeterie
Filature
TURCKHEIM
COLMAR
PF.
CT
WINTZENHEIM
Cimetière
Horbourg
Wihr-
en-Plaine
Fg de Neuf
Brisach
Fg DE BALE
ANDOLSHEIM
Stein Kreutz
Landwasser
Barrague
Wettolsheim
EGUISHEIM
Hoggeneck Chm
Fronholtz
Sundhoffen
Par
Canal

rent l'ancienne préfecture. Pour maintenir la vie dans le vieux noyau colmarien, on sera amené à poursuivre des percées à travers le dédale des chaussées anciennes, si précieuses pour l'artiste, l'archéologue ou le simple touriste par leurs logis d'autrefois. Déjà la pioche a apporté çà et là de l'air et de la lumière, mais il faut reconnaître que l'on agit avec discrétion : les édifices civils, les anciens hôtels sont respectés. On peut espérer que ce Colmar pittoresque restera. La ville ne peut que gagner à la préservation de la cité primitive : les visiteurs qui vont chaque année de plus en plus dans les Vosges feront de Colmar le centre naturel de leurs excursions si elle a le souci de ne pas être complètement américanisée.

A cette heure c'est une ville en plein développement. Quand l'industrie vint en Alsace, les bons bourgeois colmariens repoussèrent avec énergie tout ce qui pouvait être manufacture ou facilité de transport. C'est pourquoi le canal du Rhône au Rhin n'a pas suivi l'Ill ou la Lauch ; c'est pourquoi Mulhouse est devenu la métropole industrielle de l'Alsace. Colmar cependant est dans une situation excellente : la Fecht, la Lauch, la Thur, l'Ill arrosent le terroir. La plaine caillouteuse de la Hart fait place à la fer-

tile plaine du Ried, le vignoble vient jusqu'aux premières maisons, et deux grandes vallées vosgiennes, celles de la Fecht et de la Weiss, débouchent ici. Ces avantages ont eu raison des préventions locales : Colmar a dû accepter quelque industrie, la ville va même à la rencontre des vastes usines de Logelbach et les voies ferrées complétées par des tramways à vapeur ont fait d'elle un centre ayant plus d'attraction que Mulhouse. C'est une ville de commerce fort active, en même temps que la beauté du site et le confort des quartiers neufs ont attiré une population nouvelle. On y comptait moins de 24 000 habitants au moment de la guerre, l'annexion amena une diminution ; en ce moment, l'accroissement dépasse tout ce que les vieux Colmariens auraient pu supposer : il y avait 36 796 âmes à l'avant-dernier recensement, celui de 1906 en révéla 41 582.

La nouvelle gare modifiera un peu l'aspect sous lequel se présentait la ville : on arrivait par la courte rue de Munster et l'on trouvait aussitôt les plantations du Champ de Mars et la place destinée aux parades de la garnison, au milieu de laquelle la statue de Rapp a été conservée. Le glorieux lieutenant de Napoléon préside maintenant au défilé des troupes allemandes !

Le Champ de Mars est la première tentative d'embellissement de Colmar ; elle fut heureuse. Sur les vastes terrains des fortifications et les fossés, des plantations ont formé une promenade ombreuse dont seraient fières de plus grandes villes. Au rond-point est un monument élevé à l'amiral Bruat, le commandant de la flotte qui conduisit l'armée en Crimée. Cette fontaine est l'œuvre de Bartholdi, comme presque toutes les statues qui ornent Colmar. L'auteur du *Lion de Belfort* et de *la Liberté éclairant le monde* était Colmarien ; jusqu'à son dernier souffle il est resté fidèle à la patrie perdue. Encore étudiant dans sa ville natale, il modelait son *Rapp,* effigie où l'on devinerait mal le maître. Par contre, le monument de Bruat est digne d'intérêt, les figures qui représentent les parties du monde sortent de l'allégorie coutumière.

A l'extrémité du Champ de Mars, à l'entrée des nouveaux quartiers, est le beau palais Louis XIII construit pour les préfets français et qui venait à peine d'être inauguré quand on en fit la résidence d'un fonctionnaire allemand, président de la Haute-Alsace. La ville ancienne, celle où se porte le mouvement, est du côté opposé ; la rue Kléber y donne accès ; cette courte voie bordée de luxueuses boutiques abou-

tit à une place portant, elle aussi, le nom du grand soldat strasbourgeois et bordée par le théâtre et l'ancien couvent des dominicaines où, sous le nom d'Unterlinden, on a installé un des plus remarquables musées de province. Derrière ces édifices coule un des bras du canal de Logelbach, dérivation de la Fecht, qui donne à certains coins de Colmar un faux air de Venise. Ce bras, en partie voûté, passe près de Saint-Martin, une des belles églises de la vallée du Rhin. Le transept et l'abside, par leurs hautes fenêtres ogivales, leurs contreforts surmontés de pinacles, sont d'une merveilleuse légèreté. Un des portails, dit de Saint-Nicolas, offre au tympan et dans les voussures une série de statuettes d'une extrême intensité de vie. Une des figurines représente le propre architecte de l'église, maître Humbert. L'intérieur contient de belles œuvres, notamment la *Vierge au Rosier* de Schœngauer, le peintre colmarien qui fut, avec Albert Dürer, le chef de l'école allemande ; ce tableau, renfermé dans la sacristie, est considéré comme le chef-d'œuvre du maître. Les vitraux proviennent de l'église des dominicains qui avait été transformée en halle au blé. L'art moderne présente une de ses plus heureuses conceptions, le maître-autel en bois, œuvre d'un sculpteur colmarien, M. Klein.

Autour du chevet de l'église, les rues possèdent presque toutes de vieilles habitations curieuses. La plus belle, au coin de la rue des Marchands et de la rue Mercière, présente une charmante tourelle en encorbellement et une galerie à auvent s'appuyant à une autre pittoresque tourelle renfermant l'escalier. Dans ce quartier encore sont le Kopfhaus ou maison des Têtes, le Kaufhaus ou ancienne douane, dont le toit surgit au-dessus d'un balcon de pierre délicatement ciselé. Partout ici ces antiques maisons, si variées d'aspect, d'une architecture si originale; on les retrouve jusqu'au bord de la Lauch coulant entre de vénérables et curieuses constructions, un des coins les plus amusants du vieux Colmar. Une jolie œuvre de Bartholdi, la *Fontaine du Vigneron,* élevée à la gloire du viticulteur colmarien qui a introduit les plants de Tokay en Alsace, avoisine le marché couvert.

Ces rues aux maisons sculptées, flanquées de tourelles, ornées de pignons, de galeries, de sculptures, sont un musée en plein air. Mais pour bien connaître l'art alsacien d'autrefois dans son intimité et sa splendeur, il faut visiter le musée des Unterlinden. Rien dans cette lourde bâtisse ne fait prévoir les beautés intérieures, et c'est une surprise que l'entrée dans un cloître ogival,

digne des plus belles œuvres françaises de ce genre ; cela évoque aussitôt pour nous ces admirables cloîtres dont le Sud-Ouest a été peuplé. De fines colonnes supportent les arcades trilobées. Au milieu a été érigée la statue de Schœngauer, par Bartholdi ; au sommet du piédestal, quatre charmantes statuettes représentent, sous la physionomie d'artistes au travail et d'un penseur, la Peinture, la Gravure, la Sculpture et la Science.

Le cloître est devenu un musée d'archéologie d'une grande richesse, où l'on a recueilli de précieux débris des diverses phases de l'humanité, depuis la période celtique jusqu'au Moyen Age. Ce musée se complète à l'intérieur par des collections évoquant la vie publique ou privée de l'Alsace : meubles, bronzes, céramique, armures, sculptures, etc. Mais la grande attraction des Unterlinden est dans le musée de peinture, où l'on peut étudier Schœngauer et les autres maîtres allemands, non loin des maîtres alsaciens modernes, parmi lesquels il suffira de citer Henner et Gustave Doré.

Un musée d'histoire naturelle, une superbe bibliothèque renfermant 60 000 volumes et 10 000 médailles, une collection d'alsatiques, c'est-à-dire d'ouvrages consacrés à l'Alsace,

complètent ce musée des Unterlinden dont la visite s'impose à qui veut comprendre l'Alsace.

Bien que l'aspect de Colmar soit surtout celui d'une ville aristocratique et bourgeoise, bien que l'on se soit efforcé jadis d'éloigner les manufactures, Colmar n'en a pas moins une réelle activité par un certain nombre d'usines produisant les mêmes articles que Mulhouse ou Guebwiller. Ces établissements feraient d'une très petite ville un centre industriel considérable ; ils sont peu apparents dans ce groupe de 42 000 âmes. D'ailleurs, la plupart des fabriques sont au delà du chemin de fer, sur cette dérivation de la Fecht appelée Logelbach, qui unit Turckheim au chef-lieu par un flot vivifiant. Il n'y a pas moins de 2 000 ouvriers employés à la filature et au tissage du coton, de la laine et de la soie, à la teinture et aux apprêts, au tissage des toiles d'emballage. A l'entrée même de la ville, 4 000 métiers battent dans la grande usine Bagatelle.

Ce groupe industriel a une véritable autonomie ; Mulhouse le considère comme en dehors de son action, car je n'ai trouvé aucune indication sur lui dans l'*Histoire documentaire*, qui m'a fourni tant de renseignements depuis Bâle et Ferrette jusqu'à la hauteur d'Ensisheim et de Guebwiller. Il se complète par les établisse-

ments assis dans les vallées de Munster, de La Poutroye et de Ribeauvillé, dont Colmar est le centre naturel par les chemins de fer et les routes (1).

---

1. Bartholdi, le sculpteur patriote mort en 1904 auquel Colmar doit les belles œuvres que j'ai signalées, a reçu en mai 1906 un légitime hommage de sa ville natale. Sa statue a été érigée sur le Champ de Mars, elle est l'œuvre des statuaires Louis Noël et Rubin. Bartholdi est représenté debout, appuyé sur une tablette portant en bas-relief une reproduction de sa statue colossale *la Liberté éclairant le monde*. Le piédestal en granit rose des Vosges est orné de deux autres bas-reliefs figurant la Sculpture, l'Architecture, la Peinture et le Verbe.

XVI

NEUF-BRISACH ET LE RIED

Le bois du Neuland. — Le Kastenwald. — Neuf-Brisach et ses fortifications. — En terre badoise : Vieux-Brisach. — Saint-Louis, la Ville de paille. — Giesheim et le canal du Rhône au Rhin. — Entre Colmar et Horbourg. — A travers le Ried. — Les houblonnières. — La Blind et le canal Vauban. — Marckolsheim. — Dans le marais. — La canardière de Guémar.

Beblenheim. Août.

Les beaux jardins maraîchers de Colmar s'étendent, vers l'est, jusqu'au bras de la Thur, dont les sépare seulement une étroite bande de bois. De l'autre côté de la petite rivière, ici contenue par des digues, une zone boisée plus étendue, sans doute conquise sur les atterrissements des rivières à en juger par son nom de *Neuland* — terre nouvelle — offre d'épais fourrés. C'est la fin de cette longue bande sylvaine à demi aquatique qui borde la Thur et mériterait en entier le nom donné à quelques cantons, le *Thurwald*. A l'issue de ces bois on retrouve l'Ill,

dans la plaine réduite en ce point à l'état de large défilé entre les bois de la Thur et le massif plus épais du Kastenwald, reste d'une immense forêt qui prolongeait la Hart jusqu'aux terres fertiles du Ried. Deux bourgs bordent ici l'Ill tortueuse, Sundhoffen et Andolsheim, bien dépeuplés depuis la guerre. Ce sont des centres agricoles ; Andolsheim possède d'assez nombreux vanniers.

Le Kastenwald barre l'horizon ; vaste seulement de 643 hectares, cette forêt s'étend du nord au sud sur une grande longueur. Le taillis sous futaie qui la compose est partagé entre les communes limitrophes, mais Neuf-Brisach, malgré la proximité, n'a aucune part dans ce domaine, son territoire ne comprend d'ailleurs que l'espace délimité par l'enceinte.

A la sortie de la forêt, de grandes cultures apparaissent jusqu'à la zone incertaine où stagnent des coulées oblitérées du Rhin, où des flots d'eaux vives provenant d'infiltration continuent les anciens bras errants du fleuve. La plaine, entourée par les bois, les terres sèches et les forêts insulaires du Rhin, offre quelque splendeur rustique. Au cœur, à près d'une lieue du fleuve, s'étend la forteresse de Neuf-Brisach, œuvre française devenue aujourd'hui une des

principales défenses allemandes sur le puissant cours d'eau.

La place garde encore la marque française et le goût du grand siècle par les écussons sculptés aux angles des bastions. Il est peu de plans plus géométriques que celui de cette ville conçue uniquement dans un but militaire. Quand on a dépassé les larges fossés qu'alimente le canal Vauban, et pénétré sous l'une des portes, on aperçoit une autre porte à l'extrémité opposée. La rue par laquelle on accède à la grande place a des maisons à un seul étage, toutes semblables, et la ville entière ressemble à cela. Au cœur, une vaste place plantée d'arbres malingres, entourée de constructions basses servant à des usages militaires, possède à l'un de ses angles une église de grès rouge, œuvre de Vauban comme les fortifications. Du cœur de ce Champ de Mars on découvre les quatre entrées de la cité. Toutes les rues qui aboutissent là sont droites, se coupent au cordeau, offrent les mêmes maisons à un seul étage sans style et aussi sans vie. Avant la guerre la ville avait beaucoup plus d'animation, mais elle s'est vidée d'une grande partie de ses commerçants et les Allemands qui sont venus s'y installer n'ont pas compensé la perte. La solitude est absolue,

Kuenheim
Soldaten Kopf
Saunest
Borne
Kopf
Deutsch Grün
Boulet Wald Grund
Soldaten Kopf
Der Obere Hartwald
Das Blumenfeld
Jayerhof
Krebsmühle
Der Krebsbach
Ecluse
Redoute
189
Fort Blieshein
194
Ecluse
Redoute
Monum.t Beauplan
F.t Mortier
194
Ecluse
Porte de Strasbourg
Volgelsheim
Porte de Colmar
Porte de Belfort
Porte de Bale
NEUF-BRISACH
Algolsheim
Fort
193
Bois des Capucins
B.t Haerthin
198
202
Redoute
Redoute
Redoute
Redoute
Redoute
Pont de Bateaux
ALT-BREISACH
Hochstetten
Muhrkopf Grund
Hochstetter Grund
Vogelgrün
Obersaasheim
197
Kaltbrunnen Kopf
Roth Grün
Kastang
Geiswasser
Borne
RHEIN

l'herbe pousse dans les rues, beaucoup de maisons sont closes. On éprouve une poignante tristesse à parcourir cette misérable cité enfermée entre les huit pans symétriques de son enceinte et qui, dans une courte existence, puisqu'elle fut construite en 1699, eut des heures tragiques, notamment l'effroyable bombardement de 1870.

Aucune industrie n'a pu naître dans une ville dont la force des choses fait avant tout un fort. Mais les villes les plus proches, Colmar et Fribourg, sont à une distance assez considérable pour que Neuf-Brisach soit forcément devenu un petit centre commercial pour les villages des deux rives du Rhin ; les boutiques y sont nombreuses, plus qu'à Vieux-Brisach, l'antique cité badoise couvrant un rocher du bord opposé.

On ne s'arrête guère à Neuf-Brisach ! Nous allons jusqu'au Rhin par les campagnes au sol caillouteux qui entourent Volgelsheim. Un clair ruisseau, la Thierlache, borde ce petit centre, il descend à travers la plaine par un lit extrêmement sinueux et va rejoindre le Giessen, long cours d'eau parallèle au Rhin, comme le sont l'Authon et d'autres rivières latérales à la Loire, et qui, pendant plus de dix lieues, parcourt l'ancienne zone d'inondation du fleuve. Ce courant d'eau limpide tantôt se rapproche du Rhin,

tantôt s'en écarte ; alors, entre le Rhin et lui, s'étend la forêt aquatique sillonnée de chenaux obstrués.

Un joli chemin traverse ce territoire que les travaux de rectification du fleuve ont permis de conquérir, et conduit au pont de bateaux reliant Neuf-Brisach à Vieux-Brisach. Contenu entre ses digues, comme un canal, le Rhin descend avec violence et s'en va entre des bords que n'anime aucune cité. Il y a bien Vieux-Brisach, mais il est si mort sur son rocher sévère !

Cependant la silhouette de la ville badoise est superbe. Elle occupe un rocher isolé, d'origine volcanique, qui, avant la fixation du lit du Rhin, était tantôt une île, tantôt berge de la rive droite, tantôt berge de la rive gauche. Ses remparts gris ont encore de grands pans intacts malgré le rude bombardement que Louis XIV fit éprouver à la place. Une rue en écharpe s'élève à la pointe du rocher, couronné par une belle église. Les parties les moins abruptes sont tapissées de vignes.

Nous avons gravi la rue étroite, raide et pittoresque à laquelle on accède par des portes. Devant l'église une esplanade offre de grands horizons sur le Rhin, la plaine immense d'Alsace et le long rideau des Vosges. Le Rhin trace son large et brillant sillon au milieu de la solitude

des îles boisées. Nul fleuve ne présente un caractère aussi grandiose et mélancolique que celui-ci, dans sa course de Bâle au Palatinat. Aucune ville, aucun village ne s'y mire. Aucune embarcation ne le parcourt; à de longs intervalles, cependant, on voit passer les grands vapeurs et les lourds chalands remorqués, que la création des ports de Lauterbourg, Kehl et Strasbourg amène désormais sur le grand fleuve, mais ils sont trop peu nombreux encore pour donner au Rhin alsacien une ressemblance, même atténuée, avec le Rhin au-dessous de Mannheim.

En d'autres parties du rocher on a vue sur les admirables campagnes du pays de Bade, joyau de l'Allemagne. Plaines verdoyantes, grand et superbe massif plutonien du Kaiserstuhl, hautes croupes de la Forêt-Noire, sombres de forêts, mais si riantes à leur base avec leur collier de bourgs et de petites villes.

Nous redescendons à Brisach, traversons la ville basse de médiocre intérêt et, de nouveau, franchissons le Rhin. Cette fois nous suivons la grande route, car elle a plus d'un souvenir du passé. Dans un coude du Giessen on devine vaguement des traces régulières de voies découpant les cultures; c'est l'emplacement des rues du Brisach de Louis XIV, élevé sous le nom de

Saint-Louis pour être la capitale de l'Alsace. Et, de fait, de 1681 à 1698, le conseil souverain y résida. Cependant la ville ne fut jamais somptueuse, elle n'eut que des toits de chaume, ce qui lui valut le nom de Ville de paille. A la paix de Ryswick on obligea le roi à abandonner et raser sa création ; il obéit, mais en tournant l'obstacle : ne pouvant avoir une ville à front du Rhin il en créa une autre dans la plaine, Neuf-Brisach. Quant à Saint-Louis, le nom de Ville de paille est resté au site : *Strohstadt ;* les cartes le conservent et marquent le tracé des rues.

Sur la rive gauche du Giessen, un cénotaphe de style antique attire l'attention ; il a été élevé par Moreau et l'armée de Rhin-et-Moselle à la mémoire du général de Beaupuy, originaire de Mussidan en Périgord, descendant de Montaigne, tué en 1796 par un boulet en défendant le passage du val d'Enfer près d'Emmendingen, en Brisgau. L'édicule restauré par la garnison française de Neuf-Brisach, peu avant la guerre, est respecté et entretenu par les Allemands. Beaupuy a été récemment célébré dans sa ville natale qui lui a élevé une statue (1).

---

1. Sur Mussidan et le général de Beaupuy, voir la 29e série du *Voyage en France,* chapitre XVI.

Le monument est voisin du gros et riche village de Biesheim, dont la population renferme beaucoup d'israélites, centralisant le commerce du bétail dans cette partie de la plaine où l'élevage est florissant. Une vingtaine d'expéditeurs se livrent à ce trafic favorisé par les gares de Neuf-Brisach et de Vieux-Brisach, celle-ci importante comme point de départ de la ligne qui circonscrit le massif du Kaiserstuhl.

Ces campagnes sont traversées par le canal du Rhône au Rhin, il entoure à demi Neuf-Brisach, et y forme un port en recevant les eaux surabondantes du canal Vauban. La voie navigable, bien améliorée, a un mouvement considérable, mais dans le sens de la remonte surtout, à cause des houilles à destination de la région de Mulhouse. De Strasbourg à Montreux-Vieux, il y eut, en effet, en 1900, un mouvement de plus de 400 000 tonnes, tandis que la descente en vit seulement 70 000. Neuf-Brisach peut être considéré comme le cœur de ce réseau ; un des canaux d'alimentation puise dans le Rhin en aval de la ville dont il prend le nom, rejoint l'artère maîtresse près de Kuenheim et la suit jusqu'à la jonction du canal de Colmar.

Les courses à travers la plaine, dans la direc-

tion du nord, sont difficiles ; aucun chemin de fer ou tramway ne relie encore Neuf-Brisach à Marckolsheim où aboutissent des voies ferrées vicinales venant de Colmar et de Strasbourg ; j'ai dû rentrer à Colmar pour aller parcourir la partie du Ried appartenant à la Haute-Alsace.

Ried veut dire le Marais ; ce nom est porté par l'immense zone de prairies étendues entre l'Ill et la Blind, et dont la petite ville de Guémar et Illhauseren marquent le centre. Par extension, ce nom s'est étendu à toutes les terres fraîches, entre la Blind et le Rhin, région agricole d'une grande richesse.

Le Ried est desservi par un tramway à vapeur accomplissant un service urbain au nord de Colmar, dans le faubourg de Neuf-Brisach. Cette voie longe le canal du Logelbach au sein d'un curieux et pittoresque quartier. D'un côté se dressent d'énormes peupliers d'Italie ébranchés et étêtés, de l'autre côté des maisons-lavoirs bordent le canal, pleines de laveuses et d'enfants qui jouent entre les cuves et les seaux. Les femmes battent activement le linge, elles sont agenouillées latéralement à l'eau, dans des sortes de caisses.

A l'extrémité du faubourg s'étend le port de Colmar, bassin alimenté par la Lauch qui, près de là, va atteindre l'Ill que la Thur vient déjà

de gonfler. L'animation est assez grande, les bateaux affluent, déchargeant surtout de la pierre et des briques destinées aux constructions sans cesse plus nombreuses de la ville. Le canal se confond avec la Lauch et va jusqu'à l'Ill que les bateaux doivent traverser pour pénétrer dans le chenal creusé à travers le Ried. Entre la Lauch et l'Ill sont de vastes jardins et des champs où des maisons naissent sans cesse, germe d'un faubourg populeux.

Voici l'Ill; ce n'est plus la pauvre rivière de Mulhouse et d'Ensisheim, mais, grâce à la Thur, un flot abondant et clair. La rive droite porte un beau village, Horbourg, faubourg rural disposé au milieu de champs séparés par des cordons de vigne. Il occupe le site d'une des plus anciennes villes de l'Alsace, florissante à l'époque celtique, que l'on croit avoir identifié avec *Argentovaria* et où l'on a retrouvé nombre d'objets d'origine romaine. Horbourg, où tombèrent des gardes nationaux colmariens défendant leur ville en 1870, est célèbre pour ses cultures d'asperges. On les obtient dans les mêmes champs que le houblon, les griffes étant disposées entre les rangées de perches auxquelles s'enroule la liane qui produit les cônes parfumés.

Au delà de Horbourg, la campagne devient

d'une extrême richesse ; au houblon et à l'asperge s'associent la vigne, les choux, le maïs. Dans cette opulence, Wihr-en-Plaine dispose sur chaque côté de la route ses grandes fermes encadrées de jardins, de vergers et de vigne qui donnent à l'unique rue la longueur d'un bourg.

Il semble que la plaine devienne plus riche encore, plus riche et plus majestueuse aussi ; très loin on n'aperçoit que des campagnes prospères, car on ne peut deviner la zone sèche constituée par les apports de graviers du Rhin occupant un large espace en avant du fleuve. Dominant cette mer de verdure, voici Vieux-Brisach sur son rocher, au centre d'un cadre de monts que précède la masse moins haute et isolée du Kaiserstuhl.

Les récoltes sont variées : pommes de terre, luzerne, céréales, occupent le sol jusqu'aux abords du village de Bischwihr, assis aux bords de la Blind qui vient de naître par de belles fontaines. Ici, le houblon et le tabac enveloppent ce groupe de grosses fermes, donnant une extrême impression de splendeur agreste. Houblon et tabac, ce sont désormais, jusqu'à la Lauter, c'est-à-dire aux limites septentrionales de l'Alsace, les cultures favorites. Le sol desséché de la Hart ne se prête pas à ces récoltes, mais le Ried, avec

sa terre profonde de lœss, la fraîcheur amenée par la Blind, dont le canal Vauban accroît le débit, produit en quantité ces plantes.

Avant 1870 la culture du tabac était encore bien plus développée ; les cultivateurs se trouvaient molestés par les rigueurs du fisc, mais leurs bénéfices étaient sensiblement plus élevés. A cette époque, la plaine d'Alsace produisait aussi des quantités énormes de garance pour la teinture des draps de troupe.

Déjà les houblonnières avec leurs perches donnent de la variété au paysage, des groupes de bois apparaissent çà et là, tels les bosquets d'un parc. J'ai la sensation de quelque chose de déjà vu, il me semble retrouver la plaine de Tarbes, avec moins de vigueur dans la végétation toutefois. Ce rapprochement est étrange, car le Bigorre n'a pas de houblon, et cependant son image me poursuit.

Au delà du ruisseau qu'est encore la Blind, voici Muntzenheim, au bord du petit canal de Neuf-Brisach, appelé aussi Vauban ou rigole de Widensohlen ; des houblonnières et des prés l'entourent ; le canal de Colmar, passant sur une haute chaussée, le domine.

Les houblonnières deviennent plus étendues encore, elles enveloppent complètement le très

long village de Jebsheim, entremêlées de belles vignes-vergers. Tantôt le houblon grimpe à de hautes perches et semble, à distance, des sapinières, tantôt ses lignes courent sur des fils de fer inclinés. Les constructions du village sont fort pittoresques par leur ampleur, leur carcasse apparente de poutrelles brunies ou grises, les murs de torchis revêtus d'un crépi éblouissant de blancheur ; de multiples auvents s'étagent, abritant les murs et les fenêtres.

De cet heureux village à Grussenheim on traverse une campagne de plus en plus opulente, c'est une forêt continue de houblon, parsemée de grands noyers qui rompent l'uniformité. Parfois ce rideau s'écarte pour faire place à quelque culture basse, pommes de terre, prairie artificielle, champ de céréales moissonné, et l'on aperçoit à l'est, si près qu'on le croirait dans la plaine, le massif du Kaiserstuhl. Sur la route et aux croisées de chemins, des calvaires révèlent combien est restée grande la ferveur catholique dans cette région où les autres confessions sont peu représentées, tandis qu'autour de Horbourg, autrefois chef-lieu d'un comté dont les ducs de Wurtemberg étaient seigneurs, les communautés protestantes restent puissantes.

Les prairies du Ried sont proches ; parfois

entre les houblonnières on aperçoit l'immense pelouse étendue jusqu'à l'Ill. Ces pâturages, encore palustres par places, sont remplis de bétail dont la vente enrichit Grussenheim ; mais toute la partie non humide est consacrée au houblon.

Elsenheim, le premier village de la Basse-Alsace, dont nous venons de franchir la limite, disparaît entre les rangées de perches enveloppées des lianes verdoyantes.

La route tourne brusquement à l'est, traverse un chemin établi sur une voie romaine dont le tracé régulier de Bâle à Strasbourg est conservé sur une grande partie de son parcours, et pénètre dans un terrain bien différent, indiquant la fin des terres de lœss. C'est la terrasse rhénane que l'on retrouve. Aux yeux des moins attentifs on est dans une région nouvelle. Rares sont les houblonnières, les cultures ont des rangées de pruniers reliés par des cordons de vigne. Dans ces champs bocagers, voici le canal du Rhône au Rhin, prolongeant vers Neuf-Brisach sa ligne d'eau verte, inflexiblement droite, si longue qu'elle semble se perdre dans l'infini ; au nord elle s'infléchit du côté de l'est pour se diriger, toujours rigide, vers Strasbourg.

Dans une dépression à peine sensible se groupe en plan ovale, dessiné sans doute par un ancien

tracé d'enceinte, la minuscule cité de Marckolsheim, centre rural servant de marché et de rendez-vous commercial à de nombreux villages de la Haute et de la Basse-Alsace. Beaucoup de boutiques et d'auberges, un aspect de prospérité. Mais aucune de ces vieilles maisons qui donnent tant d'attrait aux bourgs du vignoble et à Ensisheim ; toutefois l'église mérite une visite.

L'industrie est représentée par un tissage de laine occupant près de deux cents ouvriers; à cela se borne l'activité manufacturière de la ville et de la campagne, où le ruisseau de l'Ischert décrit de multiples replis avant d'atteindre le Rhin au sein de sa forêt à demi sauvage.

Marckolsheim est visité par les touristes allemands très épris, on le sait, de l'histoire de l'Empire. Ils y viennent non pour elle-même, mais pour les ruines du château de Limbourg, situées sur la rive badoise, au-dessus d'un rocher isolé qui fut une île. Ces débris croulants sont les restes de la forteresse où naquit Rodolphe de Habsbourg, dont nous avons vu le monument à Ensisheim et qui, devenu empereur d'Allemagne, en profita pour grouper ses possessions d'Autriche en un corps de nation devenu à son tour un puissant empire.

De Marckolsheim à la gare de Ribeauvillé, où nous sommes venus prendre la grande ligne de Colmar, la route, après avoir traversé Elsenheim, pénètre dans la zone de prairies ou marais — *Ried* — dont le nom s'est étendu à la plaine d'Alsace au nord de Colmar. C'est une longue et large dépression où les rivières : Blind, Ill, Fecht grossie de la Weiss, Strengbach, Mulbach errent incertaines, se divisant en bras, se réunissant de nouveau, se ramifiant encore. La partie la plus mouillée, *das Ried* de la carte allemande, est celle où les cours d'eau sont le moins nombreux ; deux principaux sillons la parcourent portant chacun le nom du Ried, le Riedbrienne — Riedbrunnen — qui rejoint l'Ill à Illhauseren, et le Riedgraben — fossé du Ried. A cette vaste plaine herbeuse confinent, au nord et à l'ouest, les restes de la grande sylve de Hart, lambeaux parfois assez vastes pour mériter encore le nom de forêt. Sur le territoire de la Basse-Alsace l'Illwald est très étendu ; ce nom de *forêt de l'Ill* est fort juste, car la rivière s'y éparpille en une foule de bras. Dans la Haute-Alsace, en amont de Guémar, un massif prend le nom de Colmar, il appartient au domaine communal de cette ville, on le nomme aussi Niederwald — forêt d'En Bas — nom commun à une foule de bois en Alsace.

La route franchit la Blind au delà d'Elsenheim et traverse le marais pendant un kilomètre. Au milieu de ce lac régulier de verdure surgit, tel un îlot, un petit bois bien percé que des plantations nouvelles prolongent vers la Blind ; là aussi sont quelques cultures.

Voici le Riedbrienne, puis un autre ruisseau, l'Orch, côtoyant l'Ill et, enfin, la grande rivière de la plaine, cette Ill à laquelle l'Alsace a dû son nom — Ell-sass — c'est-à-dire le pays de l'Ill. Bien que classée jadis comme navigable depuis Colmar, ce n'est qu'un flot déserté.

Entre l'Orch et l'Ill, la péninsule, jusqu'au confluent, est remplie par le village d'Illhauseren dont le territoire n'est qu'un lacis de ruisseaux dérivés de l'Ill par le Wertergraben et qui vont se mêler à la Fecht que vient d'accroître le Strengbach, rivière de Ribeauvillé, pour atteindre de nouveau l'Ill. Région où abonde le gibier aquatique, au point que l'on a créé un bassin destiné à recevoir les palmipèdes ; on y a établi des pièges où des canards domestiques attirent leurs congénères descendus de l'extrême nord de l'Europe à la recherche de nos hivers qui leur semblent doux, en comparaison des frimas de la région polaire ! C'est la canardière de Guémar, portée sous ce nom sur la carte française, et sous

celui d'*Entenfang* — littéralement *prise des canards* — sur la carte allemande. Charles Grad, dans son *Alsace,* a fait un tableau vivant de ces chasses qui donnent certaines années jusqu'à trois mille canards. On a vu cent cinquante oiseaux à la fois dans le grand filet.

Guémar, dont le nom est attaché à ce vaste piège à palmipèdes, est une très vieille petite ville, autrefois fortifiée, ayant gardé des restes de ses défenses, notamment la porte de Bergheim. Elle est assise au confluent de la Fecht et du Strengbach, à un kilomètre de la gare qui a pris le nom de Ribeauvillé, cité plus populeuse et active, enrichie par son vignoble.

Le chemin de fer, d'ailleurs, ne dessert directement aucun centre ; le tracé est de ceux que Bonaparte, s'il avait connu les voies ferrées, ou le tsar Nicolas se seraient plu à imposer à leurs ingénieurs, sans souci des besoins des populations. De Schlestadt à Colmar on ne touche pas un lieu habité, sur 22 kilomètres ; le village le plus rapproché, Ostheim, est à 1 kilomètre de sa gare, les autres ne sont jamais à moins de 2 ou 3 kilomètres. Aujourd'hui on ne négligerait pas ce collier de villages et de petites villes qui, au nombre de plus de quinze, s'égrènent dans le vignoble. Il y a là cependant de gros centres :

Saint-Hippolyte, Bergheim, Ribeauvillé et tous les autres sont riches par leur production en vin, car là se récoltent les meilleurs crus de l'Alsace ; ceux de Riquewihr surtout ont la célébrité. Cette mignonne bourgade, où je viendrai bientôt, est reliée à la station d'Ostheim par un chemin qui traverse Beblenheim, village qu'illustra Jean Macé : il y habita le Petit-Château. Là naquit la Ligue de l'enseignement ; de là sont sorties nombre d'œuvres sociales.

XVII

TURCKHEIM ET LES TROIS-ÉPIS

Le vignoble de Colmar. — Le Logelbach et ses usines. — Turckheim. — Les vins. — Bataille de Turckheim. — Le chemin de fer électrique. — Les Trois-Épis. — Du haut du Galtz. — Au long de la Fecht. — Wihr-au-Val et Soultzbach. — En vue de Munster.

Munster. Août.

La plaine qui monte mollement de Colmar aux premières pentes des Vosges offre, jusqu'au débouché de la vallée de la Fecht, un site admirable pour une grande ville. Si le chemin de fer et les cours d'eau n'amenaient le chef-lieu de la Haute-Alsace à s'étendre toujours entre la route de Rouffach et la Lauch, c'est vers les Vosges que la cité grandissante trouverait les espaces les plus favorables à son développement. De vastes faubourgs y naissent d'ailleurs, autour de casernes nouvelles, mais ce ne seront jamais que des faubourgs, la gare amenant les voyageurs du côté opposé. Un tramway à vapeur conduisant à Wintzenheim contribue cependant à accroître la population à l'ouest.

Au delà des maisons nouvelles, c'est la plaine de culture étalée jusqu'au vignoble. On y jouit de larges horizons, malgré les fumées qui s'étalent lourdement au-dessus des grandes usines du Logelbach. La chaîne des Vosges se dresse hardiment, déroulant sur une longue étendue ses croupes noires de forêts, ayant pour piédestal la riche bande du vignoble. Çà et là, des collines ou de petits monts mettent une fière silhouette; ainsi, au sud, les trois châteaux d'Éguisheim ; ainsi, au nord, le promontoire projeté par la montagne des Trois-Épis.

La vigne, qui apparaît d'abord par bandes isolées, alternant avec les pommes de terre, les céréales, les fourrages artificiels, devient bientôt dominatrice, elle enveloppe complètement le gros bourg de Wintzenheim et s'étend jusqu'au bord de la Fecht à Turckheim. La culture du vignoble et les soins du vin sont la principale occupation des habitants de Wintzenheim, bien qu'il y ait une fonderie assez importante et que le commerce du bétail par des commissionnaires, pour la plupart juifs, soit considérable. On retrouve des enseignes qui feraient oublier la germanisation à outrance, ce sont celles des *gourmets,* c'est-à-dire des dégustateurs qui se chargent de l'achat et de la vente des vins.

Dans cette campagne plantureuse, une longue et étroite zone fait contraste : la vallée du Logelbach, parcourue par un cours d'eau artificiel mais abondant, construit en plein Moyen Age, à une époque que l'on n'a pu déterminer, mais on le signale déjà au treizième siècle, puis en 1358. Ce canal emprunte peut-être un ancien lit de la Fecht, à en juger par l'aspect des lieux ; la rivière aurait abandonné son cours vers l'Ill pour se diriger au nord : ce caractère est commun à presque toutes les rivières de la plaine, à l'Ill elle-même ; elles tendent toujours à se porter à gauche de leur cours primitif, à se diriger parallèlement aux Vosges ; mais de nos jours les travaux d'endiguement ont arrêté cette ... ire errante.

Le canal du Logelbach fut sans doute créé pour des moulins. Quand l'industrie cotonnière s'implanta en Alsace, cette dérivation rapide offrait une force motrice amplement suffisante pour les faibles besoins d'alors et les eaux se prêtaient à la teinture, au blanchiment et aux apprêts ; aussi, de bonne heure, des manufactures s'établirent-elles sur le canal ; en 1775 on signale celle d'Haussmann, le grand chimiste qui fit tant pour le développement de la teinture et de l'impression. En 1818 débutait fort modes-

tement Herzog, en créant l'embryon d'usine d'où est sortie l'une des plus grandes ruches de l'Alsace. Les ateliers Haussmann comptaient (en 1900) 37 776 broches et 630 métiers avec 750 ouvriers ; les établissements Herzog ont 65 632 broches et 190 métiers et occupent 810 ouvriers. Ces deux manufactures, comme les anciennes maisons de Mulhouse, ont eu pour point de départ l'impression de l'indienne.

Le Logelbach possède encore une grande usine pour la fabrication de produits féculents : amidon, fécule, glucose, dextrine, tapioca, sagou et pâtes alimentaires, créée par MM. Scheurer en 1840 et dont le développement a été incessant ; elle produit plus de 900 000 kilogr. de dextrine et amidon grillé par an, traite 3 000 kilogr. de maïs par jour pour la fabrication de l'amidon de maïs et livre chaque année 700 000 kilogr. de pâtes alimentaires. L'amidon et ses dérivés jouent un rôle considérable dans l'industrie de l'Alsace, pour les apprêts.

L'usine occupe 112 ouvriers, mais elle ne représente pas toute l'activité de la maison ; comme tant d'autres fabricants alsaciens, MM. Scheurer frères ont installé en France une usine pour conserver une clientèle éloignée par la barrière douanière. Cette succursale est dans un fau-

bourg de Lyon, Saint-Fons (1), dont les fabriques appartenant à plusieurs raisons sociales constituent sans doute le plus grand centre français pour les produits chimiques.

Le Logelbach, en tant que village, n'existe guère, les ouvriers habitent Colmar ou les communes voisines : Ingersheim et Turckheim, qui possèdent le territoire, et Wintzenheim. Les usines sont d'ailleurs toutes aux abords de Colmar dont la commune renferme les cités ouvrières du tissage de Bagatelle. La ville, par de grands quartiers neufs dont les maisons sont de style allemand, atteindra bientôt les usines.

Le canal est dérivé de la Fecht en amont de Turckheim, ses eaux forment fossé au sud de la rivière et font mouvoir, non loin de la petite ville, deux papeteries fondées au dix-huitième siècle et qui produisent ensemble 5 300 kilogr. par jour, dont 2 000 kilogr. de papier d'emballage. Turckheim fait partie du rayon Logelbach-Munster pour l'industrie cotonnière; elle possède, à l'entrée du vallon du Rothebach, une filature occupant 14 000 broches et une teinturerie de soie.

La petite ville tient ces ateliers à distance ; il

---

1. 7e série du *Voyage en France*.

Niedermorschwihr
TURCKHEIM
WINTZENHEIM
Zimmerbach
Walbach
Wihr-au-Val
Gimsbach
Soultzbach
Husseren
la Fecht R.
Rothebach
Pflixbourg Ch.
Hollandsberg Ch.
Hagueneck Chau.
les trois Epis
FORET DE TURCKHEIM
FORET DE HUSSEREN
FORET DE KUHBERG
LE RAIN DES CHENES
Gros Gazon
Chau de Hohnack
le Hohnack
la Source
Grange
Usine
Papeterie
Scierie
Filature
Ecole
Cimetière
Auberge
Moulin
Source Blanche
Haut Kalben F.
Schwartzenberg

n'y eut pas d'espace pour eux dans l'enceinte, bien reconnaissable encore, de la place forte autour de laquelle Turenne livra une des batailles les plus habiles et les plus heureuses de sa brillante carrière. On pénètre encore dans la belliqueuse cité par des portes ; l'enceinte, en partie transformée maintenant en logis, est séparée de la Fecht par un mail sous lequel a été érigé le buste de Charles Grad, qui dirigea la manufacture Herzog au Logelbach ; fécond écrivain, il a étudié avec ardeur sa terre d'Alsace et écrit sur elle nombre d'opuscules, de brochures et de volumes. Ses concitoyens l'envoyèrent comme député au Reichstag. Au lendemain des jours où elle fut arrachée à la France, la noble province a dû à son enfant d'être décrite pour les Français en un beau livre, tout imprégné de passion filiale. La maison de Turckheim où Charles Grad est né, dont la cage d'escalier occupe une tourelle, est une des plus pittoresques de la curieuse bourgade.

La porte principale, face à la gare, est toute pimpante encore avec les quatre tourelles qui la flanquent, le nid de cigognes qui surmonte son toit aigu. Au delà, une étroite place porte le nom de Turenne, que les Allemands ont respecté, tout en imposant aux inscriptions des

plaques la forme *Turenneplatz*. Il faut rendre justice aux vainqueurs, ils ont partout conservé les monuments et les souvenirs historiques français. Ici pourtant le nom de Turenne doit mal sonner à leurs oreilles, car le chef de l'armée impériale battue le 5 janvier 1675 était l'ancêtre des Hohenzollern, l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg.

La place Turenne forme décor avec ses vieux logis et, au fond, l'hôtel de ville, œuvre de la Renaissance allemande. La ville entière, fort exiguë d'ailleurs, offre le même caractère archaïque ; l'église, conçue dans ce style vaguement grec dont raffolaient les architectes vers 1840, fait un contraste un peu trop violent avec ce cadre ; elle a gardé, il est vrai, son clocher ogival, mais la façade hellénique n'en est que plus bizarre.

Ces vieilles demeures aux pignons aigus, aux grands combles, ont de vastes caves, où l'on resserre le vin des collines, et des pressoirs où l'activité est grande dans les premiers jours d'octobre. Turckheim est fameux dans toute l'Alsace par son meilleur cru, le *Brand*. Les buveurs donnent au vin rouge de Turckheim le nom de *Türkenblut*, « sang des Turcs ».

Charles Grad évalue la récolte moyenne à cinquante mille *mesures* d'un demi-hectolitre

pour le seul terroir de Turckheim. La vigne monte presque jusqu'au sommet de l'Eichberg, montagne dont la pointe projetée vers la plaine, le Letzenberg, porte une chapelle. Le sommet de cette hauteur est entouré d'une sorte de retranchement où l'on serait tenté de voir un ouvrage antique ; il est récent cependant, ayant été élevé en 1850 par M. Herzog pour donner de l'occupation aux ouvriers réduits au chômage par les événements qui suivirent la Révolution de février. Un escalier de 400 marches y donne accès. L'ascension en vaut la peine, car la vue est superbe sur Turckheim, Colmar, la plaine d'Alsace et les lointaines montagnes de Souabe. On domine toute la plaine vignoble traversée par le canal et qui fut le théâtre de la bataille.

Le canal et son remblai cavalier servaient de retranchement à l'armée des princes allemands, disposée ainsi, à l'abri, de Turckheim à Colmar. Turenne, qui venait d'accomplir sa merveilleuse marche dérobée de la Moselle à Belfort et se dirigeait sur l'ennemi par le pied du vignoble, se garda bien d'affronter l'obstacle de face ; arrivé à Wettolsheim, il suivit le chemin rural allant à Wintzenheim, complètement masqué par les hauts échalas des vignes, puis au bout de 3 kilomètres remonta vers le nord, traversa

le Logelbach et la Fecht et assaillit à revers Turckheim à peine occupé par l'ennemi. Ce premier succès permit à Turenne de s'étendre dans les environs et de jeter son armée sur le flanc de l'adversaire, menaçant de le prendre à dos. Ce fut le signal de la déroute des Impériaux et de la soumission de Colmar.

On monte peu au Letzenberg depuis que les Trois-Épis sont reliés à Turckheim par un chemin de fer électrique. Les Trois-Épis sont la terrasse terminale du puissant rameau vosgien qui se détache de la grande chaîne aux Hautes-Chaumes et sépare les vallées de Munster et d'Orbey. Il y a là un pèlerinage célèbre et un séjour d'été depuis longtemps fréquenté, mais où la foule afflue depuis que l'on y accède rapidement et sans fatigue.

J'ai un peu honte d'employer ce mode de locomotion électrique pour une ascension si facile, mais il est intéressant de voir fonctionner cette petite ligne de montagne, la première installée sur le versant alsacien des Vosges. De l'autre côté des monts la France possède celle, plus importante par la longueur et par l'altitude atteinte, de Retournemer au Hohneck (1). Puis, la

---

1. Prolongée en 1907 de la Schlucht à Munster.

chaleur est étouffante ; faire à pied une telle course pendant un après-midi d'août serait pure folie. Il fait si chaud que je me prends à envier le sort des lavandières placées à même le lit de la Fecht, dans les chenaux qu'elles ont obtenus par des rangées de grosses pierres ; pieds et jambes nus, elles forment de longues files. Spectacle singulier, car il montre que les œuvres patronales n'ont pas servi d'exemple aux municipalités : il y a des lavoirs pour les cités ouvrières, il n'y en a pas pour les villes ; le fait n'est pas particulier à Turckheim ni à l'Alsace.

La Fecht est d'ailleurs bien appauvrie par la saignée du Logelbach. Un filet d'eau, rapide et clair, court entre des bancs de gravier. Sur ses bords voici une belle usine, teinturerie de soie de la maison Herzog. Le tramway file vite, à peine laisse-t-il apercevoir cet établissement, et, aussitôt, les wagons guidés par le trolley s'engagent à travers le vignoble, dans un vallon secondaire.

L'électricité est fournie par une puissante chute actionnant des dynamos qui permettent d'envoyer la lumière à quinze villages, en même temps qu'elles donnent la force nécessaire pour élever les trains à 500 mètres au-dessus de la vallée, par un parcours de 8 kilomètres et demi.

La ligne, après avoir traversé le vignoble, ne

tarde pas à atteindre la forêt de Turckheim, fraction du vaste massif boisé qui s'étend, presque sans interruption, jusqu'au sommet de la grande chaîne ; la zone qui porte le nom de la ville couvre 831 hectares. De la lisière des bois on aperçoit, très haut, les grandes constructions des hôtels des Trois-Épis.

En cette brûlante journée, l'odeur résineuse des pins s'exhale violemment ; ces arbres se mêlent aux sapins, aux châtaigniers et aux chênes. L'ascension au flanc des monts parfumés est exquise. A mesure que le convoi s'élève, la vue se fait superbe sur la plaine, la forêt du Rhin et la Forêt-Noire.

La montagne change rapidement d'aspect ; aux taillis sous futaie succèdent les airelles ; leurs petits buissons d'un vert sombre font nappe sous les pins. La ligne qui, par deux fois déjà, s'est repliée sur elle-même, parvient au-dessus du val profond où se blottit Niedermorschwihr et, brusquement, tourne à l'ouest. En quelques minutes elle a atteint la gare terminus, au-dessous du groupe d'hôtels, de villas et de la chapelle qui constituent Notre-Dame des Trois-Épis.

Le hameau occupe un site superbe, entouré de pins, sur un ressaut de montagnes. La vue est admirable de la terrasse des hôtels, c'est elle

que viennent chercher les citadins en promenade ou en vacances — elle et la pureté parfaite de l'air à cette altitude. Les paysans de la plaine, de la vallée de Munster et du val d'Orbey s'y rendent en pèlerins pour solliciter la Madone, auteur d'un miracle diversement raconté, mais où trois épis jouent un grand rôle, d'où le nom de la chapelle. Celle-ci n'a conservé que les murs de l'édifice élevé sur le lieu où le prodige se serait accompli ; les Suédois, ces grands dévastateurs, sont passés là ; trouvant les moines en fuite et les objets sacrés en sûreté, ils mirent le feu au couvent et à l'église. Après la conquête française, on releva le temple ; bien des années après, en 1864, des travaux entrepris pour déplacer une croix au bord d'un chemin firent retrouver le trésor des religieux, dans un alambic dissimulé sous le piédestal. Des objets d'art précieux y étaient entassés, avec des monnaies, des médailles, des cuillers d'argent qui semblent avoir été les dons des fidèles.

L'église, de médiocre intérêt, est un de ces chefs-d'œuvre de mauvais goût que nous a laissés le dix-huitième siècle; mais peut-être tout ce clinquant est-il un attrait pour les pèlerins qui voient la richesse dans ces dorures et ces enluminures.

Les hôtels sont d'aspect à la fois élégant et confortable, les uns presque luxueux, d'autres simples, mais tous accueillants, tous en vue des paysages grandioses offerts par les vallées et la plaine du Rhin. Pour jouir d'une vue d'ensemble plus complète, il faut aller à l'extrémité de l'arête, sur le promontoire du Galtz, dressé entre le sommet du vallon de Katzenthal et le bassin où s'éparpillent les maisons de La Baroche, belvédère marqué par un pavillon de fer. On y parvient par un étroit sentier tracé sous les pins, à la crête du rocher.

Le panorama est immense. Du côté des montagnes, le tour d'horizon commence à la ruine grandiose du Haut-Kœnigsbourg qui domine Schlestadt, en passant par le massif du Bressoir (ou Brézouard), les Hautes-Chaumes, le Hohneck, le petit Ballon, le ballon de Guebwiller et finissant aux trois châteaux d'Éguisheim. On découvre jusqu'aux moindres détails de la vallée de la Fecht, mais une croupe masque Munster.

Au pied de l'éperon s'étend le vignoble, avec ses nombreux villages, bien groupés, pressant autour de leur église une carapace de toits fauves. Ces bourgs se détachent dans la verdure avec une extrême vigueur, comme ceux de la

plaine. Ils semblent d'autant plus exigus que Colmar occupe un plus vaste espace. Puis c'est la plaine semée de forêts, de bois, de bosquets, le Rhin étincelant entre la rangée sombre de sa forêt insulaire. La brume lourde qui pèse sur le tableau empêche d'apercevoir les Alpes, mais le Kaiserstuhl et la Forêt-Noire apparaissent dans toute leur majesté.

Par contre, le paysage immédiat se détache nettement ; l'entrée de la vallée de la Fecht surtout s'offre au regard avec toute la grandeur féodale de ses monts couronnés de châteaux en ruines. Trois châteaux d'Éguisheim, burgs de Plixbourg, du Hohlandsberg semblent contempler et braver sur l'autre versant les restes de la forteresse du Hohnack. A leur pied la Fecht étincelle dans son plan de prairies.

Malgré l'isolement du Galtz et la grande altitude, le soleil est brûlant, comme avant un orage; le retour semble rude dans cet air enflammé ; aussi profitons-nous encore du tramway pour rentrer à Turckheim, où nous attendons l'heure propice pour entreprendre la course de Munster.

Sur chaque versant de la vallée de la Fecht, une route suit la base des montagnes ; la plus importante remonte la rive droite, que le che-

min de fer emprunte également ; mais de ce côté, trop à l'ombre, exposé au nord, il n'y a aucun village, tandis que, sur la rive gauche, chaque ouverture de vallon a le sien ; aussi un bon chemin relie-t-il entre eux tous ces petits centres.

Le premier hameau, Zimmerbach, s'allonge dans un val étroit parcouru par un ruisseau descendu de la croupe de Giragoutte qui, sur le versant opposé, domine la vallée de La Baroche. De l'autre côté de la Fecht, sur un rocher isolé, la tour de Plixbourg est comme une sentinelle surveillant l'entrée de ce large couloir d'accès vers les hautes Vosges. Plus haut, se dresse une ruine autrement considérable, le château de Hohlandsberg, puissante forteresse jusqu'à son démantèlement, en 1635. C'est une masse solide encore et dans laquelle on pourrait s'installer pour surveiller le pays.

Les pentes que commandent les ruines sont plissées par des ravins et recouvertes par les futaies de la forêt de Wilsbach. Elles font face aux croupes plus ensoleillées de la forêt de Turckheim, divisées en chaînons parallèles par les vallons descendus du Hohnack. A l'issue d'un de ces plis le joli village de Walbach sourit au soleil ; sur sa terrasse complantée de vignes, sa

vaste église d'un blanc jaunâtre, une haute construction blanche flanquée d'une tour accroissent le caractère pittoresque de ce petit centre.

Une demi-lieue encore et voici Wihr-au-Val, à l'issue d'un vallon couvert de grands bois et dont le fond d'un vert tendre s'ourle de vignes ; ce site fort gracieux est dominé par une grande église de grès rouge surmontée d'une flèche élégante. Wihr est un petit centre industriel possédant une filature de coton avec tissage, comme son voisin Günsbach. En face, la vie se montre enfin, la montagne s'entr'ouvre par la vallée du Krebsbach, dont la tête est au petit Ballon où je dois monter demain. Ce vallon débouche sur le riche bassin de Wihr-au-Val, couvert de cultures, de prés et de vergers. L'orientation de la vallée de la Fecht ayant changé, la rive gauche devient plus riante, même voici des vignes autour de Soultzbach, assis sur le Krebsbach, dont les abords sont une nappe de prairies encadrées de bois d'un effet charmant.

Soultzbach était une petite station balnéaire assez fréquentée, autant pour le charme de ses environs que pour ses eaux, analogues à celles de Bussang et de Seltz et recommandées dans la chlorose, l'anémie et la dyspepsie. Malgré ces vertus, l'établissement des bains n'a pu pros-

pérer; les quatre sources sont exploitées pour le transport au dehors.

Au-dessus de Soultzbach se dresse, très brusque, le Staufen, dans un des milieux forestiers les plus sauvages de toute la chaîne des Vosges; du haut de sa cime de 900 mètres, surmontée de la massive charpente d'un belvédère à trois étages, on domine à la fois toute la vallée de la Fecht et toute la plaine du Rhin; vers le sud, l'ouest et le nord, c'est le panorama des hautes montagnes, aux sommets innombrables.

Au fond de ce val du Krebsbach se blottit Wasserbourg, village dominé par les ruines d'un château dont la situation loin des grands chemins est faite pour surprendre; c'était un de ces repaires féodaux d'où le seigneur s'échappait pour aller rançonner les pays voisins. La belle masse du Kahlewasen ou petit Ballon domine ce creux de Wasserbourg.

Le Krebsbach n'est pas utilisé par l'industrie; pour retrouver la vie manufacturière, il faut redescendre à la Fecht et remonter la rive droite par la grande route. Là, dans un beau site, est une filature avec tissage dépendant de Günsbach, village double comme ses voisins : à l'issue d'une vallée, le hameau primitif, gentiment groupé entre les vignes montant jusqu'aux

premiers sapins de la forêt, et, sur la route près de la Fecht, la grande usine avec sa cité ouvrière. En face, un large mais court vallon s'entr'ouvre dans un contrefort du petit Ballon ; là s'éparpillent les maisons de Griesbach entre les noyers, les vignes, les prairies ; ce site rappelle les beaux hameaux du Graisivaudan et de la Savoie.

Maintenant, les pentes s'accidentent ; sur la rive droite elles se hérissent de rochers aux teintes chaudes. La vigne n'est plus aussi maîtresse du sol, elle se blottit aux pentes les mieux exposées, entre les cultures. La rive opposée, moins ensoleillée, montre des bois, des prés en pente, parfois un joli chalet. Au fond de la vallée, la Fecht brille entre les prairies.

Une grande usine, d'élégantes maisons ouvrières bordant la route annoncent Munster. D'autres fabriques groupent d'amples constructions surmontées de leurs hautes cheminées fumantes. Voici la ville, tranquille et somnolente, malgré la ruche de travail qui a succédé à l'une des plus fameuses abbayes d'Alsace.

XVIII

AU PETIT BALLON (KAHLEWASEN)

Munster. — L'abbaye est devenue manufacture. — Les établissements Hartmann. — La décapole forestière du val Saint-Grégoire. — En route pour le Kahlewasen. — La forêt. — Les hautes métairies. — La marcairerie-auberge. — Au sommet du petit Ballon. — Le panorama. — La fromagerie de Kahlewasen. — Industrie fromagère de la vallée de Munster. — Une schlitte. — Le chêne de Voltaire. — Luttenbach et le séjour de Voltaire. — La grande vallée de Munster. — Metzeral.

Restaurant du Hohneck. Août.

Munster, c'est le *monastère*. Partout où ce mot se retrouve en pays allemand, il indique l'existence d'une ancienne abbaye; par extension il s'est appliqué aux grandes églises, aux cathédrales : ainsi le munster de Strasbourg. La petite capitale de la vallée de la Fecht eut donc son abbaye, elle en prit le nom; jusqu'à la Révolution, la ville et les villages voisins furent dans l'étroite dépendance des Bénédictins, seigneurs et maîtres, bien que les habitants eussent en majorité embrassé la Réforme. Depuis la grande secousse de 1789, l'abbaye est devenue une

usine colossale, ayant sur ce large pli des Vosges une domination plus complète encore, mais plus bienfaisante aussi que celle des moines. La manufacture est la vie de Munster ; sans elle, la ville tomberait vite au rang de village.

Tranquille et simple, malgré l'énorme manufacture, Munster s'anime seulement aux heures de l'entrée et de la sortie des ouvriers, ou, pendant l'été, à l'arrivée et au départ des voitures qui font le service du col de la Schlucht et relient ainsi l'Alsace à la France par Gérardmer (1). L'ancien bourg, dont les habitants s'étaient constitués en commune, en vertu de chartes arrachées aux moines, s'est bien accru. Au noyau de petites rues bordées de maisons basses entourant une mairie dressée comme symbole d'indépendance, se sont ajoutées des voies nouvelles aux maisons régulières. Actuellement, les constructions neuves, sur la route de la Schlucht surtout, ont un caractère d'élégance ; plusieurs méritent le titre de villas. Sauf la mairie, les édifices sont modernes : vaste temple protestant, haute église de grès rouge. Devant la gare, un beau jardin public, véritable parc ombragé

---

1. Ce service a perdu son activité depuis que le tramway électrique relie la Schlucht à Munster.

Geisberg
Wolfbach
Bilstenwald
Insel
Burnmatt
Boltmeermoos
Sultzeren
Hohreithberg
Im Eck
Frauenkopf
Klebenwald
Schwenste Rüti
Schuebensbach
Ampfersbach
Hohreith
Haasley
Im Loch
Stosswihr
Steize Biel
Rossel Wasser
Bretzel
Filature
Richacker Kopf
MUNSTER
CT
Sattel
Wida
Luttenbach
Dorf
Hochstaden
Frohnzell
Buckele
Mittelberg
Fluhle
Fræschwihr
Solberg
Eschbach
Stock
Tiefenbach
Altmatt Kopf
Mühlbach
Sendenbach
Bretenbach
Eckersberg
Chrischlitt
Altenhof
Metzeral
Wirlmatt
Brebach
Steinlingsberg
Illies Kopf
Ober Breitenbach
Lansberg
Braesch Berg
Holtzen
Koblesberg
Kallimatzen
Sondernach
Landersbach
Morbach
Rothbergs Forêt
Straubeg
Kahlen Wassen
ou Petit Ballon
STEMBERG
FORET
Fecht

de grands arbres, est une superbe entrée de ville. Aux abords se remarquent les édifices les plus récents : poste, écoles, bureaux du canton.

Quant à l'abbaye, elle est debout encore, mais combien transformée ! Ici le premier Hartmann — arrivé à Munster en 1776 et qui avait créé dès 1790 une petite fabrique d'impression sur étoffes — s'installa quand les maisons religieuses furent fermées. Le moutier tranquille où dom Calmet, l'historien de Lorraine, commença ses grands travaux avant d'aller s'installer à Senones (1), vibre sans cesse du mouvement des machines. La primitive industrie de l'impression a disparu, remplacée par la filature et le tissage qui avaient été organisés comme annexes. C'est un des établissements les plus considérables de toute l'Alsace : 2 450 ouvriers filent, tissent, blanchissent et apprêtent les tissus de coton produits par 56 000 broches et 2 000 métiers. Là encore on trouve une émigration partielle : la maison Hartmann a installé une succursale à Rougegoutte, près de Belfort, pour conserver la clientèle française.

L'usine de Munster est une de celles qui sont entrées de meilleure heure dans la voie des œu-

---

1. 22e série du *Voyage en France*, chapitre XIX.

vres sociales. Caisse d'assistance, logement des ouvriers, réfectoire où mille convives avaient place aux tables pour prendre le repas apporté le matin et réchauffé par des gens de service, soupes livrées à un prix minime, écoles, tel était le tableau que M. Audiganne faisait, en 1854, dans son étude sur les *Populations ouvrières de la France*. Alors déjà on voyait des générations d'ouvriers se succéder à l'usine : tel tisseur était depuis vingt-cinq ans à son métier. Le jeune homme qui partait au régiment « pour son sort » retrouvait sa place à la fabrique après les sept années de service. Depuis lors, ces œuvres ont persisté, la population ouvrière de Munster et des environs est parmi les plus heureuses de la Haute-Alsace.

Avant que l'industrie se fût implantée sur les bords de la Fecht, les habitants vivaient par l'élevage du bétail et un peu par la culture. L'exploitation des immenses forêts ne donnait pas le revenu que l'on eût pu atteindre, car ces bois constituaient l'apanage de toute la communauté, composée de neuf villages et de la ville : « Ville et vallée de Munster », disent les actes publics ; *Décapole forestière du val Saint-Grégoire*, disent les plus anciens documents.

L'autorité française voulut apporter un peu

d'ordre dans la gestion des forêts et des pâturages en soumettant la décapole au régime adopté pour le reste du royaume. Ce fut le signal d'une sorte d'insurrection rudement réprimée. La Révolution ne toucha pas à l'état de choses; forêts, pâtures, terrains vagues restèrent propriété des dix paroisses. En 1847, la cour de Colmar se vit amenée à prononcer la répartition des biens entre les communes. Décision assez singulière, car, en même temps, on respectait l'indivision dans les petites provinces des pays basques et du Béarn, organisation encore vivace aujourd'hui et que l'on ne cherche pas à détruire (1).

J'ai retrouvé à Munster mon ami Frédéric Régamey, l'excellent artiste qui se voue en ce moment à nous faire connaître l'Alsace et qui a associé sa compagne à son œuvre, en mettant son nom en avant du sien sur les livres consacrés à la province perdue(2). Jeanne et Frédéric Régamey, m'accueillant avec leur cordialité coutumière, ont improvisé séance tenante

---

1. Sur les syndicats de communes du pays basque, voir la 41e série du *Voyage en France*.

2. *Récits d'un Vieil Alsacien. — Au service de l'Alsace.* — Paris, librairie Albin Michel.

une excursion au Kahlewasen ou petit Ballon, d'où ils veulent me présenter une grande partie de leur chère Alsace. Deux de leurs enfants, garçons superbes, pleins de vigueur, sont de la partie ; malgré leur jeune âge, ils monteront au sommet sans présenter apparence de fatigue.

Il est haut cependant, ce Kahlewasen, dont la traduction, *chaume dénudé,* correspond à notre « chaumont » : 1 274 mètres d'après l'état-major français, 1 268 d'après les topographes allemands, et les bords de la Fecht sont à l'altitude de 350 mètres seulement. Certes, cela n'est pas les Alpes, pas même les Pyrénées, mais les courses dans les Vosges comme dans le Jura sont parfois pénibles à cause de la chaleur ; les sommets sont à peine au niveau des points de départ dans les ascensions alpestres. Le culmen du Kahlewasen est à l'altitude de la ville de Briançon et le ballon de Guebwiller est inférieur, comme hauteur au-dessus du niveau de la mer, au bourg de La Grave.

Nous partions à une heure tardive, mais par une journée tiède. La course fut adorable. D'abord sur des pentes tapissées de prairies d'un vert doux et parsemées de chalets, puis la forêt de sapins majestueux s'élevant au-dessus des airelles et des mousses. Longtemps nous montons

ainsi par le sentier bien entretenu, aux lacets fréquents et brusques, pour déboucher enfin dans une clairière où s'élève la métairie de Ried, servant d'auberge pour les touristes. Des abords on a soudain une vue superbe vers le Hohneck, la Schlucht, le vaste hôtel de l'Altenberg. Le chemin, après avoir traversé une autre partie de forêt, coupe en diagonale une sorte de vaste combe herbeuse où coulent des ruisseaux clairs et animée par une multitude de vaches dont les sonnailles donnent cette impression exquise et délicieuse bien connue de tous ceux qui ont erré par les alpages. Sans cesse, du sentier, on voit grandir le paysage; la vallée de Munster se creuse, profonde, avec son essaim de villages occupant des fonds de prairies ombragées de noyers et encadrées de sapinières.

Au pied de la croupe terminale du Kahlewasen que nous apercevons bientôt, se blottit une grande métairie, ou plutôt une marcairerie pour la fabrication du fromage; le propriétaire a aménagé quelques chambres et une vaste salle d'auberge. Le temps, si doux tout à l'heure, est devenu froid, un poêle répand une chaleur bien appréciée après le passage dans la pelouse où soufflait une âpre bise.

Pendant que l'hôte prépare le déjeuner, nous

montons sur le Strohberg, sommet couvert de rochers qui domine la ferme ; le vent est rude, on avance à peine, heureux de trouver de temps à autre l'abri de quelque bloc ruiniforme faisant songer à une prodigieuse réunion de pierres celtiques. De ces abris nous dominons le fond de la vallée, ses villages Breitenbach, Muhlbach, Metzeral à la jonction des deux branches de la Fecht, Sondernach sur le bras principal. Mais l'horizon en somme est limité ; nous ne voyons que la chaîne des Hautes-Chaumes et le chaînon secondaire qui, s'abaissant peu à peu, va finir aux Trois-Épis. Il faut aller au sommet du Kahlewasen. Le vent est si violent et glacial que Mme Régamey préfère rester blottie dans un creux de roches où le soleil est doux, pendant qu'au-dessus passe en sifflant la bise.

La montée est assez longue encore : une demi-heure qui paraît interminable par ce rude aquilon, un moment atténué par un bois de hêtres nains couchés et tordus à force d'avoir subi les tempêtes. Enfin voici la crête ; impossible d'y tenir debout, le vent fait rage comme s'il voulait arracher nos manteaux. En descendant sur l'autre versant, nous découvrons un creux à l'abri, où les rayons du soleil reprennent leur effet bienfaisant.

La vue est immense et superbe. Toute la plaine

d'Alsace avec ses vastes cultures, ses rivières bordées de bois, ses forêts, la nappe immense de la Hart se déroule. Sur ces étendues vertes ou fauves, des villages mettent leur blancheur ; puis c'est la Forêt-Noire, réplique des Vosges, puissamment éclairée à cette heure, le Rhin deviné par des foyers étincelants.

Le cadre lointain est plus beau encore. Nous avons la bonne fortune d'arriver un jour de lumière transparente et la chaîne des Alpes se déroule dans toute sa splendeur ; les pics et les glaciers se détachent merveilleusement sur le ciel d'un bleu profond, depuis le Sentis jusqu'au mont Blanc. Voici le Righi, le Pilate, le Titlis, puis, au centre de l'éblouissant décor, le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn. Ce sont encore la Jungfrau, la Blümlisalp et, tout à fait à l'extrémité, des masses plus confuses qui doivent être le mont Blanc. Enfin, le spectacle que je suis allé chercher en vain au grand ballon de Guebwiller !

Mais le voici, le grand Ballon ! en face de nous, de l'autre côté d'une vallée très profonde, celle de la Lauch. Il se dresse au cœur d'un amphithéâtre de sommets allant du Rainkopf et du Hohneck au Donon. A nos pieds se creuse une vallée secondaire, celle de l'Ohmbach : je

reconnais Winzfelden, Soultzmatt, très allongé, et Rouffach dans son corset de murailles qui paraissent bien fières encore, vues à cette distance.

Il faut nous arracher au spectacle, atteindre la crête qui nous abritait et, sous les morsures du vent, plus âpre encore s'il est possible, descendre à la métairie où je voudrais voir fonctionner la fromagerie, une des plus vieilles des Vosges, puisqu'on la voit déjà signalée en 1568.

C'est que l'industrie fromagère est ancienne dans cette partie des Vosges: on faisait du fromage au treizième siècle et ceux de Munster étaient réputés dès le seizième. De ce côté des monts, le *munster* est le plus apprécié, comme le géromé sur l'autre versant (1).

Le munster est un fromage gras, à pâte molle, obtenu avec du lait non écrémé. Les marcaireries qui font le beurre emploient le lait écrémé à fabriquer un fromage *suisse* analogue au gruyère. La métairie de Kahlewasen ne fait que du munster.

Le marcaire me montre avec plaisir son installation... Mais d'abord il faut apprendre que le

---

1. Sur les fromageries des Vosges lorraines, voir la 22e série du *Voyage en France*.

marcaire, ou marcar, est le fromager ; ce nom vient de l'allemand *Melker,* en alsacien *Malker,* qui veut dire trayeur. D'où le mot marcairerie par lequel on désigne les constructions où se fait le fromage. Celle que je visite est une des plus considérables des Vosges ; le massif entier en compte plus de deux cents, dont une cinquantaine pour la Haute-Alsace, le reste pour la Basse-Alsace et le département des Vosges.

Il y a ici une cinquantaine de vaches laitières ; elles sont montées à la date habituelle, le 21 mai, et redescendront à la fin de septembre quand la neige commencera à recouvrir les pelouses.

Le marcaire et ses aides procèdent deux fois par jour à la traite. Le lait est mis en présure et le caillé est placé pour égoutter dans des formes nommées *trottes*. Les fromages y restent quatre à cinq jours, suivant la température, et sont portés ensuite, pour sécher, dans une salle aérée ; ils y séjournent deux ou trois jours. De là ils passent dans la salle de raffinage et y demeurent de huit jours à six semaines selon les conditions du marché ; deux fois par semaine on les lave et on les retourne après les avoir à nouveau saupoudrés de sel. Pour obtenir le beau poli qui fait ressortir la couleur orangée du munster, le marcaire mouille sa main et lisse le fromage.

Les marcaireries occupent les hauts pâturages, loués par les communes au prix moyen de 30 fr. l'hectare, dans la vallée de Munster. D'après Charles Grad, qui, habitant le Logelbach, a pu se documenter facilement, la vallée possède sur ses chaumes 4500 vaches, 100 taureaux, 1 200 génisses et élève annuellement 700 veaux. La production en fromage, gras ou maigre, munster ou suisse, atteint 170 000 kilogr. au prix de 56 à 76 fr. le quintal de 50 kilogr.

Dans le canton de Munster, la marcairerie domine ; dans le canton de La Poutroye, où les habitations s'éparpillent dans les prairies et les champs, notamment à Orbey, au Bonhomme et à La Baroche, les habitants font le fromage chez eux pour l'envoyer sur les marchés ou le livrer à l'exportation. Le mode d'exploitation varie donc selon les conditions du sol ; la marcairerie, c'est la ferme isolée des hautes chaumes, presque toujours abandonnée pendant l'hiver.

L'heure avance ; si nous voulons atteindre Munster avant la nuit, il faut nous mettre en route. A la métairie du Ried nous changeons de chemin pour descendre dans le vallon très profond et délicieusement solitaire qui aboutit à Luttenbach. Aucun bruit pendant longtemps ;

mais voici un chantier de bûcherons et une glissière, primitive schlitte sur laquelle les travailleurs font descendre leur traîneau chargé de bûches. Plus loin, un ruisseau murmure, le fond du val renferme une étroite bande de prairie. Sur une pente, au-dessous du chemin devenu praticable aux chars, Régamey me montre un chêne que la tradition locale a baptisé du nom de Voltaire en souvenir du philosophe qui, pendant son séjour à la papeterie de Luttenbach, aurait fait de cet arbre un but de promenade. Cela ressemble bien peu à Voltaire ! Ce serait plutôt dans le goût de Rousseau.

Le vallon un peu élargi, plus frais, débouche tout à coup en pleine lumière, entre les jolis hameaux qui constituent Luttenbach. Là-bas voici le haut clocher de Munster, les cheminées de ses usines, les chalets qui parsèment les pentes ; en quelques minutes nous avons atteint la ville.

Au matin je me suis remis en route pour visiter la haute vallée. L'air est vif, mais le soleil se lève dans un ciel d'une admirable pureté faisant prévoir une journée chaude. Déjà descendent des marcaireries les ânes conduits par un gamin et apportant le fromage aux magasins de Munster. Ces petits animaux sont plus nombreux

encore que dans le canton de Rouffach où je les signalai à Westhalten. Tandis que ce dernier canton en possède trois cents, il y en a quatre cents dans la vallée de Munster, servant surtout aux relations des fromageries avec le fond du val.

Luttenbach s'éveille, les ouvriers s'en vont vers une usine des bords de la Fecht, un tissage remplaçant la papeterie qui était exploitée au dix-huitième siècle par le frère du grand historien alsacien Schœpflin. Elle a acquis de la célébrité avec le séjour de Voltaire, alors comme exilé à Colmar : Schœpflin fabriquait le papier destiné à l'impression des *Annales de l'Empire*. L'usine, malgré son titre de papeterie royale, était fort primitivement installée ; le secrétaire de Voltaire dit qu'elle était ouverte à tous les vents. Le grand écrivain y resta une année, n'ayant d'autre distraction que de jouer aux échecs avec un employé du gouvernement surveillant la fabrication du papier pour cartes à jouer. On a bien longtemps conservé intacte la chambre où coucha l'auteur de *Candide,* où il acheva les *Annales de l'Empire* et écrivit l'*Orphelin de la Chine*. De nos jours Luttenbach a été habitée par M. Rothan, le diplomate qui a publié des livres curieux sur le second Empire.

Cette partie de la vallée de la Fecht est pour les habitants du pays la « Grande vallée », en opposition à la « Petite vallée » empruntée par la route de la Schlucht. De beaux vallons s'ouvrent sur le bassin ; dans l'un d'eux, Breitenbach s'abrite, près du hameau de Sendenbach où la rivière donne le mouvement à un tissage dépendant des établissements de Munster. La vallée est remplie de petits hameaux, de fermes, de chalets isolés, entourés de vergers de pommiers et de pruniers. Des noyers mettent çà et là de grandes taches d'ombre. De Muhlbach à Metzeral, c'est un enchantement pour les yeux, toutes ces gammes du vert rehaussées par la blancheur des maisons.

A Metzeral, la Fecht se forme de deux torrents portant le même nom. L'un descend du massif du Rothenbach, près de la frontière, en s'accroissant d'un ruisseau venu du Hohneck, l'autre accourt de ce Rainkopf où naît aussi la Lauch. Leurs vallées sont très alpestres par leurs forêts éparses, leurs prairies, les chalets qui les parsèment, habitées par une population riche et laborieuse conservant en partie les antiques mœurs et les costumes d'autrefois.

Metzeral, devenu tête de ligne du chemin de fer, est maintenant le centre des excursions dans

ces belles montagnes où l'on trouve pendant l'été l'existence pastorale, surtout dans la vallée de la Fecht de Sondernach, où le village de ce nom possède d'innombrables métairies sur les chaumes qui vont se rattacher au Kahlewasen.

L'industrie est venue jusqu'à Metzeral ; la Fecht y fait mouvoir un tissage ; il occupe peu de bras. La population vit par la culture intensive du sol, l'élevage du bétail, l'exploitation des forêts. La terre arable est rare, mais cultivée avec un soin extrême ; on y produit beaucoup de pommes de terre, du chanvre, du blé. La propriété du sol est une passion pour les habitants de la Grande vallée, on se dispute le moindre lambeau avec une telle âpreté que l'hectare atteint les prix de 18 000 à 20 000 fr., si j'en crois Charles Grad. Cela pour les champs labourables ; les jardins valent 250 fr. l'are, c'est-à-dire 25 000 fr. l'hectare !

Le séjour des touristes, de plus en plus nombreux, accroît les ressources de ces hameaux des bords de la Fecht. Metzeral est admirablement situé pour les amateurs de grandes excursions et d'ascensions un peu rudes. On est ici dans la région des plus hauts sommets. Par Sondernach on atteint le grand Ballon et le Kahlewasen ; par la croupe du Herrenberg, où

monte une excellente route, on peut gagner le Rainkopf, et les hautes chaumes de la frontière où naissent la Vologne et la Moselotte, d'où l'on domine les belles vallées du versant lorrain. Raides sont les pentes ; parfois, comme au Hohneck, ce sont de véritables escarpements rocheux qui donnent bien réellement la sensation de la haute montagne.

XIX

L'ALSACE ROMANE

Le chemin de fer de la Weiss. — Ingersheim. — Ammerschwihr. — Kientzheim. — Sigolsheim et le champ du Mensonge. — Kaysersberg, ses monuments et ses ruines. — L'abbaye d'Alspach. — Fréland. — Le pays de langue romane. — Le vallon de la Béhine. — La Poutroye. — Le Brézouard.

La Poutroye. Août.

Le train où nous allons prendre place, assez long, composé de wagons analogues à ceux des tramways, mais cependant placé à quai sous le hall de la gare de Colmar, est occupé par une foule nombreuse; à notre grande surprise, beaucoup de voyageurs s'entretiennent en français ou dans un dialecte se rapprochant bien plus de notre langue que de l'idiome alsacien. Mon fils, Maurice, qui eut tant d'accès de désespoir en constatant l'inanité de son allemand universitaire auprès des paysans de l'Alsace, est un peu stupéfait. Il me faut lui rappeler que nous allons dans cette haute vallée de la Weiss, où des

populations d'origine romane ont conservé le langage qui prévaut de l'autre côté de la frontière. Curieux pays, longtemps fermé, mais où le chemin de fer conduit facilement aujourd'hui, au moins jusqu'au chef-lieu de ce canton de vieille souche française.

Nous sommes bercés déjà par ces intonations inattendues, quand le petit train s'ébranle, traverse de grandissants faubourgs aux maisons à prétentions architecturales et s'engage sur la route du Logelbach dont il emprunte la chaussée. De la plate-forme d'arrière, où nous allons prendre place, la vue est bien belle sur la chaîne des Vosges, vers le nord surtout où, sur l'avant-mont, se profilent les guerrières silhouettes des trois châteaux de Ribeauvillé et du Haut-Kœnigsbourg.

Voici la longue façade d'usines du Logelbach, ses hautes constructions, les habitations ouvrières; puis le convoi s'avance entre les vignes, sur le terrain célèbre où se tenaient les Impériaux quand Turenne, ayant occupé Turckheim, vint les mettre en déroute; nous franchissons la Fecht au-dessous du gué que les troupes françaises utilisèrent malgré l'eau glacée, et pénétrons dans Ingersheim. Le bourg, propret, est traversé par le ruisseau de Weidbach, descendu des Trois-

Épis pour parcourir le beau val vignoble de Niedermorschwihr. Ingersheim possède la moitié du Logelbach ; parmi les usines situées sur son territoire sont deux fabriques de tubes en carton pour filature.

Ingersheim a gardé quelques maisons de charpente à encorbellement, égayant la physionomie de ce bourg de grande route assis entre les prairies de la Fecht et le vignoble qui, jusqu'aux abords de Saverne, recouvre toutes les pentes. Ingersheim lui-même est une des plus riches communes du terroir ; près de 300 hectares y sont couverts par les pampres s'élevant sur de hauts échalas rappelant le vignoble d'Auvergne ; la commune voisine, Katzenthal, en possède 185, Sigolsheim 257, Kientzheim 259, tout cela sur une étendue de moins de deux lieues.

L'aspect de ces plantations est fort opulent, les grandes perches enveloppées de sarments disparaissent parfois sous les grappes mûrissantes. Les vignes pénètrent comme un coin dans la montagne par le vallon où le village de Katzenthal, fier de ses crus d'antique réputation, se blottit sous un promontoire portant la ruine féodale de Wineck. Plus loin, à l'endroit où le ruisseau de Walbach, descendu de La Baroche, atteint la plaine pour se jeter dans la Weiss, une

petite ville toute menue se blottit sur un éperon surgissant d'une conque couronnée de taillis; c'est Ammerschwihr, dominée par une tour à toit aigu et l'église. Bassin d'une extrême richesse; la vigne, amoureusement soignée, enchâsse le curieux centre, çà et là contenu par des restes de remparts qu'il n'a pas été tenté de déborder, car l'industrie n'est pas venue : Ammerschwihr est resté à la viticulture.

Nous ne résistons pas à la séduction de ce décor à la fois rustique et féodal; laissant le train se diriger vers Kientzheim, nous allons à travers les rues de la bourgade. O la curieuse vieille cité, venue jusqu'à nous avec tout son charme d'autrefois ! Il est bien des villes archaïques en Alsace, surtout dans ce vignoble qui semble avoir distillé un philtre pour assurer la conservation des choses du passé ; aucune n'est plus précieusement demeurée ce qu'elle fut jadis que cet Ammerschwihr, plus joliment appelé Mériville par les habitants du val d'Orbey. On pénètre encore dans la cité par deux portes fortifiées, on marche entre des rangées de vieilles maisons sculptées, de bois ou de pierre, dont les pignons aigus se profilent avec leurs côtés en dents de scie. Toutes sont intéressantes ; les unes, anciens logis aristocratiques, encore écus-

sonnées de leur blason, d'autres, non moins orgueilleusement timbrées d'armes parlantes des corps de métier ou des bourgeois artisans. L'hôtel de ville, qui date de 1532, est un charmant édifice où la Renaissance a déployé avec élégance les réminiscences classiques dont elle était férue. Tout serait à voir dans ce petit centre de 1 700 âmes, enrichi par la vigne, où l'industrie n'a trouvé place que pour un petit atelier produisant des orgues et des objets de piété — fabrication qui s'allie à merveille au cadre.

Jusqu'à la Révolution ce fut une cité singulière, car elle relevait de trois seigneurs prélevant chacun des impôts en numéraire ou en vin, gardant chacun la clé d'une des trois portes. Aujourd'hui, les deux portes restées debout ne sont plus que l'ornement du paysage citadin, et la mignonne cité ne cherche guère à les fermer, elles s'ouvrent hospitalièrement aux touristes qui accèdent par cette voie à la vallée du Walbach, d'où l'on peut gagner les Trois-Épis et La Baroche.

A 1 kilomètre à peine, voici une autre ville close, Kientzheim, allongée au bord de la Weiss abondante et claire, débouchant de l'étroite vallée commandée par les restes du château de Kaysersberg. Ces vieilles bourgades fortes, les

ruines, les églises, les formes heureuses des petits monts constituent le type parfait de ce que l'on appela le paysage romantique. Kientzheim est encore entourée d'un mur d'enceinte flanqué d'une belle tour et construit en pauvres matériaux : cailloux roulés de la Weiss, moellons fauves. Là aussi sont de vieilles rues, des maisons anciennes, pittoresques toujours, mais moins intéressantes que celles d'Ammerschwihr. L'église, presque entièrement reconstruite à notre époque, conserve le monument des Schwendi. Le premier du nom fut ce maréchal de l'empire d'Allemagne qui s'illustra contre les protestants et battit les Turcs à Tokai. Cette victoire lui valut la seigneurie du Hohlandsberg dont Kientzheim était comme le chef-lieu. La tradition veut que le vainqueur de Tokai ait porté dans ses domaines des plants du fameux vignoble hongrois et que ceux-ci aient contribué à la richesse du pays. Mais, d'après les ampélographes, le tokai alsacien est un plant de Bourgogne.

A l'est on sort de Kientzheim par une porte ancienne d'où l'on gagne Sigolsheim, vieux bourg célèbre depuis bien des siècles par le vin récolté au flanc d'une colline isolée, qui le domine au nord. L'église, intéressant édifice du treizième siècle, a été fortement restaurée

de nos jours. Sigolsheim est un de ces lieux bénis par les archéologues à cause de l'éternel débat soulevé par quelque fait historique. Un clan de savants y voit le champ du Mensonge où Louis le Débonnaire fut trahi par ses fils. J'ai déjà signalé un autre parti qui place le drame dans l'Ochsenfeld (1); un troisième, non moins convaincu, opine pour Rouffach. De chaque côté les arguments sont solides, aussi aucun ne veut-il céder. Parmi les savants intervenus dans le débat, il faut signaler les Golbéry, famille de magistrats historiens dont le château entouré d'un parc avoisine Kientzheim.

De cette dernière ville on atteint en moins d'un quart d'heure de marche la capitale de cette curieuse réunion de petites cités anciennes, Kaysersberg, non moins intéressante que ses voisines. La vallée de la Weiss, étroite en amont, s'évase ici ; boisée sur la rive droite exposée au nord, elle est couverte de vignes sur le versant opposé étalé au plein soleil et d'où surgit la haute masse d'un château construit par l'empereur Frédéric Ier, mais attribué par la tradition locale à Barberousse, Frédéric II. A distance, la petite ville avec son lourd clocher carré à dôme, ses

---

1. Voir page 163.

tours, son enceinte, est une saisissante évocation du passé.

L'intérieur répond à cet aspect. Kaysersberg demeure ce qu'elle fut au temps où elle était une des dix villes impériales de la décapole d'Alsace. De vieilles maisons à pignon et en encorbellement, aux fenêtres fleuries, bordent des rues étroites ; des tourelles d'angles, des poutrelles sculptées contribuent à donner un caractère extrêmement archaïque à ce décor. Cependant les vieux logis sont loin d'être comparables à ceux d'Ammerschwihr pour leur valeur architecturale.

Le rempart est encore debout, précédé d'un fossé en avant duquel une promenade ombreuse avoisine la gare. Les monuments sont rares, mais dignes d'une visite; l'église, trop souvent remaniée, a gardé de belles parties du douzième siècle et de remarquables peintures, d'une telle intensité de vie, qu'on les a attribuées parfois à Holbein. Les stalles sculptées du chœur, un saint sépulcre, deux baptistères sont d'autres œuvres remarquables. A l'extérieur, un portail roman présente au tympan une *Vierge couronnée par le Christ*. Le sous-sol renferme un ossuaire.

L'hôtel de ville, construit au seizième siècle, est une heureuse inspiration de la Renaissance


Bonhomme
Roches du Char
Freland
Chamont
la Verse
Long trait
Ch.lle Ribeaugroutte
Fosse sur le Mont
Froide Fontaine
Pâture
Rain de l'Autel
Tête de Pain
CT
la Poutroye
la Barichère
Côte de Calmaude
Gazon Cadavre
Source Nord
les Marelles
la Goutte
Faude
Hachimette
le Stoup
le Pt Faude
Hachegoutte
le Bête
Beauregard
Bermont
la Camme
Remomonts
les Allagouttes
la Maurelle
Creux d'Argent
le Lait
Pre Bayot
Orbey
la Grande Vallée
le Noirmont
Paris
Abbaye
le Clément
le Cras
la Chapelle
Fontenelle
FORET DE SIGOLSHEIM
FORET DE KIENTZHEIM
Lumbach kopf
Kirchbad
Kastelbourg
Mspach
Gelsbourg
Reichbach
KAYSERSBERG
CT
Tête de Vorhoff
FORET DE VORHOFF
B. de Sommersberg
le Gresson
Aux Breux
B. du Lumbach
Waldbach

allemande. Élevé de trois étages, il semble dire l'orgueil de la cité impériale ; une sorte de loggia en saillie sur la façade, une belle porte à plein cintre, une tour renfermant un escalier tournant, une tourelle, donnent beaucoup d'allure à cet édifice, considérable pour une commune de moins de 4 000 âmes. Parmi les constructions civiles on signale surtout, dans la cour d'une maison de la grande rue, une fontaine portant une inscription en dialecte alsacien que ne renieraient pas les habitants d'aujourd'hui — vignerons et francs-buveurs comme le furent leurs pères — en voici une des traductions :

« Si tu bois de l'eau à gorgée, — à table, cela te glace l'estomac. — Bois modérément du vieux vin subtil d'arome — je te le conseille — et laisse-moi mon eau. »

C'est tout le contraire, comme conseil, de la gouailleuse fontaine de Rouffach disant au passant :

— Chez l'aubergiste — l'hôte achète souvent de l'eau pour du vin — viens à moi, tu gagneras ce que tu aurais payé !

C'est que le vin joue un rôle important dans l'économie sociale de Kaysersberg. Si le vignoble de la commune n'atteint pas une étendue comparable à celui des centres voisins, la ville est

un des centres du commerce vinicole; ses chais sont une des curiosités de l'endroit, on en est plus fier que des usines par lesquelles Kaysersberg se rattache au rayon de Colmar et de Munster. Une de ces fabriques renferme filature et tissage, l'autre n'est que filature. 20 000 broches, 176 métiers, 325 ouvriers, telle est l'importance de ce petit groupe, auquel il conviendrait d'ajouter, dans la même commune, la papeterie d'Alspach.

Une autre curiosité, signalée par les bonnes gens du lieu, se trouve dans la mairie où l'on remarque la vaste et belle salle des séances : une paire de sabots bardés de fer et pesant, dit-on, 25 kilogrammes; ils auraient été chaussés par un géant que l'on vit circuler en 1763, portant une croix gigantesque, conservée, elle aussi, dans une chapelle. On découvrit un jour ce singulier pénitent mort dans la neige, près d'Alspach.

Nous sortons de Kaysersberg par un pont fortifié, dont les hauts parapets sont percés de meurtrières et, sans faire l'ascension du donjon de Barberousse, que l'on nous a conseillée, prenons le chemin d'Alspach afin d'y rencontrer le dernier train du soir.

A peine a-t-on dépassé les usines, que le vi-

gnoble diminue ; il reste encore quelques plantations sur la rive gauche, mais au-dessus commence la forêt ; le fond de la gorge est tapissé de prairies, la rive droite est revêtue de bois où des sapins sombres percent le manteau de châtaigniers et de bouleaux. Le paysage devient très vosgien. La Weiss aux eaux rapides fait mouvoir les roues d'une scierie où sont conduits les grands sapins des forêts. Plus loin, voici Weibel, aimable hameau moderne bâti près des restes de l'abbaye d'Alspach, dont le domaine est occupé par une fabrique de pâte de bois où travaillent 145 ouvriers. La Weiss fournit une force motrice de 500 chevaux, insuffisante pour l'établissement qui doit en demander autant à la vapeur. L'usine, dont la création remonte à 1865, et qui s'est consacrée à la pâte de bois en 1876, a fait naître le hameau qui a pris le nom des fondateurs. Une manufacture pour la fabrication de tissus de coton avait déjà été installée dans l'abbaye après la Révolution.

Il subsiste peu de chose de l'abbaye : les murs d'enceinte circonscrivant une grande surface, et l'église, occupée par une partie de l'usine. Cet édifice a conservé une belle façade romane bien surprenante dans ce cadre manufacturier ultra-moderne, où des wagons et des locomotives ma-

nœuvrent pour la formation de trains. La ruine du monastère remonte à la tourmente révolutionnaire.

La fabrique occupe plusieurs constructions ; un autre établissement est en amont de l'abbaye, au bord de la Weiss qui gronde et bondit sur les rochers, se couvre d'une écume qui peut-être lui valut son nom : *weiss* (blanc). C'est bien la montagne maintenant, les grands sapins descendent jusqu'au fond de la vallée, où la route, la rivière et le canal des usines se disputent l'étroit plan de prairies.

Au-dessus de la dernière usine s'ouvre un joli bassin parcouru par un torrent vif et clair descendu du Brézouard et que longe longtemps le village de Fréland, un des plus riants des Vosges. Le nom français de Fréland, qui pourrait se traduire par *freiland* (terre libre), a été germanisé ; le vocable sonnant trop bien notre langue, les Allemands ont restitué l'ancien nom d'Urbach. Pourtant ce village, dont l'église renferme des toiles et un maître-autel provenant de l'abbaye d'Alspach, est de langue française comme tous ceux du canton de La Poutroye où nous sommes arrivés. Fréland n'est qu'une suite de maisons isolées, dont les habitants sont en partie tisserands pour le compte de Sainte-Marie-aux-

Mines ; le reste de la commune s'éparpille en chalets occupant les versants des montagnes et rappelant par leur nombre les pentes au-dessus de Gérardmer. Le joli centre est relié par une route d'un côté à La Poutroye, de l'autre à Aubure, dans le bassin du Strengbach dont Ribeauvillé occupe l'issue. Ce vallon de Fréland captive au passage par la grâce pastorale et sylvaine des hautes cimes, le charme des ressauts où les maisons blanches tranchent si gaiement sur le fond vert des cultures et des prairies. La haute crête du Brézouard ferme le bassin.

La route continue de remonter la Weiss jusqu'à l'importante station d'Hachimette qui dessert la vallée d'Orbey. Il ne faut pas chercher ces noms au fronton de la gare ; tout le monde parle français ici, mais l'inscription *Eschelmer-Urbeis* nous rappelle la conquête. Un service de voitures relie le chemin de fer à cette vaste région pastorale d'Orbey où nous irons demain. Notre gîte ce soir est La Poutroye.

La route abandonne la Weiss, venue d'Orbey., pour remonter la vallée étroite de la Béchine (1),

---

1. Ce mot de Béchine, qui est celui des cartes, se prononce Béhine dans le pays.

très alpestre avec ses pentes abruptes encadrées de bois, tapissées de prairies que le roc hérisse ; partout, sur chaque ressaut, des habitations aux vastes granges où l'on entasse en ce moment le foin odorant que faneurs et faneuses chargent avec hâte dans la crainte d'un orage. La Béchine est un étroit mais clair et gai torrent où abondent les truites. A La Poutroye il fait mouvoir les cent cinquante métiers d'un tissage de coton.

Le bourg, ou plutôt le village, car ce chef-lieu de canton n'est que cela, n'a rien d'alsacien dans l'allure ; on pourrait se croire dans quelque partie des Vosges lorraines, vers Remiremont, en traversant cette rue montueuse aux maisons de pierre, fleuries de glycine ou tapissées de vigne vierge. La Béchine en est la vie, elle actionne des scieries et, dans la partie haute de La Poutroye, sort toute frémissante des roues du tissage, bondit en cascatelles et jette une gaie rumeur dans la vallée.

Quelle que soit la maison où l'on pénètre, les habitants parlent français. Il semble même que l'annexion ait exaspéré le sentiment national, en faisant prédominer notre langue sur l'antique patois roman, qui constitue un si curieux îlot linguistique au revers oriental des Vosges. Ce n'est pas à cela seul que l'on reconnaît d'autres mœurs.

Autant, dans le vignoble et la plaine, chaque commune groupe toute sa population dans un centre unique, autant ici les habitants s'éparpillent en minuscules hameaux ou fermes isolées, chaque lieu ayant son nom de consonance bien française — je les signalerai au passage en visitant le val d'Orbey — noms si particuliers à notre génie latin que les Allemands n'ont pu les traduire tous, bien qu'ils aient remplacé La Poutroye par Schnierlach, le Bonhomme par Diedolshausen, Aubure par Altweier, Orbey par Urbeis et La Baroche par Zell. Ils ont remis ainsi en honneur les noms germaniques du Moyen Age ; mais bien des années se passeront sans doute avant que ces termes se soient de nouveau imposés aux gens du canton. La frontière est proche, on descend facilement dans la vallée de Fraize d'où le chemin de fer mène en quelques minutes à Saint-Dié, capitale des Vosges restées françaises, et les relations sont incessantes entre les deux versants.

Du côté du sud s'étend le val d'Orbey, bassin supérieur de la Weiss, où de nombreux vallons contiennent une population étonnamment dispersée. Infiniment moins peuplée est la région au nord ; sauf dans la vallée de Fréland et sur le versant de la Béchine, on ne trouve que de rares

fermes espacées sur les contreforts du Brézouard, un des nœuds orographiques des plus intéressants et les plus saillants du système vosgien.

Ce massif que l'on a orthographié aussi Bressoir — sur les cartes françaises et allemandes des états-majors — et Brézouars, que les Allemands nomment Birschberg et les gens de La Poutroye Berzevoir — se dresse à l'est de la frontière, dont le sépare une dépression assez large où naît la Lièpvrette, où passe la route du Bonhomme à Sainte-Marie-aux-Mines. C'est une *tête des eaux :* à côté de la Lièpvrette et de ses premiers affluents naissent le Strengbach de Ribeauvillé et le ruisseau de Fréland. La cime principale est sensiblement égale par l'altitude (1 231 mètres) à celle du Kahlewasen. De là on jouit de vues immenses, car le sommet est entièrement isolé. On découvre Saint-Dié et son cadre de petits monts pittoresques qui se haussent par l'Ormont vers le col de Saales, une grande partie de la vallée de la Meurthe et, par-dessus les monts de Gérardmer, la ligne vaporeuse des monts Faucilles. Au nord ce sont le Donon, le Champ-du-Feu, Sainte-Odile et l'Altenberg ; au sud le Hohnack, le Kahlewasen ; vers la frontière la longue chaîne des Hautes-Chaumes avec la masse puissante du Hohneck.

Le Brézouard est entouré de chaumes où paissent les vaches d'une métairie, mais ces crêtes sont de pauvres pâturages, la bruyère domine ; aussi l'autorité forestière allemande, poursuivant l'œuvre esquissée par le service français, tente-t-elle de conquérir par la forêt toutes ces croupes nues. Déjà de belles pinèdes se montrent, faisant prévoir un temps prochain où les fontaines, ayant retrouvé leur pérennité, donneront plus abondamment et régulièrement à la Weiss, à la Lièpvrette et au Strengbach les eaux si précieuses pour l'industrie et l'irrigation.

XX

LE VAL D'ORBEY ET LES HAUTES-CHAUMES

De La Poutroye au val d'Orbey. — L'hôpital de Pairis. — Le lac Noir et son barrage. — Le barrage du lac Blanc. — Orbey. — La Baroche. — En remontant la Béchine. — Le Bonhomme. — Au flanc de la Tête-des-Faux. — Les charbonnages espérés. — Le lac Blanc et son hôtel. — Sur les Hautes-Chaumes. — En longeant la frontière. — Le lac Forlet. — Le lac Daren. — La Schlucht. — Au Hohneck. — Descente sur Munster. — L'Altenberg. — Sultzeren.

Turckheim. Août.

Le ciel, si pur hier, s'est assombri ; ce n'est pas sans appréhension que nous nous sommes mis en route, ce matin, de La Poutroye pour aller au lac Vert. Des nuages encapuchonnent les sommets et rendent morose la vallée que nous vîmes riante et lumineuse.

Derrière l'église se détache le chemin d'Orbey et de Pairis ; il monte au fond d'un vallon dont les flancs sont couverts de prairies et de cultures où des maisons sont dispersées. Au fond du val

se dresse un petit mont isolé, le Faudé, d'où l'on jouit d'une vue splendide ; le Club vosgien l'a surmonté d'une tour augmentant le champ de la vision ; par les temps clairs, on voit, dit-on, le massif étincelant du Sentis dans les Alpes se détacher par l'ouverture d'un col.

Au pied du Faudé les maisons de la Goutte s'égrènent de chaque côté du val. Le chemin s'élève vers les habitations de Bermont pour pénétrer dans un canton accidenté où chaque groupe de fermes porte un nom très français : Beauregard, la Matrelle, Creux-d'Argent, d'où l'on descend vers la gorge étroite parcourue par les premières eaux de la Weiss, sortie du lac Blanc sous le nom de Blanc-Rupt. Sur l'autre versant, où grimpe le chemin, au milieu de moraines de la période glaciaire, voici pourtant un nom germanique, le Geishof, bien surprenant, comme le sont plus loin Steinmatt et Schultzbach. Du Geishof une courte descente amène dans un petit hameau groupé autour d'un couvent, aujourd'hui transformé en hôpital.

L'hôpital de Pairis succède à l'une des antiques maisons religieuses de l'Alsace, l'abbaye fondée en 1136 par des moines de l'abbaye de Lucelle (1).

---

1. Voir page 29.

Ce monastère, blotti au fond d'une haute vallée, dut à ses abbés une réputation européenne : un d'entre eux, nommé Martin, fut désigné par le pape Innocent III pour prêcher la croisade ; il prit même part à l'expédition et assista à la prise de Constantinople.

De l'abbaye primitive, détruite à la Révolution, il reste peu de vestiges ; mais le bâtiment moderne de l'hôpital a grande allure. Le site est assez fréquenté aujourd'hui, grâce au tourisme : d'ici l'on va visiter le lac Noir, accessible seulement de ce côté, où le déversoir du lac a creusé une gorge étroite, remontée par un bon chemin. Le ruisseau, qui se perd parfois sous les roches, jouit d'un débit régulier et constant, dû aux travaux d'aménagement qui ont exhaussé le niveau pour le faire concourir, avec le lac Blanc, à soutenir le flot de la Weiss.

Le lac Noir est dans un site sévère, mais les eaux en sont si calmes et limpides, elles reflètent si nettement les rochers, les éboulis, les bois et la formidable arête des Hautes-Chaumes, qu'il produit une impression puissante de majesté et de splendeur. Des forêts de sapins escaladent les Hautes-Chaumes ; une cascade, bien peu abondante en cette saison, se précipite dans le bassin avec un bruit doux, répercuté par des échos.

Cet entonnoir, profond de 45 mètres, dont 11 mètres artificiellement obtenus à l'aide d'un barrage, est une œuvre déjà ancienne des ingénieurs français, car le travail fut entrepris en 1856 et achevé en 1858. Les promoteurs du projet furent MM. Herzog, les grands industriels du Logelbach, possesseurs d'importantes usines au long de la Weiss. Le lac Blanc, plus étendu mais moins profond, fut l'objet de la même transformation ; on n'y suréleva le plan d'eau que de 6 mètres. Les dépenses ont atteint 70 000 fr. pour les deux lacs. Le lac Blanc emmagasine 1 200 000 mètres cubes, le lac Noir 1 800 000. Mais la rivière ne profite que d'une tranche d'eau limitée par la crête du déversoir ; on pourrait augmenter beaucoup le débit et en prolonger la durée en perçant un tunnel au-dessous de la digue, comme on l'a fait au lac du Ballon.

Nous n'avons fait que contempler ce bassin du lac Noir, dont on ne saurait d'ailleurs faire le tour, les bords plongeant souvent à pic.

Nous voici revenus à Pairis ; le ciel s'est rasséréné, les vues sont belles sur ce cirque de montagnes habitées presque jusqu'au sommet, où la population ardente au travail obtient encore du seigle et des pommes de terre à 900 mètres d'altitude, autour de ce hameau des Hautes-

Huttes signalé pour ce fait par Bleicher (1). Au milieu de ces campagnes pastorales où les maisons s'entourent d'un jardinet clos de murets en pierre, de grandes croupes boisées tranchent par la verdure sombre des sapins sur la teinte plus douce des prairies : montagne conique du Noir-Mont, longue et puissante arête du Rain-des-Chênes.

Au-dessous de Pairis, dont le site est à 662 mètres d'altitude, le Noir-Rupt, sorti du lac Noir, fait mouvoir une scierie, puis, regagnant le Blanc-Rupt, forme avec lui la Weiss. Le chemin longe la rivière, blanche d'écume, courant dans l'étroite gorge où, pendant près d'une lieue, elle dispute l'espace aux maisons d'Orbey. Ce long village n'a qu'une bande étroite de terrain où il a difficilement pu s'installer, le torrent prenant presque tout l'espace. Entre ces constructions qui se pressent et semblent courir au bas de la vallée comme la Weiss elle-même, sont des usines : tissage pour la maison Herzog, une papeterie, des retorderies de coton.

Beaucoup de cabarets, hélas ! et beaucoup trop aussi de marchands en gros de spiritueux et d'eau-de-vie. De chaque côté de la frontière,

---

1. *Les Vosges, le sol et les habitants.* — Librairie Baillière.

l'alcoolisme est une plaie dont l'extension est affligeante.

Malgré sa longueur, le village d'Orbey ne comprend qu'une petite partie des 4 478 habitants de la commune. Ceux-ci sont répartis sur un vaste territoire en trente-huit hameaux et une multitude de maisons isolées. Les habitants descendent travailler dans les fabriques, exploitent les forêts, se livrent à la culture et surtout élèvent des vaches pour la fabrication du beurre et des fromages. On a évalué à 800 000 kilogrammes le poids des fromages fournis annuellement par les fermiers et les propriétaires des quatre communes du val d'Orbey. Sur ce chiffre, les marcaireries des Chaumes, peu nombreuses dans cette région, entrent pour un assez faible total.

Un chemin traverse le gros ruisseau descendu du Rain-des-Chênes et, montant entre un chapelet de maisons sur la montagne de Champs-Simon, rejoint une route carrossable venue du hameau de Tannach par un grand lacet; dessinant une boucle presque complète, il se dirige sur La Baroche, dernière commune de langue romane à l'est, dont le territoire est en partie tourné vers la plaine d'Alsace, son ruisseau de Walbach descendant à Ammerschwihr. Le chemin traverse des hameaux au nom toujours

bien français : Fontaine, Fontenelles, La Chapelle, avant d'atteindre l'église et la poignée de maisons qui constitue le centre communal de La Baroche. Au-dessus de l'humble hameau, dans les pentes de prairies, les grandes maisons blanches sont semées, nombreuses, sur tous les monts jusqu'au pied du haut mamelon du Hohnack, dressé à près de 1000 mètres, sous lequel sont les ruines du château qui servait de prison pour détenir pendant trois jours, au pain et à l'eau, quiconque avait cherché noise ou dispute à quelqu'un.

Dans ces maisons isolées battent des métiers de tisserands pour les fabricants de Sainte-Marie-aux-Mines. Malgré la distance et la nécessité de traverser les montagnes, les gens du pays vont chercher de l'autre côté du Brézouard les chaînes et les fils à tisser. Grâce à ces relations avec la petite ville de langue française, la population de La Baroche, entourée de villages au parler alsacien, reste plus que jamais réfractaire au changement de langage. Non seulement on ne parle pas allemand, malgré l'école et le service militaire, mais encore on dégermanise rapidement tout nouveau venu. Même un Allemand de l'autre côté du Rhin se voit absorbé par l'élément roman. A la deuxième génération

on n'a que des *Welches* de plus ! Le phénomène n'est pas spécial à ce coin des Vosges : partout où des étrangers viennent se mêler aux populations françaises, ils ne tardent pas à se fondre parmi elles ; ainsi se forme en Algérie un puissant élément national par l'absorption rapide des Espagnols et des Maltais. La même métamorphose attend les Allemands émigrés aux États-Unis, qui deviennent Anglo-Saxons ; elle atteint les Allemands émigrés dans la Pologne conquise par la Prusse : à la deuxième génération ils sont Polonais.

La Baroche, comme la commune d'Orbey, est un pays pastoral ; on y cultive bien, et en abondance, les pommes de terre et le seigle, qui fournit au vignoble les liens pour les sarments ; mais le paysan, tout en travaillant au métier à tisser, soigne ses vaches, fabrique le beurre et le fromage. Plus de deux cents ménages vivent de cette industrie rurale ; une seule des installations est assez vaste pour être comparée aux marcaireries des Chaumes.

Le nombre et l'importance des hameaux dans le val d'Orbey ont nécessité la création de chemins de voitures plus nombreux que dans le reste des Vosges. Non seulement chaque vallon a sa route, mais encore des chaussées empierrées vont

desservir les pentes herbeuses où s'éparpillent les maisons, très grandes, car les étables sont le plus souvent sous le même toit. Les communes ont pu faire ces dépenses, étant riches; chaque propriétaire est un capitaliste ayant amassé lentement une fortune, à vendre beurre, fromage et bétail. D'après Charles Grad, « tel paysan en sabots et en blouse qui nettoie ses vaches possède plus de 100 000 écus en bien-fonds et en argent monnayé ».

Une de ces routes pastorales sillonne le flanc occidental de la montagne de Cras, dont le plus haut sommet, dominant La Baroche au nord, atteint 885 mètres d'altitude; bordée de quelques fermes, elle commande un vallon où les demeures sont plus nombreuses, toutes semblables avec leur toit de chaume, leur pignon revêtu de planches, leur façade couverte de bardeaux délicatement blanchis par le soleil. En descendant par ce chemin, on contemple un aimable tableau de vie rustique.

Nous retrouvons aux Allagouttes l'artère principale du réseau de routes du val d'Orbey; en un bon quart d'heure elle amène à Hachimette; j'y parviens à l'heure de la sortie d'un tissage occupant cent cinquante métiers; pendant un instant c'est une joyeuse rumeur dans le hameau. Un

train va monter jusqu'à La Poutroye, nous en profitons pour rentrer au bourg où nous trouvons la voiture du Bonhomme.

Ce Bonhomme n'est point un être de chair et d'os, mais le dernier village du val d'Orbey avant la frontière. La route du col s'élève, très raide et sinueuse, au long de la Béchine, dans le val très rétréci, presque gorge, où le rocher se dresse en belles parois. Les habitations sont nombreuses sur les pentes, leurs façades blanches se détachent gaiement sur le fond vert ; le groupe principal se nomme Froide-Fontaine. En un coin, particulièrement heureux, où le torrent forme des cascatelles sur les rochers moussus, le granit est exploité en carrière.

Le paysage grandit : au-dessus du hameau de Longtrait, sur la rive droite, la Tête-des-Faux dresse à 1 222 mètres son sommet couronné de blocs amoncelés ; en face, la haute montagne des Ennebechey, parsemée de chalets, nous masque la vue du Brézouard. Vers le Bonhomme, une étrange ruine, le Judenburg, domine un vallon.

Voici le village : à l'entrée est une usine de tissage occupant deux cents métiers et cent trente travailleurs. Des maisons ouvrières se suivent au long de la route, précédant le bourg proprement dit, très riant avec ses maisons de pierre, ses

les Ponsez
les Champs Ferry
Pré Feugnet
Mont près
Rond Chaxel
le Gazons
la Rasberg
la Capitaine
la Chapelle
la Bergerie de Haut
Col du Bonhomme
Bonhomme
Roule
la Goutte au Rupt
la Perse
les Pâtures
Tête de Faux
le Foret
Scierie
le Bramont B.
Barançon
la Hardalle
B. de Ronde
Bois de
le Ht Feignet
Beugnot
Feuille Graine
la Pte Combe
la G.de Combe
le Touchpach
Reicheperck
Reicheberg
la Bechine
la Violette
Garçon Cadu F.e
FORET DE SAPINS
F.t Mathieu
Source Nord
Sol de Zummerbun
la Mare
Zummerbun
Gazon du Lac
le Blanc Rupt
Lac Blanc
Blanc Rupt
Pre Bachot
Tourbière
les Hts Chaumes
LES VOSGES
Rocher
Lac Noir
le Vert Rupt
les Hettres
Schultzbach
les Hautes Huttes
Ch.le Ste Barbe
Cascade
la Gorgoutte
la Meurthe
le Tabé
le Valtin
Baliveur
Lybruch
L. de Daren
le Tanet
Sal
Hungersbach
Grazon Martin
Sommerhalde
Bois de Lentzwasen
Lentzwasen
Alte Kreuzwasen
Niedere Riedmatten
Mühlmatten
Wasenhaut
Ebene
Tanet
Westerwasen
Rappenkopf
Steinfirst
Rappenholtz
Hüschern
Felkaire
Mitter
Kalteburg
B. de Kerbholtz
Ferchwasen
Im Murbach
Dreyfenborn
Sillebach
Gerstersten
Steinwasen
Schneidermaas
Schuldmatten
Im Murbachried

boutiques, ses fontaines, la haute flèche de son église se détachant sur le fond vert d'une pente boisée. Tout cela fort vosgien, dans le sens lorrain du mot. Chacun ici parle français. A l'hôtel du Cheval-Blanc où nous sommes cordialement accueillis, nous dînons dans la même salle que le conseil municipal célébrant sa fin de session; tous les membres de l'assemblée emploient notre langue, sans autre accent que cette intonation chantante spéciale aux populations latines des hauts sommets. Ces braves gens ont des physionomies intelligentes et réfléchies, la plaisanterie ne les effraie pas et bien souvent les rires éclatent.

La course est longue pour gagner le Hohneck, et la chaleur sera forte, nous dit-on, malgré la grande altitude à laquelle il faut nous tenir. Aussi sommes-nous debout avant le jour; l'hôte, boulanger en même temps que maître d'hôtel, nous a préparé du café; nous emportons du pain et du chocolat, provisions suffisantes pour atteindre les hôtels de la Schlucht. A peine le soleil se devine-t-il à l'est quand, mettant sac au dos, nous commençons l'ascension des premières pentes de la Tête-des-Faux, dont nous devons longer le versant pour aller au lac Blanc.

La montée est raide entre des éboulis de granit, ruine de montagne, où les creux sont tapissés de gazon émaillé de fleurs délicates, pensées et campanules. Une jolie plante vivace aux baies d'un rouge vif forme de grandes touffes. Comme nous en cueillons des brins, un paysan qui se rend à la forêt nous explique que c'est la brimbelle ponctuée, venant à maturité après la brimbelle noire, ou airelle-myrtille, déjà récoltée à cette altitude, mais que nous trouverons encore sur les hautes chaumes.

Voici la forêt : avant d'entrer sous les grands sapins, nous nous retournons pour contempler une fois encore le bassin du Bonhomme, fermé au nord par le chaînon puissant du Brézouard couronné de sapinières et dont le flanc, revêtu de prairies avec quelques champs de blé, est parsemé de maisons très blanches où l'ardoise remplace le chaume d'autrefois. Une fumée légère monte des foyers, donnant à ce large tableau une grâce infinie. Dans le fond, allongé au bord de la Béchine, le bourg se replie comme le torrent qui, venu du sud, tourne brusquement à l'est. Le sillon blanc des deux routes montant au col du Bonhomme, celui de la belle chaussée s'élevant dans un large val de prairies pour aller franchir le seuil derrière lequel naît la

Lièpvrette, se détachent en longs rubans sinueux sur le vert tendre de cette région pastorale.

Pays qui pourrait devenir minier aussi : l'anthracite affleure sur plusieurs points autour du Bonhomme. En 1899, une société, dite Fiedrich, entreprit des sondages. Deux ans plus tard, se constituait à Paris une *Société des Charbonnages du Bonhomme ;* on n'en est toujours qu'à la période des recherches. A côté du charbon on trouve le fer, minerai déjà extrait au quatorzième siècle. En attendant que l'on ait réussi à mettre ces richesses en valeur, le bois est le seul combustible, mais il abonde.

La forêt dans laquelle nous pénétrons a été exploitée il y a peu d'années ; aux abords, des pins ont remplacé les sapins, leurs troncs forment une solennelle colonnade ; plus loin, entre les jeunes arbres, on distingue encore à ras sol les souches énormes disant combien étaient puissants les résineux tombés sous la hache. Les sapins naissants disparaissent à demi dans la végétation exubérante des framboisiers et de hautes plantes à ombelles de fleurs rouges.

Le chemin monte sans cesse dans cette forêt future dont les brins sont de plus en plus âgés à mesure que l'on s'élève. En un point où les arbres déjà forts, sapins et hêtres, reconstituent la fu-

taie, on découvre soudain, par delà le col du Bonhomme, l'étendue sans fin de la plaine lorraine.

Voici maintenant une chaume envahie par la bruyère, vaste étendue morose où s'est pourtant établie une habitation, la chaume Thiriet, en face d'une sorte de dépression entre la Tête-des-Faux et la haute masse conique du signal de Zimmerlin. Le chemin traverse ensuite une jeune et vigoureuse sapinière, victorieux effort du reboisement sur la lande, et soudain on voit le val se creuser vers un cirque profond, dans lequel étincelle une vaste nappe d'eau : le lac Blanc.

Le sentier traverse les pâturages du Gazon du lac et atteint une grande construction blanche, l'hôtel du Lac-Blanc, un des séjours d'été les plus fréquentés des Vosges. Le site est charmant, bien qu'un peu sévère. En arrière et vers la route de La Poutroye, sont de grands pâturages ; devant l'hôtel, une pente rapide de prés hérissés de rochers mène au lac, fort beau avec ses rives légèrement sinueuses assombries sous la frontière par les parois abruptes des Hautes-Chaumes qui dominent la surface de plus de 200 mètres ; les eaux s'étalent à 1 055 mètres, l'arête est à 1 290 mètres en moyenne. Ce versant est si raide qu'il donne l'idée des bords d'un cratère.

Deux énormes rochers qui couronnent la crête,

semblables à des ruines de forteresse sont, le « château » Hans, dominant le lac Blanc et le château du Lac ou Seekanzel, dominant le lac Noir.

Le lac Blanc, dans le dialecte du val d'Orbey, est le Biantche Mats; *mats* correspondant aux syllabes *maix* et *mer* employées sur le versant lorrain pour désigner les lacs. Bassin très profond, qui, depuis la création du barrage, haut de 6 mètres, atteint 62 mètres au plus creux. Les rochers du bord, aux formes hardies, abritent des pans et des creux couverts de végétation où les botanistes trouvent avec stupéfaction le rhododendron des Alpes et des Pyrénées. Le charmant arbuste à fleurs roses a dû être semé par quelque amateur inconnu d'acclimatation. Il s'est plu dans ces parages d'altitude médiocre pourtant et a prospéré ; on le chercherait vainement dans une autre partie des Vosges.

Une jolie source coule au-dessus de l'hôtel, nous nous installons au bord pour notre déjeuner de chocolat et de pain, puis reprenons aussitôt la course par un joli sentier tracé entre des plantations nouvelles. Nous voici à la frontière, sur le Richperch, Ritberg ou Reisberg, vaste chaume finissant en escarpement au-dessus du lac Blanc. Vue d'ici, la nappe est sauvage et solitaire dans son cadre de parois abruptes à

l'ouest, de rides boisées à l'est. Au delà de ce dernier versant, voici tout le val d'Orbey, le village principal allongé au fond d'un joli bassin de prairies très vertes, avec quelques taches de céréales et des massifs de sapins et de hêtres. Plus loin, le val se ferme par une petite chaîne de pitons et de croupes noires de sapins ; plus loin encore voici la plaine d'Alsace, le Kaiserstuhl et la ligne longue et haute de la Forêt-Noire.

Le chemin longe la frontière, mais bientôt la vue sur l'Alsace est fermée par des plantations très serrées de pins, œuvre récente de l'administration allemande. Il faut traverser ces fourrés pour aller contempler au fond de son cirque le lac Noir, pan de cristal enchâssé dans la roche. Du côté français, ce ne sont que pelouses : les chaumes où la vie animale apparaît pendant de courts mois de l'année par les troupeaux des marcaires. Ces vastes gazons descendent vers la vallée de la Meurthe, superbement ouverte, avec ses villages aux toits rouges faisant cortège à la grandissante ville de Saint-Dié, largement étalée autour de sa cathédrale.

L'altitude bientôt atteint et dépasse 1 300 mètres. A cette hauteur, sur ce front terminé en abîme vers l'Alsace, l'air est d'une vivacité vivi-

fiante. Les grands horizons, les abîmes, le tapis d'herbes assez dures où pacage le bétail, sollicitent sans cesse l'attention et font oublier la longueur du chemin, la raideur de quelques pentes. La frontière, que l'on suit sans cesse, fait un coude au-dessus d'un val où dort le lac de Forlet, Forlenweiher, aménagé en 1853 par les industriels de la vallée de Munster à la place d'un étang envahi par les tourbes. La nappe est à 1061 mètres... lorsqu'il y a de l'eau! En ce moment elle est à sec; une laisse de vase blanche s'étale entre les rochers qui limitent le bassin. La solitude cesse un instant : un groupe s'agite au sommet d'une pyramide en bois, signal d'état-major pour la triangulation; ce sont des officiers français, des sapeurs du génie, des chasseurs à pied; ils lèvent un campement établi pendant leurs travaux; tentes et ustensiles sont chargés sur des voitures. Et notre émotion est vive devant cette petite poignée de soldats, rencontrés sur le sol resté français, en vue d'une vaste partie de l'Alsace perdue.

Dominant la tête de la petite vallée de Munster, le sentier frontière monte au Gazon de Faîte, descend à travers le Gazon Martin, domine le lac Vert ou Daren et s'élève sur le monticule rocheux du Tanet d'où l'on découvre en entier

ce joli bassin, lui aussi transformé en réservoir industriel par une digue haute de près de 10 mètres et capable d'accumuler 580 000 mètres cubes d'eau. La sécheresse l'a éprouvé comme le lac Forlet, mais il conserve encore 8 mètres dans son creux naturel, célèbre depuis bien des années par l'état singulier de ses eaux à la fin de juillet. Alors celles-ci devenant laiteuses, épaisses, presque coagulées, rejettent une matière glutineuse et verdâtre ; puis le flot s'éclaircit et reprend sa transparence. Les botanistes et les hydrologues expliquent le phénomène par des végétations ; mais dans le passé les légendes les plus singulières avaient cours. « L'eau, disait Abel Hugo vers 1830, est plus pesante au fond qu'à la surface, ce qu'on attribue aux matières terreuses et huileuses dont elle est chargée. » Pendant les tempêtes, « les eaux s'élèvent et rejettent sur les bords des pétrifications et des coquilles fossiles », ajoute le même auteur. Aujourd'hui, le Daren, retenu et exhaussé par son barrage, a perdu tout mystère, ce n'est plus qu'un des agents industriels de la vallée de Munster.

Sauf quelques touristes évidemment allemands, à en juger par leur costume verdâtre et la plume de héron au chapeau de drap,

nous ne rencontrons personne. Cependant, voici un montagnard qui recueille les dernières airelles à l'aide d'un instrument simple mais curieux : récipient de bois à trois côtés, dont l'un est dentelé comme un peigne. Les dents promenées dans les touffes d'airelles laissent passer les feuilles, mais retiennent les baies d'un noir bleuâtre. Ces « brimbelles » sont la base de tartes dont les Vosgiens sont friands.

Le chemin pénètre dans les bois et devient monotone : rarement on a des échappées sur la vallée ; aussi les dernières parties semblent-elles longues ; mais enfin voici la Schlucht avec ses hôtels, son animation, sa foule de touristes de toutes conditions amenés par le chemin de fer ; car une ligne électrique monte de Retournemer à ce col ouvert à 1 150 mètres et se prolonge même jusqu'au Hohneck, point culminant de la chaîne centrale des Vosges, mais un peu inférieur, avec ses 1 366 mètres d'altitude, au grand ballon de Guebwiller.

Nous avons préféré gagner à pied le sommet, course facile, en territoire resté français, avec de belles vues sur la vallée de Metzeral. Voici la troisième fois que je viens au Hohneck (1), et

---

1. 22e Série du *Voyage en France*.

je refais avec le même plaisir cette excursion offrant peut-être la plus belle vue des Vosges, car elle s'étend sur les deux versants. Aujourd'hui j'ai voulu présenter la montagne à Maurice : il la voit dans toute sa beauté, par un grand soleil, avec l'animation de ses chaumes.

Mais il faut rentrer en Alsace, par Munster, route admirable (1), dominant le grand précipice où se forme la Fecht de Sultzeren, trouant un éperon de rochers par un tunnel, envoyant un court embranchement vers le monumental hôtel de l'Altenberg, construit dans une situation superbe, sur un éperon qui domine toute la vallée. Par de grands lacets, entre les hauts sapins de la forêt, la route descend, dominant des vaux profonds et boisés. Bientôt la petite vallée de Munster s'étend au-dessous de nous, avec ses fermes, ses hameaux, ses villages : Sultzeren, Stosswihr, puis Munster groupé autour de son église. C'est un des tableaux les plus heureux et les plus complets des Vosges.

Sultzeren, au premier plan, remplit le vallon très étroit égayé par un ruisseau abondant et clair qui fait mouvoir de petites usines. Le lieu

---

1. Doublée aujourd'hui par le chemin de fer électrique de Munster à la Schlucht, ouvert en 1907.

est charmant : des prés en pentes raides ombragés de noyers, des maisons blanches aux toits fauves, des fabriques aux nombreuses fenêtres, le cours d'eau qui bondit, jaillit en cascades, étincelle sur les roues des manufactures. Il y a ici et à Stosswihr, que l'on atteint bientôt, une vie ouvrière active : filatures et tissage de coton, blanchisseries de toiles, fabriques de « brosses pour galoches », occupent une population de près de 3 500 âmes, éparpillée dans le vallon de Sultzeren et celui du Kleinthalbach, une des deux Fecht qui constituent la rivière à Munster. Nous atteignons la ville au moment où l'ombre se fait sur le merveilleux paysage.

XXI

A TRAVERS LE VIGNOBLE

Au signal de Sigolsheim. — Panorama du vignoble. — Zellenberg et Riquewihr-Hunawihr. — Comment est disposée la vigne. — Les crus célèbres. — Les trois châteaux de Ribeauvillé. — Ribeauvillé. — Vieilles maisons. — Les usines et les vins. — Bergheim. — Le Tænnichel et son mur païen. — Rohrschwihr. — Saint-Hippolyte, ville lorraine. — En vue du Haut-Kœnigsbourg. — Descente au val de Lièpvre.

Lièpvre. Août.

Le tramway nous a laissés hier à Sigolsheim, d'où nous avons entrepris la visite du vignoble de Ribeauvillé, orgueil et gloire de la Haute-Alsace par sa continuité, son étendue, et ses crus rivalisant avec le kitterlé de Guebwiller et le rangen de Thann. Il y a là, jusque sur le territoire de la Basse-Alsace, où l'interrompent les prairies du Giessen, un des plus riches terroirs de l'Europe, comparable par l'aspect, sinon par la qualité des vins, à la Côte-d'Or et les flancs des montagnes de Reims et de Vertus.

Sigolsheim est abrité des vents du nord par

une colline isolée, le Haut-de-Sigolsheim, dont le point culminant domine de 200 mètres le lit de la Weiss. Ce mamelon est presque entièrement tapissé de vignes, et celles-ci s'étendent loin dans la plaine. Un raide chemin entre les plantations permet de descendre sur le versant opposé. Du sommet, sorte de friche célèbre pour sa flore parmi les botanistes, on découvre tout le vignoble soit au nord, soit au sud, où la commune de Colmar possède dans la plaine le terroir viticole le plus étendu de toute l'Alsace : 500 hectares. Elle en eut 602 jadis, mais les faubourgs naissants ont entamé une partie de l'espace consacré à la vigne. Malgré cette diminution, il faut aller en Basse-Alsace à Obernai et Epfig, pour trouver des communes possédant une étendue aussi considérable plantée en vignes. Mais les meilleurs crus, le vignoble le mieux exposé sont à Turckheim qui produit le fameux *brand,* une des trois perles, le trio d'Alsace avec le rangen et le kitterlé. Turckheim produit aussi le *sang des Turcs,* ce turkenblut dont j'ai parlé déjà, tandis que d'autres centres s'enorgueillissent du landskraft, *vigueur du pays,* et de l'octoberthee, *tisane d'octobre.*

Du versant nord de la petite montagne de Sigolsheim, on découvre une étendue de vignoble

plus considérable encore, tout un pays aux crus variés et célèbres, s'ils n'ont pas un rang aussi distingué que rangen, kitterlé et brand, trinité illustre. Au pied de la hauteur voici Bennwihr, long village confinant à Mittelwihr dont le sépare seulement l'étroit ruisseau de Sembach. Les vignerons font un excellent vin blanc; le meilleur est récolté sur le coteau qui porte Beblenheim, joli bourg conservant une fontaine gothique du quinzième siècle, souvent restaurée mais charmante encore.

Chacun de ces villages a ses *gourmets* qui concentrent dans leurs mains une grande partie du commerce des vins; il en est plusieurs au féodal village de Zellenberg, occupant l'étroite terrasse d'un abrupt monticule tapissé de vignes et où l'on n'accède que par une entrée unique. S'informer de la porte de sortie auprès d'un habitant, c'est lui faire la plus grave injure ! Cette gracieuse réduction de ville guerrière domine une large plaine couverte d'un tapis continu de pampres, se relevant sur les premières pentes de monts creusés de vallons sauvages et revêtus de forêts. Dans un creux s'abrite la reine de ce riche terroir, la petite ville de Riquewihr, rivale de Kaysersberg et d'Ammerschwihr par ses vieilles et curieuses maisons, ses débris de fortifications, une antique

porte, ses fontaines et des restes de logis seigneuriaux. Le château des ducs de Wurtemberg, qui possédèrent la petite cité, est devenu une école, mais on l'a transformé à tel point qu'il ne donne guère l'idée d'une résidence princière. Une des tours de l'enceinte se nomme *Schelmethurn,* c'est-à-dire la Tour aux filous : elle servait de prison. Beaucoup des habitations ont encore sur leur façade de vieilles inscriptions allemandes.

De la pente qu'elle couvre, Riquewihr domine l'ample bassin de vignes qui produit des variétés nombreuses de vin ayant chacune leurs fervents. Au premier rang le gentil, « qui embaume tout un appartement tant son bouquet est subtil », dit Charles Grad; le sporen, le luppelsperger, le schœnberger et le vin gris. La réputation du lieu doit être assise depuis bien longtemps, car des fouilleurs de paperasses ont trouvé trace d'une créance de Voltaire sur des vignes de Riquewihr. Or le grand homme, on le sait, s'entendait en affaires et il n'eût pas accepté des garanties fallacieuses !

Quittant un instant les vignes pour les bois, le chemin de Ribeauvillé s'élève sur un ressaut de montagne pour redescendre à Hunawihr, joli et riche village que semble surveiller à l'écart une église située au milieu d'un cimetière entouré

d'ouvrages de défense. De Hunawihr à Ribeauvillé, le vignoble ne cesse pas, il s'avance dans la plaine jusqu'à ce qu'on pourrait appeler son pôle de répulsion, l'immense et plantureuse prairie irriguée par les eaux du Strengbach. Hunawihr domine cette large zone et la plaine d'Alsace tout entière.

Ici le vigneron produit des vins blancs connus sous les noms de rossacker, muhlforst, schilde, heitzloch, fournis par les cépages les plus appréciés : riesling, pineau et tokai. La large étendue de pentes viticoles offre un étrange spectacle par la hauteur des échalas utilisés en Alsace; ce hérissement de perches est ce qui frappe le plus le visiteur venu des vignobles français. Comme je l'ai fait remarquer déjà, il faut aller en Auvergne pour trouver quelque chose de comparable, encore les échalas de la Limagne sont-ils loin d'atteindre les 3 mètres ou les $3^{m},33$ adoptés autour de Ribeauvillé.

Sur ce tuteur, la plante reçoit une disposition singulière mais rationnelle, qui a frappé tous les écrivains ampélographes et reçu le nom de *tenue en quenouille*. Le cep monte jusqu'à 60 centimètres sur les coteaux, à 1 mètre dans la plaine; de ce cep sortent deux ou trois forts rameaux ou cornes fournissant de longs

bras que l'on recourbe en arceaux pour venir les attacher à la souche. Sur ces arceaux le raisin est admirablement présenté pour mûrir ; les branches secondaires ne portant pas fruit sont liées contre l'échalas dont elles atteignent bientôt le sommet. L'arbuste offre ainsi l'aspect d'une gigantesque quenouille de fileuse, d'où le nom du système. La distance des rangs varie : 80 centimètres, $1^m,20$, $1^m,50$ selon l'exposition et le cépage.

Les espèces de plants sont nombreuses, leur énumération occuperait une longue place et ne dirait pas grand'chose à des vignerons français. Les vins les plus réputés sont produits, les blancs, par le riesling et le pineau ; c'est encore un pineau qui donne les meilleurs vins rouges. Mais l'exposition et le sol modifient la valeur respective des cépages et expliquent leur extrême variété.

Dans cette partie du vignoble compris entre la Weiss et le Giessen, Riquewihr et Ribeauvillé tiennent le premier rang pour la richesse alcoolique et le bouquet. Les vins les plus répandus se conservent bien, supportent remarquablement le transport et se reconnaissent facilement à leur parfum. Il n'y a pas de crus proprement dits, mais des produits plus ou moins distingués selon les soins de culture et le choix

des cépages. Les connaisseurs classent au premier rang le zahnacker de Ribeauvillé, ensuite le trottacker et le geisberg.

Victor Rendu, dans son *Ampélographie française,* a dit que le zahnacker, bien qu'il n'ait pas de caractère spécial en raison des différents cépages qui entrent dans sa composition, a le premier rang parmi les vins blancs de l'Alsace. « Il ne serait pas déplacé à côté des bons vins du Rhingau, fort au-dessous, toutefois, du Johannisberg, du Rosengarten, du Goldner Becher, du Rudesheim, du Markobrunn et du Rothberg... Malheureusement le vignoble de Zahnacker est très exigu : sa contenance n'excède pas 1 hectare 13; celle du Trottacker est de 2 hectares. » Riquewihr se glorifie de son sporen ainsi célébré par un poète :

A Thann dans le Rangen, à Guebwiller dans la Wann, à Turckheim dans le Brand, croissent les meilleurs vins du pays. Mais devant le sporen de Riquewihr ils baissent tous pavillons.

Si vif est le goût de la vigne dans toute la contrée, que même la légende lui est consacrée. La fontaine d'Hunawihr, dédiée à une châtelaine nommée Huna, se mit à verser du vin par ses quatre tuyaux, une année où la récolte avait man-

qué. Chacun put faire sa provision, pour un an complet, de ce vin si généreux que jamais le vignoble n'en produisit de semblable, pas même le muhlfurst dont Hunawihr est si fier et pas même le sporen !

La capitale de ce riche terroir est la vivante et curieuse ville de Ribeauvillé, le Rappoltsweiler des Allemands, longuement étalé entre les coteaux couverts de vigne et les puissants avant-monts entre lesquels le Strengbach s'est frayé une vallée ou plutôt une gorge profonde. Elle se signale de loin par une croupe sur laquelle s'étagent trois ruines de forteresse, plus imposantes que les tours d'Éguisheim, car ce furent trois châteaux, les palais des comtes de Ribeaupierre, les plus puissants seigneurs féodaux de la terre d'Alsace, qui s'étaient constitué une véritable principauté. Au haut de la ville, ils avaient même, postérieurement, élevé un quatrième château, dans lequel est installée aujourd'hui l'école supérieure.

En arrière des trois châteaux, bien plus haut, se profile sur le ciel l'arête rocheuse du Tænnichel, superbe d'allure, derrière laquelle se creuse la profonde vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Dans ce cadre fier, Ribeauvillé rappelle les grands sites du Rhin.

La campagne réunit tous les aspects de l'Al-

sace par ses monts assombris de bois, ses burgs fiers encore, son opulent vignoble, la plaine admirablement irriguée où les prairies d'un vert merveilleux sont entremêlées de jardins maraîchers. Ces prés doivent être d'un beau revenu; cependant, telle est la passion de la vigne, que l'on en voit des parcelles au milieu du tapis des pelouses dont quelques arbres et les vannes de distribution des eaux rompent l'uniformité. Ces prairies de Ribeauvillé sont un remarquable exemple de ce que pourra l'irrigation dans les terres sèches de la Hart.

Ribeauvillé est loin du chemin de fer, mais de bonne heure elle s'est dotée d'une ligne sur route ayant la voie large, afin de recevoir des marchandises sans transbordement. La gare est à l'entrée de la ville, dans la plaine, en face d'une promenade vaste et bien ombragée appelée le Cours ou Herrengarten — jardin des seigneurs — dont les grands arbres couvrent de larges avenues.

La ville, peuplée de 6 000 habitants, n'a guère qu'une rue, mais fort longue, curieuse par ses maisons à pignons aigus, parfois sculptés aux angles. La forme imprévue des vieux logis, le pittoresque des courtes ruelles ouvrant de chaque côté, la haute tour de la Boucherie, véritable beffroi, percée d'une porte, surmontée d'une

galerie entourée de gargouilles, des fontaines sculptées souvent curieuses, composent un archaïque et séduisant décor.

Parmi ces maisons, jadis nobles, la plus intéressante pour l'histoire locale est le logis des ménétriers — Pfeiferhaus — qui servait de centre de réunion, de *poêle* comme l'on disait autrefois, à la corporation des musiciens ambulants. Pour se soustraire aux vexations, ceux-ci avaient choisi pour chef le seigneur de Ribeaupierre en lui donnant le titre de roi. Chaque année, le 8 septembre, des ménétriers, dont beaucoup venaient des parties les plus éloignées de l'Alsace, se réunissaient, assistaient à une messe et se rendaient au château des Ribeaupierre pour rendre hommage à leur souverain. Les ménétriers ont disparu comme tant d'autres choses, et les Ribeaupierre aussi, du moins à Ribeauvillé ; mais la fête, le Pfeifertag, se célèbre encore chaque année en des réjouissances et des bals où l'on vient assister de très loin.

L'église a quelques parties intéressantes ; l'hôtel de ville, construit sous le second Empire, conserve dans un petit musée une série de hanaps d'argent ou de vermeil offerts par les Ribeaupierre à leur ville pour contenir les vins d'honneur.

Les plus importants monuments de Ribeau-

villé sont les trois châteaux : Saint-Ulrich, Girsberg et Haut-Rappolstein. Le premier est une ruine dont les tours, les murs d'enceinte, une grande salle percée de sept fenêtres ogivales jumelées, font un décor superbe. Séparé du Saint-Ulrich par une profonde ravine remplie de broussailles, le Girsberg est loin d'avoir la même valeur, ce n'est qu'un donjon carré entouré de débris d'enceinte. Le Haut-Rappolstein, plus éloigné, plus fièrement perché, a été le séjour des Ribeaupierre jusqu'au moment où, las des ascensions continuelles, moins obligés à se garder contre les attaques, ils vinrent bourgeoisement habiter leur quadruple ville — car les quatre quartiers de Ribeauvillé avaient chacun leur enceinte dans la circonvallation commune.

La ville a une part, faible il est vrai, dans l'activité commerciale de l'Alsace ; elle se rattache à Munster et à Colmar par une filature de coton de 25 920 broches et 210 ouvriers, et une usine de tissage avec teinture et apprêts occupant 173 personnes. En outre, 77 métiers de tisserands à la main travaillent pour le compte d'une maison de Sainte-Marie-aux-Mines.

L'activité se porte surtout sur les vins. En dehors de ses propres produits : zahnacker, riesling, tokai, la ville est le marché central pour

tout le vignoble; nombreux sont les négociants qui se livrent à ce commerce. Même une maison transforme en vin mousseux, *champagne d'Alsace,* une partie des vins blancs; une autre expédie les mêmes vins à Mayence où on les transforme également en « champagne ».

Nous reviendrons bientôt à Ribeauvillé par la montagne; aujourd'hui nous voulons achever la visite du vignoble et traverser le rameau des Vosges qui porte si haut la belliqueuse silhouette du Haut-Kœnigsbourg. Nous sortons de la ville près du Herrengarten et, par une jolie route tracée sur des ondulations revêtues de pampres, nous dirigeons sur Bergheim, petite ville bâtie à une demi-lieue à peine. Jusqu'à l'entrée de la vieille bourgade les trois châteaux restent en vue, plus fiers encore d'allure à mesure qu'ils semblent s'éloigner. Entre Ribeauvillé et Bergheim, la source minérale de Carola attire les baigneurs pendant la belle saison.

Bergheim se montre de loin, en partie couverte par la fumée de ses fours à chaux et à plâtre et d'une briqueterie qui lui donnent l'aspect d'une ville manufacturière. Bâtie dans une enceinte régulière, dont les lignes sont très apparentes encore, Bergheim, tout en offrant la physiono-

mie d'une vieille ville, n'a pas, comme ses voisines du vignoble, les maisons curieuses qui les rendent si intéressantes. Sa population est plus mélangée; des carrières de sable, de gypse, de quartz et de calcaire emploient de nombreux ouvriers, d'autres travaillent dans les usines où ces matériaux sont transformés. Cinq fours à plâtre, des fours à chaux, une briqueterie font de Bergheim le chantier qui alimente les constructions de la région.

Le vignoble a son vin réputé, le kanzelberger, récolté sur les coteaux où l'on extrait le gypse; un haut mamelon à demi isolé porte les plantations dites altenberg; derrière cette colline Rohrschwihr et Roderen s'étagent dans le vignoble, en vue d'un vaste paysage.

Ces riches terroirs confinent à l'un des chaînons les plus solitaires des Vosges, où l'on ne rencontre qu'un seul village, Thannenkirch, relié à Bergheim par une route fort pittoresque. A l'entrée de la gorge où pénètre cette voie, l'ancien moulin du château, *Schlossmühl,* qui fut transformé en forge, est dominé par la masse neuve du château de Reichenberg, rétabli de nos jours. Sous cette belle demeure le chemin pénètre dans la montagne en longeant le ruisseau de Bergen. Les hauteurs sont couvertes de bois.

Ce vallon est charmant sous son manteau d'arbres d'où surgissent de grands rochers. C'est tout à fait la montagne maintenant ; lorsqu'on atteint le village de Thannenkirch, allongé sur les pentes du Tænnichel, on pourrait se croire dans les hautes Vosges ; cependant le point culminant n'atteint pas 1 000 mètres.

Ce Tænnichel est une partie fort curieuse du massif par ses escarpements et ses amoncellements de roches ; selon quelques auteurs, les Celtes en avaient fait une forteresse dont les Romains se servirent ; les rochers, qui offraient déjà une défense naturelle, furent reliés par des murailles cyclopéennes bien reconnaissables aujourd'hui encore ; *mur païen* comme celui plus célèbre du mont Sainte-Odile. M. Auguste Thierry-Mieg estime que ces travaux n'étaient pas un ouvrage de défense, mais une ligne de démarcation entre deux peuplades (1).

Le Tænnichel, qui décrit un grand arc de cercle enfermant deux vallons qui vont au sud rejoindre le Strengbach, a pour cime maîtresse, au centre, le Hochfelsen couronné par deux rochers offrant d'immenses vues sur les Vosges centrales, la plaine, les vallées de la Lièpvrette et du Streng-

1. Sur le mont Sainte-Odile, voir le chapitre XI du volume *Basse-Alsace*.

bach. Un des rochers est le Hochfelsen allemand, l'autre le Hochfelsen français; celui-ci, le plus élevé, atteint 949 mètres; une autre cime, le Ramelstein, point culminant, s'élève à 992 mètres.

Sur les pentes de la montagne, Thannenkirch, entouré de prés, de bois, de petites cultures, est charmant. Dans la plupart des maisons battent les métiers de tisserands, la population travaille pour Sainte-Marie-aux-Mines où le tissage à bras s'est maintenu. Désormais, toute la montagne des deux côtés de la Lièpvrette dépend de l'industrieuse cité.

Au retour à Bergheim on me montre, au bord du vignoble, la grande et antique ferme du Tempelhof, siège d'une commanderie de Templiers en 1207, passée en 1320 aux chevaliers de Saint-Jean et reconstruite par la Renaissance. La ferme n'est qu'un reste de l'ancien château détruit en partie à la Révolution et finalement au dix-neuvième siècle; les belles lignes de l'architecture font regretter cette destruction. A l'intérieur des bâtiments restants, une cheminée porte la date de 1558.

A travers le vignoble nous gagnons Rohrschwihr et Roderen dont le vin rouge est réputé, puis Saint-Hippolyte, petite ville assise sur une terrasse portée par des rochers baignés au pied

par le ruisseau d'Eckenbach. C'est encore une ville du vin, mais n'ayant aucun caractère alsacien. Cité régulière, ceinte de remparts en partie devenus maisons et précédés d'un fossé, elle rappelle plutôt à l'intérieur les bourgades lorraines. L'histoire est d'accord avec l'aspect des choses : Saint-Hippolyte fut longtemps domaine des ducs de Lorraine ; ils y tinrent garnison et imposèrent leurs méthodes de construction. On se croirait bien loin d'Alsace, l'impression est d'autant plus singulière, que les villes voisines ont une couleur locale très accentuée. Les armes ducales figurent encore au pignon de l'hôtel de ville, accolées à celles de la commune, à la date de 1566.

La ville est à la limite de la Haute et de la Basse-Alsace. Près de là passait le fossé ou *Landgraben,* servant de délimitation entre les diocèses de Bâle et de Strasbourg, frontière qui est encore celle des deux provinces. Entre elles, la Lorraine pénétrait comme un coin, non seulement politiquement, mais ethniquement aussi, puisqu'une partie du canton de Sainte-Marie-aux-Mines est de langue française et se rattache au canton roman de La Poutroye.

Saint-Hippolyte n'a pas de monuments; ses vieilles portes sont renversées, il faut l'œil d'un archéologue pour reconnaître dans la masse sans

caractère de l'église le beau style du dix-huitième siècle, époque à laquelle remonte l'édifice. Pas d'industrie, mais un important commerce de vins. Le vignoble enveloppe entièrement la cité et monte haut sur le flanc de la montagne, dominée par la majestueuse masse du Haut-Kœnigsbourg. Le tableau opulent mais banal d'un pays de vigne est heureusement relevé par la silhouette des ruines féodales. Le Haut-Kœnigsbourg n'est pas le seul château dont les tours semblent encore surveiller la plaine ; voici, au sud, les trois forteresses de Ribeauvillé, au nord, celles de Ramstein et d'Ortenberg qui commandent le confluent de la Lièpvrette et du Giessen, la plaine et le débouché vers Schlestadt des deux rivières réunies en un fort courant.

Malgré l'heure avancée nous gagnerons la vallée de la Lièpvrette par la montagne, car nous n'avons pas de train avant longtemps pour Schlestadt, d'où se détache l'embranchement de Sainte-Marie-aux-Mines, et les deux heures à attendre à Saint-Hippolyte seraient fastidieuses ! Nous devons d'ailleurs revenir ici pour commencer, par le Haut-Kœnigsbourg, les excursions à travers la Basse-Alsace (1).

1. Volume *Basse-Alsace*, chapitre I.

Bien que la chaleur soit forte, dans le vignoble sans abri contre le soleil, où les murs de pierre surchauffés accroissent l'impression de fournaise, nous voici en chemin. J'avais remarqué sur la carte des indications relatives à des mines, des carrières de grès et de schiste et nous faisions entrer la visite des galeries dans le plan de notre excursion. Réellement il fait trop chaud ! Déjà il est pénible de gravir la montagne boisée de châtaigniers et de pins jusqu'à l'arête dont l'extrémité orientale porte le Haut-Kœnigsbourg. Enfin voici un petit col, à côté d'un piton coté 720 mètres sur la carte et où aboutissent de nombreux sentiers.

Maintenant la marche est rapide, on descend vers Lièpvre ; bientôt apparaissent les montagnes qui se rattachent à la puissante masse du Champ-du-Feu (1). Au fond, la vallée de la Lièpvrette et ses hameaux, Lièpvre dominé par le joli mont conique de Chalemont couvert de forêts, le val tranquille de l'Allemand-Rombach. Et nous ne tardons pas à atteindre ce village industrieux de Lièpvre, assis aux confins des deux départements.

---

1. Chapitre IX du volume *Basse-Alace*.

XXII

SAINTE-MARIE-AUX-MINES ET SA VALLÉE

La vallée de la Lièpvrette. — Lièpvre et ses hameaux. — L'ancienne abbaye. — Sainte-Croix-aux-Mines. — La rive alsacienne et la rive lorraine. — Sainte-Marie-aux-Mines. — Comment elle fut lorraine. — Les mines. — Blocs d'argent. — L'industrie de Sainte-Marie. — Tissus de laine et mélangés. — Le tissage à bras dans la montagne. — Aspect de la ville. — La route de Ribeauvillé. — Le Strengbach. — Aubure. — Le ruisseau qui se tait. — Le pèlerinage de Dusenbach. — Retour à Ribeauvillé.

Ribeauvillé. Août.

Lièpvre, où nous sommes venus passer la nuit, est un centre déchu, si c'est une déchéance d'avoir perdu un monastère célèbre commandant à la vallée, pour devenir un simple village, puis, bien plus tard, un centre industriel. Il y eut ici un prieuré dont le fondateur Fulrade, devenu abbé de Saint-Denis, fit don à la célèbre abbaye française ; celle-ci posséda le couvent jusqu'en 1400. A cette époque les ducs de Lorraine, déjà maîtres d'une partie de la vallée, arguèrent d'un vieil acte impérial pour s'emparer

du prieuré, du bourg et des terres. Puis un incendie ayant détruit Lièpvre, le lieu ne retrouva plus sa prospérité; Sainte-Marie-aux-Mines hérita de sa prépondérance.

Quand la filature et le tissage du coton apparurent dans les Vosges, Lièpvre devint un des centres de l'industrie; déjà le bourg appartenait aux ateliers de Sainte-Marie par les nombreux métiers à bras travaillant pour la ville. La force motrice de la rivière, l'abondance de la main-d'œuvre ont suscité la construction d'une manufacture pour la production mécanique des articles de Sainte-Marie. 500 ouvriers sont employés à la teinture des fils de laine, soie et coton et surtout à leur tissage à l'aide de 337 métiers, dans les vastes bâtiments construits sur l'emplacement du monastère. Non loin de là un tissage de coton occupe 100 ouvriers. La grande usine s'est fait connaître par ses belles œuvres d'assistance.

Grâce à ces fabriques, le bourg s'est beaucoup accru, sa population dépasse 2 000 âmes. On chercherait en vain des traces du passé; le chœur de l'ancienne église est conservé, mais il fait partie d'un logement particulier. Tout l'attrait de Lièpvre réside dans sa situation. La vallée, exquise de fraîcheur, est enserrée entre des

monts boisés, faisant ressortir la grâce de l'étroit ourlet de prairies qui bordent la rivière abondante et rapide. Quelques vignes tapissent les pentes bien exposées; les usines et les maisons ouvrières ont un air de tranquillité souriante. Sur la rive gauche se dresse la montagne de Charlemont ou Chalemont, cône aigu couronné par un énorme rocher à pic. Elle domine la vallée et le riant vallon de l'Allemand-Rombach. Cette petite montagne, dont l'altitude est de 704 mètres, est un admirable observatoire sur tout le pays de Sainte-Marie-aux-Mines, le chaînon du Tænnichel, le Bressoir, la plaine d'Alsace, le Kaiserstuhl et la Forêt-Noire.

Le vallon où l'Allemand-Rombach égrène ses maisons blanches est, malgré ce nom d'Allemand aujourd'hui officiellement remplacé par Deutsch, un foyer de langue française comme deux autres Rombach, le Grand et le Petit, Sainte-Croix-aux-Mines et toute la partie de Sainte-Marie située sur la rive gauche de la Lièpvrette. Cette région appartenait aux ducs de Lorraine qui y maintinrent le français et la religion catholique, tandis que la rive droite restait alsacienne et devenait protestante.

Cette rive droite, moins ensoleillée, n'a pas de villages, mais beaucoup de fermes dont les

noms sont pour la plupart français, indiquant que l'influence lorraine, qui dominait d'ailleurs à Saint-Hippolyte, allait jusqu'à l'arête rocheuse du Tænnichel. La vallée s'élargit à mesure que l'on avance. Avant Sainte-Croix-aux-Mines le fond est un beau plan de prairies où viennent finir forêts de pins et de sapins. Ce côté disparaît sous la végétation, tandis que la rive gauche, exposée au soleil, montre le rocher, souvent très fauve, surgissant entre les pins et les chênes.

Dans ce cadre, Sainte-Croix-aux-Mines est assis à l'entrée de la charmante vallée de Grand-Rombach; ses maisons se poursuivent jusqu'à l'entrée du Petit-Rombach. Ces vaux remplis d'habitations, les monts qui les encadrent où des maisons de tisserands-cultivateurs couvrent les pentes entre les prés et les champs, sont une des belles choses de l'Alsace. Le village de Sainte-Croix est assez exigu, la plus grande partie de ses 3 682 habitants s'éparpillant en de nombreux hameaux jusqu'à la frontière. Jadis minier, il est devenu un centre manufacturier important. Une usine renferme 14 000 broches de filature et 4 200 broches à retordre, avec 156 ouvriers. Deux tissages occupent 150 ouvriers. Une des plus importantes fabriques de tabac de l'Alsace emploie 185 ouvriers et produit 850 000 kilogr.

de tabac à fumer ou de cigares par année. Le reste de la population se compose de tisseurs à bras; il n'est pas un hameau, presque pas une maison sur les deux versants où ne batte un métier pour les fabricants de Sainte-Marie-aux-Mines.

La commune est donc riche et prospère, plus même qu'à l'époque où elle participait à la splendeur minière de Sainte-Marie. Aussi s'est-elle dotée d'une église et d'une mairie monumentales, seuls édifices remarquables du bourg.

A deux kilomètres à peine, la route, d'où l'on a une belle vue sur les montagnes, plissées de vallons ombreux, que gravit la route de Ribeauvillé, atteint les premières maisons de Sainte-Marie-aux-Mines, la quatrième ville de la Haute-Alsace pour la population (12 366 habitants), la plus intéressante après Mulhouse par son industrie. Il ne faut pas chercher ici les églises, les châteaux, les maisons antiques, les murailles et les tours qui sont la joie de l'artiste dans les petites villes du vignoble, mais la ville ouvrière banale, fort longue, propre, d'allure très française encore. C'est que Sainte-Marie est à moins d'une lieue de la frontière à vol d'oiseau; chaque jour quatre services de voitures la tiennent en relations avec Saint-Dié et, de là, par chemin de fer, avec Luné-

ville et Nancy. En dépit des années écoulées depuis l'annexion, la vivante cité est demeurée lorraine.

Elle l'était depuis bien des siècles. Subrogés à l'abbaye de Saint-Denis pour ses biens du prieuré de Lièpvre, les ducs de Lorraine eurent toute la partie de la ville située sur la rive gauche de la rivière; c'était la plus considérable, on la nommait Sainte-Marie-Lorraine ; la rive droite restant aux sires de Ribeaupierre demeura alsacienne. Telle fut la force de la domination de chaque seigneur, que l'on ne parla que français d'un côté, alors que Sainte-Marie-Alsace gardait le dialecte germanique. Ce côté embrassa la Réforme avec ses maîtres, l'autre resta fidèle à la foi romaine. La séparation des races, des langues, des cultes est d'autant plus surprenante, que la Lièpvrette est un ruisseau fort étroit, enjambé souvent par les maisons. Pour rendre cette situation plus claire à l'esprit, un dicton local dit que l'on pétrissait le pain en Alsace et qu'on le cuisait en Lorraine.

Les princes lorrains tenaient beaucoup à cette possession, non seulement parce qu'elle les mettait à cheval sur les deux versants des Vosges, mais surtout parce qu'ils avaient leur part des riches gisements miniers qui, pendant longtemps, fournirent des quantités d'argent considérables.

Les mines étaient exploitées depuis des siècles, peut-être dès l'époque romaine, mais elles semblent n'avoir pris un grand développement qu'au quinzième siècle, après la remise en état des galeries inondées au treizième. Les travaux furent faits d'une façon assez irrégulière, la montagne étant attaquée partout où l'on espérait trouver du métal. Les savants qui ont étudié les vestiges des mines ont constaté plus de deux cents exploitations. La richesse des gîtes était extraordinaire par le volume des blocs d'argent natif ; en 1539 on trouvait une masse de plus de 100 livres, en 1581 c'était un « morceau » de 1 185 livres renfermant 95 °/₀ d'argent fin ; de 1527 à 1545, la production moyenne annuelle était de 6 500 marcs de 50 fr. ; elle tomba à 3 000 en 1594. En 1745 on retira 4 344 marcs d'argent, plus du cuivre et du plomb ; la production de cette année dépassa la valeur de 300 000 livres. On a retrouvé la marche de ces exploitations depuis l'année 963, où l'évêque de Toul avait la propriété des mines.

Le nombre des exploitations a varié ; en 1527, époque de la grande prospérité, on comptait soixante-sept puits dont trente-sept en pleine production, avec plus de deux mille ouvriers. Au dix-huitième siècle on signale une trentaine

de puits déjà mieux aménagés, car un détail des récits du temps fait connaître l'emploi de bois pour soutenir le toit des galeries; les poteaux venaient de la forêt de Ribeauvillé. A ce moment on commençait à avoir des idées plus justes sur la métallurgie, on traitait les minerais rejetés par les mineurs. Charles Grad donne le nom d'un ingénieur nommé Monnet qui, en 1772, retirait jusqu'à 70 °/₀ d'argent dans des déblais argileux.

A cette époque l'exploitation avait dû reprendre sur de nouveaux frais, les mines ayant été abandonnées en 1636 par suite de la désastreuse invasion suédoise. Elle ne retrouva plus sa prospérité; tantôt en travail, tantôt en chômage, les mines cessèrent toute extraction en 1826; on a tenté de les ranimer; même une société de recherches existe encore, mais n'est pas parvenue à des résultats satisfaisants.

La corporation des mineurs, si puissante au Moyen Age, quand elle avait un chef nommé capitaine des mineurs et pouvait envoyer des contingents soit contre les révoltés de la guerre des Paysans, soit contre les Français, cette corporation, qui ne reconnaissait d'autre tribunal que le *juge des mineurs,* a survécu jusqu'à la disparition du dernier ouvrier. En 1888, le dessinateur Lix pouvait encore trouver le sujet d'un pitto-


BOIS DE BERGHEIM
Hohrüsen Roch
Hahnenkirch
Roche
Ramelstein
Bois de Scherwiller
Bois de Lampertsloch
Bois de Sélestat
Bois de Châtenois
Bois de Bois
Bois de Buckel
Bois de Bois
Bois de Bois
Bois de Bois

resque croquis dans l'enterrement d'un mineur, porté au cimetière par ses compagnons, coiffés d'un shako sans visière, à plumet touffu, vêtus d'une jaquette de coupe militaire et ceints du tablier de cuir ; les officiers et autres dignitaires avaient des parements de couleurs vives, des culottes courtes, des bas blancs, des souliers à boucles d'argent. Tout cela n'est plus qu'un souvenir.

D'ailleurs Sainte-Marie-aux-Mines et Ferdrupt, le hameau qui fut presque une ville, puisqu'il possédait soixante-dix auberges ou cabarets, ont trouvé une compensation dans l'industrie textile, longtemps florissante sous la forme du tissage à bras et maintenant en voie de transformation par l'emploi des machines.

Sainte-Marie et son rayon ont une place à part dans l'activité de l'Alsace ; au lieu de filer et tisser la matière brute, laine ou coton, pour ensuite teindre ou imprimer le tissu, on teint les filés pour produire des étoffes en couleur. C'est un Mulhousien nommé Reber qui, le premier, vint s'installer au bord de la Lièpvrette où la main-d'œuvre abondait. Les débuts remontent à 1755 ; il fallut installer tout à la fois la filature, la teinture, le tissage. On ne fit d'abord que des étoffes de coton, appelées siamoises ; peu à peu

le nombre d'articles se développa à mesure que la chimie donnait des teintes nouvelles. L'apparition du rouge d'Andrinople fut l'occasion d'un grand élan ; Sainte-Marie produisait des robes, des mouchoirs, des étoffes pour meubles dont la vogue fut grande, grâce à la science de composition des dessinateurs et à la vivacité des couleurs. En 1830, la production des tissus en nouveauté pour robes, notamment le guingamp, détermine un nouvel essor ; l'accroissement ne subit un temps d'arrêt que vers 1851, quand l'élévation du prix des cotons filés fit élever à un tel point la valeur que les débouchés se virent fermés, ceux des colonies surtout.

Alors les fabricants songèrent à modifier leur industrie en mélangeant la soie et la laine au coton pour obtenir des articles nouveaux ; ce changement dans la fabrication fut radical ; de grandes usines s'élevèrent pour la filature, la teinture et le tissage qui eut lieu en ateliers. Le métier Jacquard fut adopté et permit de tisser les étoffes d'ameublement en soie et en laine. En même temps les fabriques restées fidèles au tissage à bras cessaient de faire dévider à la campagne par la famille du tisserand et livraient à celui-ci les fils tout préparés.

Le tissage à bras, qui fut la marque distinctive

de la fabrication de Sainte-Marie et de Ribeauvillé, son annexe, a donc bien perdu de son importance ; il subsiste pour certains articles ; les métiers sont assez nombreux encore pour qu'on en trouve dans toute la montagne entre le Giessen et la Lièpvrette, entre la Lièpvrette et le Strengbach et jusque dans le val d'Orbey. Quand Louis Reybaud publiait en 1863 son étude sur le régime des manufactures, le rayon avait 10 000 métiers et 10 000 à 15 000 ouvriers ; avant la guerre on comptait 12 000 métiers. Ces chiffres semblent précis ; je les emprunte à la publication « La Terre d'Empire d'Alsace-Lorraine » (*Das Reichsland Elsass-Lothringen*), œuvre collective d'auteurs alsaciens et du bureau de statistique du ministère. En 1877, le nombre des métiers n'était plus que de 10 000 ; aujourd'hui, d'après le même ouvrage, il serait de 2 553 — pour les métiers à bras naturellement, aucune comparaison ne pouvant être faite avec les métiers mécaniques — vingt-deux maisons se partagent le travail.

Les tissus de pure laine ont pris une part prépondérante ; ce sont surtout les articles pour robes et confections de dames : carreaux, genre écossais, rayures, etc. Sainte-Marie-aux-Mines est devenue comme le Roubaix de l'Alsace.

On peut juger de la proportion des métiers

mécaniques et à bras par ces chiffres : la grande maison Blech, qui continue l'établissement Reber, occupe 180 métiers mécaniques, 225 à bras, avec 700 ouvriers ; elle eut 1 800 travailleurs. Le tissage Kœnig a 600 ouvriers et 400 métiers en Basse-Alsace, 800 ouvriers en Haute-Alsace. Quant aux fabricants moins importants, ils font surtout travailler à bras à l'aide de matières premières filées et teintes dans le rayon, Sainte-Marie ayant d'excellents ateliers de blanchiment, teintures et apprêts. Cette partie de la fabrique est importante ; on s'en rend compte par ce fait que le Bottin donne neuf représentants pour la vente des couleurs d'aniline ; la même publication indique, à Sainte-Marie seulement, quatorze tissages.

Sainte-Marie n'a cependant pas l'aspect que l'on supposerait ; les grandes constructions pour manufactures sont rares, les cheminées d'usine n'y pointent pas trop, il n'y a pas de rideau de fumée, et cependant, par l'allure générale, la grande rue, qui est presque la seule, rappelle bien des quartiers de Roubaix et de Tourcoing et encore Fourmies, avec plus de pittoresque toutefois ; une maison, ancien hôtel de ville, a gardé des tourelles et un pignon à crémaillères ; les montagnes, d'ailleurs aperçues de tous les

carrefours, font un beau cadre : le Brézouard au sud, le massif du Climont au nord, le Château de Faîte vers la nouvelle frontière de France, sont de superbe allure.

Aussi Sainte-Marie-aux-Mines reçoit-il de nombreux touristes ; nous étions plusieurs ce matin à la table copieusement et remarquablement servie de l'Hôtel du Commerce, où les hôtes sont si accueillants. Un réseau d'excellentes routes dans le département des Vosges et les anciens départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin conduit à travers de belles régions ; la course la plus facile et la plus courte est vers la frontière, au col de Sainte-Marie, où l'on accède en moins d'une heure. Le Château de Faîte, sommet jadis fortifié dominant le col, offre un splendide panorama jusqu'au Donon et au Hohneck.

Entre toutes ces routes nous avons choisi celle de Ribeauvillé, dont le tracé en multiples lacets nous fait prévoir une promenade intéressante. Nous évitons ses premiers détours, les plus amples, par un raide chemin qui a le tort de ne pas faire traverser Ferdrupt, jadis principale résidence des mineurs, mais il grimpe entre des prairies très vertes et montre dans toute sa grâce le cirque de petites montagnes aux formes

heureuses, enfermant des vallons de prairies d'autant plus fraîches qu'elles sont encadrées de bois sombres.

Le chemin retrouve la grande route à la lisière de la forêt, près d'une auberge-maison forestière, d'où l'on voit se dresser, très fières, les ruines de Frankenbourg et d'Ortenberg ; au delà quelques prés arrosés par un ruisselet remplissent un creux encadré de bois. La route pénètre sous les arbres au flanc du ravin profond, presque un abîme, qui va s'ouvrir à Saint-Blaise sur la vallée de la Lièpvrette. Bientôt on atteint le point culminant, un col dominé par le Tænnichel et appelé Haut-de-Ribeauvillé par les gens de Sainte-Marie, Haut-de-Sainte-Marie par les gens de Ribeauvillé. Brusquement on est en pleine gorge sombre, tandis que les horizons étaient si vastes sur le versant opposé. Les sinuosités de la route sont soudaines, le paysage purement forestier est de toute beauté. De grands sapins qui feraient d'admirables mâts de navires s'élancent sur les pentes. Un ruisseau naît, le Strengbach ; son murmure cristallin est d'un charme magique ; dans cette solitude, sans cesse accru par d'invisibles fontaines, sa voix s'enfle à mesure qu'il grossit, mais reste toujours d'un charme indéfinissable. Parfois de beaux rochers

s'entassent sous la colonnade des sapins. La forêt vosgienne, si captivante toujours, est rarement plus belle.

Une usine isolée annonce la vie ; plus loin se détache un chemin de voitures; il conduit à Aubure, village assis au pied du Brézouard et appartenant comme La Poutroye à une souche romane. Aubure, grâce à son altitude de 800 mètres — quelques maisons sont à 900 — qui en fait le village le plus élevé des Vosges, est devenu un séjour d'été très fréquenté, possédant de bons hôtels et une pension tenue par les diaconesses protestantes de Strasbourg. Un sanatorium pour les femmes tuberculeuses a été édifié au sud, près de la route conduisant à Fréland. Le voisinage du Brézouard, qui offre des horizons si étendus, facilite les excursions. Tout ce pays est fort alpestre; le plateau couvert de belles pelouses et de bouquets de bois, semé d'habitations nombreuses, a toute la grâce et le calme de la haute montagne.

La population vit de l'élevage du bétail et de la préparation du fromage ; beaucoup de cultivateurs sont en même temps tisserands pour Sainte-Marie-aux-Mines. Comme partout autour de Sainte-Marie, les grandes fermes écartées sont occupées par des anabaptistes qui ont tiré un

admirable parti du sol. Ces religionnaires, que d'autres appellent des Vaudois, frappent par la dignité de leur vie et le régime patriarcal de la famille.

Au-dessous de l'embranchement d'Aubure, la route, toujours belle, perd sa pente et, jusqu'à Ribeauvillé, prend une direction régulière. A peine quelques ondulations pour suivre le Strengbach qui occupe tout le fond de la vallée. Un joli sentier sous bois a été créé à l'usage des touristes sur la rive droite dominant le ruisseau, maintenant torrent, qui bondit, s'apaise en petits biefs où jouent les truites, et, de nouveau, s'élance et écume. Il bondirait longtemps ainsi sans l'industrie qui le dompte, l'emploie à débiter le bois, à donner la vie aux filatures et aux tissages de Ribeauvillé. Avant ces dernières usines il reçoit par sa rive gauche un filet limpide portant le joli nom de Dusenbach, le *ruisseau qui se tait*. Le confluent est dans un site d'une grâce inattendue, de grands marronniers ombragent le vallon, des pentes couvertes de taillis l'encadrent, un sentier s'élève sur un des flancs, parcouru par de nombreux pèlerins. Nous trouvons là un de ces chemins de schlittes encore existants dans les Vosges, schlitte temporaire d'ailleurs, faite de branches de sapins

posées à même le sol et dont les aiguilles et les rameaux font une piste glissante où les bûcherons font descendre leurs traîneaux chargés de bûches. Les schlittes disparaissent, les routes de montagne facilitant les transports ; j'en ai bien peu rencontré au cours de mes excursions (1).

Les pèlerins qui descendent sous les grands arbres viennent de la chapelle de Dusenbach, ou plutôt des chapelles, car il y en a trois, faisant cortège à une église plus considérable. Les premiers édifices étaient l'œuvre des seigneurs de Ribeaupierre qui les firent élever en revenant de la croisade ; l'autre fut aussi bâtie par un Ribeaupierre, en signe d'action de grâce pour avoir eu la vie sauve dans un saut formidable au fond d'un ravin, pendant la poursuite d'un cerf. Détruites par les Suédois, relevées, détruites de nouveau à la Révolution, elles ont été rétablies il y a une dizaine d'années ; insuffisantes pour recevoir tous les pèlerins, elles sont dominées maintenant par une haute église récemment inaugurée.

Le « ruisseau qui se tait » apporte bien peu d'eau au Strengbach, cependant cette onde est

---

1. Voyez au chapitre du volume *Basse-Alsace* la description d'une grande schlitte, entre le Champ-du-Feu et le val de Villé.

précieuse pour l'alimentation des fabriques par lesquelles s'annonce Ribeauvillé. Ces usines assises sur le roc, dominées par les raides parois de la montagne, souillent le flot, tout à l'heure si pur, et qui se polluera encore en longeant Ribeauvillé avant d'arroser les luxuriantes prairies étalées entre les deux parties du vignoble.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Les noms de lieux qui ont une orthographe française et une orthographe allemande sont désignés d'abord par la forme française ; le terme allemand est, à la suite, en caractères italiques.

Quand la forme allemande s'écarte de la forme française au point de ne pas pouvoir prendre place immédiatement dans le même ordre alphabétique, le mot allemand se retrouve dans l'ordre imposé par l'alphabet. Ainsi *Strassburg* reste à côté de Strasbourg, mais *Gebweiler* est à plusieurs lignes au-dessus de Guebwiller.

Pour faciliter les recherches, les noms des départements français et des provinces d'Alsace-Lorraine sont désignés par des lettres majuscules.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France ou d'Alsace-Lorraine, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

A

Abbatucci (le général), 44.
Abywald (montagne), 27, 34.
Airelles myrtilles, **372**.
Alfeld (lac d'), 173, **174** à **177**.
Algérie, 360.
Allagouttes, 361.
Allaine (rivière française), 4.
Allemagne, 12.
Allemand-Rombach (*Deutsch-Rumbach*), 392.
Alpes, 30, 52, 228, 238, 312, 323, 368.
Alspach, 345, **346**, **347**.
Alt-Breisach (voir *Brisach*).
Altenberg (hôtel de l'), 324, 351, 373.
Altkirch, 11, 12, 13, 26, 30, 38, **142** à **150**.
Alt-Münsterol (voir *Montreux-Vieux*).
Alt-Pfirt (voir *Vieux-Ferrette*).
Alt-Thann (voir *Vieux-Thann*).
Altweier (voir *Aubure*).

Amérique, 129.
Amiens (Somme), 268.
Ammerschwihr (*Ammerschweier* ou *Mériville*), 338, 340, 342, 377.
Andolsheim, 62, 279.
Angreth (château d'), 223.
Aniline, 405.
Anthracite, 366.
Apprêts, 200, 320.
Argent (mines d'), **398 à 401**.
Asile agricole de Cernay, 180, 181.
Aspach, 13.
Aspach-le-Bas (*Niederaspach*), 164.
Aspach-le-Haut (*Oberaspach*), 164.
Au (région dite comté de l'), **65 à 67**.
Aubure (*Altweier*), 348, 350, 408.
Aue (voir *Lauw*).
Augsbourg (Bavière), 89.
Australie, 112.
Authon (rivière de France), 282.
Auvergne, 257, 379.

B

Bade (grand-duché), 40, 55, 228, 241, **283, 284**.
Bæchlé (*Dorfbächlé*) [ruisseau], 14, 15.
Bærenkopf (*Bärenkopf*) [montagne], 168.
Bærenthal (*Bärenthal*), 196.
Bagatelle, 276, 302.
Bâle (*Basel*) [Suisse], 32, 42, 44, 52, 53, 55, 62, 113, 252, 276, 390.
Ballersdorf, 10, 151.
Ballon d'Alsace (*Elsasser Belchen*), 172, 173, 176.
Ballon (lac du) [*Belchensee*] (voir *Lacs*).
Ballon de Guebwiller (*Gross Belchen*) [montagne], 4, 20, 151, 183, 196, 197, 200, 215, **227 à 232**, 235, 236, 311, 323, 326, 333, 372.
Ballon (Petit) [*Kahlewasen*] (voir *Petit Ballon*).
Ballon de Servance (montagne), 20, 228.
Bannbergkopf (montagne), 200.
Banzenheim, 67.
Baroche (La) [*Zell*], 311, 329, 337, 339, 350, 358, 359, 360, 361.
Baronsweiler (voir *Bellemagny*).
Bartholdi (le sculpteur), 272, 274.
Bas-Hagenthal (*Nieder-Hagenthal*), 38.
Basse-Alsace, 292 à 295, 328, 375, 376, 390, 405.
Basses-Vosges (voir *Petites Vosges*).
Béarn, 322.
Beaune (Côte-d'Or), 243.
Beaupuy (le général de), 285.
Beauregard, 354.
Beblenheim (*Bebelnheim*), 297, 377.
Béchine ou Béhine (rivière), 348, 350, 362.

Béhine (rivière) [voir *Béchine*].
Belchen (Gross) [voir *Ballon de Guebwiller*].
BELFORT (territoire de), 4, 20.
Belfort (ville), 4, 12, 39, 80, 112, 115, 306.
Bellemagny (*Baronsweiler*), 12.
Bennwihr (*Bennweier*), 377.
Bergen (ruisseau de), 387.
Bergheim, **386**, 387, 389.
Bergholtz (*Bergholz*), 216, 238.
Bergholtz-Zell (*Bergholz-Zell*), 255.
Bermont, 354.
Berzevoir (voir *Brézouard*).
Bettendorf, 113.
Beurnevésin (Suisse), 21.
Biantche Mats (*lac Blanc*), 368.
Biederthal, 36.
Biesheim, 286.
Bigorre, 290.
Birschberg (voir *Brézouard*).
Birsig (rivière suisse), 32, 35.
Bischwihr (*Bischweier*), 289.
Bismarck (puits de), 191.
Bitschwiller (*Bitschweiler*), 184, 192, **194 à 196**.
Blanc (voir *Lacs*).
Blanchiment de tissus, **108, 109**.
Blanc-Rupt (torrent), 354, 357.
Blind (rivière), 287, 289, 290, 294, 295.
Blotzheim, 47, 65.
Blumenthal (voir *Florival*).
Blümlisalp (montagne suisse), 326.
Bollenberg (colline), 251.
Bollwiller (*Bollweiler*), 209, 236, 260.
Bonfol (Suisse), 21.
Bonhomme (Le) [*Diedolsheim*], 350, 351, **362 à 364**, 365.
Bonhomme (col du), 365, 367.
Bordelais, 216.
Bouchain (Nord), 43.
Bourbach (*Burbach*) [ruisseau], 167.
Bourbach-le-Bas (*Niederburbach*), 167.
Bourbeuse (rivière française), 4.
Bourg-Libre (voir *Saint-Louis*).
Bourgogne, 80.
Bourre de soie (voir *Schappe*).
Bouxwiller (*Buchsweiler*), 32, 156.
Bramont (col de), 196, 205.
Brand (cru, vignoble), 305, 376, 381.
Brasserie, 122, 165.
Breitenbach, 325, 332.
Bresse (La) [Vosges], 205, 206.
Bressoir (voir *Brézouard*).
Brézouard, Bressoir, Berzevoir ou Brézouars (*Birschberg*), 228, 311, 347, **351, 352**, 359, 362, 395, 406, 408.
Briançon (Hautes-Alpes), 323.
Brisach (détruit) ou Saint-Louis, 284, 285.
Brisach ou Vieux-Brisach (*Alt-Breisach*) [Bade], 262, 282, **283, 284**, 286, 289.
Brisgau (pays de) [Bade], 262, 285.
Bruat (l'amiral), 272.
Bruderhaus, 224.

Brunstatt, 77, 159.
Buchsweiler (voir *Bouxwiller*).
Buenos-Ayres (République Argentine), 112.
Buhl (*Bühl*), 110, 224, 226, **233, 234**, 235.
Burbach (vallée de), 191.
Burg (*Bourg*) [Suisse], 36.
Burgerwald (bois), 157.
Bussang (col de), 203, 207, 314.

C

Caisse agricole, 153.
Canal de décharge (Mulhouse), 73.
Canal Vauban, 229, 258, 261, 266, 290.
Canardière de Guémar (*Entenfang*), 295, 296.
Carlsruhe (Wurtemberg), 42.
Carrières, 196, 243.
Carspach, 13, 14, 149.
Céramique, 7, **11, 12, 147, 148.**
Cernay (*Sennheim*), 91, 110, 114, 149, 164, **178 à 181**, 182, 183, 185, 208.
Chalampé, 266.
Chalemont, Charlemont ou Chalmont (montagne), 392.
Châlons-sur-Marne (Marne), 149.
Champagne d'Alsace, 386.
Champ du Mensonge (le), 163, 341.
Champ-du-Feu (montagne), 351.
Champs-Simon (montagne), 358.
Chapelle (la), 359.
Charbonniers (col des), 173.
Charente (fleuve de France), 54.
Château-de-Faîte (montagne), 406.
Château-Hans (rocher), 368.
Château-du-Lac (*Seekanzel*) [rocher], 368.
Chaume-Thiriet, 367.
Chavannes-les-Grandes (Belfort), 6.
Chêne de Voltaire, 330.
Chérin (le général), 44.
Chèvremont (batterie de) [Belfort], 4.
Cités ouvrières de Mulhouse, **131 à 141.**
Climont (montagne), 406.
Coblenz (Prusse), 53, 59.
Colmar, 100, 103, 242, 243, 258, 260, 263, **268 à 278**, 282, 298, 302, 306, 307, 312, 331, 335, 345, 376, 385.
Colmar (canal de), 286, 290.
Colmar (forêt de) [voir *Colmar*].
Cologne (Prusse), 53, 59.
Construction mécanique, 89, **114 à 117**, 191.
Cornouailles (pays de Bretagne), 186.
Côte-d'Or, 239, 243, 375.
Coton (industrie du), 14, **90 à 91, 148, 149, 153, 155,** 165, 167, **188**, 196, **201 à 203**, 213, **220 à 222**, 233, 252, 267, 302, 314, 315, 320, 333, 345, 357, 361, 362, 385, 396, 462.

Courtavon (*Ottendorf*), 3, 24, 29.
Cras (Montagne), 361.
Creux-d'Argent, 354.
Crimée (presqu'île de), 272.
Cubzac (pont de) [Gironde], 55.
Cuivre (industrie du), **171, 172.**
Cuivre (mines de) [voir *Mines*].

D

Dabo (*Dagsburg*) [Lorraine], 241.
Dagsbourg (*Dagsburg*) [tour] (voir *Tagesbourg*).
Dagsburg (voir *Dabo*).
Dammerkirch (voir *Dannemarie*).
Dannemarie (*Dammerkirch*), 3, 7, **10 à 12,** 148.
Dantzig (le maréchal duc de) [voir *Lefebvre*].
Daren (lac) [voir *Lacs*].
Dauphiné, 84, 257.
Décapole d'Alsace, 342.
Décapole forestière, 321.
Delémont (Suisse), 32.
Delille (l'abbé), 32.
Delle (Belfort), 18, 27.
Dessin industriel, 107, 108.
Deutsch-Rumbach (voir l'Allemand-Rombach).
Didenheim, 159.
Dijon (Côte-d'Or), 14, 243.
Dirlinsdorf ou Triancourt (*Durlinsdorf*), 23.
Doller (rivière), 79, 81, 90, 95, 118, 121, 122, **134 à 177,** 182, 184.
Dollerbach (ruisseau) [voir *Petite Doller*].
Dollerен (*Dollern*), 93, 174.
Donon (montagne), 228, 326, 351, 406.
Dordogne (rivière française), 54.
Dorfbach (ruisseau), 18.
Dorfbächlé (ruisseau) [voir *Bæchlé*].
Dorfgraben (ruisseau), 250 (voir aussi *Ohmbach* et *Rothbach*).
Dornach, 73, 77, 91, **118 à 121,** 133, 134, 159, 160, 161, 209.
Doubs (rivière française), 4, 32, 123.
Drei-Ahren (voir *Trois-Épis*).
Drei-Exien (voir *Trois-Tours*).
Drei-Hæuser (voir *Trois-Maisons*).
Durlinsdorf (voir *Dirlinsdorf*).
Durmenach, **155, 156.**
Dusenbach (ruisseau), 409.
Dusenbach (chapelle), 410.
Düsseldorf (Prusse), 182.

E

Eaux minérales, 252, 314, 315.
Eckenbach (ruisseau d'), 389.
École d'agriculture de Rouffach, 248.

École de chimie de Mulhouse, 130, 131.
Ecole de commerce de Mulhouse, 130.
École de dessin de Mulhouse, 130.
École d'horticulture de Brumath, 249.
Écrevisses, 15.
Egisheim (voir *Eguisheim*).
Eguisheim (*Egisheim*), 240, 299.
Eichberg (montagne), 306.
Eichwald (voir *Forêt*).
Elsasser Belchen (voir *Ballon d'Alsace*).
Elsenheim (Basse-Alsace), 292, 295.
Emmendingen (Bade), 285.
Engelsbourg (*Engelsburg*), 187, **191, 192.**
Ennebechey (montagne des), 362.
Ensisheim, 208, 229, **258** à **266**, 277, 288, 293.
Entenfang (voir *Canardière de Guémar*).
Enveloppes (fabrique d'), 200.
Epfig (Basse-Alsace), 376.
Eschelmer (voir *Hachimette*).
États-Unis, 330.
Étirage du cuivre, 172.
Exbrücke (voir *Pont-d'Aspach*).

F

Faucilles (monts), 351.
Faudé (montagne), 354.
Fecht (rivière), 249, 270, 271, 273, 294, 298, 299, 300, 302, 303, 307, 308, 311, 312, **313** à **334**, 336, 337, 373.
Feldbach, 157.
Felleringen, 203.
Fer (voir *Mines de*).
Ferdrupt, 406.
Ferrette (*Pfirt*), 27, 29, 31, 151, 277.
Filature de coton, 14, 89, **90** à **102, 148, 149**, 167, 188, **200, 201** à **203, 220** à **222**, 233, 253, 302, 314, 315, 320, 345, 385, 396.
Filature de laine, 89, **110** à **112, 197**, 220, **233.**
Finsteraarhorn (montagne suisse), 326.
Fislies, 33.
Florival (*Blumenthal*), **223, 224, 232** à **236**, 255.
Florival (faubourg de Guebwiller), 223.
Flühen (Suisse), 35, **37, 38.**
Fontaine, 359.
Fontenelles, 359.
Forêt de Colmar, 294.
— Eichwald, 166.
— la Hart, 60 à 65, 77, 95, 123, 161, 258, 266, 279, 289, 294, 326, 383.
— d'Hugstein, 224.
— Illwald, 294.
— Kastenwald, 279.
— Langelittenhag, 166.
— Largwald, 19, 20.
— la Montagne, 24, 28.
— Niederwald, 208.
— du Niederwald (Ried), 294.

Forêt Noire (Allemagne), 30, 40, 52, 58, 77, 78, 95, 183, 215, 227, 242, 262, 284, 309, 312, 326, 369, 395.
— Nonnenbruch, 161, 165.
— Rheinwald, 58, 309.
— Rhin (du) [voir *Rheinwald*].
— Ribeauvillé (de), 400.
— Sonnenwald, 28.
— Tannenwald, 77, 79.
— Thurwald, 278.
— de Turckheim, 313.
— de Wilsbach, 313.
Forges, 158.
Forlenweiher (voir *Lacs*).
Forlet (*Forlenweiher*), lac [voir *Lacs*).
Fourmies (Nord), 110, 112, 405.
Fraize (Vosges), 350.
Franche-Comté, 80, 163.
Frankenbourg (*Frankenburg*) [ruines de] (Basse-Alsace), 407.
Fréland (*Urbach*), **347**, **348**, 350, 351, 408.
Freyburg (voir *Saint-Louis*).
Friessen (*Friesen*), 17.
Froidefontaine, 362.
Fromage *dit* suisse, 327.
Fromagerie, **327** à **329**, 358.
Fulleren (*Füllern*), 16.

G

Galène argentifère, 198.
Galfingen (plateau de), **12**, **13**.
Galtz (montagne), 311, 312.
Garonne (fleuve), 54.
Gazon de Faite, 370.
Gazon du Lac, 367.
Gazon Martin, 370.
Geberschweier (voir *Gueberschwihr*).
Gebweiler (voir *Guebwiller*).
Geishof, 354.
Gemar (voir *Guémar*).
Gentil (cru vignoble), 378.
Gérardmer (Vosges), 205, 308, 318, 351, 372.
Gerbensbach (ruisseau), 38, 154.
Gewenheim (voir *Guewenheim*).
Giessen (de la Plaine) [rivière], 282, 284.
Giessen (des Vosges), 375, 380, 391, 404.
Giragoutte (montagne), 313.
Giromagny (Belfort), 80.
Girsberg (ruine), 385.
Goldner Becher (vin du Rhin), 381.
Gottesthal (voir *Valdieu*).
Goutte (la), 354.
Grad (*Charles*) [écrivain], 304.
Grafenstaden (Basse-Alsace), 115, 117.
Graisivaudan, 316.
Grand Ballon (voir *Ballon de Guebwiller*).
Grande vallée de Munster, 332, 333.
Grand-Rombach (*Gross-Rumbach*), 395, 396.
Grandvillars (Belfort), 27.
Grave (la) [Hautes-Alpes], 32[illegible].
Gravure industrielle, 107, 108.
Grentzingen, 153.
Gresson (montagne), 173.

Gross-Rumbach (voir *Grand-Rumbach*).
Grussenheim, 291, 292.
Gueberschwihr (*Geberschweier*), 239, 244.
Guebwiller (ballon de) [voir *Ballon*).
Guebwiller (*Gebweiler*), 111, 113, 204, 213, 214, **215** à **223**, 229, 230, 231, 234, 235, 256, 257, 276, 277, 374, 381.
Guémar (Gemar), 287, 294, 296.
Guérigny (Nièvre), 117.
Guewenheim, 167.
Gunsbach, 315.

H

Haber-Hæuser (*Haber-Haüser*), 47.
Hachimette (*Eschelmer*), 348, 361.
Hart (forêt de la) [voir *Forêts*].
Hartfeld (région), 62, 261, 270.
Hartmannswillerkopf (*Hartmannsweilerkopf*), 209.
Hasenrain (Mulhouse), 141.
Haut-de-Ribeauvillé, Haut-de-Sainte-Marie (col), 407.
Haut-de-Sigolsheim (colline), 376.
Hautes-Chaumes (crête des Vosges), 307, 311, 325, 351, 355, 367.
Hautes-Huttes, 356, 357.
Haut-Hagenthal (*Oberhagenthal*), 38.
Haut-Kœnigsbourg (*Hohe Kœnigsburg*), 311, 336, 386, 391.
Haut-Rappolstein (ruine), 385.
Hegenheim, 156.
Heilig-Kreuz (voir *Sainte-Croix-en-Plaine*).
Hennersdorf, 157.
Hennsbrunn, 165.
Héricourt (Haute-Saône), 80.
Herlisheim, **239, 240**, 243.
Herrenberg (montagne).
Herrenfluh (ruine), 182.
Hertzloch (cru vignoble), 379.
Hinder-dem-Berg (sommet), 33.
Hindlingen, 17.
Hirsingue (*Hirsingen*), **152, 153**, 156, 157.
Hirtzbach, 151, 152, 157.
Hirzenstein (*Hirzstein*) [ruine], 182.
Hochfelsen (rocher), 388.
Hochfelsen allemand (rocher), 388.
Hochfelsen français (rocher), 389.
Hoh Kœnigsburg (voir *Haut-Kœnigsbourg*).
Hohlandsberg (ruine), 312, 313, 340.
Hohnack (sommet et ruine), 312, 313, 351, 359.
Hohneck (montagne en France), 311, 324, 326, 332, 334, 351, 364, 372, 406.
Hoh Rappolstein (voir *Haut-Rappolstein*).
Hollande (voir *Pays-Bas*).
Hôpital de Pairis, **354, 355**, 356, 357.

Horbourg (*Horburg*), 288, 291.
Horlogerie, 18, 20.
Horni (montagne), 30.
Hortillons d'Amiens (Somme), 268.
Houblon, 239, 289.
Houille (mines de), 191, 366.
Hugstein (forêt d') [voir *Forêts*].
Hugstein (ruines), 235.
Hunawihr (*Hunaweier*), 378, 379, **381, 382.**
Huningue (*Hüningen*), 12, 37, **40 à 45,** 46, 53, 54, 56, 58, 59, 156.
Husseren, 241, 242.

I

Ile Napoléon (*Napoleon Insel*), 123, 133, 155.
Ill (rivière), 12, 24, **28 à 34,** 35, 38, 62, 68, 81, 90, 95, 123, **142 à 159,** 208, 242, 257, 258, 261, **266, 267,** 270, 278, 279, 287, 292, **294 à 296,** 300.
Illfurth (*Illfurt*), 158.
Illhaüsern (voir *Illhausseren*).
Illhausseren (*Illhaüsern*), 287, 294, 295.
Illwald (voir *Forêts*).
Illzach, 77, 79, 95.
Impression sur étoffes, **105 à 108,** 119, 188, 202, 320.
Inde (pays d'Asie), 92.
Indiennes (étoffes), 83, **88 à 89,** 220, 301.
Ingersheim, 302, 337.
Isenbourg (*Isenburg*) [château d'], 249.
Issenheim (*Isenheim*), 215.
Istein (Bade), 58.
Italie, 6.

J

Jebsheim, 291.
Jouy-en-Josas (Seine-et-Oise) 89, 201.
Judenhuttplan, 231.
Jungfrau (montagne de Suisse). 228, 326.
Jungholtz (*Jungholz*), 214.
Jung-Münsterol (voir *Montreux-Jeune*).
Jura alsacien, 10, 17, **18 à 39,** 76, 77, 150, 154.
Jura (monts), 30, 323.
Jura suisse, 18.

K

Kahlewasen (voir *Petit Ballon*), 228.
Kaiserstuhl (massif montagneux de Bade), 58, 284, 286, 291, 312, 369, 395.
Kastenwald (voir *Forêts*).
Katzenthal, 311, 337.
Kaysersberg, 339, **341 à 345,** 377.
Kehl (Bade), 284.
Kehl (pont de) [Basse-Alsace], 54.
Kembs, 67.
Kersanton (Finistère), 186.

Kientzheim (*Kienzheim*), 337, 339, 340.
Kiffis, 36.
Kingersheim, 95.
Kirchberg, 172.
Kirsch, 250.
Kitterlé (cru vignoble *dit*), **215** à **217**, 375, 376.
Kléber (le général), 13, 170.
Klein-Hüningen (voir *Petit-Huningue*).
Klein-Rumbach (voir *Petit-Rombach*).
Kleinthalbach (petite Fecht) [rivière], 374.
Klosterwald (bois), 146.
Kneipp (institut), 14, 35.
Krebsbach (ruisseau), 254, 314, 315.
Krut (*Krüt*), 204.
Kuenheim, 286.

L

Labaroche (*Zell*) [voir *Baroche* (*La*)].
Lac Alfeld, 174.
— du Ballon (*Belchensee*), 219, **229**, **230**, 231.
— Blanc (*Biantche Mats*), 354, **355**, **356**, 364, 368.
— Forlet (*Forlenweiher*), 370, 371.
— Lauchen, 201, 231.
— Neuweier (*Neuweiher*), 173.
— Noir, 355, **356**, 357, 369.
— de Perche ou *Sternsee*, 173.
— Sewen, 174, 175.
Lac Vert (*Daren*), 352, **370**, **371**.
Laine (industrie de la), 89, **110** à **112**, 197, 220, 222, **233**, 402.
Landes de Gascogne, 51.
Landgraben (fossé), 390.
Landskraft (cru vignoble), 376.
Landskron (ruines), 36, 37.
Langelittenhag (voir *Forêts*).
Langenberg (montagne), 176.
Lapoutroye (*Schnierlach*) [voir *Poutroye* (*La*)].
Largue (*Larg*), rivière, 3, 13, **16** à **28**, 32.
Largue (Petite), ruisseau (*Largbach*), 18, 23.
Largwald (voir *Forêts*).
Lauch (rivière), 123, 201, 212, **216** à **223**, 224, **233** à **236**, 238, 239, 244, 249, 270, 274, 287, 288, 321, 327, 332.
Lauchen (lac) [voir *Lacs*].
Lautenbach, 223.
Lautenbach-Zell, 234.
Lauter (rivière), 289.
Lauterbourg (*Lauterburg*), 284.
Lauw (Aue), 168.
Leberau (voir *Lièpvre*).
Lebeucourt (*Liebsdorf*), 23.
Lecourbe (le général), 38.
Lefebvre (le maréchal), 248.
Lègres de Saint-Omer (Pas-de-Calais), 268.
Leimen (voir *Leymen*).
Léman (lac), 50.
Léon (pays de Bretagne), 186.

Letzenberg (montagne), 306, 307.
Levoncourt (*Lufendorf*), 3, 24, 26.
Leymen (*Leimen*), 37, 38.
Liebenstein (ruines), 23.
Liebsdorf (voir *Lebeaucourt*).
Lièpvre (*Leberau*), **392** à **395**, 398.
Lièpvrette (rivière), 352, 365, 388, 389, 391, 392 à 405, 407.
Ligsdorf (*Lüxdorf*), 29.
Lille (Nord), 68.
Limagne, 379.
Limbourg (ruines de), Bade, 293.
Lindenhof (Bade), 46.
Linthal, 235.
Locomotives (construction des), **115, 116.**
Logelbach (Le), 89, 271, 273, **300** à **303**, 304, 307, 308, 329, 336, 337.
Logelbach (canal du), 273, 276, 287, 299, 300.
Loire (fleuve), 54, 282.
Lomont (montagne du Doubs), 30.
Longtrait, 362.
Lorraine, 163.
Lorraine française, 203.
Loutre (*Lutter*)), rivière.
Lucelle (*Lützel*), 29, 354.
Lufendorf (voir *Levoncourt*).
Lunéville (Meurthe-et-Moselle), 51, 397.
Luppach, 32.
Luppach (ruisseau de), 156.
Luppelsperger (cru vignoble), 378.
Luttenbach, 329, **330, 331**,
Lutter (rivière) [voir *Loutre*].
Lutterbach, 77, 118, 122, 161.
Lüxdorf (voir *Ligsdorf*).
Lyon (Rhône), 54, 68, 107, 131, 252, 302.

M

Masmünster (voir *Massevaux*).
Macadam, 196.
Macé (Jean) l'écrivain, 297.
Malmerspach, 110, 197, 233.
Mannheim (Bade), 46, 284.
Manspach, 10.
Marbach (abbaye de), 242, 243.
Marcairerie (voir *Fromagerie*).
Marckolsheim (*Markolsheim*) [Basse-Alsace], 287, 293.
Markirch (voir *Sainte-Marie-aux-Mines*).
Markobrunn (vin du Rhin), 381.
Marseille (Bouches-du-Rhône), 190.
Massevaux (*Masmünster*), 161, 165, **168** à **171**, 172.
Matrelle (La), 354.
Mayence (grand-duché de Hesse-Darmstadt), 13, 52, 53, 55, 56, 59, 386.
Méditerranée (mer), 27.
Mériville (voir *Ammerschwihr*).
Métallurgie (voir aussi *Construction mécanique*), 213.
Metzeral, 325, 332 à 334, 372.

Meurthe (rivière de France), 351, 369.
MEURTHE - ET - MOSELLE (département), 15.
Mieg (Mathieu), *dit le chroniqueur*, 80.
Mines d'argent (voir *Argent*).
Mines de cuivre, 198.
Mines de fer, 170, 366.
Minoterie, 179.
Mittelwihr (*Mittelweier*), 377.
Mitzach, 200.
Mollau, 203.
Molkenrain (montagne), 183, 196.
Moltke (puits de), 191.
Mont (colline), 21.
Mont Blanc, 228, 326.
Mont Terrible, 32, 150.
Montagne (forêt de la) [voir *Forêts*].
Montaigne (le philosophe), 75, 285.
Montmédy (Meuse), 43.
Montreux-Château (Belfort), 6.
Montreux-Jeune (*Jung-Münsterol*), 6.
Montreux-Vieux (*Alt-Münsterol*), 6, 286.
Moos, 19.
Moosch, 197, 198.
Morimont (mont et ruines), **26 à 28.**
Morvillars (Belfort), 27.
Moscovie (Russie), 210.
Moselle (rivière), 207, 228, 306.
Moselotte (rivière de France), 334.
Muhlbach, 325, 332.
Muhlfarst (cru vignoble), 379, 382.
Mulbach (rivière), 294.
Mulhouse (*Mülhausen*), 3, 13, 20, 30, 38, 59, **67 à 141,** 159, 160, 161, 165, 172, 182, 185, 195, 198, 212, 258, 260, 270, 271, 276, 286, 288, 301, 397.
Mundat de Rouffach, **240 à 256.**
Mundat de Wissembourg, 249.
Munster (*Münster*), 204, 277, 311, 316, **317 à 322,** 330, 345, 373, 374, 385,
Munster (vallée de) [voir aussi *Petite Vallée* et *Grande Vallée*, 307, 310, 313 à 334, 370, 371.
Munster (fromage de), 327.
Munsterækerlé (col), 226.
Muntzenheim (*Munzenheim*), 290.
Munzenheim (voir *Muntzenheim*).
Murbach, 201, 217, 226, **232, 233,** 234.
Mussidan (Dordogne), 285.

N

Nancy (Meurthe-et-Moselle), 398.
Naphtaline, 47.
Napoleon Insel (voir *île Napoléon*).
Navigation, 59.
Neudorf (voir *Village-Neuf*).

Neuenbourg (Bade), 54.
Neuf-Brisach (*Neubreisach*), 53, 229, 258, 266, 267, **279** à **283**, 286, 287, 292.
Neuland (bois de), 278.
Neuveïer (*Neuveiher*) [lacs], 173.
Niederbronn (Basse-Alsace), 51.
Niederbruck, **171**, 213, 214.
Niederburbach (voir *Bourbach-le-Bas*).
Niederhagenthal (voir *Bas-Hagenthal*).
Niederlarg, 19.
Niedermorschwihr (*Niedermorschweier*), 309.
Niedermorschwiller (*Niedermorschweiler*), 118, 161.
Nieder-Sept (voir *Seppois-le-Bas*).
Niederspechbach (voir *Spechbach-le-Bas*).
Nieder-Sulzbach (voir *Soppe-le-Bas*).
Niederwald (voir *Forêts*), 208.
Nîmes (Gard), 105.
Noir (voir *Lacs*).
Noirmont (montagne), 357.
Noir-Rupt (torrent), 357.
Nonnenbruch (forêt de) [voir *Forêts*].
Nouvelle-Calédonie, 265.
Nuits (Côte-d'Or), 1.

O

Oberaspach (voir *Aspach-le-Haut*).
Oberbruck, 172, 173, 174.
Oberhagenthal (voir *Haut-Hagenthal*).
Oberlarg, 18, 28.
Oberlinger (montagne), 216, 253, **254** à **256**.
Obermorschwihr (*Obermorschweier*), 243.
Obernai (*Oberehnheim*) [Basse-Alsace], 376.
Ober-Sept (voir *Seppois-le-Haut*).
Oberspechbach (voir *Spechbach-le-Haut*).
Obersulzbach (voir *Soppe-le-Haut*).
Ochsenfeld, **161** à **165**, 166, 178, 180, 181, 183, 208, 341.
Octoberthee (cru vignoble), 376.
Oderen (*Odern*), 204.
Oderen (col d'), 204, 205.
Œlenberg (*Ölenberg*) [trappe d'], 164.
Ohmbach ou Rothbach (ruisseau), 250, 251, 326.
Olber (cru vignoble), 217.
Oltingen, 33, 38.
Orange (Vaucluse), 84, 85.
Orbey (*Urbeis*), 329, 349, 357, 358, 360.
Orbey (val d'), 307, 310, 339, 349, 350, 354 à 365, 369, 404.
Orch (ruisseau), 295.
Ormont (chaînon français des Vosges), 351.
Orschwihr (*Orschweier*), 254, 255.
Ortenberg (ruine) [Basse-Alsace], 391, 407.

Osenbach, 253.
Ostheim, 296, 297.
Ottendorf (voir *Courtavon*).
Ottmarsheim, 266.

P

Pairis (voir *Hôpital de*).
Palatinat, 284.
Pantin (Seine), 181.
Papeterie, **122, 123**, 345, 346, 357.
Papiers peints, 122, 155.
Pargny-sur-Saulx (Marne), 148.
Pâte de bois, 346.
Pays-Bas (royaume des), 187, 209.
Pays basques, 322.
Pépinières, **209** à **212**.
Perche (lac de) [*Sternsee*], 173.
Périgord, 285.
Peternitt (col de), 224.
Petit Ballon (*Kahlewasen*), 228, 250, 311, 314, 315, 316, **323** à **329**, 333, 351.
Petit canal de Neuf-Brisach ou Vauban, 297.
Petit-Château de Beblenheim, 297.
Petit-Croix (Belfort), 4.
Petite Doller (*Dollerbach*), [ruines], 165, 173.
Petite Largue (voir *Largue* [*Petite*]).
Petite vallée de Munster, 332, 370, 373.
Petites Vosges, 228.
Petit-Huningue (Bade et Suisse) [*Kleinhüningen*], 40, 44.
Petit-Rombach (*Klein-Rambach*), 395, 396.
Pfaffenheim, 239, 244.
Pfastatt, 77, 118, 122.
Pfetterhausen, 18, 20, 21.
Pfingstberg (grand et petit) [montagnes], 254.
Pfirt (voir *Ferrette*).
Photographie, 118, 119, **120, 121**.
Pilate (montagne suisse), 326.
Pineau (cépage), 379, 380.
Pisciculture, **47** à **52**, 60, 65, 206.
Plaine d'Alsace, 183, 227, 228, 242, 256, **257** à **296**, 306, 311, 315, 369, 379, 395.
Plixbourg (*Plixburg*) [ruines] 312, 313.
Poêles en faïence, 148.
Pologne, 360.
Pont-d'Aspach (*Exbrücke*), 165, 166.
Porrentruy (Suisse), 10, 20, 21, 24, 32.
Poutroye (La) [*Schnierlach*], 277, 329, 347, 348, **349** à **352**, 353, 362, 367, 390, 407.
Produits chimiques, 89, 109, 110, **189, 190**.
Pulversheim, 260.
Pyrénées, 238, 257, 323, 368.

Q

Quatelbach, 261.

R

Rædersdorf (*Rädersdorf*), 30.
Ræmel (signal de), 27.
Rain-des-Chênes (montagne), 357, 358.
Rainkopf (montagne), 151, 326, 332, 334.
Ramelstein (rocher), 389.
Ramstein (ruine) [Basse-Alsace], 391.
Rangen (cru vignoble), 188, 376, 381.
Ranspach, 200.
Rapp (le général), 65, 271, 272.
Rappoltsweiler (voir *Ribeauvillé*).
Rebberg (voir *Vignoble*).
Réchésy (Belfort), 21.
Reguisheim, 267.
Reichenberg (château de), 387.
Reichenweier (voir *Riquewihr*).
Reims (Marne), 110, 216, 375.
Reiningen, 165.
Remiremont (Vosges), 204, 349.
Rennbach (torrent), 196.
Retzwiller (*Retzweiler*), 7.
Rheinwald (voir *Forêts*).
Rheinweiler (Bade), 58.
Rhin (*Rhein*) [fleuve], 7, 22, 38, **40 à 61**, 62, 67, 177, 258, 266, 279, **282 à 285**, 287, 312, 326, 382.
Rhingau (vignoble du Rhin), 381.
Rhododendron, 368.
Rhône (fleuve), 7, 22, 42, 54, 58.
Rhône au Rhin (canal du), 4, 16, 59, 70, 155, 159, 258, 270, 286, 292.
Ribeauvillé (*Rappoltsweiler*), 103, 216, 249, 277, 296, 336, 348, 375, 379, 380, 381, **382 à 386**, 404, 407, 409, 411.
Ribeauvillé (forêt de) [voir *Forêts*].
Richperch, Ritberg ou Reisperg (chaume), 368.
Ried (métairie de), 324, 329.
Ried (région), 64, 271, 279, 287, **289 à 296**.
Riedbrienne (*Riedbrunnen*) [rivière], 294, 295.
Riedgraben (fossé du Rud), 294.
Riedisheim, 77.
Riesling (cépage), 379, 380, 385.
Righi (montagne suisse), 326.
Rigole de Widensohlen (*Widensolen*), 290.
Rigole du canal, 16.
Rimbach (près Massevaux), 173, 174.
Rimbach (près Soultz), 212, 214, 226.
Rimbach (ruisseau de), 213, 214, 238.
Rimbach-Zell, 214, 224, 226.
Riquewihr (*Reichenweier*), 297, 377, 389, 380, 381.
Risberg (voir *Richperch*).
Ritberg (voir *Richperch*).
Rixheim, 122, 133.

Roderen (*Rodern*), 387, 389.
Rodersdorf (Suisse), 36.
Rœmel (sommet), 34.
Rohrschwihr (*Rohrschweier*), 387, 389.
Roppentzviller (*Roppentzweiler*), 122, **154, 155.**
Rosengarten (vin du Rhin), 381.
Rossacker (cru vignoble), 379.
Rossberg (montagne), 151, 165, 167, 172, 192, 194, 197, 200, 228.
Rothan (l'historien), 331.
Rothbach ou Ohmbach (ruisseau), 250, 251.
Rothberg (vin du Rhin), 381.
Rothebach (vallon), 302.
Rothenbach (montagne), 332.
Roubaix (Nord), 67, 110, 404, 405.
Rouen (Seine-Inférieure), 92.
Rouffach (*Rufach*), 238, 243, **244 à 250,** 327, 331, 341, 344.
Rouleaux d'impression, 172.
Rubans, 46, 113, 213, 222.
Rudesheim (vin du Rhin), 381.
Rufach (voir *Rouffach*).

S

Saales (Vosges), 351.
Saint-Amarin, 198, 200.
Saint-Amarin (vallée de), 178, 192, **195 à 207,** 228.
Saint-Antoine (étang de), 20.
Saint-Blaise (*Sankt-Blasien*), 407.
Saint-Cloud (Seine), 195.
Saint-Cosme (*Sankt-Cosman*), 12.
Saint-Denis (Seine), 392, 398.
Saint-Dié (Vosges), 350, 351, 369, 397.
Sainte-Anne (*Sankt-Anna*), 214.
Sainte-Croix-aux-Mines (*Sankt-Kreuz*, 395, **396, 397.**
Sainte-Croix-en-Plaine (*Heilig-Kreuz*), 267.
Sainte-Marie-aux-Mines (*Markirch*), 103, 348, 351, 359, 382, 385, 389, 390, 394, 395, **397 à 406,** 408.
Sainte-Marie-aux-Mines (col de), 406.
Saint-Étienne (Loire), 68.
Saint-Fons (Rhône), 302.
Saint-Galmier, 253.
Saint-Germain-en-Laye, 195.
Saint-Hippolyte (*Sankt-Pilt*), 296, **389 à 391,** 396.
Saint-Louis (*Sankt-Ludwig*), ou Freyburg), 44, 45 à 47, 113.
Saint-Louis (*Brisach*) ou Ville de paille, 284, 285.
Saint-Martinbourg, 240.
Saint-Morand, 146, 158.
Saint-Nicolas (ruisseau), 4, 6.
Sainte-Odile (Basse-Alsace), 351, 388.
Saint-Omer (Pas-de-Calais), 268.
Saint-Quentin (Aisne), 91.
Saint-Ulrich (ruine), 385.

Sang-des-Turcs (cru vignoble), [voir *Türkenblut*].
Sankt-Blasien (voir *Saint-Blaise*).
Sankt-Kreuz (voir *Sainte-Croix-aux-Mines*).
Sankt-Pilt (voir *Saint-Hippolyte*).
Sans-Gêne (la maréchale, duchesse de Dantzig, dite Madame), 248.
Saône (rivière française), 22.
Sarre (*Saar*), rivière, 44.
Sausheim, 95, 112, 118.
Saverne (Basse-Alsace), 51, 337.
Savoie, 316.
Scandinavie, 210.
Schæfferthal (*Schäfferthal*), 254.
Schappe, 221, 252.
Schilde (cru vignoble), 379.
Schiltigheim, 122.
Schlestadt (Basse-Alsace), 239, 311, 391.
Schlucht (col de la), 228, 318, 324, 332, 364, 372.
Schlusselkopf (montagne), 226.
Schnierlach (voir *La Poutroye*).
Schnitz (fruits desséchés), 19.
Schœnberger (cru vignoble), 378.
Schreckhorn (montagne suisse), 326.
Schweighausen, 224, 234, 255.
Schultzebach, 354.
Schlossmuhl, 387.
Seine (fleuve), 54.
Selz (eaux de), 314.
Sembach (ruisseau), 377.
Sendenbach, 332.
Sengeren (*Sengern*), 231, 235.
Sennheim (voir *Cernay*).
Sentheim, 165, 167.
Sentis (montagne suisse), 326, 354.
Senones (Vosges), 320.
Seppois-le-Bas (*Nieder-Sept*), 3, **18**.
Seppois-le-Haut (*Ober-Sept*), 3, **18**.
Sewen (lac), **174, 175**.
Sicile (île italienne), 190.
Siekert, 171.
Sierentz (*Sierenz*), 67.
Sigolsheim, 163, 337, **340, 341, 375, 376**.
Société industrielle de Mulhouse, 71, 82, **126** à **141**, 252.
Soie (industrie de la), 113, 213, 222.
Sondernach, 325, 333.
Sonnenberg (château de), 14.
Sonnenwald (voir *Forêts*).
Soppe-le-Bas (*Niedersulzbach*), 12.
Soppe-le-Haut (*Obersulzbach*), 12.
Souabe (pays d'Allemagne), 306.
Soultz (*Sulz*), 113, 171, 172, 209, **212** à **214**, 215, 237.
Soulzbach (*Sulzbach*) [ruisseau], 12.
Soulzbach (*Sulzbach*), 254, 314.

Soulzmatt (*Sulzmatt*), **250**, 254, 327.
Sporen (cru vignoble), 378, 382.
Spechbach (ruisseau), 12, 13.
Spechbach-le-Bas (*Niederspechbach*), 13.
Spechbach-le-Haut (*Oberspechbach*), 13.
Spire (Palatinat), 53.
Staffelden, 208.
Staufen (montagne), 315.
Steinbachlé (rivière), 118, 121, 161, 165, 173.
Steinmatt, 354.
Sternsee (lac) [voir *Perche* (lac de)].
Stosswihr (*Stossweier*), 373, 374.
Strasbourg (*Strassburg*), [Basse-Alsace], 53, 54, 58, 122, 186, 243, 284, 286, 292, 390.
Strengbach (rivière), 294, 295, 296, **348**, 351, 352, 379, **382** à **386**, 388, 404, **407** à **411**.
Strohberg (sommet), 325.
Strohstadt (voir *Ville de paille*).
Strueth (*Strüth*), 17.
Suarcine (rivière), 4, 6.
Sudelkopf (montagne), 226.
Suisse, 12, 18, 20, 21, 22, 29, **36** à **38**, **40** à **42**, 83, 88, 156, 183, 262.
Sultzeren (*Su'tzern*), 352, 372, 373, 374.
Sulz (voir *Soultz*).
Sulzbach (voir *Soulzbach*).
Sulzbach (ruisseau) [voir *Soulzbach*].
Sulzmatt (voir *Soulzmatt*).
Sundgau, 1 à 40, **142** à **159**.
Sundhoffen, 279.
Suse (Italie), 213.

T

Tabac (culture du), 283.
Tabac (fabrique de), **396**, **397**.
Tænnichel, 382, **388**, **389**, 395, 396, 407.
Tagesbourg (*Tagesburg*) ou Dagsbourg (tour), 242.
Tagolsheim, 158.
Tanet (rocher), 370.
Tannach, 358.
Tannenwald (voir *Forêts*).
Tannerie, 171, 222.
Tarare (Rhône), 91.
Tarbes (Hautes-Pyrénées), 290.
Teinture, 108, 109, **197**, **198**, 302, 385.
Tempelhof (ferme), 389.
Tête-des-Allemands (montagne), 207.
Tête-des-Faux (montagne), 362, 364, 367.
Thalbach (ruisseau), 38, 142, 158.
Thalweil (Suisse), 46.
Thann, 109, 179, **183** à **196**, 214, 215, 228, 375, 381.
Thannenkirch, 387, 388.
Thierlache (ruisseau), 282.

Thur (rivière), 122, 123, 162, **178 à 207**, 208, 209, 238, 239, 260, 261, 268, 270, 278, 287, 288.
Thurwald (bois de), 278.
Tissage à la main, 385, 389, 402.
Tissage d'articles de Sainte-Marie, 396, 402.
Tissage de coton, 14, 89, **92 à 102, 148, 149**, 153, 155, 165, 167, 188, 196, **201 à 203**, 213, **220 à 222**, 223, 267, 314, 315, 320, 333, 345, 357, 361, 362, 385.
Tissage de la laine, 89.
Titlis (montagne suisse), 326.
Toiles peintes (voir *Indiennes*).
Tokai (Hongrie), 340.
Tokai (cépage), 379, 385.
Tonnay-Charente (Charente-Inférieure), 55.
Torpes (Doubs), 123.
Tourcoing (Nord), 110, 405.
Traubach (ruisseau), 12.
Tréfilerie de cuivre, 172.
Trehkopf (montagne), 201.
Triaucourt (voir *Dirlinsdorf*).
Trois-Châteaux de Ribeauvillé, 385, 391.
Trois-Épis (*Drei-Ahren*), 299, 307, 325, 336, 337, 339.
Trois-Maisons (*Drei-Hæuser*), 39, 154.
Trois-Tours d'Eguisheim (*Drei-Exen*), 240, 241, 299, 311, 312, 382.
Trou-de-la-Chaudière (voir *Alfeld*).
Truffes, 65, 255.
Tubes en carton, 337.
Turckheim, 264, 276, 299, **303 à 307**, 336, 376, 381.
Turckheim (forêt de) [voir *Forêts*].
Turenne (le maréchal de), **264 à 266, 304, 305**, 336.
Türkenblut (cru vignoble), 305, 376.

U

Überstrass (voir *Ueberstrass*).
Ueberstrass (*Überstrass*), 17.
Uffholtz (*Uffholz*), 181.
Ungersheim, 260.
Urbach (voir *Fréland*).
Urbeis (*Orbey*), 307.
Urbès (*Urbis*), 203, 207.

V

Val-d'Enfer (Bade), 285.
Valdieu (*Gottesthal*), 7.
Valdoie (Belfort), 112.
Vatican (Italie), 121.
Vauban (canal) [voir *Canal*].
Vauban (le maréchal de), 43, 229.
Vendline (rivière), 21.
Vert (lac) [voir *Lacs*].
Vertus (Marne), 375.
Vieux-Brisach (*Alt-Breisach*) [voir *Brisach*].
Vieux-Ferrette (*Alt-Pfirt*), 31, 156, 157.

Vieux-Thann (*Alt-Thann*), 183, 184, 187, 191.
Vignoble (*Rebberg*) [quartier de Mulhouse], 77, 78, 141.
Village-Neuf (*Neudorf*), 45.
Ville de paille (*Strohstadt*), 285.
Villersexel (Haute-Saône), 1.
Vin (voir *Viticulture*).
Vin gris, 378.
Vins mousseux, 255.
Viticulture, 183, 184, **188**, 196, **215** à **217**, **249**, **250**, 299, 305, 306, 311, 344, **375** à **382**, 385.
Vizille (Isère), 51, 105.
Vœgtlinshoffen (*Vöklinshofen*), 243.
Vogelbach (vallon de), 200.
Volgelsheim, 282.
Voltaire (le philosophe), **330**, **331**, **378**.
Vologne (rivière de France), 334.
Vosges, 4, 11, 12, 20, 30, 77, 78, 91, 95, 123, 151, 159, 161, 162, **165** à **207**, **215** à **236**, 238, 270, 298, 299, 300, **313** à **374**.
VOSGES (département), 328, **369** à **373**.

W

Wahlenbourg (*Wahlenburg*) [tour], 242.
Walbach, 313.
Walbach (ruisseau), 337, 339, 358.
Waldeck (rocher), 226.
Waldighoffen, 153, 155.
Warm (cru vignoble).
Wasserbourg, 315.
Wattwiller (*Wattweiler*), 182.
Weckmund (tour), 242.
Weibel, 346.
Weidbach (ruisseau), 336.
Weier auf'm Land (voir *Wihr-en-Plaine*).
Weier im Thal, 314.
Weigscheid, 172.
Weiller (voir *Willer*).
Weiss (rivière), 294, **334** à **348**, 352, **354** à **362**, 376, 380.
Werentzhausen (*Werenzhausen*), 32.
Wertergraben (canal), 295.
Wesserling, 91, 200, **201** à **203**, 207.
Westhalten, 251, 321.
Wetterhorn (montagne de Suisse), 228, 326.
Wettolsheim, 240, 306.
Wiese (rivière de Bade), 40.
Wihr-au-Val (*Weier im Thal*), 314.
Wihr-en-Plaine (*Weier auf'm Land*), 289.
Wildenstein, 95, **205** à **207**.
Willer (*Weiler*), 183, **196**, 214.
Wilsbach (forêt de) [voir *Forêts*].
Winckel (*Winkel*), 24, **28**, **29**, 30, 31.
Windensohlen (*Windensolen*) [rigole de], 290.

Wineck (ruine), 337.
Wintzenheim (*Winzenheim*), 240, 298, 299, 302, 307.
Wintzfelden (*Winzfelden*), 253, 327.
Wissembourg (Basse-Alsace), 249.
Wittelsheim, 162.
Wittenheim, 95 à 102, 118.
Wittersdorf, 158.
Wolheim, 158.
Wolschwiller (*Wolschweiler*), 34, 35.
Worms (Hesse-Darmstadt), 53.
Wuenheim (*Wünheim*), 214.

Y

Zahnacker (cru vignoble), 381, 385.
Zell (voir *La Baroche*).
Zellenberg, 377.
Zillisheim, 159.
Zimmerbach, 313.
Zimmerlin (signal de), 367.
Zurich (Suisse), 44, 46, 85.

TABLE DES CARTES

La frontière au col de Valdieu, 5.
La Haute-Alsace, 8-9.
Sources de la Largue et de l'Ill, 24.
La frontière suisse vers Bâle et Huningue, 41.
Partie méridionale de la Hart, 63.
Mulhouse et ses environs, 69.
Environs d'Altkirch, 143.
Haute vallée de la Doller, 167.
Agglomération de Thann, 185.
Vallée de Saint-Amarin, 199.
Soultz et Guebwiller, 211.
Ballon de Guebwiller et vallée de la Lauch, 225.
Rouffach, Soulzmatt et Guebwiller, 245.
La plaine d'Alsace entre Mulhouse et Colmar, 258.
Environs de Colmar, 269.
Neuf-Brisach et Vieux-Brisach, 281.
Turckheim et les Trois-Épis, 303.
Vallée de Munster, 319.
Le val d'Orbey, 343.
Crête des Vosges, du Bonhomme à la Schlucht, 362.
Pays entre Sainte-Marie-aux-Mines et Ribeauvillé, 401.

TABLE DES MATIÈRES

I — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue

Pages

L'Alsace dans le *Voyage en France*. — La zone de langue française. — A la trouée de Belfort. — La dépression de Valdieu. — Dannemarie et sa campagne. — La première cigogne. — La tuilerie de Gilardoni. — Le plateau de Galfingen. — Bernwiller et le peintre Henner. — En vue d'Altkirch. — Carspach. — Le vallon du Bæchlé. — Dans les hêtraies. — La vallée de la Largue. — La petite Largue. — Les trois frontières. 1

II — Le Jura alsacien

Arrivée dans le Jura. — De Dirlinsdorf à Levoncourt. — Les truites de la Largue. — Les ruines de Morimont. — Winckel et les sources de l'Ill. — L'ancienne abbaye de Lucelle. — Ferrette et son château. — Luppach et le poète Delille. — L'Abywald. — Wolschwiller. — Un coin de territoire suisse. — Les ruines de Landskron. — Flühen. — Entre la haute Ill et le Rhin 22

III — Le Rhin

Trois États en une lieue : Suisse, Bade, Alsace-Lorraine. — Le pont de bateaux de Huningue. — Huningue. — Petite ville, grands souvenirs. — Saint-Louis. — L'industrie des rubans. — L'établissement de pisciculture de Huningue. — Le Rhin et son thalweg. — La formation d'un lit fixe. — Les îles. — Le clayonnage. — Le lit des crues. — La forêt aquatique (*Rheinwald*). — Les espoirs des mariniers 40

IV — Mulhouse

Pages

Le territoire et la forêt de la Hart. — Le dernier contrefort jurassien. — Le comté de l'Au. — Arrivée à Mulhouse. — Comment la ville a grandi. — A travers la cité. — Le nouveau quartier, la vieille ville, les faubourgs. — Les monuments : hôtel de ville et églises. — Le vignoble. — Les usines 61

V — Le coton a Mulhouse

Histoire de la fabrique de Mulhouse. — Schmaltzer, Kœchlin et Dollfus. — L'impression des cotonnes. — Apparition de la filature et du tissage. — Les dessinateurs et les coloristes. — Effets de la Révolution. — La barrière douanière. — Annexion de la république de Mulhouse à la France. — Développement de l'industrie sous le régime français. — Apparition des machines et de la vapeur. — La peigneuse Heilmann. — Les trois branches de la fabrique : filature, tissage, impression. — Disparition du tissage à bras. — Visite des établissements Kullmann 82

VI — Industries mulhousiennes

L'impression des tissus. — État actuel. — Le dessin et la gravure. — Blanchiment, teinture et apprêts. — Produits chimiques. — La laine. — Filature de laine peignée. — Filature et tissage de la soie. — La mécanique. — Ateliers de construction. — Les locomotives sur les premiers chemins de fer. — La banlieue de Mulhouse. — Dornach, ses usines, les ateliers photographiques de Braun. — Lutterbach et Pfastatt. — La papeterie de l'Ile Napoléon 104

VII — Les œuvres sociales de Mulhouse

La Société industrielle de Mulhouse. — Ses origines et son but. — Un foyer de travail et de philanthropie. — Musées et bibliothèque. — Les écoles. — Les cités ouvrières ; comment elles naquirent. — Visite aux cités. — Une belle œuvre déviée de son but. — La cité Lalance et le logement des ouvriers. — Les hôpitaux 124

VIII — Altkirch et l'Ill

Pages

Apparition d'Altkirch. — Un jour de marché. — Panorama du château. — A travers la ville. — L'industrie : céramique et coton. — Sur la route de Dannemarie. — En remontant l'Ill. — Hirtzbach et Hirsingue. — Les usines de Waldighoffen et de Rappoltsweiler. — Les juifs de Durmenach. — De Ferrette à Altkirch. — L'Ill d'Altkirch à Mulhouse 142

IX — L'Ochsenfeld et la Doller

La forêt de Nonnenbruch. — La plaine de l'Ochsenfeld. — La légende et l'histoire. — La trappe d'Œlenberg. — Le canal du Steinbächlé. — La Doller et ses usines. — En remontant la vallée. — Sentheim et Massevaux. — Niederbruck. — Les retenues d'eau dans la montagne. — Lacs de Neuweïer et de Perche. — Sewen et son lac. — La chaudière de l'Alfeld et son barrage 160

X — Vallée de la Thur

Cernay. — Les manufactures. — L'asile agricole. — Au pied des Vosges. — Lugubre souvenir de Troppmann. — Wattwiller. — Vieux-Thann. — Le vignoble et le vin de Rangen. — Les produits chimiques. — Thann, son église, ses industries. — L'œil de la Sorcière 178

XI — La vallée de Saint-Amarin

Les fabriques de Bitschwiller. — Willer. — L'usine de Malmerspach. — Saint-Amarin. — La manufacture de Wesserling. — La haute vallée de la Thur : Felleringen, Oderen, Wildenstein. — Un élevage de truites 194

XII — Soultz et Guebwiller

Les pépinières de Bollwiller. — Soultz, son église, son hôtel de ville, les vieux logis. — Les usines. — Jungholtz. — Guebwiller. — Le vignoble. — Le Kitterlé brise-mollets. — L'industrie de Guebwiller 208

XIII — Le ballon de Guebwiller

Pages

Dans le Florival. — Ascension du ballon de Guebwiller. — Ce qu'on voit en chemin. — Du sommet du Ballon. — Une bourrasque. — Le lac du Ballon. — Le lac de Lauchen. — L'abbaye de Murbach. — Bühl. — Lautenbach. — Au fond du Florival. 223

XIV — Le Mundat de Rouffach

De Guebwiller à Colmar. — Le vignoble. — Herlisheim. — Wettolsheim. — Eguisheim et ses trois châteaux. — L'abbaye de Marbach. — Un gisement de fossiles. — Les villages du vignoble. — Une curieuse vieille ville : Rouffach. — L'école d'agriculture. — La maison natale du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig. — Le vallon de l'Ohmbach. — Soultzmatt, ses sources minérales et ses usines. — Sur l'Oberlinger. — Descente à Guebwiller 237

XV — D'Ensisheim a Colmar

De Guebwiller à l'Ill. — La Thur dans la plaine. — Ensisheim ville déchue. — Restes du passé. — Rodolphe de Habsbourg et Turenne. — La Hart. — Le chemin de fer d'Ensisheim à Colmar. — Sainte-Croix-en-Plaine. — Les jardins de Colmar. — Colmar. — Une ville en voie d'haussmannisation. — Les monuments. — L'industrie 257

XVI — Neuf-Brisach et le Ried

Le bois du Neuland. — Le Kastenwald. — Neuf-Brisach et ses fortifications. — En terre badoise : Vieux-Brisach. — Saint-Louis, la Ville de paille. — Giesheim et le canal du Rhône au Rhin. — Entre Colmar et Horbourg. — A travers le Ried. — Les houblonnières. — La Blind et le canal Vauban. — Marckolsheim. — Dans le marais. — La canardière de Guémar. 278

XVII — Turckheim et les Trois-Épis

Le vignoble de Colmar. — Le Logelbach et ses usines. — Turckheim. — Les vins. — Bataille de Turckheim. — Le chemin de fer électrique. — Les Trois-Épis. — Du haut du Galtz. — Au long de la Fecht. — Wihr-au-Val et Soultzbach. — En vue de Munster 298

XVIII — Au Petit Ballon (Kahlewasen)

Pages

Munster. — L'abbaye est devenue manufacture. — Les établissements Hartmann. — La décapole forestière du val Saint-Grégoire. — En route pour le Kahlewasen. — La forêt. — Les hautes métairies. — La marcairerie-auberge. — Au sommet du petit Ballon, — Le panorama. — La fromagerie de Kahlewasen. — Industrie fromagère de la vallée de Munster. — Une schlitte. — Le chêne de Voltaire. — Luttenbach et le séjour de Voltaire. — La grande vallée de Munster. — Metzeral. 317

XIX — L'Alsace romane

Le chemin de fer de la Weiss. — Ingersheim. — Ammerschwihr. — Kientzheim. — Sigolsheim et le champ du Mensonge. — Kaysersberg, ses monuments et ses ruines. — L'abbaye d'Alspach. — Fréland. — Le pays de langue romane. — Le vallon de la Béchine. — La Poutroye. — Le Brézouard. 335

XX — Le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes

De La Poutroye au val d'Orbey. — L'hôpital de Pairis. — Le lac Noir et son barrage. — Le barrage du lac Blanc. — Orbey. — La Baroche. — En remontant la Béchine. — Le Bonhomme. — Au flanc de la Tête-des-Faux. — Les charbonnages espérés. — Le lac Blanc et son hôtel. — Sur les Hautes-Chaumes. — En longeant la frontière. — Le lac Forlet. — Le lac Daren. — La Schlucht. — Au Hohneck. — Descente sur Munster. — L'Altenberg. — Sultzeren 353

XXI — A travers le vignoble

Au signal de Sigolsheim. — Panorama du vignoble. — Zellenberg et Riquewihr-Hunawihr. — Comment est disposée la vigne. — Les crus célèbres. — Les trois châteaux de Ribeauvillé. — Ribeauvillé. — Vieilles maisons. — Les usines et les vins. — Bergheim. — Le Tænnichel et son mur païen. — Rohrschwihr. — Saint-Hippolyte, ville lorraine. — En vue du Haut-Kœnigsbourg. — Descente au val de Liepvre 375

XXII — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée

Pages

La vallée de la Lièpvrette. — Lièpvre et ses hameaux. — L'ancienne abbaye. — Sainte-Croix-aux-Mines. — La rive alsacienne et la rive lorraine. — Sainte-Marie-aux-Mines. — Comment elle fut lorraine. — Les mines. — Blocs d'argent. — L'industrie de Sainte-Marie. — Tissus de laine et mélangés. — Le tissage à bras dans la montagne. — Aspect de la ville. — La route de Ribeauvillé. — Le Strengbach. — Aubure. — Le ruisseau qui se tait. — Le pèlerinage de Dusenbach. — Retour à Ribeauvillé 393

Index alphabétique 413

Table des cartes 434

Table des matières 435

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

60859

Souvenirs d'Alsace. *Chasse. Pêche. Industries. Légendes,* par Maurice ENGELHARD. 4e édition. 1890. Un volume in-12, caractères elzéviriens, titre rouge et noir, broché . . . . . **3** fr.

La Chasse et la pêche. *Souvenirs d'Alsace,* par le même. Illustré de 132 compositions par Henry GANIER. 1887. Un beau volume grand in-8, tirage sur papier vélin, broché . . . . . **10** fr.
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée . . . . . **13** fr.

Récits et légendes d'Alsace, par E. TUEFFERD et H. GANIER. 1884. Album in-4, avec 12 compositions hors texte gravées sur bois et 44 sujets dans le texte, dessinés par H. GANIER. Relié en percaline gaufrée or et argent et couleurs, plaque spéciale d'après un croquis de l'auteur . . . . . **15** fr.
Exemplaires avec les planches hors texte sur papier de Chine, relié. . **18** fr.

Les Seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au Moyen Age, par Charles SCHMIDT, professeur émérite à la Faculté de théologie de Strasbourg. Préface de Ch. PFISTER, professeur d'histoire de l'Est de la France à l'Université de Nancy. 1897. Un volume grand in-8 de XXXVI-269 pages, broché. . . . . **7** fr. **50**

Contes d'Alsace sur les âges de la pierre et du bronze, par un professeur des anciennes facultés de Strasbourg (C. SARAZIN). — *I. La Vallée de la Bruche à l'âge de la pierre. — II. Le Mur payen à l'âge du bronze.* 1886. Un volume in-8 de 516 pages, broché . . . . . **6** fr.

Usages et Costumes d'Alsace (*Elsässer Kärtle*), par Paul KAUFFMANN, peintre-artiste. 24 cartes postales en couleurs, genre aquarelle. En 2 pochettes, chacune de 12 cartes. La carte **10** c.
La pochette **1** fr. **20**. — Les deux pochettes **2** fr. **40**.

La Lorraine illustrée. Moselle, par Lorédan LARCHEY. **Meuse,** par André THEURIET. **Vosges,** par J. JOUVE et le Dr LIÉTARD. **Meurthe,** par Edg. AUGUIN. Introduction historique par Aug. PROST. 1886. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 gravures et un frontispice en couleurs, impression sur fort papier vélin, broché. . . . . **50** fr.
Relié en demi-maroquin, plats percale, richement gaufré en or, argent et couleurs, plaques spéciales . . . . . **60** fr.

Guide du géologue en Lorraine. *Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse,* par Gustave BLEICHER, professeur à l'Université de Nancy. 1887. Un volume in-12, avec 14 figures et 2 planches, broché . . . . . **3** fr. **50**

Croquis lorrains, par Louis MADELIN. Préface de Maurice BARRÈS, de l'Académie française. 1907. Un volume in-12 de 442 pages, broché . . . . **3** fr. **50**

Récits lorrains. *Histoire des ducs de Lorraine et de Bar,* par Ernest MOURIN, recteur honoraire de l'Académie de Nancy. 1895. Un volume in-12 de 405 pages, broché . . . . . **3** fr. **50**

Cinquantenaire de la Chambre de commerce de Meurthe-et-Moselle. *Revue des industries du département.* 190 . Un volume in-8 de 129 pages, avec 38 planches en phototypie et 8 planches lithographiques en couleurs, broché . . . . . **5** fr.

Images de France. Région de l'Est, par Émile HINZELIN. 1900. Un volume in-12 de 433 pages, broché sous couverture illustrée par V. PROUVÉ. **3** fr. **50**
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée . . . . . **5** fr.

Chez Jeanne d'Arc. *Guide sentimental au pays de Domremy,* par le même, 1903. Un volume petit in-8 de 290 pages, avec 7 compositions de V. PROUVÉ 32 vues photographiques et 1 carte du pays de Jeanne d'Arc, broché sous couverture illustrée . . . . . **6** fr.

Revue alsacienne, *organe des intérêts alsaciens et lorrains.* Littérature, histoire, sciences, poésie, beaux-arts. Publication mensuelle. 1877-1890. 13 forts volumes grand in-8, avec illustrations. Chaque volume, br. **10** fr.
Prix réduit . . . . . **5** fr.
Prix réduit de la collection (au lieu de 110 fr.) . . . . . **50** fr.

L'Europe centrale et ses Réseaux d'État. *Belgique, Hollande, Alsace-Lorraine, Allemagne du Sud, Prusse, Danemark, Suisse, Autriche-Hongrie,* par ARDOUIN-DUMAZET. 1903. Un volume in-12, broché. . . . . **3** fr. **50**

Les Hautes-Chaumes des Vosges. *Étude de géographie et d'économie historiques,* par Pierre BOYÉ. 1902. (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.) Un volume in-8 de 432 pages, avec 3 planches, broché. . . . . **6** fr.

La Flore des Hautes-Vosges et ses plantes médicinales. *Conférence faite à la Ligue de l'enseignement à Gérardmer,* par Camille BRUNOTTE, professeur à l'Ecole supérieure de pharmacie de Nancy. 1903. Brochure in-8, couverture illustrée . . . . . **75** c.

Les Bûcherons et les Schlitteurs des Vosges. 40 dessins originaux sur pierre, par Théophile SCHULER. Texte par MICHIELS. Nouveau tirage. 1880. Album in-4, cartonné . . . . . **12** fr.

Promenades dans les Vosges, par L. CUVIER. Album de 15 planches lithographiées in-folio, avec titre, en portefeuille cartonné . . . . . **25** fr.

L'Ancienne Alsace à table. *Étude historique et archéologique sur l'alimentation, les mœurs et les usages épulaires de l'ancienne province d'Alsace,* par Charles GÉRARD, avocat à la Cour d'appel de Nancy. 2e édition. 1877. Un très beau volume grand in-8, caractères elzéviriens, avec têtes de chapitres, lettres ornées et culs-de-lampe, titre rouge et noir, papier vélin, broché. . . . **8** fr.
50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande . . . . . **25** fr.

Les Artistes de l'Alsace pendant le Moyen Age, par le même. 1873. Deux forts volumes grand in-8, brochés. . . . . **12** fr.

Essai d'une faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace, par le même. 1871. Un fort volume grand in-8, broché . . . . . **5** fr.

Ancien Armorial équestre de la Toison d'or et de l'Europe au quinzième siècle. Fac-similé contenant 942 écus et 64 figures équestres en 116 planches chromotypographiées, reproduits pour la première fois d'après le manuscrit n° 4790 de la bibliothèque de l'Arsenal, par Lorédan LARCHEY, conservateur honoraire de la bibliothèque de l'Arsenal. 1891. Un magnifique volume grand in-folio, avec texte descriptif, commentaires historiques et héraldiques, et des tables analytiques et alphabétiques. Cartonnage percaline à gaufrures héraldiques or et argent. Tirage à 500 exemplaires numérotés à la presse :

490	sur	papier vélin teinté	**200** fr.
5	—	Whatman.	**400** fr.
5	—	du Japon	**450** fr.

Deux Documents relatifs à Catherine de Bourgogne, duchesse d'Autriche, comtesse de Ferrette et d'Alsace. Extraits du trésor de la chambre des comptes de Dijon, 1421-1424, par L. STOUFF, professeur à l'Université de Dijon. 1907. Brochure grand in-8. . . . . **1** fr. **50**

Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace, 1469-1474, par Ch. NERLINGER, archiviste paléographe, attaché à la Bibliothèque nationale. 1891. Un volume grand in-8, broché . . . . . **3** fr. **50**

Les Diverses Organisations des armées de Charles le Téméraire. *Leurs exercices et le grand Règlement militaire du duc pour sa seconde campagne en Suisse,* par J. DE LA CHAUVELAYS. 1893. In-8, broché. . **75** c.

Le Conseil souverain d'Alsace, par DE NEYREMAND père. 1882. Grand in-8, broché. . . . . **1** fr. **25**

Bataille de Türckheim (5 janvier 1675), par Paul MULLER. 1905. Brochure grand in-8 de 36 pages, avec 2 croquis . . . . . **1** fr. **25**

Journal d'un habitant de Colmar (*juillet à novembre 1870*), par Julien SÉE. Suivi du cahier de Mlle H... pendant le mois de janvier 1871 et d'autres annexes. 1884. Un volume in-8, avec 3 croquis d'Aug. BARTHOLDI et un dessin original d'Em. PERBOYRE, broché. . . . . **7** fr. **50**

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

B.N.U.S.
3 6701 00621135 4